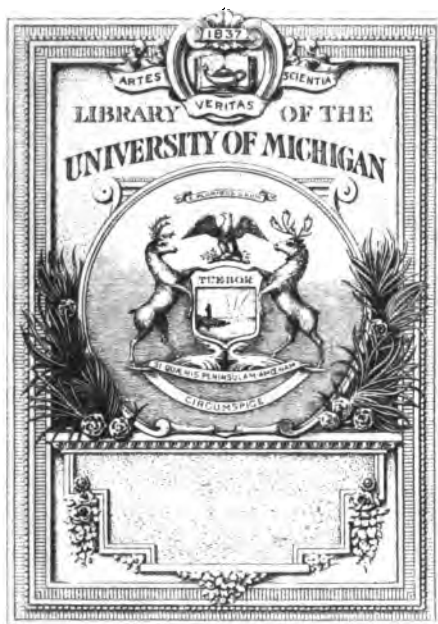
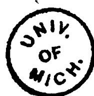

1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

Gérard

LE COMTE
DE VALMONT,
OU
LES ÉGAREMENS
DE LA RAISON.

TOME PREMIER.


UNIV.
OF
MICH.



Les Passions l'égarent la Vérité le rappelle

Gérard, Philippe Louis.

LE COMTE DE VALMONT,

OU

LES ÉGAREMENS DE LA RAISON.

LETTRES RECUEILLIES ET PUBLIÉES

Par M....

Neuvième Edition, revue & corrigée.

PREMIÈRE PARTIE.

One Almigthy is, from Whom
All things proceed, and up to him return,
If not deprav'd.

Milton. Parad. lost. Book. V.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame Comtesse D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.

M. DCC. XCII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

& que vous daignez agréer que je vous en offre moi-même le tribut ; j'ose me promettre, de tant de bonté, un nouveau succès. Vos goûts sont les nôtres, vos désirs sont nos loix ; & en consentant que le COMTE DE VALMONT *paroisse encore sous vos auspices, vous lui assurez la faveur la plus constante par le doux empire que vous vous êtes acquis sur les esprits & sur les cœurs.*

Je suis avec un très-profond respect,

MADAME,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble & très-
obéissant serviteur,
GÉRARD,
Chanoine de St-Louis du Louvre.

Ce 1 Septembre 1775.



NOUS donnons au Public ces Lettres, parce qu'elles nous ont paru intéressantes; & plus encore parce qu'elles nous ont paru utiles. Elles n'auront pas, il est vrai, le mérite de faire rougir la pudeur; elles n'auront pas pour elles les gentillesses du style & les agrémens de l'irréligion; mais à cela près, on peut assurer qu'elles sont dignes de quelque attention. Dans un siècle où l'on dit de si jolies choses en faveur de l'erreur & du mensonge, puissions-nous en offrir quelques-unes qui intéressent en faveur de la vérité!

Le malheur de la plupart des hommes est d'avoir été jetés dans le tourbillon du monde sans lumières & sans principes, & de ne pouvoir plus en retrouver que dans des livres, dont la sécheresse les rebute, & dont le ton pesant & didactique les dégoûte & les

ennuie : on eſpère du moins qu'ils ne rencontreront pas ici les mêmes inconvéniens.

Nous ne dirons pas comment ce Recueil de Lettres nous eſt tombé entre les mains, ni par qui elles ont été écrites : on a pris ſoin au contraire d'en retrancher tout ce qui auroit pu donner lieu à des applications particulières ; les ſecrets de familles, ſurtout auſſi illuſtres que celle qui paroît ici ſous le nom de Valmont, ne pouvant jamais être trop reſpectés.

Si ces Lettres portent, à certains égards, des caractères de nouveauté, on ne doit pas en être ſurpris ; l'Editeur s'eſt cru permis d'en retoucher le ſtyle, de ſubſtituer aux uſages plus anciens les moeurs actuelles, & d'emprunter quelquefois le langage des Auteurs modernes, pour donner, à des réflexions qui ont été faites il y a long-tems, une force nouvelle. Il y a même ajouté quelque choſe ſelon le

besoin & les opinions du jour, sans cependant dénaturer le fonds qu'il avoit entre les mains. Malgré toutes ces licences, qui, à la vérité, ont pu affoiblir les différentes nuances de style que comportoient ces Lettres, on y retrouvera toujours le caractère du jeune Comte, celui de son respectable père, & les sentimens ainsi que les malheurs de sa tendre & vertueuse épouse.

Il y a quelques endroits qui auroient été susceptibles de plus de précision ; mais on a cru s'appercevoir que, dans le plan du père de Valmont, il étoit moins question de presser les raisonnemens, que de les rendre, pour celui auquel ils s'adressent, plus faciles à saisir. D'ailleurs ces mêmes endroits renferment des vérités si utiles, ils développent pour la plupart le caractère d'une ame si tendre & si sensible, qu'on a cru devoir leur faire grâce, sur ce

qui leur manque du côté de la préci-
sion & de l'art, en faveur du sentiment.

C'est l'Editeur qui a mis les notes & les citations que l'on trouvera au bas des pages, ainsi que les notes moins nécessaires ou plus étendues que l'on a renvoyées à la fin de chaque Lettre, pour ne pas fatiguer l'attention en la partageant.

On en a tiré la plus grande partie d'Auteurs célèbres, qui ont dit d'excellentes choses, parmi beaucoup d'autres fausses & dangereuses. Puisse le discernement qu'on en a fait, conserver à tout le monde ce qui est également bon pour tous, & dispenser le plus grand nombre de recourir aux sources empoisonnées de tant d'erreurs vraiment nuisibles !

La Table des Lettres de la première Partie est à la fin du troisième Volume. On y a joint une Table alphabétique.

AVERTISSEMENT

Qui a été mis à la tête de la ſeconde Edition.

L'ACCUEIL qu'on a daigné faire à ces Lettres ; le compte favorable que les Journaliſtes les plus célèbres en ont rendu ; le double caractère d'agrément & d'utilité qu'ils y ont rencontré, & qui leur a fait dire qu'elles étoient un Code de principes pour toute ſorte de perſonnes, un Manuel propre à tous les états, à tous les âges, & principalement à la Jeuneſſe * : tout nous a ſervi de motifs d'encouragemens pour cette nouvelle édition. Nous y avons profité, autant que nous l'avons pu, des avis qui nous ont été donnés, & qui, preſque tous, nous ſont venus de ce ſexe aimable, qui joint aujourd'hui plus que jamais le goût,

* Voyez le Merc[illegible] de Juillet 1774.

les talens, & les lumières, aux grâces naturelles qu'il eut toujours en partage. Si quelquefois nous n'avons pas cédé à une si douce & si puissante autorité, quelque respect que nous eussions pour elle; ce n'est qu'après bien des consultations, des réflexions, & par des raisons particulières, qu'il seroit trop long de détailler.

Un petit nombre de femmes auroient désiré que l'on retranchât de quelques endroits du premier Volume un peu de Métaphysique. Il est vrai que, si ces Lettres n'avoient été écrites que pour elles, on auroit pu n'y laisser que du sentiment : mais il falloit répondre d'une manière solide & tranchante aux systêmes qu'on nous oppose; il falloit combattre par des principes plus clairs & plus évidens, cette métaphysique fausse & obscure, que cependant elles recherchent elles-mêmes quelquefois avec tant de curiosité, & qu'el[illegible] lisent avec tant

de patience dans les Ouvrages de nos modernes Incrédules.

Quelques autres ont pensé qu'il y avoit, à certains égards, des morceaux trop tendres. Mais en les appréciant avec sagesse, que ce soit en même tems sans scrupule : s'il n'en est aucun qui ne tourne en effet à la ruine des passions & au profit de la vertu & des mœurs, qu'aurions-nous à y réformer ?

D'autres enfin, comme nous l'avions bien prévu, ont trouvé que, pour un siècle aussi délicat que le nôtre, & où l'on n'aime pas à raisonner sérieusement ni long-tems, le Marquis de Valmont dissertoit trop longuement : aussi leur avons-nous fait observer que c'étoient ici des gens d'un autre siècle, auxquels il falloit bien pardonner tous les vieux travers d'une raison qui a passé de mode. Si toutefois, comme une des plus aimables & des plus éclairées d'entre elles a bien voulu le dire (en mêlant, à des traits de censure un peu sévères, quel-

ques éloges peut-être trop flatteurs *) ;
le Marquis met dans ses raisonnemens *de la force, de la vérité, & du sentiment*; si, *malgré la sécheresse & l'érudition des matières, il a su faire passer dans son style le ton si rare & si nécessaire de la sensibilité*; si, à l'égard du style même, *pureté, élégance, harmonie, douceur, simplicité, & noblesse, voilà*, dit-on encore, *ce qui nous a charmés dans cet Ouvrage*; si *l'on doit en conseiller généralement la lecture*; & *s'il n'est personne à qui elle ne puisse être de la plus grande utilité*; si, pour tout dire enfin, *telle fut l'idée avantageuse qu'on en conçut avant qu'il fût aussi répandu qu'il l'est maintenant*; & si cette opinion a été *confirmée par la voix publique*: nous ne voyons pas comment, indépendamment de situations neuves & d'aventures extraordinaires qui ne vont point à ce genre, ces

* Voy. le Journal des Dames, dédié à la Reine, par Madame la Baronne de Princen, Août 1774.

Lettres pourroient ne pas intéresser toute femme, qui, comme notre illustre Critique, possède le don précieux de penser & de sentir; toute femme, telle que, dans le rang le plus élevé, elle pourroit en nommer sans peine, d'un caractère vraiment estimable, d'un esprit vraiment solide; toutes celles en un mot qui ne se piqueront pas du faux honneur d'être superficielles & frivoles. C'est aussi à celles-là que nous nous adressons, pour les prier de faire attention qu'il est ici question des matières les plus importantes; qu'elles demandoient nécessairement à être approfondies; que chacune d'elles, traitée par les Auteurs les plus célèbres, a seule enfanté bien de longues productions; & que dans ces Lettres, tous ces objets, si attrachans par leur nature, tout ce qui en genre de principes est vraiment essentiel pour éclairer l'esprit & pour former le cœur, se trouve renfermé dans un petit nombre de volumes, où tout n'est pas à beaucoup près discussion & raisonnement.

Qu'il nous soit d'ailleurs permis de réclamer contre le titre de Roman qu'on leur a donné. Une méprise qui s'est glissée dans les dernières pages de la première édition, & à laquelle on n'a pu remédier par un carton que dans quelques exemplaires, a pu être cause de l'idée qu'on s'est formée à cet égard ; mais cette idée, quoique modifiée par le terme de *Roman moral*, ne nous paroît pas assez exacte pour être adoptée. Tout ce que nous pouvons dire sur ce sujet, pour ne pas en dire trop ni trop peu, c'est que les faits mêmes ont ici un fonds de réalité, qui ne permet pas de ne les regarder que comme une fiction ; qu'ils sont en trop petit nombre, trop simples, trop naturels, trop dans l'ordre des évènemens les plus ordinaires & les moins romanesques, pour ne former qu'un ouvrage d'imagination & de pur agrément ; & qu'après tout, si l'on veut les considérer comme un cadre intéressant qu'on a mis à des vérités nécessaires, & malheu-

reusement combattues de nos jours, il faudra du moins avouer que ce cadre, fait pour orner de semblables vérités, & non pour les couvrir en les surchargeant, n'est, à bien dire, que le rapprochement de quelques faits particuliers qu'on s'est cru suffisamment autorisé à faire valoir.

Quelle que soit la nature de cet Ouvrage, voici le jugement qu'en a porté M. de Castilhon, qui en a si bien fait l'analyse, presque au moment où il a paru * : » Ces Lettres supposent dans » celui qui les a écrites, un grand fonds » de tendresse & de sensibilité, qui les » rend très-intéressantes, une grande » connoissance du monde & du cœur » humain; elles offrent à chaque page » une Morale pure.... On y trouve fré» quemment des morceaux écrits avec » force & avec chaleur, des argumens » contre les systêmes modernes que la » raison & le sentiment rendent égale» ment convaincans. Les caractères des

* Journal des Beaux-Arts, Mai 1774.

» personnages ; dessinés avec sagesse ; » contrastés avec art, ne se démentent » jamais. Ces Lettres seront lues avec » d'autant plus de plaisir, &c. «.

L'estimable Auteur des *Affiches, Annonces & Avis divers* (M. de Querlon) a aussi rendu compte de ce Recueil en ces termes : » Ces Lettres tournées his- » toriquement, forment une espèce de » Roman moral, mais du genre le plus » vraisemblable, ou même le plus vrai, » quant aux caractères, aux incidens de » la vie, & sur-tout quant à l'esprit du » monde..... On peut encore regarder ce » Livre comme une sorte de controverse » suivie sur le mal moral, sur le mal » physique, sur l'existence de Dieu, sur » l'immortalité de l'ame, sur la nouvelle » Philosophie, sur l'éducation, en un » mot sur les objets les plus importans » de toute notre moralité qui tient à la » Religion. Cette controverse amusante » est liée avec tout l'art nécessaire à des » aventures, à des incidens pris dans le

» seul ordre naturel. Ouvrage rempli » d'excellens principes, de saine Morale, » de sentiment, & qui réunit autant » d'intérêt que d'instruction * «.

Il ne nous reste qu'à former le même vœu qu'a daigné faire l'Auteur de l'*Année Littéraire* †, (M. Fréron) : » Puisse » ce Livre utile remplacer, entre les » mains de la Jeunesse, cette foule de » Romans licencieux, que le libertinage » enfante, & dont la vogue & le succès » ne sont fondés que sur le mérite affreux » qu'ils ont de corrompre & de séduire !

Le Libraire croit devoir avertir qu'il s'est répandu, tant des Pays étrangers que de l'intérieur du Royaume, un grand nombre de contrefaçons ; il espère que le Public voudra bien ne pas les confondre avec cette neuvième Edition, dont elles diffèrent par tant d'endroits.

---

* Année 1775, 4 Mai, N°. 18.

† Voyez la VIIIe. Lettre de ce Journal, Tome III, N°. 13, Juin 1774.

Les circonſtances où nous nous trouvons n'ont pas permis de faire le plus léger changement dans cette nouvelle Edition. Les ſuites naturelles de la Philoſophie du dix-huitième ſiècle, & les évènemens qui ſe ſont paſſés, ou qui ſe paſſent encore tous les jours ſous nos ieux, ont été tellement prévus dans ces Lettres, & ſur-tout dans quelques-unes du cinquième Volume, qu'on n'a pas voulu donner lieu de penſer que la moindre choſe y eût été inſérée après coup.

N. B. On a propoſé à Dublin, par ſouſcription, la Traduction Angloiſe du *Comte de Valmont* Ceux qui déſireroient ſe la procurer, pourront s'adreſſer à MOUTARD, qui ſe chargera de la leur faire venir. On trouvera chez lui la ſeconde Edition des deux premiers Volumes *des Leçons de l'Hiſtoire*, par le même Auteur, & les deux ſuivans qui ont paru l'année dernière.

APPROBATION DU CENSEUR

Pour l'Edition précédente.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *le Comte de Valmont*, ou *les Egaremens de la Raiſon*, par M. l'Abbé GÉRARD. Un Ouvrage de ce genre, qui obtient en ce ſiècle les honneurs d'une huitième Edition, eſt néceſſairement au deſſus de tout éloge, & notre ſuffrage n'ajouteroit rien ici à celui du Public. A Paris, ce 31 Juillet 1787.

AMEILHON,
de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres, &c.

EXPLICATION

DES FIGURES.

I. Sujet donné au Dessinateur pour l'Estampe qui doit servir de Frontispice au premier Volume.

UN jeune homme, d'une figure noble, intéressante, sur la physionomie duquel se peignent en même tems & la vivacité des passions qui l'agitent & la franchise d'une ame droite, est entraîné par l'Orgueil vers des précipices. A la lueur des éclairs qui s'échappent d'un nuage sombre, il marche par une route escarpée que le Plaisir & l'Amour couvrent de fleurs.

De l'autre côté la Vérité, ingénue, simple & modeste, s'efforce de le ramener; elle fait briller à ses ieux un rayon d'une lumière céleste; elle lui indique une route plus sûre, & lui montre, sur

une hauteur, le Temple auguſte de la Religion & du Bonheur.

L'Orgueil a une ſtature démeſurée, un front ſuperbe, un œil farouche, une démarche altière. Il foule aux pieds les Sceptres, les Autels, & l'Univers.

II. Sujet donné pour la ſeconde Figure.

Ce ſujet eſt pris de la VIIe. Lettre. L'Eſtampe doit renfermer, autant qu'il ſe peut dans un ſi petit eſpace, le détail des beautés de la Nature qu'admire le Marquis de Valmont, lorſque ſur le ſommet d'une montagne il contemple, au lever de l'Aurore, le grand ſpectacle qui s'offre à ſes regards, & qu'il éprouve ce ſentiment délicieux des belles ames à la vue des merveilles & des dons du Créateur.

La Figure doit exprimer l'eſpèce de raviſſement & de tranſport que la vue de ces merveilles fait naître en lui, & le tribut d'adoration & de louanges qu'elle le porte à rendre à leur auteur. Voyez la page 108 & celles qui ſuivent.

III. Le sujet de la troisième Figure est suffisamment expliqué par la note qui est au bas de la page 156, & qui se trouve placée à côté de l'Estampe.

IV. La quatrième Figure, qui doit être mise au commencement de la XXIe. Lettre, est purement allégorique, & renferme l'emblême de la loi naturelle.

*La Raison, élevée sur un trône, applaudit à un Génie qui embrâse un cœur de l'*AMOUR DE L'ORDRE & du BIEN COMMUN. *Ce cœur est placé sur un Autel, & environné de tous les instrumens du sacrifice. Au bas de l'Autel est un Phénix qui se consume pour renaître de sa cendre. Sur le devant de l'Estampe est une ruche d'abeilles, symbole de la société.*

La Raison est environnée des attributs qui la caractérisent, & qui désignent en partie la Raison éternelle, source primitive & invariable de la loi naturelle. Aux pieds de son trône sont les passions enchaînées, l'Orgueil, l'Envie, l'Interêt, & la Volupté.

ERRATA.

PAGE 39, lig. 22, *après* examine, *mettez un point; & ensuite* L'oiseau, &c.

P. 151, lig. 16, ne font pas, *lis.* ne sont pas.

P. 166, lig. 24, il ne faut, *lis.* il n'en faut.

P. 222, lig. 16, je ne te vais, *lis.* je ne vais te.

P. 235, lig. 5, force, *lis.* forces.

P. 297, lig. 1, parmi nos, *lis.* parmi ses.

P. 473, lig. 24, *commentat*, lis. *commenta.*

P. 540, lig. 18, aux malheureux, *lis.* au malheureux.



LE COMTE DE VALMONT, OU LES ÉGAREMENS DE LA RAISON.

PREMIÈRE PARTIE.



LETTRE PREMIÈRE.

Du Marquis de Valmont au Comte & à la Comtesse de Valmont.

QUELLE disgrace, mes chers enfans, pour un Sujet fidèle! quel coup accablant pour un père! Mon Prince m'a banni de sa présence, & je suis déjà loin de vous. O Valmont! O ma chère Emilie! ne devois-je vous unir ensemble par les

nœuds les plus doux, que pour vous perdre si-tôt ! Enfin mes ennemis triomphent, & mes pressentimens ne m'ont point trompé. Je connoissois la Cour, mon fils, & je vous l'avois prédit. Oser y être vrai, l'être jusqu'aux pieds du Trône, est un crime que les Courtisans ne pardonnent pas. N'importe, j'ai parlé pour le Peuple, pour l'Etat, pour mon Roi lui-même ; & je ne me sens pas l'ame assez vile pour m'en repentir. Cependant, qu'il m'est dur de pouvoir penser que mon Prince est prévenu contre moi, & qu'on lui a rendu suspecte ma fidélité ! Tu le sais, mon fils, si je lui ai été fidèle ; & dans ce moment même, que ne peut-il lire au fond de mon cœur ! Que ne peut-il savoir combien sa gloire m'intéresse ! Ah ! si j'emporte loin de lui quelques regrets, mes chers enfans, ce n'est pas seulement d'être éloigné de vous ; c'est surtout de lui devenir inutile, de ne pouvoir plus faire parvenir la vérité jusqu'à lui, & de le laisser à la merci des intérêts particuliers, de la flatterie, & du mensonge.

Dites-lui, mon fils, puisqu'il ne vous a pas fait partager ma disgrace; dites-lui que mon sang, tout glacé qu'il sera bientôt par l'âge, est toujours à lui; que mon cœur n'y est pas moins; que ma fortune, que ma santé ruinée à son service..... Ah! ne lui parle pas de mes services! ne lui fais valoir que mes sentimens, ou plutôt, cher Valmont, garde le silence; je l'exige de toi. Quelque juste que soit ma défense, dans un moment si critique tu en dirois trop pour ton intérêt, & pas assez pour moi: parler d'un malheureux qu'on ne veut qu'oublier, ce seroit t'associer à ses malheurs. Fais mieux, cher Comte, sers ton Prince comme je l'ai servi; sers-le pour lui-même, & non pour ses bienfaits; & qu'il reconnoisse, dans le fils, les sentimens du père. Du reste sois tranquille, & songe que tu te dois à l'Etat & à Emilie.

Emilie, Valmont, couple fortuné, ou du moins à qui il ne manquoit rien pour l'être, si le Ciel m'eût laissé plus long-tems près de vous; que je m'applaudis de votre union, & qu'elle me console

dans ma disgrace ! prêtez-vous un mutuel appui ; vos cœurs étoient faits l'un pour l'autre. Je vous ai donné, mon fils, une épouse tendre, aimable & sage, que le poison de la Cour & du grand monde n'a point infectée, qui, dans sa naïve simplicité, joint aux charmes de la figure toutes les graces de l'esprit & tout le bon sens de la raison. Elle est la fille de mon meilleur ami ; par vos soins, par votre tendresse pour elle, acquittez-moi envers lui de ce que je dois à sa mémoire, en reconnoissance du don précieux qu'en mourant il m'a fait pour vous.

Emilie, si jamais je vous fus cher, si avant que d'être unie à mon fils, vous m'aimiez déjà comme votre père, si j'ai cru faire votre bonheur en vous donnant Valmont, oh ! je vous en conjure, ne souffrez pas que le chagrin abatte & flétrisse son courage. Soutenez-le par le goût de la vertu que le Ciel mit dans son ame, & par l'amour même que vous avez su lui inspirer ; pour le consoler, prêtez en sa faveur à la sagesse & à la raison toute la force & la douceur du senti-

ment ; soyez son amie autant que son épouse ; & au milieu de tous les dangers qui menacent sa jeunesse encore plus que la vôtre, parmi toutes les erreurs que le monde va lui offrir, rappelez-le souvent à vous, à son propre cœur, à mes conseils & à la vérité.

Non, mon fils, ce n'est point pour Emilie que je crains, c'est pour vous. Son père a formé son esprit, comme j'ai désiré tant de fois de pouvoir moi-même former le vôtre. Il n'a pas cru que les préjugés ordinaires dussent la garantir pour toujours de la séduction ; il n'a pas pensé que les mots si respectables de religion & d'honneur pussent tenir contre le torrent de l'exemple & des passions ; il a mis les choses à la place des termes qui les supposent, & les principes, qui éclairent pour toute la vie, à côté des sentimens, qui bientôt s'affoiblissent, dès que la certitude des connoissances ne les soutient pas. L'éducation de sa fille porte sur une base solide, parce qu'elle a été raisonnée dès l'instant où elle a commencé ; que dans Emilie l'instruction a

toujours dirigé les opinions & les goûts; & qu'on ne lui a rien fait aimer, sans qu'auparavant on n'eût pris soin de lui en faire sentir le prix, & de lui en faire connoître la nécessité.

Pour toi, cher Valmont, je ne sais par quel enchaînement fatal d'évènemens divers je me suis toujours vu privé de la douce satisfaction de t'élever moi-même, & du témoignage si consolant que je voudrois pouvoir me rendre d'avoir accompli à ton égard le premier de tous mes devoirs. Je me le suis dit cent fois : j'ai sacrifié tout ce qu'il y avoit de plus essentiel dans ton éducation, à l'Etat, à mon Roi. Le Ciel m'en fera-t-il un crime ? & par tout ce que j'ai fait pour me suppléer en quelque sorte moi-même, ne trouverai-je pas du moins mon excuse au fond de ton cœur ? Toujours contraint d'accepter des honneurs qui m'étoient à charge; tantôt dans le tumulte & la licence des camps; tantôt dans un tourbillon d'affaires, qui, pour des intérêts politiques, m'arrachoient au soin de ma famille; forcé de me reposer sur les autres de ce

soin qui m'étoit si cher, je me flattois qu'il me seroit encore facile de nourrir & d'affermir en toi le goût du vrai, & les principes de la sagesse; j'espérois que réunis pour toujours, je t'éclairerois dans la carrière où tu ne fais que d'entrer, que je serois le guide de ta jeunesse, & le confident de tes goûts & de tes plaisirs. Déjà je t'en avois préparé dans la personne d'Emilie d'assez doux & d'assez purs pour te faire mépriser tous les autres; déjà je t'avois fait contracter l'alliance la mieux assortie pour ton bonheur. Hélas! je n'ai eu que le tems d'être le témoin de tes premiers transports, & de recevoir, par la confiance que tu m'as témoignée, les premières preuves de ta reconnoissance. Au moment d'assurer ta félicité en la partageant, au moment où je te devenois le plus nécessaire, on m'éloigne; je te laisse sans guide, sans expérience, attaché par état, quoique si jeune encore, à une Cour, où malgré de grands exemples & la foi du Prince, la religion passe pour pusillanimité & pour foiblesse, où l'in-

térêt eſt la meſure des ſentimens & des actions, où l'on diſpenſe de la vertu & de l'honneur, pourvu qu'on garde les bienſéances *. O mon fils ! à l'inſtant de mon exil, que ne m'a-t-il du moins été permis de te voir, pour t'annoncer & t'adoucir mon départ, pour te dire adieu, pour te preſſer contre mon ſein, pour baigner ton viſage de mes larmes, & graver dans ton cœur en traits de feu & en caractères ineffaçables la religion & la vertu ! Ne les oublie jamais ; elles te garderont, elles t'aſſureront la paix & le bonheur. Mais ſi tu les laiſſes s'affoiblir, s'altérer & s'éteindre, ah ! cher Valmont, je frémis..... que de maux tu te prépares !..... quelle ſuite de contradictions & d'erreurs !... quel avenir que je n'oſe pénétrer !.... Mon fils, diſſipe mes alarmes ; calme les craintes que tes dernières converſations m'ont fait naître.... Quoi qu'il en ſoit de tes opinions, conſerve-moi toute ta

* Les bienſéances ! à la Cour ! dans quel ſiècle écrivoit-il ?

confiance; ouvre-moi ton cœur; tu ne parleras jamais qu'à un père, & tu n'auras jamais de meilleur ami. Adieu, cher Comte; ne t'aigris point de mon infortune. Ma disgrace me touche moins pour moi-même, mes chers enfans, que pour vous. Adieu, Emilie, je vous recommande mon fils.



m'étois souvenu de vous.... Non, la Cour.... ma Patrie ne seroit plus rien pour moi. Eh quoi ! est-il encore quelque justice parmi les hommes ! Quoi, la plus pure vertu sera impunément flétrie par la calomnie, & le jouet de l'envie ! Quoi, il y a un Dieu juste, & les méchans triomphent ! Mon père, je respecte les sentimens que votre vertu m'inspire ; mais voyez cependant comme tout paroît conduit ici bas par une sorte de fatalité. Si une prévoyance plus qu'humaine, si la sagesse d'un Être intelligent & parfait préside sur ce monde & l'a formé, comment donc en permet-elle tous les désordres ? Pourquoi cet intérêt propre, qui, dans chaque homme, ramène tout à lui, & qui lui sacrifie tous les autres ? Pourquoi ces épaisses ténèbres qui nous rendent le jouet des plus grossiers mensonges, & cette foule de préjugés qui nous font mettre à chaque instant l'erreur à la place de la vérité ? Pourquoi ces passions si ardentes qui nous subjuguent, & qui ne servent qu'à démontrer au Sage l'impuissance & l'orgueil de sa foible

raiſon ? Pourquoi ce torrent d'iniquités, qui font de la terre le ſéjour du crime, & un lieu de ſouffrances & d'opprobres pour la vertu ? La vertu ! ah ! mon père, je n'y croirois pas ſans vous & ſans Emilie. Vertu, Religion, Divinité, que ces mots ſont reſpectables ! mais qu'il eſt difficile de bien établir tout ce qu'ils renferment, & que nos lumières ſont incertaines & bornées ſur ce qu'il nous importe le plus de ſavoir !

Pardonnez-moi des doutes que de premières réflexions m'avoient fait naître, mais que votre infortune excuſe, & que confirme à votre égard l'injuſtice du ſort. Je verſe dans votre ſein mes plus ſecrètes penſées ; & qu'il m'eſt doux de pouvoir ainſi être vrai, & penſer tout haut devant vous ! C'eſt-là le charme de ma vie, & une des plus douces conſolations qui me reſtent. Mon tendre père ! écoutez-moi donc, & ſupportez ma foibleſſe, en corrigeant mes erreurs.

D'où vient, s'il y a un Dieu ſi ſage & ſi bon, ferme-t-il les yeux ſur nos misères & ſur nos crimes ? Que dis-je !

encore une fois, pourquoi des crimes? Il ne les a donc pas prévus? A présent même il ne les voit donc pas? Et s'il les voit, il n'y est donc pas sensible? Il ne peut donc enfin les empêcher ou les punir? De toutes ces pensées, quelle que soit celle à laquelle je m'arrête, elle m'offre un abîme sans fond; elle détruit l'idée d'un Dieu.

Mais si c'est une matière aveugle & stupide, qui, par une suite infinie de révolutions & de combinaisons diverses, a formé l'univers, si c'est une matière nécessaire, mue par son essence & dans des siècles éternels d'une ou d'autre manière, qui est parvenue à ce développement, & qui a débrouillé ce chaos du monde; ah! je ne suis plus étonné de tout le mal qui s'y rencontre.

Telles sont les pensées qui m'agitent, & qui m'accoutumeront peut-être à regarder comme une sorte de nécessité l'injustice des hommes. Aveugles fruits du hazard, entraînés par un destin inévitable, ils sont plus à plaindre qu'à blâmer, & ils deviendront pour moi des

objets de compassion plus que d'indignation & de colère.

Que cette façon de penser cependant est éloignée de la vôtre ! Hélas ! toutes les fois que je vous ai entendu parler de Dieu, de la Religion, de la vertu, je ne sais quel charme secret me rendoit aimable tout ce que vous disiez, & m'entraînoit à penser comme vous ! vous aviez si bien l'art de tout peindre à mes yeux des couleurs de la raison, & de le faire sentir à mon cœur ! Aujourd'hui, moins rempli de ce feu divin que vous faisiez passer dans mon ame, plus froid, plus tranquille, ce me semble, sans vous, le dirai-je ! je ne tiendrois plus à la Religion ; mais mon estime pour vous soutient mon respect pour elle. Rassurez-vous, mon père ; vos lumières peuvent encore me raffermir & m'éclairer, puisque je vous promets de ne point dissimuler avec vous mes inquiétudes & mes doutes.

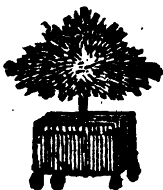
La tendre Emilie conspire avec vous, sans le savoir, pour les faire cesser. Sa conduite aimable & touchante rend la

vertu si douce & la Religion si belle ; qu'elle me persuade & me ramène en secret, lorsque les raisonnemens m'éloignent, & ont presque assez d'autorité pour me convaincre. Que toutes les difficultés que notre esprit élève, sont un foible argument contre la vie du juste, & que la vertu a de force & d'attraits pour se prêcher elle-même!

Je ne sais où ma chère Emilie a pris tout son courage ; mais cette ame si ingénue, si douce, & que j'aurois crue foible par une suite naturelle de sa douceur même, m'élève & me ranime : je deviens plus fort auprès d'elle. Malgré son amour pour vous & sa tendresse pour moi, elle conserve dans notre malheur commun une sorte de sérénité & de paix qui me la rend à moi-même. La situation de son ame ne tient point d'une indifférence insensible & muette ; c'est une résignation humble & tranquille qui soutient l'égalité de son caractère. Ah! qu'elle remplit bien vos intentions, & qu'elle répond dignement à la confiance que vous avez eu en elle ! Elle a l'art de s'attrif-

ter avec moi ſans ſe laiſſer abattre, & de calmer ma douleur en la partageant: Quel don vous m'avez fait! mais qu'il y a d'inconvéniens à paroître en ſentir trop bien le prix! & que je me ſuis déjà donné de ridicules par l'excès de mon amour pour elle!

Pour vous, mon père, je ne croirai jamais pouvoir vous trop aimer: je ne croirai pas même que je puiſſe jamais vous aimer aſſez.



que je ſuis tranquille ; il me prête plus de force que je n'en ai, & qu'il n'en a lui-même. J'aide en quelque ſorte à le tromper, pour ne pas aigrir ſa douleur, ou ne pas affliger ſa délicateſſe ; & je lui montre au dehors un calme que je ne puis trouver au dedans de moi. Ah ! s'il liſoit au fond de mon ame !.... Mais il me ſauroit mauvais gré de ma méfiance & de mes craintes. A qui donc les confierai-je ? A qui ouvrirai-je mon cœur ? ce ſera à vous, mon tendre père, à vous que j'aime, & qui m'aimez autant que ſi vous m'aviez donné le jour ; à vous, qui êtes l'appui de ma foibleſſe, pour qui je n'eus jamais rien de caché, & qui aviez reçu le tendre aveu de mes ſentimens pour Valmont, bien avant qu'il me fût permis de les lui laiſſer appercevoir. Eh ! pourquoi craindrois-je de vous expoſer mes alarmes, lorſque votre dernière Lettre, témoignage ſi expreſſif & ſi touchant de votre amour, ſe prête ſi bien à mes inquiétudes, & m'annonce que déjà vous les partagez ?

Oui, mon père, je vais vous révéler

un ſecret que j'euſſe voulu pouvoir me cacher à moi-même. Valmont.... O Ciel! Valmont n'eſt déjà plus ce qu'il étoit pour moi. Je ne dis pas qu'il ne m'aime plus; ah! le doute ſeul me ſeroit ici plus cruel que la mort; mais ſa tendreſſe, autrefois ſi vive & ſi jalouſe par l'effet même de ce caractère ardent & ſenſible que vous lui connoiſſez, le contraint & l'embarraſſe; il me fuit preſque autant qu'il me cherche; après quelques mois d'une union ſi belle, il rougit de paroître m'aimer encore. Ce n'eſt plus qu'en ſecret qu'il oſe me le dire; s'il a des témoins, il affecte devant eux une ſorte d'indifférence, ou s'il me donne en leur préſence quelques marques de tendreſſe, ce ne ſont plus que celles que je lui arrache, ou qui lui échappent en dépit de lui.

Le croiriez-vous? Depuis votre éloignement, bien différent de lui-même, il m'a déjà fait des leçons d'aiſance & de liberté, de mode & d'uſage; à moi, dont le cœur ne connoîtra jamais d'autre uſage que celui de faire voir à tout le monde que je l'aime. O Dieu! faudra-t-il

donc que mon amour lui devienne à charge, & ferai-je désormais réduite à le cacher ! Non, non, qu'il ne se flatte pas de me faire subir une loi si dure,.... ou qu'il s'attende à tout ce qu'il pourra m'en couter. Ah ! tout ce qui me rappelle notre union, tout ce qui me parle des nœuds saints que nous avons formés, fait naître en moi des sentimens trop vifs, un plaisir trop pur, pour qu'il me soit possible de le dissimuler. Il ne sait donc pas quelle douceur j'éprouve à porter son nom, & à me souvenir à chaque instant que le Ciel m'a fait son épouse.

„ Mais ce n'est encore ici que la moitié de mon secret. Le reste, que vous-même paroissez craindre & prévoir, est ce qui me coûte le plus à vous dire, & ce qui m'afflige davantage. Je rends justice à Valmont; son cœur est trop bon, trop sensible & trop tendre, pour ne pas avoir préservé son esprit de la contagion des usages & des préjugés du monde, si un ami perfide n'employoit tout son art & tous ses talens à le séduire. Vous connoissez le Baron de Lausane; mais vous

ne le connoiſſez pas comme moi : cet homme charmant, l'homme du jour, qui donne le ton à la Cour & à la ville, qu'on fête dans tous les cercles, que tout le monde s'arrache, que les femmes elles-mêmes ſe diſputent à l'envi, & dont elles ſe font gloire d'orner le triomphe ; cet homme, qui ſait d'ailleurs, ſelon les circonſtances & quand il le croit néceſſaire, prendre toutes les formes, ſe prêter à tous les ſentimens, ſe plier à tous les caractères ; qui, devant vous, ne paroiſſoit pas avoir perdu toute religion, avoir abjuré tous principes, s'eſt démaſqué tout entier aux yeux de Valmont, & lui a laiſſé voir l'incrédulité la plus complette. En ma préſence même, il n'en a point fait un myſtère ; dernièrement encore, ſous prétexte de nous dérober tous deux à l'empire des préjugés, l'impie oſa fouler aux pieds les vérités les plus reſpectables. J'étois indignée ; Valmont ne l'étoit point aſſez : il écoutoit ; il défendoit, quoique foiblement, la cauſe de ſa religion & de ſon Dieu ; le moment d'après il ſourioit, il paroiſſoit ſe faire un jeu de ma

peine ; elle étoit à ſon comble, &, malgré la loi que mon ſexe m'impoſe, je me crus en droit de rompre le ſilence. Je le fis trop bruſquement peut-être ; mais il eſt des impiétés contre leſquelles tout réclame, & qu'il n'eſt pas permis d'écouter de ſang froid. Je parlai avec feu ſans doute, mais avec aſſez de raiſon, pour que Lauſane en fût déconcerté, s'il avoit pu l'être. Valmont lui-même ſe rangeoit de mon parti, & ſembloit en être mieux affermi. Mais que ſon amour propre tient mal contre le reſpect humain & la crainte du ridicule ! le Baron avoit trop bien ſaiſi ſon foible pour ne pas en profiter : il ſe borna à ce ton d'ironie fine & délicate, dans lequel malheureuſement il excelle ; il lança des ſarcaſmes ſur mon époux & ſur moi avec aſſez d'art pour nous ôter le droit de nous en plaindre ; il ridiculiſa mon zèle, qu'un peu trop de chaleur avoit accompagné ; il fit paroître plus ridicule encore la complaiſance de Valmont pour ſon épouſe, diſoit-il, & pour les principes qu'il avoit reçus de ſa nourrice & de ſes maîtres ; il enfla la liſte des eſprits-forts,

forts ; & lui fit craindre de ne passer jamais que pour un génie foible & borné, asservi à des préventions aveugles, & qui n'avoit pas même la force d'en douter. Il n'en falloit pas tant pour subjuguer le Comte ; & je le vis rougir pour la première fois des sentimens dont il s'étoit glorifié jusqu'alors. Depuis ce jour il est servilement attaché au char de son indigne ami ; il se règle sur ses leçons ; il se forme d'après lui ; il est de toutes ses parties, & lui communique tous ses projets. Ce sont malheureusement ceux de l'agrandissement & de l'élévation : car, hélas ! que de passions germent dans son cœur ! Le crédit & la faveur dont le Baron commence à jouïr auprès du Prince, le lui font regarder comme un homme essentiel. La nécessité de se retrouver à chaque instant, par le concours des mêmes devoirs qu'ils ont à remplir, fortifie leur goût l'un pour l'autre ; & je ne puis presque plus voir Valmont sans avoir Lausane pour témoin. Jugez de mon tourment : Lausane va perdre mon mari. C'est sûrement lui qui déjà lui fait regarder comme

une foiblesse la continuité de son amour pour moi, & comme une singularité bizarre les témoignages qu'il m'en donne. D'ailleurs, sans la religion, que deviennent les mœurs? Et lorsqu'à peine on croit en Dieu, lorsqu'on a cessé de lui être fidèle, comment pourroit-on s'assurer d'être encore fidèle aux hommes? Ah! Valmont n'a jamais médité sérieusement la religion sainte qu'il professoit; il la suivoit par une heureuse habitude; mais sans en connoître les fondemens. Maintenant il lit, il dévore tous les livres que le Baron lui prête, & qui la combattent; il saisit toutes les objections que l'on forme contre elle, sans avoir étudié les preuves qui l'établissent; & en voulant se défendre de ce qu'ils appellent des préjugés, il va devenir la victime des préventions les plus funestes.

Je n'apperçois donc plus dans l'avenir que des points de vue qui m'effraient: je tremble pour Valmont, dont le salut m'est cher, & dont la vertu assuroit le bonheur; je tremble pour moi-même au milieu des dangers auxquels je vais être

exposée, & des assauts que j'aurai à essuyer de toute part; je crains tout de Lausane, qui m'est suspect par mille endroits, & dont la conduite & les discours paroissent, dans bien des instans, couvrir des desseins cachés que je n'ose approfondir. Je crains d'avoir à me défendre tout à la fois & de l'espèce d'intérêt qu'il me témoigne depuis quelques jours, & de la haine qu'il m'inspire. Avois-je donc un cœur fait pour haïr? Grand Dieu! qui voyez mes alarmes, & qui entendez mes gémissemens & ma prière, préservez-moi de tous les sentimens qui seroient pour vous une offense, guidez ma jeunesse, écartez les maux que je prévois & si les égaremens de mon époux doivent affliger mon cœur, en vous dérobant le sien; ah! que mes peines satisfassent pour lui! prenez ma vie, & rendez-lui la foi.

Et vous, mon père, mon unique ressource après Dieu, dissipez mes craintes, soutenez ma foiblesse, éclairez-moi, éclairez votre fils; il conservera toujours à votre égard le respect & l'amour que vous avez su lui inspirer, & il ne rougira

pas de céder à vos lumières : mais pour moi, daigneroit-il encore m'écouter; & me croiroit-il maintenant assez de force d'esprit, & assez de raison pour vouloir s'arrêter à en faire paroître avec moi? Faites-lui donc entendre le langage de la vérité; je ferai ensorte de la lui faire aimer par ma conduite.

Je ne sais ce qu'il a pu vous écrire; mais par les nouvelles idées dont je le vois rempli, & par la confiance que je sais qu'il a en vous, je suppose qu'il vous aura laissé entrevoir sa façon de penser. Profitez-en, & qu'il ignore, s'il se peut, ce que je viens de vous marquer; sa facilité à s'ouvrir avec vous en souffriroit malgré lui, & il se trouveroit contraint & gêné, s'il croyoit qu'un autre l'a prévenu. D'ailleurs, les inquiétudes que je me fais à son égard l'offenseroient peut-être: il m'aime encore assez, pour ne pas vouloir que je pense qu'il cessera de m'aimer un jour.

Son ressentiment par rapport à vos malheurs, est toujours le même; & ce qui du moins me soutient dans ma peine,

c'eſt qu'il vient quelquefois ſe conſoler avec moi. Vous êtes alors au milieu de nous; vous êtes le charme de nos entretiens; & je n'y goûte point de plaiſirs plus doux que celui de parler de vous. Ah! que le Ciel qui avoit ſi bien aſſorti nos caractères, ne m'avoit-il deſtinée à paſſer avec vous le reſte de mes jours! Eloigné de vos enfans, ſouvenez-vous toujours combien ils vous aiment, & ne ſoyez jamais indifférent pour la tendre Emilie.

P. S. Mademoiſelle de Senneville eſt maintenant avec moi, comme je me l'étois promis depuis ſi long-tems. Cette aimable enfant m'intéreſſe par ſes ſentimens & par ſes malheurs: elle m'occupe agréablement, & me diſtrait ſouvent de ma peine pour me rendre ſenſible à la ſienne.





LETTRE IV.

Du Marquis à son Fils.

TU es trop affecté, cher Valmont, de mon éloignement & de ma disgrâce ; le sentiment de mes malheurs te préoccupe ; & grossit à tes ieux l'injustice qu'on m'a faite. Je loue ta sensibilité, elle est le cri de la nature, & l'effet de ta tendresse pour moi. Prends garde cependant qu'elle ne tienne aussi d'un esprit trop vif, d'une ame un peu trop haute, & qu'elle ne te rende injuste toi-même envers ton Prince & ta Patrie. Le Prince ne peut pas tout examiner & tout voir ; & si chaque homme est sujet à des préjugés & des erreurs, pourquoi voudrois-tu en exempter les Rois ? Plaignons-les, mon fils. Dans le haut rang où le Ciel les a fait naître ; ne pouvant pas tout appercevoir par eux-mêmes, faut-il être surpris s'ils se reposent malgré eux sur des Courtisans qui les trompent, & si, avec tant de raisons de juger mal des hommes, ils con-

fondent quelquefois l'innocent avec le coupable ?

Pour le Citoyen, que veux-tu qu'il fasse, que gémir & se taire ? Que pourroit-il faire de plus, sans se rendre infidèle ? & que pourrions-nous en attendre au delà, sans commencer à le devenir ? La Patrie ne nous a-t-elle pas d'ailleurs assez payés de nos services, lorsqu'elle a daigné les recevoir ? & crois-tu que nous puissions jamais être quittes envers elle ?

Ce seroit donc toi, Valmont, que, d'après tes plaintes, on auroit droit de taxer d'injustice ; & sans m'y arrêter davantage, souffre que moi-même un instant je me plaigne de toi. Quoi ! c'est mon fils qui m'ôte l'unique ressource, & la consolation la plus douce, qui puisse rester aux malheureux ! Dans ma peine, je levois mes regards vers le Ciel ; je me disois à moi-même : » Il y a un Dieu » témoin de mon innocence « ; & j'étois consolé. » Il y a un Dieu qui permet » l'injustice des hommes, & qui ne la » fait pas ; qui, par rapport à moi, saura » bien en tirer les plus grands avantages ;

» qui tôt ou tard jugera ma cause ; qui
» confondra les desseins des méchans, &
» me rendra avec usure les fruits de ma
» soumission & de ma patience ». Maintenant
quel langage veux-tu que je tienne ?
& que m'offriras-tu qui puisse me dédommager
des consolations que tu m'enlèves ?

Si tout arrive par une fatalité aveugle, je n'ai donc plus rien à attendre que du hazard ; je cours donc le risque affreux d'être à jamais le seul qui saurai que j'étois innocent ; rien ne peut donc compenser les pertes qu'on a faites une fois, les maux qu'on éprouve ne sont donc, à le bien prendre, qu'une source de désolation & de regrets ; notre patience est vaine ; & souvent, sans ressource devant les hommes, il ne faut en chercher alors que dans le désespoir ? C'est-à-dire encore, que si je ne puis me promettre aucune justice de leur part, tu condamnes la vieillesse de ton malheureux père à descendre dans le tombeau, non seulement sans honneur, mais sans espérance ? Désolante doctrine ! Est-ce la raison, est-ce la vertu qui t'a fait naître, & à quoi

pourrois-tu être bonne, qu'à rassurer les méchans? Mais, mon fils, sans prétendre sonder avec toi les abîmes d'une métaphysique trop abstraite (*a*), dis-moi cependant (&, quelle que soit la confiance que tu veux bien avoir en moi, je n'en appelle dans cet instant qu'à tes propres lumières), dis-moi sur quel fondement solide tu pourrois croire que la matière & le hazard tout seuls, par une nécessité fatale, aient formé l'univers : car ici, par tout, la nature des choses te dément.

Ne vois-tu pas que, dans ton systême de la nécessité, toutes choses seroient donc absolument nécessaires *; qu'elles ne

* L'Editeur croit devoir prévenir les gens d'un certain esprit, & plus encore ceux d'un certain ton, qui ne se piquent de lire & d'entendre les choses tant soit peu abstraites que dans des livres tels que le *Systême de la nature*, qu'ils n'ont ici que très-peu de choses à passer, avec les deux notes correspondantes, pour se retrouver au courant : ce n'est pas trop exiger d'eux.

Quant aux esprits d'un autre trempe, qui n'ont pas besoin de cet avertissement, ils s'appercevront sans peine que, d'un petit nombre

pourroient pas être autrement qu'elles ne ſont; que jamais tu n'aurois pu les concevoir ſimplement contingentes & poſſibles (b); que le mouvement étant eſſentiel à la matière, l'idée même du repos ſeroit contradictoire; que tout étant néceſſaire, & néceſſairement ce qu'il eſt, chaque être ne ſeroit ſuſceptible ni de plus ni de moins; que, par une force irréſiſtible, chaque corps auroit toujours la même quantité de mouvement, & chaque mouvement la même direction; que la communication des mouvemens & des forces, quoiqu'abſurde dans tes

d'idées nettes & préciſes, de principes fixes & invariables, naiſſent la réfutation la plus complette de tous les ſyſtêmes abſurdes qu'on reproduit en faveur du Matérialiſme, & la réponſe la plus tranchante à toutes les fauſſes conſéquences qu'on prétend tirer des corpuſcules, des molécules, de l'attraction, de la gravitation, du fluide électrique, du fluide magnétique, & de toutes ces ſubſtances ou ces propriétés, qui ne renferment, dans leur exiſtence, dans leurs directions, dans leurs modifications diverſes, rien moins que les caractères d'une néceſſité abſolue & proprement dite.

principes, devroit du moins se faire selon des loix nécessaires, & les loix du mouvement ne le sont pas ?

Ecoutez comme en parle le savant Leibnitz : » J'ai découvert que les loix du » mouvement, qui se trouvent effectivement dans la nature, & sont vé» rifiées par les expériences, ne sont pas » à la vérité démontrables, comme seroit » une proposition géométrique : mais il » ne faut pas aussi qu'elles le soient. Elles » ne naissent pas entièrement du principe » de la nécessité, mais elles naissent du » principe de la perfection & de l'ordre ; » elles sont un effet du choix & de la » sagesse de Dieu. Je puis démontrer ces » loix de plusieurs manières ; mais il faut » toujours supposer quelque chose qui » n'est pas d'une nécessité absolument » géométrique : de sorte que ces belles » loix sont une preuve merveilleuse d'un » Etre intelligent & libre, contre le sys» tême de la nécessité absolue & brute » de Straton & de Spinosa * «.

* Essais de Théodicée, n. 345.

Mais dis-moi encore, cher Valmont, si c'est la matière, qui, par une nécessité aveugle, a formé l'Univers, d'où te sont venus tant d'idées & de sentimens si contraires à leur principe, & dès-lors impossibles dans leur origine ? Comment se trouvent, dans toi & dans tes semblables, ces notions & ces caractères de prudence, de prévoyance, & de choix, qui répugnent dans le système de la fatalité ? Comment une conscience, des remords, une loi morale & des devoirs naturels sentis par tous les hommes ? Comment, sous l'empire de la nécessité absolue, le sentiment intime & l'idée de la liberté ? Que dis-je ! sorti de la matière, aurois-tu des idées ? & Locke (c), qui n'osoit décider si Dieu ne pouvoit pas donner à la matière la propriété de penser, n'a-t-il pas commencé par établir qu'elle étoit incapable de penser par elle-même, & qu'elle n'avoit pu se donner ce qu'elle n'avoit pas ? Ainsi dans tes principes que de contradictions, mon fils, avec la nature & les choses telles qu'elles sont (d) !

Mais enfin, si c'est une cause aveugle

qui a formé le monde, pourquoi par tout de l'intelligence & de la sagesse? Pourquoi des rapports si évidens entre les êtres qui le composent? pourquoi de l'ordre dans les choses (*e*), & l'idée, le sentiment de l'ordre dans ton ame, qui presque partout le découvre, le saisit & l'admire? Je ne les mets pas dans les choses ces rapports; je ne les y suppose pas; ils y sont indépendamment de mes perceptions & de ma volonté.

O mon fils! contemple le monde que tu habites; de quelque côté que tu tournes tes regards, dans le tout & dans les parties, quel ordre, quels rapports n'appercevras-tu pas? Chaque chose est évidemment faite l'une pour l'autre: la terre, les cieux, la mer, les élémens & les saisons, tout se lie, tout s'enchaîne, & concourt à l'harmonie de tous les êtres: & songe que les proportions ne s'étendent pas à ce monde tout seul; il faut qu'elles embrassent l'immensité de l'univers, & l'assemblage de ces corps célestes dont les distances prodigieuses & l'étonnante grandeur épuisent les calculs des plus

vastes génies. Ces astres qui roulent sur nos têtes, ces globes de lumières qui brillent au firmament, ces mondes semés de toute part avec tant de magnificence & d'éclat, forment un systême complet où tous les corps pèsent les uns sur les autres & s'impriment un mouvement réciproque; où tout se tient, & par des loix générales se prête un secours mutuel & est soumis à une mutuelle dépendance. Si l'ordre, si la proportion, si les rapports se démentent dans un seul de ces vastes corps, si étroitement liés, si nécessairement enchaînés, le reste du systême s'écroule (*f*); & ici, Valmont, les proportions sont immenses, & les rapports sont infinis.

Maintenant, mon fils, de l'infiniment grand descends à l'infiniment petit. A l'aide d'un microscope, considère ces animalcules (*g*), qui sont des millions de fois plus petits qu'un grain de poussière; ils ont leur tête, leur bouche, leurs ieux, & dans ces ieux leurs fibres, leurs muscles, & leur prunelle; ils ont leurs veines, leurs nerfs & leurs artères; ces veines ont leur sang, ces nerfs leurs esprits, ces

esprits animaux ont leurs particules, ces particules ont leurs pores; & ces pores sont remplis de parcelles, qui, chacune, ont leur figure, & se rompent, se divisent en de moindres parties. De toutes ces parties innombrables, & dont aucun effort d'esprit ne peut nous faire concevoir la petitesse, se forme, dans la proportion la plus exacte, un être vivant & animé. Cet être a des alimens qui lui sont propres; il a son chile & ses humeurs; il a ses fonctions comme les autres corps, la trituration, la circulation du sang, la digestion, la génération, & toutes ces opérations, qui sont autant de merveilles de la nature & de témoignages irrésistibles de l'intelligence, de la sagesse, & de la toute-puissance de son Auteur.

Si tu veux des objets qui soïent plus à ta portée, choisis, mon fils, parmi ceux qui t'environnent, ou, si tu l'aimes mieux, prends au hazard, & examine l'oiseau qui vole, le poisson qui nage, l'araignée qui file, l'abeille qui a sa police & ses loix, l'insecte industrieux qui pourvoit avec tant d'art à ses besoins &

à ceux de ses petits qui vont éclore, la chenille rampante qui se métamorphose dans le plus léger papillon, la plante qui végète, l'arbuste qui croît à l'aide des sucs qui le nourrissent, la semence que la terre reçoit dans son sein & te rend au centuple, le pepin qui devient pour ton usage arbre, fleurs, & fruits, l'édifice mobile de ton propre corps, dont Galien n'a pû exposer la structure sans s'écrier, dans l'enthousiasme dont il étoit saisi, qu'il avoit chanté le plus bel hymne en l'honneur de la Divinité; chaque partie de la nature, chaque être, examine-le selon les loix les plus sévères; considère bien sa construction & sa fin; par-tout, mon fils, par-tout tu trouveras de l'ordre, & tu en seras transporté. Tu verras que, dans la moindre fleur, la plus petite feuille, la moindre plume, l'Auteur de toutes choses n'a pas négligé le juste rapport des parties entre elles (*h*): tu verras que l'art est toujours grossier auprès de la nature (*i*); que plus on soumet l'un à la critique, plus il paroît imparfait; & plus on étudie les ouvrages de l'autre, plus on

y découvre de beautés & de perfections : tu verras dans tout l'univers un arrangement de causes sans nombre, qui agissent par tout avec poids & mesure, pour opérer des effets prévus & déterminés ; & saisi d'admiration, tu t'écrieras avec Pope : » L'ordre est la première loi du Ciel * «.

Ne parle donc plus, Valmont, de combinaisons, de jets, de chance & de hasard : dans un nombre infini de jets, opposé à un nombre infini de rapports, où tout démontre l'intelligence & la raison, tu ne trouveras pas même un contre l'infini ; & après toutes ces combinaisons, tu seras forcé d'avouer qu'il est absurde de mettre de l'ordre & de la sagesse dans les effets du hasard (*k*).

Ainsi, mon fils, l'univers est un livre ouvert à tous les hommes ; & si tous ne savent pas y lire l'existence d'un Etre suprême, tous au moins en trouvent, malgré eux, le sentiment dans leur cœur. Eh d'où vient-il ce sentiment de la Divinité,

* Order is Heav'n's first Law. *Essai on Man*, ep. 4.

si naturel, que, quelque sophismes qu'on invente pour la combattre, un cri sourd & involontaire les dément en dépit de nous-mêmes; si constant, si universel, que les nations le plus barbares, que les peuples les plus sauvages, dès que leur entendement commence à s'ouvrir, même en la défigurant, s'accordent tous à la reconnoître; d'où vient-il, puisqu'enfin il n'y a point d'effets sans cause; & que ces sentimens, pris dans la nature, ne peuvent avoir que l'Auteur même de la nature pour principe?

D'où te vient encore, cher Valmont, cette idée si grande, si noble, si belle, qui t'élève si fort au dessus de toi-même & de tout ce qui t'environne; l'idée de l'infini? Ton esprit tout seul n'a pu l'enfanter; & j'admire comment il peut la concevoir: rien de fini n'a pu te la donner; & cependant elle est en toi, & tu la conçois clairement. Elle te présente une réalité pleine & entière, une existence absolue que rien ne divise, que rien ne limite, que rien ne renferme, qui est la même en tout tems, en tout lieu; où

plutôt, qui n'a rapport ni au lieu, ni au tems, mais qui, dans son immense étendue, les embrasse sans en être formée ni mesurée, & les surpasse infiniment. Tu la distingues cette idée magnifique, positive & réelle, de celle de tout être fini, de tout objet même indéfini (*l*), quelque prodigieux qu'il te paroisse : tu la distingues, & tu assignes très-nettement ce qui lui convient; comme tu exclus avec la plus grande précision tout ce qui ne lui convient pas : tu ne confonds point avec elle cette espèce d'infini, si improprement dit, dont les bornes échappent à l'imagination, sans échapper à la raison. Cette idée qui t'étonne, qui te fait disparoître à tes propres ieux, réponds-moi, mon fils, d'où l'as-tu reçue (*m*), s'il n'y a point d'être infiniment parfait, de véritable infini qui te l'ait donnée; puisque l'effet ne peut être plus excellent que sa cause, & qu'il ne peut se trouver dans l'un que ce qui se trouve éminemment dans l'autre?

O infini! ô mon Dieu! qui vous rendez vous-même présent à mon esprit lorsque je vous conçois, ah! que vous ravissez

l'ame, qui vous contemple ! que vous l'ennobliſſez & que vous la ſatisfaites, lors même que dans ſes hautes & ſublimes penſées vous la forcèz d'avouer devant vous ſa petiteſſe & ſon néant !

Cher Valmont ! inſtruit par les idées les plus claires de ton entendement & les plus pures lumières de ta raiſon, convaincu par les ſentimens de ton cœur, au milieu de cette harmonie univerſelle, de cet accord de tous les autres à publier leur Auteur, ſerois-tu preſque le ſeul qui oſaſſes le méconnoître ? Nouveau Titan, en eſcaladant les Cieux, ne craindrois-tu pas d'être accablé du poids de l'univers ? Eh, que te reviendroit-il d'avoir refuſé à Dieu ton hommage ? Tu n'es point méchant, & ſans avoir joui des malheureux fruits du crime, tu perdrois les plus grandes douceurs & les charmes les plus réels de la vertu. La nature, devenue pour toi ſtupide & muette, ne parleroit plus à ton eſprit ni à ton cœur; elle ne te feroit plus entendre ce langage ſi touchant, qui multiplie les ſentimens par la vue des bienfaits. Dans les ſombres méditations

de ta dangereuſe philoſophie, le monde ne t'offriroit plus qu'un triſte chaos, un vide affreux, & un ſilence éternel. N'ayant plus de principe commun qui la lie à tous les êtres, ton ame, preſque inſenſible pour tout autre que pour toi, ne verroit bientôt plus dans l'univers qu'elle-même : la ſécherеſſe & la dureté de l'égoïſme prendroit en toi la place du ſentiment; & ſi tu cherches du plaiſir, ah! mon fils, tu changerois en des plaiſirs faux, & reſtreints à des bornes trop étroites, des plaiſirs véritables.

O toi encore, qui as l'ame ſi droite & des mœurs ſi pures, ſonges-tu bien, mon fils, que tu n'aurois plus en effet aucune règle des mœurs! Les notions du juſte & de l'honnête, qui rendent l'homme ſi reſpectable à lui-même, ne ſeroient plus à tes ieux, ſi tu étois conſéquent, que des conventions bizarres qu'un commun intérêt auroit formées, & que l'intérêt perſonnel pourroit anéantir *. La vertu, ſté-

* Et qu'en effet il anéantiroit bientôt. *Je crains Dieu*, diſoit quelqu'un de bien ſenſé;

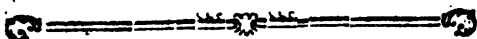
rile & sans honneur, ne seroit plus que le fol enthousiasme d'un esprit foible; le coupable heureux & triomphant auroit raison de se féliciter lui-même; & le crime ne seroit plus que dans la mal-adresse. Tu aurois tort de te plaindre, si l'on t'enlevoit ton épouse & tes biens; l'unique droit, pris dans la nature, seroit le droit du plus fort (n).

Ces conséquences te font horreur, & ton cœur les dément; mais elles sont justes, Valmont; & si ton cœur, si ta raison même les désavouent, comprends donc combien il est naturel d'en désavouer le principe.

Je remets à un autre moment à répondre aux difficultés que tu m'opposes; pour ton propre bonheur je ne tarderai pas à les résoudre.

& après Dieu, je ne crains que celui qui ne le craint pas.

» Je n'entends point, dit M. Rousseau, qu'on » puisse être vertueux sans religion; j'eus long- » tems cette opinion trompeuse dont je suis » très-désabusé «. *Lettre sur les Spectacles.*



Suite de la quatrième Lettre.

LE mal moral t'effraie, cher Valmont, & de l'état préſent du monde naiſſent les doutes qui t'affligent *. » S'il y a en nous » des idées de juſtice, pourquoi donc ſi » peu d'équité dans les hommes ? Pour- » quoi l'Etre ſuprême qui préſide ſur eux, » s'il eſt juſte lui-même, permet-il que » la vertu ſoit malheureuſe quelquefois, » & que les méchans proſpèrent ? Pour- » quoi des paſſions, des erreurs, & des » crimes ? Pourquoi.... « ? O mon fils ! ſi tu prétends interroger ſur tous les points l'Etre infini qui t'a créé, je l'avoue, tes

* Quand il naîtroit du mal moral des objections inſolubles, que s'enſuivroit-il ? Sur de ſi grands objets, nous ne devons pas nous flatter de tout réſoudre ; & il ſuffit pour tout eſprit raiſonnable qu'une vérité ſoit établie ſur les preuves les plus convaincantes, pour ne pas s'inquiéter de toutes les difficultés que l'on forme contre elle : ſans cela que de vérités géométriquement démontrées demeureroient encore incertaines !

pourquoi ne finiront jamais. Demande donc pourquoi tu n'es pas infini toi-même, pour pouvoir le comprendre ? Pourquoi un esprit borné, foible partie d'un tout immense, ne peut pas en saisir tous les rapports ? Pourquoi Dieu n'a pas fait de toi un pur esprit, un Ange, & n'en a fait qu'un homme ? N'est-ce pas assez que par la voix de tous les êtres il t'apprenne qu'il existe ; qu'il le crie au fond de ton cœur ; qu'il se rende sensible dans toutes ses œuvres ; que le jour l'annonce au jour, & que la nuit l'annonce à la nuit ? N'est-ce pas assez qu'il t'ait rendu capable de le connoître ; & que te faut-il de plus pour l'adorer ? L'astre brillant qui t'éclaire cessera-t-il d'exister pour toi, parce qu'il se couvre de nuages ?

Mais il faut à Valmont des réponses plus précises ; & un esprit qui raisonne avec Dieu, ne se contentera pas d'un langage si humble.

Eh bien ! mon fils, écoute, & daigne me répondre à ton tour. Si un Dieu intelligent & sage a formé l'univers, qu'elle fin a-t-il pu se proposer qu'une fin digne de

de lui ? & quelle autre fin digne de Dieu, que Dieu même *? C'est donc pour lui que Dieu a tout créé ; c'est-à-dire, pour manifester ses perfections, & recevoir de sa créature la gloire qui leur est due. Or est-il une gloire complette, est-il pour l'Être souverainement parfait, pour un Être intelligent & sage, un hommage réel, si de toute part il est contraint & forcé, s'il n'est rendu par aucun sentiment volontaire ? Composé à la gloire du

* » Il se doit tout, dit Fénélon, il se rend » tout ; tout vient de lui, il faut que tout re- » tourne à lui ; autrement l'ordre seroit violé. » Dès que nous reconnoissons que l'Etre infi- » niment parfait a tiré du néant les hommes, » nous devons reconnoître que cet Etre les a » créés pour lui. S'il agissoit sans aucune fin, » il agiroit d'une façon aveugle, insensée, où » sa sagesse n'auroit aucune part. S'il agissoit » pour une fin moins haute que lui, il rabais- » seroit son action au dessous de celle de tout » homme vertueux qui agit pour l'Etre su- » prême : ce seroit le comble de l'absurdité. » Concluons donc, sans craindre de nous » tromper, que Dieu fait tout pour lui- » même «. *Œuvres Philosophiques.*

souverain Monarque la plus brillante cour ; parmi tous les êtres possibles, imagine un monde formé des créatures les plus nobles, qui, de degré en degré s'élèvent, pour ainsi parler, jusqu'à l'Être suprême ; fais-les sonder tous les décrets de sa sagesse, mesurer tous les effets de sa puissance, le contempler en lui-même, & dans les transports les plus vifs, les ravissemens les plus doux, le louer, le bénir, l'aimer & le servir : qu'est-ce, mon fils, aux yeux du souverain Être, que ce monde nouveau, si grand, si parfait & si pur ; qu'est-ce au fond, s'il fut toujours sans choix & sans liberté, qu'un monde automate, mu par des ressorts nécessaires ? Ah ! moi-même alors je dirois : » Nobles & vastes intelligences, » esprits célestes, êtres fortunés, gardez » vos brillantes prérogatives ; & pour » que mon Dieu soit servi, soit aimé » comme je conçois qu'il mérite de l'être, » quelques momens encore laissez-moi » ma liberté «.

Oui, mon fils, tel est le sentiment qui me ravit & m'enchante ; & je ne me

trouve jamais si heureux & si grand ; Dieu lui-même ne me paroît jamais si véritablement l'Être par excellence, que lorsque je m'élève vers lui, & que je lui dis ; » Mon Dieu, je vous aime, je vous » adore ; & , foible que je suis, envi» ronné d'objets qui vous disputent mes » penchans & mes hommages, c'est par » choix, & non par contrainte, que je » préfère de tout mon cœur de vous » adorer & de vous aimer «.

Cette effusion d'un cœur sensible, cet hommage d'un être libre & reconnoissant te paroît-il donc indigne du Dieu qui a formé l'univers, & ne convenoit-il pas à sa gloire ?

Mais, Valmont, si la liberté de quelque créature devoit nécessairement entrer dans le système du monde pour la gloire du Créateur ; si tu supposes avec moi des êtres libres qui puissent rendre à Dieu un hommage volontaire ; tu supposes donc aussi qu'ils pourront le lui refuser : qu'ils pourront dès-lors être justes ou injustes, vertueux ou coupables : tu supposes qu'ils pourront faire un mauvais choix, se livrer

à des erreurs, & s'assujettir à des penchans déréglés ; tu supposes que Dieu, pour une fin souverainement sage, & sans cesser d'être ce qu'il est, a pu permettre qu'il y eût dans le monde des passions, des erreurs, & des crimes ; qu'il a pu les prévoir, sans être obligé de les empêcher ; qu'il peut les voir sans être obligé à chaque instant de les punir ; qu'il suffit en un mot que, pour lui-même, pour le plus grand bien, pour la perfection du systême total de la création, il ait fallu de la liberté dans l'homme, & que par la suite son bon ou son mauvais usage soit tôt ou tard puni ou récompensé.

Voudrois-tu, mon fils, pour que les hommes ne pussent se tromper, qu'ils fussent sans cesse frappés d'une lumière irrésistible ? Ils ne seroient plus sujets à l'erreur, j'en conviens ; mais ils ne seroient plus libres. Veux-tu, pour qu'ils ne puissent s'égarer, qu'ils n'aient que des affections douces & incapables de déréglement & d'excès ? Ils n'auront point de passions, il est vrai ; mais leur hom-

mage ne sera pas également méritoire. Veux-tu, du moins, que, dès qu'un mortel audacieux franchira les bornes prescrites à sa raison, la punition éclate, & suive aussi-tôt le crime? La vertu triomphera, le vice sera confondu ; mais contraints, par l'évidence & la promptitude du châtiment, les hommes n'auront plus de liberté! Ah! plutôt, mon fils, admire comment, dans l'ordre actuel des choses, tout est tempéré de manière que l'homme voit assez clair pour pouvoir connoître, par des preuves sensibles, les vérités morales & s'y soumettre, & cependant n'est pas tellement forcé à les recevoir, qu'il ne puisse toujours trouver des difficultés & des prétextes pour s'y refuser. Admire comment ses passions, tout impérieuses qu'elles sont, l'émeuvent, l'agitent, le troublent, mais ne le contraignent pas ; &, par le cri du repentir, lui laissent, jusque dans sa défaite, le sentiment de sa faute & l'aveu tacite du mauvais usage de sa liberté : admire dans l'homme ce choc & ce balancement continuel des passions, des sens, & de la rai-

son : observe les règles qu'il trouve en lui-même, les impressions dangereuses qui tendent à l'en écarter, les motifs puissans qui l'y ramènent, la voix de la conscience qui le presse, l'espoir ou la crainte de l'avenir qui tour à tour le retiennent ou l'encouragent ; & tu connoîtras l'homme, & la cause en partie des mystères qu'il renferme ; tu connoîtras la sagesse des desseins de Dieu sur lui ; & tu avoueras que dans ce monde tout est disposé en faveur du mérite & de la liberté.

Maintenant, Valmont, s'il te reste sur la nature, les degrés, & le nombre de nos passions & de nos erreurs, des objections à former ; détermine, avant toutes choses, jusqu'à quel point devoient aller dans chaque homme ses lumières, & le terme précis où devoient s'arrêter ses passions, pour être en équilibre avec sa liberté, pour concourir à l'ordre universel, pour former, dans une juste proportion, l'harmonie de ses facultés entre elles, & avec le bien de la société.

D'ailleurs, mon fils, détermine encore

ce que comporte la nature des choses : prescrits des loix au Créateur, & dis-lui ce qu'il pouvoit donner ou refuser à sa créature, ne pouvant pas la rendre aussi parfaite que lui. Car enfin ne vois-tu pas, cher Valmont, que des êtres nécessairement limités seront toujours nécessairement imparfaits, & que ce n'est que dans leur accord entre eux que tu dois chercher la plus grande perfection qui puisse leur convenir ? Si cependant ces combinaisons immenses se refusent à tes recherches ; ah ! mon fils, que reste-t-il à faire à ta raison, que d'admirer, adorer, & se taire ? Dans mes principes tu n'auras jamais que des difficultés à combattre ; & dans le malheureux systême que tu fais valoir, souviens-toi que tu aurois de toute part des absurdités à dévorer.

Être suprême que j'ai le bonheur de connoître, unique auteur de tout ce que je suis ! vous qui prescrivez aux astres leur cours, & à la mer ses limites, jusque dans les choses que vous soumettez à mes lumières, vous prescrivez des bornes

à ma raison ; &, d'après ce que vous lui faites concevoir, vous exigez son hommage sur les choses même qu'elle ne conçoit pas. Je vous le rends cet hommage, ô mon Dieu ! je m'abaisse, je me confonds & m'anéantis devant vous : c'est le plus légitime usage que je puisse faire de cette raison que vous m'avez donnée. Votre grandeur infinie vous met trop au-dessus d'elle, pour qu'elle puisse mesurer sur ses foibles idées toute la sagesse de vos voies ; & vous ne seriez plus ce que vous êtes, si je pouvois entièrement vous comprendre. Pour prix de ma soumission, Seigneur, je ne vous demande qu'une grace, c'est d'éclairer mon fils.

NOTES.

PAGE 33.

(a) *Les épines d'une Métaphysique trop abstraite.* La Métaphysique, est comme presque toutes les autres Sciences : on peut en distinguer deux sortes ; l'une vraie, qu'on ne peut trop respecter, & l'autre fausse, qui n'a proprement de la Métaphysique que le nom.

lûre, exacte & circonspecte dans ses notions, mesurée dans sa marche, juste & sûre dans ses conséquences, est prise de l'évidence même de nos idées, ou du sentiment intime; & celle-ci ne peut être rejetée, sans révoquer en doute presque toutes nos connoissances, dont elle est le fondement. L'autre, plus fière, forme des systêmes, pose des principes hardis, dont elle tire des conclusions droites, mais qui ne sauroient avoir plus d'autorité que les principes dont elles émanent: ou bien encore elle commence par des idées claires & distinctes, par des vérités reconnues; mais bientôt après elle s'élance au delà de ses principes; elle les perd de vue, & ne bâtit plus que sur des hypothèses. C'est alors à la Métaphysique simple, ou, si l'on veut, à la Logique, à observer ses écarts, & à la ramener, s'il est possible, à la vérité qu'elle a quittée pour des chimères.

PAGE 34.

(b) *Simplement contingentes & possibles.* Ce mot de *contingent*, dans la bouche du Marquis de Valmont, effaroucheroit ici bien des gens; cependant il est à sa place, & ne peut pas même être suffisamment suppléé par un autre. Dès qu'on a bien développé l'idée de *l'être nécessaire*, & par opposition celle de *l'être*

contingens, tous les vains systêmes de matérialisme, & de nécessité absolue par rapport à l'univers, tombent infailliblement. Il n'y a plus une seule substance, un seul être, comme Spinosa le suppose gratuitement; il n'y a plus de hazard ou de fatalité; il n'y a plus de développement & d'ordre nécessaires; il y a des êtres créés; & leurs modifications sont, par une détermination libre, l'ouvrage du même être qui les a produits.

Voici en peu de mots ce que l'évidence nous dicte à cet égard. J'existe; donc il existe quelque être nécessaire; c'est-à-dire, qui, par une nécessité inhérente, absolue, prise dans sa nature, existe de toute éternité, & trouve en lui-même sa manière d'exister: autrement il faudroit que tout ce qui existe, ou comme substance unique, ou en quelque nombre que vous le supposiez, eût le néant pour principe. Secondement: un être qui, par une nécessité absolue, trouve en lui-même de toute éternité son existence & sa manière d'exister, est dès lors un être indépendant, immuable dans tout ce qui le compose. Clarcke prouve même *, que, par sa seule existence nécessaire, absolue, indépendante, il est infini. Troisièmement, si l'être nécessaire est immuable, indépendant, je ne suis donc pas l'être nécessaire,

* De l'existence de Dieu, Prop. VII.

non plus que tout ce qui m'environne & tout ce qui existe dans cet univers dont je fais partie ; puisqu'en moi, hors de moi, tout varie, tout est dans un assujettissement & une dépendance réciproque.

Le tems qui donne à tout le mouvement & l'être,
Produit, accroît, détruit, fait mourir, fait naître,
Change tout dans les cieux, sur la terre & dans l'air;
L'âge d'or à son tour suivra l'âge de fer ;
Flore embellit d'un champ l'aridité sauvage ;
La mer change son lit, son flux & son rivage ;
Tandis que l'Eternel, le Souverain des Tems,
Demeure inébranlable en ces grands changemens.

VOLTAIRE.

Le systême de Spinosa n'est pas seulement opposé aux premières notions que nous venons d'établir ; il est encore manifestement absurde en lui-même. Il suppose qu'il n'y a qu'un seul être simple, indivisible, formant un même tout sans parties réellement distinctes, immuable dans sa substance, & éternellement varié dans ses modifications. Mais, selon l'axiome de contradiction, un même être ne pouvant être tel tout à la fois, & ne l'être pas ; par exemple, être bon & méchant, vertueux & vicieux, blanc & noir au même instant & sous le même rapport ; il faut nécessairement que la substance se multiplie par-tout où il y aura des modifications oppo-

fées. Or l'univers eſt rempli de ces ſortes de modifications incompatibles entre elles & dans un même ſujet : ici règne l'amour, là le même objet n'excite que la haine ; tel eſt dans l'ignorance & les ténèbres, tel autre eſt inſtruit & éclairé ; l'un veut ce que je ne veux pas, l'autre approuve ce que je blâme ; un corps eſt chaud, & l'autre eſt froid ; ce n'eſt par-tout que modalités contraires. Il y a donc réellement pluſieurs parties diſtinctes qui les renferment, ou qui occaſionnent les affections diverſes que nous éprouvons nous-mêmes ; il y a pluſieurs être différens, pluſieurs ſubſtances dans l'univers. Par ſon ſyſtême, Spinoſa a donc fait, comme dit très-bien M. de Fénélon, un monſtre, dont la raiſon a honte & horreur.

Je ne prends d'ailleurs ce ſyſtême que dans ſon principe : car dans ſes preuves & tout ſon appareil de démonſtration, il renferme bien d'autres contradictions.

PAGE 36.

(c) *Locke, qui n'oſoit décider*, &c. Locke, dans ſon *Eſſai ſur l'entendement humain, liv.* 4, *ch.* 10. §. 9 *& ſuivans*, diſtingue premièrement deux ſortes d'êtres ; les uns penſans, tels que nous-mêmes ; les autres non penſans, comme l'extrêmité des poils de la barbe, la

rognure des ongles. Il prouve ensuite qu'un être non pensant, ou la simple matière, ne sauroit produire un être pensant; & comme le premier Etre, l'être nécessaire doit nécessairement contenir, & avoir actuellement toutes les perfections qui peuvent exister dans la suite, il en conclut que le premier Etre éternel ne sauroit être non pensant. En second lieu, il prouve que cet *Etre éternel pensant* n'est pas matériel : 1°. parce que chaque partie de matière, comme matière, est non pensante, & qu'un être pensant ne sauroit être composé lui-même de parties qui ne pensent pas; 2°. parce qu'une seule partie de matière, en qualité de matière, ne peut être pensante; 3°. parce qu'un certain amas de matière non pensante, ne peut être pensant, soit qu'il soit en mouvement ou en repos. Il répond enfin à ce que l'on objecte en faveur de l'éternité de la matière, & fait voir qu'elle n'est pas coéternelle avec un esprit éternel. Voyez le développement de toutes ces vérités dans l'Auteur même.

IBID.

(d) *Ainsi dans tes principes que de contradictions avec la nature & les choses telles qu'elles sont !* » Ceux qui ont dit qu'une fatalité aveu-
» gle a produit tous les effets que nous voyons
» dans le monde, ont dit une grande absur-

» dité : car quelle plus grande absurdité qu'une
» fatalité aveugle qui auroit produit des êtres
» intelligens « ? *Esprit des Loix*, *l. I. c. 1.*

Une des preuves les plus complettes de l'existence d'une cause qui n'est ni matérielle, ni aveugle, ni nécessaire ; c'est celle qu'on peut tirer des institutions arbitraires, d'après lesquelles les impressions des objets extérieurs sont transmises à notre ame, & s'y reproduisent au gré de notre entendement.

Quel rapport absolu & nécessaire un homme vraiment instruit trouvera-t-il entre nos sensations proprement dites, & les organes de nos sens ; entre la petite image formée au fond de notre œil, & la vision de l'objet extérieur dans toute son étendue & ses dimensions ; entre les vibrations de l'air, & le son, tel que notre ame l'entend & le perçoit ; entre les fibres de notre cerveau, & les idées liées à ces fibres, mais qu'à l'aide de notre mémoire, notre esprit reproduit quand il lui plaît ; entre le cerveau tout entier, & la foule immense de tableaux de toute grandeur, de toute figure, de toute couleur, que notre ame se peint à elle-même, qu'elle compose, qu'elle distribue, qu'elle agrandit ou qu'elle rapetisse, qu'elle rapproche ou qu'elle éloigne, qu'elle transporte ou qu'elle varie au gré de notre imagination ?

Sont-ce là de ces choses qu'on puisse expliquer par les seules propriétés de la matière, & par des causes purement mécaniques; par des atomes colorés, figurés; par des écoulemens de particules, & des arrangemens ou des déplacemens de parties; par l'attraction ou la répulsion; par une connexion physique, inhérente à la nature des choses, absolue & nécessaire?

Ne faut-il pas au contraire en revenir, sur tous ces points, à une première cause souverainement intelligente, indépendante de la matière, exempte de toute nécessité, & qui a mis dans les choses les rapports qui s'y trouvent, non par une détermination aveugle & fatale, mais par un choix arbitraire & un acte parfaitement libre de sa sagesse & de sa volonté?

Voyez l'*Alciphron* de Berkeley, quatrième Dialogue, §. 7, & suiv.

» Tout bien examiné, dit cet Auteur (§. 10), » il semble que les objets propres de la vue » sont la lumière & les couleurs, lesquelles, » étant infiniment diversifiées & combinées, » forment un langage destiné à nous informer » (à l'aide de l'expérience & de l'habitude) » des distances, des figures, des situations, » des dimensions, & de plusieurs autres qua- » lités des objets qui tombent sous nos sens.

» non par un rapport de ressemblance ni par
» une connexion nécessaire, mais par l'insti-
» tution arbitraire de la Providence, précisé-
» ment comme les mots excitent en nous l'idée
» des choses qu'ils signifient «.

PAGE 37.

(e) *Pourquoi de l'ordre dans les choses?*
» Je ne sais s'il y a une preuve métaphysique
plus frappante, & qui parle plus fortement à
l'homme, que cet ordre admirable qui règne
dans le monde; & si jamais il y a eu un plus
bel argument que ce verset; *Cœli enarrant
gloriam Dei.* Aussi Newton ne trouvoit pas de
raisonnement plus convaincant & plus beau
en faveur de la Divinité, que celui de Platon,
qui fait dire à un de ses interlocuteurs : » Vous
» jugez que j'ai une ame intelligente, parce
» que vous appercevez de l'ordre dans mes
» paroles & dans mes actions; jugez donc,
» en voyant l'ordre de ce monde, qu'il y a
» une ame souverainement intelligente «. *M.
de Voltaire*, *Métaph. ch.* 1.

» Dieu a laissé en ces hauts ouvrages, dit
» Montagne, le caractère de sa divinité, &
» ne tient qu'à notre imbécillité que nous ne
» le puissions découvrir. Le ciel, la terre, les
» élémens, notre corps & notre ame, toutes
» choses y conspirent. Il n'est que de trouver

» le moyen de s'en servir ; elles nous instruisent, si nous sommes capables d'entendre «.

PAGE 38.

(f) *Le reste du systême s'écroule.* Qui, s'il est question d'une chaîne nécessaire, & qui ne soit pas l'ouvrage d'une première cause infiniment sage, toute-puissante, & libre, qui puisse à son choix, & par des loix supérieures, disposer, modifier, briser, anéantir quelque partie de cette chaîne, sans que pour cela tout le reste du systême en souffre : car enfin il seroit difficile de prouver, par exemple, qu'un grain de sable, anéanti par la toute-puissance de Dieu, feroit rentrer l'univers dans le chaos.

Mais sans trop presser d'ailleurs le systême de la chaîne des êtres, qui n'a encore pour lui que des sémi-preuves, si l'on peut ainsi parler ; & qui, pris dans un certain sens, entraîne bien des difficultés, on ne peut nier du moins, premièrement, qu'il n'y ait une gradation admirable dans les différentes classes d'êtres que nous connoissons, ce qui a fait dire aux plus grands Physiciens, qu'il n'y a point de saut dans la nature ; & en second lieu, que les rapports entre les différentes parties de cet univers ne soient innombrables. Par exemple, la seule position du soleil relativement à la

terre, nous offre les plus dignes sujets d'étonnement & d'admiration. Supposez ce vaste corps un peu plus ou un peu moins éloigné, le degré de chaleur sera nécessairement trop foible ou trop grand, & la terre, glacée toute entière ou brûlée, cessera de pouvoir porter des plantes, des animaux, & des hommes. Il faut dire la même chose des degrés de clarté & des globules de lumière que le soleil fait parvenir jusqu'à nous, de leur proportion avec nos ieux, & de mille autres rapports semblables, qu'il seroit trop long de développer.

IBID.

(g) *Considère ces animalcules, qui sont des millions de fois plus petits qu'un grain de poussière.* » Leuwenhoek, ce scrutateur assidu de la nature, a découvert le premier, que cette matière blanchâtre qui se met autour de nos dents, est toute pleine d'animalcules. J'ai voulu, dit M. Sulzer, m'assurer par moi-même de la vérité de cette assertion. Dans ce dessein, j'ai fait un microscope, dont le diamètre est d'un quart de ligne, ou de la quarante-huitième partie d'un pouce de France. Je m'en suis servi pour examiner cette matière que les alimens laissent autour de nos dents, malgré toutes les précautions qu'on peut prendre pour les nettoyer, & j'ai suivi

exactement le procédé de Leuwenhoek. J'ai trouvé non seulement que son rapport & la description qu'il donne de ces animalcules étoient justes, mais encore, après bien des expériences, je suis venu à bout de connoître exactement la figure & la grandeur des plus petits d'entre eux, qu'il n'avoit pas pu déterminer. La plus grande partie de leur corps est ronde, & ils ont avec cela une petite queue fort courte, de sorte que toute leur figure ressemble assez à celle des petites grenouilles que nous voyons dans les prairies lorsqu'elles viennent d'éclore.

Leur grandeur me paroît comme celle d'un grain de poudre à canon de la plus petite espèce; & comme mon microscope grossit des millions de fois les objets, il est clair que, dans un espace de la grandeur d'un semblable grain de poudre, il peut y avoir plusieurs millions de ces animalcules; chose aussi véritable qu'elle paroîtra incroyable à la plûpart des hommes ». *Essais de Physique appliqués à la morale*. Voy. les *Mélanges Philosophiques* de M. Formey.

PAGE 49.

(h) *N'a pas négligé le juste rapport des parties entr'elles.* De tous les ouvrages de la nature, qu'on en montre un seul, une seule plante, un seul arbre, un seul animal, dont l'espèce

soit défectueuse dans quelqu'une de ses parties; par exemple, une espèce entière d'animaux, qui, ayant quatre pieds, ne puissent marcher qu'avec trois, & en aient un d'inutile; un gros fruit tenant, dans tous les arbres de la même espèce, à des branches trop foibles, & qui le laissent tomber avant sa maturité. On trouve dans les Indes un arbre de la grandeur du laurier, dont le fruit, nommé *jaca*, fait seul la charge d'un homme: mais ce fruit croît sur le tronc de l'arbre, ordinairement vers le pied, les branches n'étant pas assez fortes pour soutenir un si grand poids (Voyez l'*Histoire moderne*, t. 5, pag. 47.) Est-ce donc le hazard, qui, dans cette suite immense d'êtres différens dont l'univers est composé, a si bien combiné tous les rapports? Est-ce le hazard qui a donné un germe aux animaux & aux plantes, & qui en perpétue ainsi l'espèce? Seroit-ce le hazard, qui, selon la loi générale, auroit fait naître chaque animal de l'union des deux sexes, & les auroit tellement distingués pour une fin si nécessaire? Seroit-ce lui qui auroit formé l'homme dans le sein d'une femme, puisqu'il est prouvé qu'à le considérer indépendamment d'une puissance créatrice, il ne peut être formé ailleurs, & qu'en conséquence la rencontre fortuite des molécules organiques est une chi-

mère ? Seroit-ce lui encore qui auroit si heureusement diversifié les moules des corps organisés, qui en auroit si agréablement varié les formes, & qui les auroit gradués avec tant d'intelligence & de sagesse ? Seroit-ce lui enfin qui auroit mis, jusque dans les moindres choses, du dessin & des proportions, &, dans chaque genre, ces deux qualités jointes ensemble, la variété & l'uniformité ? Que l'on considère au microscope de Dellbare *, des tranches de différens bois, de chêne, de laurier, de tilleul, de joncs de canne, de rosier, de vigne, & mille autres semblables, des tranches mêmes de paille, de chanvre, coupées horizontalement & très-minces avec le rasoir, ou beaucoup mieux avec des instrumens faits exprès : qui admirera les dentelles les plus magnifiques, les bordures les plus élégantes formées de l'écorce de l'arbre, les dessins les plus réguliers ; &, d'une espèce à l'autre, on y observera, avec un plan uniforme, les traits les plus variés. Il en est de même des graines, des insectes, des étuis de scarabées, des animalcules d'infusions diverses, &c. O Philosophes ! lorsque je considère ainsi tous les ouvrages de la nature, &

* Microscope justement célèbre par la grande clarté, les combinaisons avantageuses, & le beau champ qu'il présente à l'observateur.

qu'à chacune de ces merveilles, je me dis à moi-même : voilà ce qu'ils appellent les effets du hazard, ou d'une aveugle & fatale nécessité ; quelle opinion dois-je me former de votre force d'esprit & de vos systêmes ?

Qu'il me soit permis d'ajouter ici, sur les effets du hazard, cette remarque faite par l'Auteur de la *Théorie des sentimens agréables*. » Dès que l'on commença à étudier l'Anatomie, on s'apperçut que la grosseur de chaque muscle étoit proportionnée à la grosseur de l'os auquel il s'attachoit. Quelques Anatomistes, frappés de ce rapport, objectèrent aux Epicuriens, que si c'eût été une puissance aveugle qui eût bâti l'édifice mobile du corps des animaux, elle n'y eût pas si parfaitement assorti à la pesanteur de chaque os, la force du cordon destiné à le soutenir & à le mouvoir. Les Epicuriens répliquèrent que les cordons n'avoient point été différenciés par la nature, & que ceux qui faisoient le plus de mouvement devenoient les plus charnus, de même que les hommes qui font le plus d'exercice, deviennent les plus robustes ; unique, mais frivole retranchement de l'athéisme. Galien (*de usu partium*) le foudroya aisément ; il démontra dans les enfans tirés du sein de leurs mères ces mêmes proportions aussi marquées que dans les athlètes les plus vigoureux «.

IBID.

(i) *Tu verras que l'art est toujours grossier auprès de la nature.* C'est l'observation que fait M. Pluche, dans le premier volume du *Spectacle de la nature*, au sujet de l'aiguillon d'une abeille considéré au microscope, & comparé à une aiguille à coudre, la plus fine qu'on puisse trouver. » Celui-là, dit-il, est du plus beau poli, & la pointe en échappe à la vue; celle-ci, vue aussi au microscope, paroît émoussée, toute raboteuse, & semblable à une barre de fer qui sort de la forge du Serrurier. C'est la même chose par-tout. Dans ce que l'homme fait, vous ne verrez qu'inégalités, que crévasses, que rudesse, tout s'y ressent des bornes de son industrie & de la grossièreté des instrumens qu'il emploie; tout y paroît fait avec la serpe ou avec la truelle; tout y découvre un artisan mal habile qui ne connoît pas la matière qu'il met en œuvre. Au contraire, les plus petits ouvrages du Créateur sont parfaits. Dans l'intérieur, vous trouverez par-tout une liberté, une souplesse, & des ressorts, dont la structure, l'artifice, & l'entretien sont connus de lui seul. Dans les dehors, vous trouverez par-tout de la magnificence, de la symétrie, de la finesse & des graces «. *Entret.* 1. Voy. aussi la *Théologie des Insectes* de M. Lesser, *t.* 1, *ch.* 3, vers la fin.

PAGE 41.

(k) *Qu'il est absurde de mettre de l'ordre & de la sagesse dans les effets du hazard.* » Je serai toujours persuadé qu'une horloge prouve un Horloger, & que l'univers prouve un Dieu «. *M. de Voltaire*, Lettre à la suite de sa *Métaphysique*. Et ailleurs : » Il y a moins d'athées aujourd'hui que jamais, depuis que les Philosophes ont reconnu qu'il n'y a aucun être végétant sans germe, aucun germe sans dessein, &c. & que le bled ne vient point de pourriture.... Des Géomètres non Philosophes ont rejeté les causes finales ; mais les vrais Philosophes les admettent, & , comme l'a dit un Auteur connu, un Catéchiste annonce Dieu aux enfans, & Newton le démontre aux Sages «.

» Si je croyois le systême d'Epicure, dit l'Auteur des *Lettres Juives*, chaque jour, en examinant le cours du soleil, en le voyant paroître sur notre horizon & s'acheminer à grands pas vers les Antipodes, je m'écrierois : *Je te salue, ô hazard éternel ! dérangement incompréhensible, confusion admirable, qui maintiens l'ordre & l'arrangement ! souffre que je te rende les hommages que d'autres mortels aveugles rendent à un Dieu tout bon, tout puissant & tout sage* «. Lettre 28.

Selon

Selon la réflexion de Nieuwentyt, déjà faite long-tems avant lui par les Sages du Paganisme, » Si l'on disoit à un athée que des pierres jetées sans dessein forment un édifice admirable ; que les cordes des instrumens les plus harmonieux se sont rangées d'elles-mêmes, & que le vent en tire, par des secousses, des sons qui nous charment ; que les peintures les plus parfaites n'ont pas eu besoin d'un maître qui leur donnât tant de grâce, de majesté, de tendresse, de mouvement & d'action ; que dans les plus beaux tableaux, les attitudes les plus variées, les airs passionnés, la distribution des lumières, les dégradations des couleurs, la plus belle perspective, ne sont que l'ouvrage de quelques couleurs jetées au hazard : celui à qui on avanceroit de tels paradoxes, les regarderoit comme les propositions d'un homme sans raison. Nous ne demandons de lui que la même équité, quand nous lui montrerons des ouvrages que toute l'industrie des hommes ne peut imiter. *De l'existence de Dieu*, *p. 8*. Quoi ! si le concours des atomes peut faire un monde, dit Cicéron, ne pourroit-il pas faire des choses bien plus aisées, un portique, un temple, une maison, une ville « ? *De Nat. Deor. lib. 2, c. 37, n. 98.*

La nature est vieillie, répondent admirablement bien certains Philosophes, qui la font

tantôt jeune, tantôt vieille, selon le nouveau système qu'ils adoptent ou les difficultés qu'ils ont à résoudre : Eh quoi donc, l'est-elle en effet, lorsqu'il s'agit de féconder, comme autrefois, les germes que le Créateur a mis dans son sein, & d'enfanter, par des loix constantes & uniformes, les êtres qu'il y reproduit chaque jour?

PAGE 43.

(l) *De tout objet même indéfini*, &c. Il y a dans le manuscrit : » Tu la distingues cette idée magnifique, positive & réelle, de celle de tout être infini, de tout infini négatif, ou, pour parler plus juste, de tout objet indéfini, quelque prodigieux qu'il te paroisse «.

On ne fait plus, ce me semble, tant de difficulté de donner à l'infini des Géomètres le nom plus exact d'*indéfini*, d'*inassignable*, ou d'*incomparable*, comme l'appelle Leibnitz. En effet, » cet infini, dit M. de Voltaire en parlant des calculs de Newton, n'est au fond que l'impuissance de compter jusqu'au bout, & la hardiesse de mettre en ligne de compte ce qu'on ne sauroit comprendre «.

Sur ces mots d'idée *positive & réelle*, j'ajouterai ici une réflexion prise d'un Auteur aussi respectable par ses vertus que par ses lumières : » En exprimant des qualités bornées, nous disons quelque chose de positif du sujet en qui

elles résident : comme quand nous disons d'un homme qu'il excelle dans une science, qu'il possède un talent, une vertu, qu'il est quelque part, qu'il a vécu un tel nombre d'années. N'est-ce donc pas, & à bien plus forte raison, parler de Dieu en termes très-positifs, que de dire de lui qu'il fait tout, qu'il est souverainement parfait, qu'il est par-tout, qu'il est éternel ? Une mesure limitée d'être & de perfection offre une idée positive ; combien plus la plénitude & l'immensité de l'être & de la perfection« ? Et plus bas : » Les expressions que le langage humain nous fournit pour parler de Dieu, sont toujours disproportionnées à l'idée magnifique & sublime que nous avons de la Divinité. L'impuissance & le désespoir d'en trouver de parfaitement propres, nous font souvent abandonner les propositions affirmatives, pour recourir aux négatives. Celles-ci corrigent ce que les premières ont de défectueux. C'est une raison pourquoi l'on a dit qu'il est plus facile d'énoncer ce que Dieu n'est pas, que ce qu'il est. Mais si l'on y prend garde, une idée n'en est que plus *positive*, pour être au dessus de nos foibles expressions.... D'ailleurs il y auroit de la contradiction qu'on pût s'assurer de ce que Dieu n'est pas, en ignorant totalement ce qu'il est «. M. l'Archevêque de Vienne, en

devant Evêque du Puy. *La Religion vengée de l'incrédulité par l'incrédulité elle-même.*

IBID.

(m) *Cette idée.... d'où l'as-tu reçue, s'il n'y a point d'être infiniment parfait, de véritable infini qui te l'ait donnée?* De toutes les idées, la plus simple est celle de l'infini; & c'est sans doute ce qui est cause qu'on ne pourroit en donner une définition plus claire que ne l'est le terme qu'on chercheroit à définir. Cette idée est commune à tous les hommes de toutes les nations, de tous les siècles, & presque de tout âge. Tous, dans mille circonstances & en différentes manières, s'expriment d'après elle, & tous se font entendre; tous en tirent des conclusions très-justes. Il n'est personne, si grossier & si ignorant qu'on le suppose, pour peu qu'on le rende attentif à ses propres idées, qui ne distingue celle-là de toute autre. Quant aux Philosophes qui la combattent parce qu'ils en redoutent les conséquences, & qui prétendent que nous n'avons point de véritables notions de l'infini, leurs objections mêmes la supposent: car enfin pourroient-ils argumenter contre l'infini, s'ils n'avoient dans leur entendement quelque idée, je ne dis pas complette, mais distincte, qui pût leur servir de terme de comparaison, lorsqu'ils en nient

la possibilité ou qu'ils en attaquent les définitions ? Eh ! d'ailleurs, ont-ils bonne grace de nier l'infini, lorsque nous en faisons un attribut de la Divinité, eux, qui, par une contradiction étrange, en font dans tous leurs systêmes un attribut de la nature & des combinaisons qu'elle enfante ?

Non seulement nous avons l'idée claire & distincte de l'infini, comme nous venons de le faire voir; mais, de quelque manière qu'on la considère, elle nous rappelle à l'Etre nécessaire qui nous l'a donnée : premièrement, dans son origine, elle ne peut être formée, ni par analyse, ni par composition; ce seroit la détruire que de lui donner pour élément ou pour principe quelque objet fini que ce pût être : secondement, à la considérer dans sa nature, elle ne peut être une idée claire & distincte de l'infini, sans que l'infini soit au moins possible; car il n'y a que l'impossible dont on ne puisse avoir d'idée; or l'infini ne peut être possible sans exister, & ne peut exister, sans exister par lui-même : troisièmement, dans son objet, elle renferme essentiellement l'idée de l'existence nécessaire; & c'est ce qui a donné lieu à ce célèbre argument de Descartes, auquel on chercheroit en vain une réponse satisfaisante : » Je dois

affirmer d'un objet tout ce qui est renfermé dans son idée claire & distincte, puisque c'est là le principe évident de toutes nos connoissances; or l'idée de l'Etre infiniment parfait renferme clairement & distinctement l'existence nécessaire : donc je dois affirmer comme une chose évidente que l'Etre infiniment parfait existe nécessairement «.

PAGE 46.

(n) *Et l'unique droit pris dans la nature seroit le droit du plus fort.* » Sortez de là (de l'idée d'un Dieu, & d'un Dieu juste qui punit & qui récompense), je ne vois plus, dit M. Rousseau, qu'injustice, hypocrisie, & mensonge parmi les hommes; l'intérêt particulier, qui, dans la concurrence, l'emporte nécessairement sur toutes choses, apprend à chacun d'eux à parer le vice du masque de la vertu. Que tous les autres hommes fassent mon bonheur aux dépens du leur; que tout se rapporte à moi seul; que le genre humain meure, s'il le faut, dans la peine & dans la misère, pour m'épargner un moment de douleur ou de faim : tel est le langage intérieur de tout incrédule qui raisonne. Oui, je le soutiendrai toute ma vie; quiconque a dit dans son cœur, il n'y a point de Dieu, & parle autrement, n'est qu'un menteur ou un insensé «. Je citerai souvent par la

ſuite l'Auteur ſi critiqué, ſi vanté, dont j'emprunte ce paſſage. Pourquoi faut-il qu'on ne puiſſe le lire tout entier ſans danger; & que ce qu'il y a d'excellent dans ſes ouvrages, ne rende que plus dangereux & plus nuiſible tout ce qui s'y rencontre de faux ou de vicieux!

M. de Voltaire ne s'eſt pas exprimé avec moins d'énergie ſur le même objet. » Otez aux hommes l'opinion d'un Dieu rémunérateur & vengeur: Sylla & Marius ſe baignent alors avec délices dans le ſang de leurs concitoyens; Auguſte, Antoine, & Lépide ſurpaſſent les fureurs de Sylla; Néron ordonne de ſang-froid le meurtre de ſa mère. Il eſt certain que la doctrine d'un Dieu vengeur étoit alors éteinte chez les Romains (*ou du moins très-affoiblie, ſur-tout parmi les Grands*). L'athée fourbe, ingrat, calomniateur, brigand, ſanguinaire, raiſonne & agit conſéquemment, s'il eſt sûr de l'impunité de la part des hommes: car s'il n'y a point de Dieu, ce monſtre eſt ſon Dieu à lui-même; il s'immole tout ce qu'il déſire, ou tout ce qui lui fait obſtacle: les prières les plus tendres, les meilleurs raiſonnemens ne peuvent pas plus ſur lui que ſur un loup affamé de la rage... Une ſociété particulière d'athées qui ne ſe diſputent rien, & qui perdent doucement leurs jours dans les amuſemens de la volupté, peut durer quel-

que tems sans trouble ; mais si le monde étoit gouverné par des athées, il vaudroit autant être sous l'empire immédiat de ces êtres informes qu'on nous peint acharnés contre leurs victimes «.

» Les athées, dit le même Auteur, sont, pour la plupart, des Savans hardis & égarés qui raisonnent mal, & qui, ne pouvant comprendre la création, l'origine du mal, & d'autres difficultés, ont recours à l'hypothèse de l'éternité des choses & de la nécessité «.

Ajoutons enfin ces belles paroles de M. de Montesquieu : *La Religion est le meilleur garant que les hommes puissent avoir de la probité des hommes.* » Quand il seroit inutile, dit-il ailleurs, que les Sujets eussent une religion, il ne le seroit pas que les Princes en eussent, & qu'ils blanchissent d'écume le seul frein que ceux qui ne craignent pas les loix humaines puissent avoir. Un Prince qui aime la religion & qui la craint, est un lion qui cède à la main qui le flatte ou à la voix qui l'appaise. Celui qui craint la religion & qui la hait, est comme les bêtes sauvages qui mordent la chaîne qui les empêche de se jeter sur ceux qui passent. Celui qui n'a point du tout de religion, est cet animal terrible qui ne sent sa liberté que lorsqu'il déchire & qu'il dévore «. *Esprit des Loix, liv. 24, ch. 2.*

Lorsqu'on veut faire attention à des vérités si frappantes, & que l'on considère en même tems les contradictions, les absurdités qu'entraîne le matérialisme, combien ne doit-on pas s'étonner de l'espèce d'acharnement avec lequel nos spinosistes modernes cherchent à renverser tout ce qui tient aux notions religieuses, & de leur empressement fanatique à semer dans mille écrits divers, en dépit de nos intérêts les plus chers, leurs dogmes destructeurs? » Il semble, dit à ce sujet le célèbre Adisson dans *le Spectateur*, qu'un zèle extravagant ne puisse se loger que dans une tête bigote & mal faite, qu'un athée ne soit pas susceptible de fanatisme, & qu'il ait du moins sur l'homme Religieux cet avantage unique, qu'il a acheté si cher. Mais non; on prêche, on répand l'athéisme avec autant de zèle & de vivacité, avec autant de chaleur & d'emportement, que s'il n'y avoit de salut pour le genre humain qu'à ne point croire en Dieu. Quel zèle! & quels hommes que ceux qui en sont possédés! je ne trouve point de couleurs pour les peindre. Ce sont des joueurs qui se piquent & se passionnent à un jeu où il n'y a rien à gagner. Ils s'agitent, ils vous tourmentent, pour vous faire penser comme eux. Que leur en reviendra-t-il? rien non plus qu'à vous; & ils en conviennent eux-

mêmes. Oui, s'il pouvoit y avoir dans le monde quelque chose de plus absurde que l'Athéisme, ce seroit sans contredit le zèle de ses apôtres.

Ce n'est pas tout; à ce zèle inconcevable ils joignent une crédulité qu'on ne conçoit pas mieux. Un athée est dans un sens très-particulier, mais très-vrai, ce qu'on doit appeler un esprit foible & un bigot. Ce Philosophe si fier qui rejette ce que nous croyons, pour peu qu'il se trouve obscur, est réduit à embrasser des chimères, des contradictions, des impossibilités. Il traite d'erreurs & de préjugés, des principes que les hommes de tous les tems & de tous les pays ont trouvés conformes aux lumières de leur raison & aux sentimens de leur cœur; des principes, pourrois-je dire encore, qui tendent visiblement au bonheur de chaque société & de chaque individu. Il les siffle, il les rejette bien loin, & il met à leur place un système révoltant, monstrueux, tel en un mot que, pour l'admettre, il faut être doué de la crédulité la plus stupide. Je suppose qu'on ait réduit, dans une espèce de symbole, la doctrine des plus célèbres athées, l'éternité du monde ou l'arrangement fortuit de ses parties, la matérialité de la substance pensante, une ame qui meurt, un corps que le hazard organise, une matière qui se donne le mouvement & la gravitation,

(ou qui, si elle l'a en elle-même & nécessairement, en communique & en perd successivement quelque partie), en un mot, les principaux mystères de l'Athéisme ; & que ce symbole, ainsi rédigé, on le donne à croire à telle nation qu'on voudra choisir : je le demande aux athées eux-mêmes ; pour chaque article d'un pareil *Credo*, ne faudra-t-il pas une mesure de foi infiniment plus grande, que pour ceux de nos dogmes qu'ils attaquent avec le plus de fureur & d'opiniâtreté ? Qu'ils répondent sincèrement, ces disputeurs éternels, & qu'ils profitent de l'avis que j'ai à leur donner. Je leur conseille pour leur bien, pour notre repos, de s'accorder au moins avec eux-mêmes. Ils crient sans cesse contre le fanatisme & la bigoterie : & ils ne prennent pas garde qu'ils sont les bigots de l'extravagance, & les fanatiques de l'impiété «.





LETTRE V.

*Du Marquis à la Comtesse *.*

JE ne puis vous exprimer, ma chère fille, toute la part que je prends à vos inquiétudes & à vos peines. Vous craignez en épouse, & moi en père. Vous savez combien le bonheur de mon fils & le vôtre m'intéressent; & je frémis autant que vous de la funeste atteinte que le Baron de Lausane peut y porter.

L'unique chose qui me rassure, c'est la confiance que Valmont me témoigne. Il ne m'a pas dissimulé ses opinions & ses doutes, & il me fournit par là les moyens d'y répondre. Je ne cesserai de le faire avec tous les ménagemens qu'exigent ses propres intérêts & ceux de la vérité. Son empire est fondé sur la per-

* Il faut observer que cette cinquième Lettre, & la quatrième qui la précède, sont à peu près de même date, & ont été envoyées par le même Courrier : ce qui a souvent lieu par rapport à celles qui suivent.

ſuaſion, & non ſur la contrainte ; elle ſe prouve cette vérité ſainte, & ne ſe commande pas. Je ne ferois qu'aigrir & révolter mon fils, ſi je prétendois dominer ſur ſa raiſon, au lieu de l'éclairer. Auſſi, ma chère Emilie, je raiſonnerai toujours avec lui, moins en maître, moins en père, qu'en ami ; ſi cependant il eſt une amitié plus perſuaſive & plus tendre que celle d'un père.

Je prévois qu'il ne me dira pas tout : il lui en coutera moins de me parler des égaremens de ſon eſprit que de ceux de ſon cœur, ſi celui-ci vient à s'égarer ; mais ſur ceux-là du moins puiſſe-t-il toujours s'ouvrir à moi ſans réſerve ! En diſſipant les uns par une douce lumière, il nous ſera plus facile de remédier aux autres. Pour vous, ma fille, ne ſortez point du plan que vous vous êtes tracé. N'oppoſez en toutes circonſtances à Valmont que la tendreſſe d'une épouſe, jointe à la douceur & à l'égalité conſtante d'une ame vraiment chrétienne. Son caractère, naturellement bon, ne tiendra pas long-tems contre les charmes

réels d'une piété solide & contre la sagesse de vos procédés.

Que je vous sais gré, mon aimable Emilie, de votre façon de penser par rapport à votre mari! Ce ton de simplicité & de franchise, qui convient si bien à des amours légitimes, & sur lequel aujourd'hui on prétend jeter du ridicule, est cependant celui de la raison, de la nature, & du sentiment: & je vais moi-même, par un style plus conforme à ma tendresse & aux épanchemens de mon cœur, le reprendre avec toi.

Ne crains pas, ma fille, de me rendre le confident de tes peines, comme j'eusse désiré l'être uniquement de ton bonheur. La fausse délicatesse qui te porteroit à me les dissimuler, seroit aussi funeste à Valmont, qu'elle te seroit préjudiciable à toi-même: privée de tout appui, sans autres lumières que les tiennes, tu en aurois moins de forces pour soutenir les épreuves que le Ciel te prépare, & à l'égard de ton mari, moins de secours pour les mettre à profit. Eh! auprès de qui te seroit-il permis de chercher ici

bas des consolations & des lumières, si ce n'est auprès d'un père? Tu vois, mon Emilie, que je ne prétends pas dissiper tes craintes par une fausse assurance : j'aime mieux y joindre les miennes, & consulter ensemble la conduite que nous devons tenir.

Je connois trop bien les sources honteuses, les funestes progrès, & les suites malheureuses de l'incrédulité, pour n'en rien craindre par rapport à mon fils. On l'appelle force d'esprit *; & elle ne prend sa source que dans la foiblesse d'une ame vaine & pusillanime, que subjugue le respect humain, que domine un fol orgueil, qui n'a pas assez de ressources en elle-même pour se faire un mérite indépendant de la singularité, & sur-tout qui n'a ni assez de courage pour surmonter des

* » Les Esprits forts, dit la Bruyère, savent-ils qu'on les appelle ainsi par ironie ? » Quelle plus grande foiblesse que d'être incertain quel est le principe de son être, de sa » vie, de ses sens, de ses connoissances, & » quelle doit en être la fin « ?

passions qui l'asservissent, ni assez de vertu pour suivre constamment une religion sainte, qui, en les domptant, rend à l'homme toute son énergie & sa liberté. On peut être devenu incrédule par principes, en étayant peu à peu son orgueil & ses passions, de systêmes plus raisonnés; mais ce n'est pas ainsi qu'on l'a été d'abord. J'ai vu bien des mécréans; & je n'en ai jamais vu qui aient commencé par l'être de bonne foi *.

Ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'à peine l'incrédulité germe-t-elle dans un cœur, qu'on reçoit avidement tout ce qui la nourrit. On ne s'occupe, dès cet instant, que des difficultés frivoles que les passions élèvent contre la religion, que des vains fantômes qu'on se fait à

* » Le désir de n'avoir plus de frein dans les passions, la vanité de ne pas penser comme la multitude, ont fait, plutôt encore que l'illusion des sophismes, un grand nombre d'incrédules, qui, selon l'expression de Montagne, *tâchent d'être pires qu'ils ne peuvent* «. M. d'Alembert, *Mélanges*, &c. *de l'abus de la critique en matière de Religion.*

ſoi-même pour ſe croire diſpenſé de s'y ſoumettre, que des abus qui ſouvent la défigurent ; & on ne veut faire aucune attention à toutes les choſes qui la démontrent : on entaſſe ſans exactitude, ſans diſcernement, & ſans preuve, argument ſur argument pour la détruire ; les plus foibles objections prennent à nos ieux toute l'évidence & toute la force des preuves les plus ſolides ; la mauvaiſe foi nous prête des armes au défaut de la vérité : comme Lauſane, on emploie l'ironie, lorſqu'on ſe ſent preſſé par le raiſonnement ; de même que l'oiſeau auquel on a coupé l'extrémité des aîles, mais qui vole encore de branche en branche pour échapper à la main qui le pourſuit, on paſſe rapidement d'un objet à l'autre, & on épuiſe tous les ſubterfuges pour ne pas paroître obligé de ſe rendre.

Ainſi, chaque jour, la croyance des plus ſaintes vérités s'affoiblit ; l'incrédulité s'augmente ; elle épuiſe les imaginations les plus folles, elle adopte les opinions les plus extravagantes, elle ſe fait

les systêmes les plus absurdes; elle change tous nos principes, elle altère toutes nos idées, elle corrompt tous nos jugemens, elle infecte nos mœurs: & si quelquefois, lassée elle-même de ses contradictions, elle revient à des principes plus sages, à une façon de penser plus conséquente; ce n'est le plus souvent qu'après nous avoir fait perdre l'habitude & le goût de toutes les vertus.

Ils appellent préjugés tout ce que la Religion renferme. Sans doute, parmi ceux qui la croient, il y en a qui l'ont reçue sans l'avoir examinée; mais en ce sens il y a des préjugés de toute espèce, & je n'en vois pas de plus réels & de plus ridicules que ceux de l'incrédulité. Souvent elle s'élève contre la croyance de tous les siècles & de toutes les nations, & se repose sur la foi d'un seul homme: plus souvent encore elle repousse les sentimens les plus naturels, elle rejette ce que dicte à chacun de nous le sens commun, pour consulter les vains caprices d'une imagination bizarre, qu'un caprice plus bizarre encore détruit

le moment d'après ; ou pour n'écouter que des passions aveugles, qui, en changeant d'objet, changent à chaque instant le système qu'elles se sont formé.

Ah ! si la Religion ne s'établit elle-même dans l'esprit de la plupart des hommes que sur la foi des préjugés, convenons du moins qu'elle offre en sa faveur des préjugés plus légitimes : ne fût-elle appuyée que sur des présomptions ; celles qui naissent de la sublimité de ses dogmes, de la sainteté de ses maximes, de sa liaison nécessaire avec la perfection, la gloire, & le bonheur du genre humain ; celles qui naissent sur-tout du caractère, des mœurs, de la conduite de ceux qui s'arment contre elle, & de l'examen réfléchi des principes & des suites de leur incrédulité, seroient plus que suffisantes à mes ieux, pour garantir une ame droite & sensée du danger de devenir incrédule, ou du malheur de l'être sans espoir de retour.

Par rapport à Valmont, malgré mes alarmes, & l'exposé malheureusement trop fidèle que je viens de te faire des

dangereux écarts où l'incrédulité nous entraîne, je ne suis pas sans espérance. Si sa jeunesse & les séductions de Lausane ont pu l'égarer, je me flatte du moins que ses égaremens ne dureront pas assez long-tems pour altérer en lui tous les principes de raison, de droiture, & de mœurs, qui peuvent aider à le ramener. Ne te laisse point abattre; élève constamment tes regards vers le Ciel; prie pour ton mari, tandis que je travaillerai à dissiper ses doutes; & sois assurée que tes gémissemens & ta douceur feront plus que mon travail & mes efforts.

A l'égard de Lausane, je conçois ton nouvel embarras, & combien est délicate la conduite que tu dois tenir. Il est l'ami de Valmont, ami dangereux, ami perfide peut-être, mais que tu es forcée de ménager. Evite-le, tant que tu pourras le faire avec bienséance; que ton extrême réserve lui impose; s'il te voit quelquefois un visage plus ouvert & un air plus enjoué, qu'il s'apperçoive aisément qu'il ne le doit qu'à la présence de ton mari,

Du reste ne l'aigris point contre toi, pour ne pas le rendre encore plus dangereux ; ménage-le, sans te compromettre; en matière de religion, ne dispute point avec lui; plains-le & ne le hais pas.

Je ne puis souffrir, chère Emilie, ce zèle trompeur, qui, de la haine des opinions fausses & erronées, nous fait passer jusqu'au mépris & à la haine des malheureux qui sont dans l'erreur. Maudit soit à jamais le préjugé qui fait haïr, au nom du Dieu de charité, des hommes qu'il nous recommande si fortement d'aimer ! Hélas ! ne sont-ils pas assez infortunés, les aveugles qu'ils sont, pour mériter la pitié la plus tendre ? Ils trouvent déjà leur châtiment au fond de leurs cœurs ! ils gagnent bien moins aux plaisirs qu'ils se permettent, qu'ils ne perdent du côté des lumières & des avantages dont ils se privent : & après tout, puisque ce sont des hommes, puisqu'ils sont nés comme nous pour la vérité & pour le bonheur, ne devons-nous pas souhaiter ardemment qu'ils deviennent plus éclairés, s'il se

peut, & plus heureux ? J'avoue que Laussane s'oppose à ta propre félicité ; mais tu sais, ma fille, par quel sentiment il t'est permis de t'en venger. Conserve ta belle ame, toujours sensible & bienfaisante, toujours tranquille & exempte de tout levain d'aigreur & d'inimitié ; &, jouissant ainsi de toi-même, la paix de ton cœur te dédommagera abondamment de celle que les hommes paroîtroient te refuser.

Tu ne me parles point de ta grossesse, que déjà tu soupçonnois avant mon départ. Conserve-toi, ma chère enfant, pour toi, pour ton mari, & pour les doux fruits d'une union que le Ciel a pris plaisir à former : conserve-toi pour un second père qui vit dans toi & dans Valmont, plus que dans lui-même.

P. S. Je reçois à l'instant, ma fille, un nouvel ordre de la Cour. J'y suis encore suspect, quoique si éloigné d'elle ; ou plutôt mes ennemis sans doute me croient encore trop près d'eux, & m'envoient à l'autre extrémité du Royaume. J'apprends aussi qu'ils sont parvenus à

me faire ôter mon gouvernement, & qu'on l'a donné au fils du Duc de.... Je reſpecte, juſque dans leur injuſtice, la volonté de mon Souverain; &, s'ils me dépouillent de mes dignités & de mes biens, ils ne pourront pas du moins me dépouiller de mon attachement pour lui, ni de ma ſoumiſſion aux volontés du Ciel, C'eſt preſque l'unique bien qui me reſte, & celui-là ſera toujours en mon pouvoir.





LETTRE VI.

Du Comte de Valmont à son Père.

Qu'il m'est doux, mon père, de m'instruire avec vous, & que je sens vivement tout le prix des lumières que vous daignez répandre sur moi! Des vérités, dont l'entière conviction sera en moi le fruit de vos soins & de votre amour, pourroient-elles jamais me devenir importunes? Continuez donc à m'éclairer; pardonnez-moi mes doutes, en faveur de ma franchise; & que je vous doive le précieux avantage de les voir disparoître, pour faire place à la certitude. Si je m'égare, vous me ramènerez bientôt; & faire sortir votre fils des ombres de l'erreur, c'est lui donner une seconde fois la vie. Qui peut d'ailleurs mieux que vous, faire goûter la raison & contraindre à l'aimer? Vous prêtez à ses leçons tout l'empire de la vertu qui vous les dicte; & rien ne me paroît plus persuasif que la voix du Juste qui annonce

un Dieu. Mais croiriez-vous, mon père, que c'eſt cette même vertu que vous faites briller, qui combat le plus vivement en moi les lumières que vous m'offrez ; qu'elle ſemble renverſer d'une part, ce que de l'autre elle cherche à établir ; & que, ſans le vouloir, vous me prêtez les plus fortes armes contre vous ! Je ne ceſſe de comparer vos ſentimens & vos malheurs, les mérites & la récompenſe. Quoi ! me diſois-je avec plus de feu encore que je ne l'avois fait juſqu'ici, tant de grandeur d'ame, & tant d'infortune ! J'étois plongé dans ces triſtes idées, qui pèſent ſi fort ſur le cœur d'un fils ; & dans ce moment j'apprends votre nouvelle diſgrace. Quel coup pour mon cœur & pour ma raiſon !

Ah ! vous êtes donc condamné à être le jouet des évènemens & du ſort, à être continuellement dans l'agitation & le trouble, à éprouver tout ce que la mauvaiſe fortune a de plus humiliant & de plus pénible ! On vous dépouille de vos honneurs, de vos biens ; & le prix des ſervices & du mérite devient celui

des brigues & de la faveur. Je ſais que votre grandeur n'étoit pas dans vos titres; qu'on ne vous ôtera pas la nobleſſe de votre origine, ni celle de vos ſentimens; & que vous ſerez toujours aſſez grand, puiſque vous l'êtes par vous-même : je ſais que, tant que je n'aurai pas ſuccombé ſous les efforts de l'envie, tant qu'il me reſtera quelques biens, mon père ſera toujours aſſez riche : mais enfin le ſort en eſt-il moins injuſte? Eh, quoi, vous n'étiez donc pas aſſez malheureux! On ne vous laiſſe pas même dans votre Patrie une retraite où vous puiſſiez jouïr en paix de quelques douceurs de la ſociété, de quelques agrémens de la nature; & le plus triſte ſéjour eſt celui qu'on choiſit pour le lieu de votre exil. On vous confine parmi des hommes ruſtres & ſauvages, qui ne peuvent vous être d'aucune reſſource, qui n'ont d'humain que la figure, & qui n'ont de commun avec vous que la dure néceſſité de vivre; au milieu des montagnes, des précipices, & des forêts; dans une terre sèche & aride, où la culture eſt preſque ſans fruit &

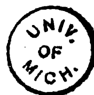
le travail ſans ſalaire ; dans des lieux qui n'offrent que l'affreuſe perſpective de hameaux triſtement épars, de miſérables chaumières, & que l'affligeante image de l'indigence de ceux qui les habitent.

Quel contraſte dans ce tableau avec les idées d'ordre auxquelles vous voudriez me ramener toujours, & que j'aimerois ſi fort à me rappeler ſans ceſſe à moi-même ! mais qu'elles ſont bientôt effacées par des objets où règne, hélas ! un déſordre trop réel !

Il y a, dites-vous, un Créateur ſouverainement bon, ſouverainement ſage : & cependant je vois dans ce monde phyſique, ſur cette terre que j'habite, monts ſur monts, abîmes ſur abîmes ; je vois des irrégularités, des défauts dans la nature ; je vois par-tout des hommes ſujets aux beſoins, aux douleurs, & à la mort. Etoit-ce bien pour eux la peine de naître ? Hé ! pourquoi des maux dans l'univers ? Ah ! s'il faut qu'il y ait des malheureux, du moins que le Ciel en excepte les hommes vertueux ! qu'il en excepte celui

de tous qui m'eſt le plus cher ; & , s'il en eſt beſoin , mon père , qu'il prenne , j'y conſens , ſur le bonheur de ma vie pour en former le vôtre !




UNIV.
OF
MICH.



La contemplation de la Nature.

Si l'homme naquit raisonnable et sensible la Religion naquit avec lui.

LETTRE VII.

Du Marquis de Valmont à son Fils.

Désabuse-toi, mon fils, & cesse tes murmures & tes plaintes; je ne suis point malheureux. Tu me crois dans l'agitation & le trouble, & jamais je n'ai si bien joui de moi-même, ni si bien goûté les douceurs de la paix. C'est maintenant que je commence à vivre pour moi. Séparé d'une foule importune, loin des embarras & des intrigues, loin des esprits faux & des cœurs pervers, mes jours s'écoulent sans chagrin, sans inquiétude, & sans ennui. La nature & mon propre cœur font ici mon unique étude; & dans cette paisible retraite, vous seuls, mes chers enfans, pouviez manquer à mon bonheur.

Quoiqu'exilé dans ces lieux, mon ame n'y est point captive; rien ici ne la dégrade; rien ne l'asservit, & n'y enchaîne sa liberté. J'apprends de jour en jour à me détacher des objets auxquels je tenois

encore ; ſoumis aux décrets du Ciel, je le bénis des leçons qu'il me donne ; je ſuis content, parce que ſa volonté eſt devenue la mienne, & qu'il ne ſauroit plus vouloir que ce que je veux moi-même.

Lorſque tu t'aigris de mon infortune, tu connois bien peu, cher Valmont, en quoi conſiſte le vrai bonheur. Avec un eſprit droit & un cœur tranquille, on le trouve par-tout ; mais par-tout mélangé, limité, ſi ce n'eſt dans la jouiſſance du ſouverain bien lui-même. Le bonheur eſt de toutes les ſituations & de tous les lieux ; il ne ſe forme pas de quelques inſtans de notre vie, ni même de quelques-uns de nos jours : le coupable triomphant pourroit être heureux ; mais il ſe forme d'une longue ſuite de momens, & la vie la plus uniforme dans ſon cours eſt auſſi la plus fortunée. Il n'eſt attaché ni aux grandeurs ni aux richeſſes ; le faux éclat qui les environne ne ſert trop ſouvent qu'à maſquer les ſoins dévorans, la ſervitude, & l'ennui de ceux qui les poſsèdent. J'étois grand, j'étois riche, & j'étois moins ſatisfait. S'il falloit des

biens ou des titres pour parvenir au bonheur, peu d'hommes pourroient y prétendre : cependant la nature y donne à tous un droit égal, à en juger par leurs désirs. Il ne dépend donc pas des jeux de la fortune, des caprices du sort ; & de même que c'est par le cœur qu'on est vraiment noble & vraiment grand, c'est par lui aussi qu'on est vraiment heureux. Peu de passions, peu de besoins (& on en a peu quand on n'a que ceux qu'on ne s'est point donnés), un esprit humble & résigné, un cœur qui s'ouvre aux douceurs du sentiment, & qui se ferme aux tourmens de l'amour-propre, des goûts honnêtes, des travaux utiles, des devoirs bien remplis, une ame où tout s'accorde ; voilà la source du vrai bonheur. C'est alors qu'on goûte des plaisirs bien supérieurs à ceux des sens : mais pour en jouïr, il faut pouvoir rentrer en soi-même sans crainte de reproche ; il faut reconnoître un Dieu, Valmont, & ne pas être en guerre avec la raison que nous tenons de lui.

Tu vois donc que je puis être heu-

reux ou travailler à le devenir : ici tout concourt à ma félicité. Ces hommes si rustiques, si sauvages à tes ieux, & que tu crois incapables de me fournir aucune ressource, ne cessent de m'en offrir ; ils ont besoin de moi, &, tout mes vassaux qu'ils sont, j'ai encore plus besoin d'eux. C'est dans la disgrace, mon fils, qu'on sent le mieux le prix des hommes. Ces bonnes gens, qui ne m'avoient jamais vu, ne savent quelle fête me faire ; ils s'empressent à l'envi à me donner tous les secours dont je n'ai pu me passer jusqu'ici, & dont ils savent si bien se passer pour eux-mêmes ; ils le font souvent pour le seul plaisir de m'être utiles ; & la bonté de leur cœur donne, à leurs moindres services, un prix que tout le mien suffit à peine pour payer. De mon côté je travaille à les rendre heureux, & pour moi c'est commencer à l'être. A t'entendre, ces hommes n'ont presque rien de commun avec moi. Que dis-tu ? Ils ont de commun l'humanité. Ah ! fais disparoître ces différences extérieures que souvent une sorte de hazard a fait naître,

qui prouvent si rarement en faveur du mérite ; & tu appercevras toujours entre un homme & un homme les rapports les plus vrais. Pour moi, à qui rien d'humain n'est étranger *, & qui respecte dans chacun de mes semblables ma propre nature, je puise, dans ceux mêmes que tu traites avec tant d'indifférence, & que tu ne regarderois, ce me semble, qu'avec une sorte de mépris, des plaisirs qu'un monde poli n'avoit pu me donner.

C'est dans ces hameaux, si éloignés de la contagion des villes, que je retrouve la bonhommie & la simplicité des premiers âges. C'est ici que règnent une gaieté sans fard, & le contentement au sein du travail : ici la santé, la paix, & le simple nécessaire ne laissent point envier le luxe des Cours & le tumulte de Cités : ici la nature conserve son empire & ses droits, & ne permet point de rougir des nœuds qu'elle a formés ; les noms sacrés de père, d'ami, d'époux, &

* *Homo sum; humani nihil à me alienum puto.*
Terent.

de frère, s'y donnent & s'y reçoivent avec toute la naïveté du sentiment qu'ils expriment; & l'on y fait retentir à chaque instant au fond de mon cœur le cri touchant de l'humanité. O humanité! humanité! doux penchant des ames vraiment nobles! que malheureux sont ceux qui t'oublient; qui mettent, à la place des douceurs que tu procures, des larmes de tendresse que tu fais couler, la sécheresse & la dureté que l'orgueil enfante; & qui, dans leur fausse grandeur, se font gloire de tout, excepté d'être hommes!

Tu conçois, mon fils, qu'en pensant ainsi, il m'en coûte peu de me trouver exilé parmi ce peuple, qui habite une terre, le plus ancien héritage de nos aïeux. Je me rapproche de lui avec joie; & sans crainte il se rapproche de moi. Notre confiance mutuelle produit des scènes d'attendrissement & de bienveillance, que je préfère de beaucoup à toute la pompe des grandeurs & à tous les hommages des Courtisans. Le vieillard m'amène son fils, & me fait devant

lui l'éloge de sa soumission & de sa tendresse; il m'entretient de sa famille, de son champ, de ses troupeaux, du petit bien qu'il possède, ou de celui qu'il espère : quelquefois aussi il me parle de ses besoins & de sa misère; je partage avec lui sa peine; je fais en sorte qu'il n'en ait plus; ou je l'adoucis du moins, si je ne puis pas entièrement la soulager. Dans d'autres momens il me demande des conseils, & je lui en donne; j'y ajoute, s'il se peut, des lumières qui le rendent dans sa simplicité plus sage encore & plus heureux. Ces bonnes gens veulent bien me faire juge des différends qui surviennent au hameau; & en respectant les droits de chacun d'entre eux, je fais en sorte que tous s'en retournent contens. Souvent moi-même je les rassemble, pour être témoin de leurs jeux : dans des fêtes champêtres, je donne un prix au vainqueur; j'établis des récompenses bien plus grandes encore pour le travail & pour la vertu; & quand je n'ai plus rien à leur donner, un seul mot de ma bouche semble leur valoir tous les honneurs

du triomphe. Je lis dans leurs ieux, dans leurs geſtes, dans tout leur maintien, combien ils y ſont ſenſibles. Hélas! ils daignent me reſpecter pour moi-même, ils font plus pour mon bonheur, ils me font goûter, cent fois le jour, la douceur d'être aimé. On dit que les gens de la campagne ſont méchans; oui ſans doute, ceux qu'on a rendus tels, en les rendant miſérables. Ceux-ci ſont naturellement bons; & quand ils ne le ſeroient pas, ils le deviendroient, comme tous les autres hommes, dès qu'on les traiteroit avec bonté.

Juge, mon fils, par le plaiſir que je prends à te parler d'eux, combien ils contribuent à ma félicité. Cependant ils ne la forment pas toute entière; & une des choſes dont je jouïs le plus, c'eſt le ſpectacle de la nature. Elle n'eſt pas dans ces contrées ſi inculte ni ſi privée d'attraits, que tu la ſuppoſes; & dans les lieux même les plus ſauvages, la nature a pour un cœur tranquille des charmes ſecrets, que toute la richeſſe de l'art ne peut égaler. Lorſqu'au lever de l'aurore

je me transporte sur nos montagnes; que je vois le ciel se teindre peu à peu des plus vives couleurs; un globe de feu paroître, s'élever, &, par ses rayons naissans, effacer les ombres des collines opposées; les neiges se fondre lentement, & former des ruisseaux qui coulent près de moi avec un agréable murmure; des fleurs champêtres mêler leurs douces odeurs à celles des plantes qui croissent dans les fentes des rochers; des gouttes de rosée briller sur ces fleurs, sur les buissons voisins, & sur les filamens légers qui voltigent à l'entour; les tranquilles zéphirs se jouer entre les feuilles des foibles arbrisseaux, & en agiter mollement les branches: lorsque j'entends les oiseaux, qui, par un tendre gazouillement, saluent tous ensemble l'astre du jour, & préludent à de nouveaux concerts: lorsque je vois des tourbillons de fumée qui s'élèvent des toits rustiques des Bergers, & annoncent le retour du travail; le Bûcheron, qui, s'arrachant au repos, quitte sa chaumière pour s'enfoncer dans la forêt prochaine; les Labou-

reurs qui se répandent dans les-campagnes ; les troupeaux qui sortent à pas lents des hameaux, & se dispersent sur le penchant des collines ; toute la nature qui s'éveille, &, sans perdre encore une impression de fraîcheur, reprend une vigueur nouvelle ! ah ! quel enchantement j'éprouve ! & quel ennemi de la Divinité pourroit résister à un spectacle si touchant !

Ravi par ces douces images, je me livre à la méditation la plus profonde ; mon esprit s'agite, mes pensées se pressent, une sorte d'enthousiasme élève mon ame, j'entre dans les conseils du Très-Haut, je crois assister au moment de la création.

Rien n'existoit encore que celui qui existe par lui-même. Il parle : l'univers est créé, le chaos se forme & va se débrouiller à l'instant ; la lumière paroît, les élémens sont distingués, les astres brillent au firmament, la terre reçoit sa fécondité & sa parure, le monde s'anime & se peuple de mille êtres divers ; chaque chose a ses loix ; & le Créateur

imprime par-tout des caractères de sa sagesse & de sa liberté*. Cependant la nature n'a point encore de maître ; elle n'a point de centre commun qui lie les différentes parties qui la composent, & qui les ramène à leur véritable fin : elle a des richesses, & elles sont inutiles : elle est faite pour être vue, pour être sentie ; & elle est aveugle, insensible, & n'a personne qui puisse admirer ses dons, ni qui sache les employer ; elle est muette, & n'a point de ministre & d'interprète qui puisse, en son nom, rendre gloire à celui qui la fait exister. Il lui faut un être qui soit placé entre Dieu & ses ouvrages, qui réunisse en lui-même l'intelligence & la matière, qui par son corps tienne à l'univers, & qui par sa raison tienne à son Auteur. Dieu le forme, cet être ; l'homme, par son esprit & par son cœur, est créé à son image ; l'homme existe pour lui, comme le monde que j'habite existe pour moi.

Mais parce que tout s'avilit par l'usage,

---

* Voyez ci-dessus, Lettre IV, p. 34. &c.

& que nous cessons presque d'admirer & de sentir ce qui cesse d'être nouveau pour nous; pour ne pas éprouver cette impression de l'habitude, qui me rendroit ingrat en me rendant insensible, je me mets un instant à la place du premier homme. (Car enfin, à moins d'admettre l'absurde & inutile chimère d'une succession d'êtres à l'infini, il faut bien qu'un premier homme ait existé.) Quel spectacle pour lui! lorsqu'il vit pour la première fois l'astre éclatant qui préside au jour, briller, s'avancer à pas de géant, s'élever au plus haut des cieux, descendre à l'autre hémisphère, & embrasser le monde dans sa course: lorsqu'il vit les ténèbres bannir insensiblement la lumière pour l'inviter au repos, & lui ménager, avant son sommeil, l'admirable coup d'œil de cette superbe voûte, où un nouvel astre, & des étoiles sans nombre semées sur un champ d'azur, tempèrent par une clarté douce & paisible les ombres de la nuit; lorsqu'il vit le soleil reparoître à son tour pour colorer, pour embellir sa demeure, pour échauffer, pour ranimer toute la

nature ; lorſque la terre, couverte d'arbres, de fruits, de fleurs, & de verdure, tenta ſes goûts & ſes déſirs pour ſatiſfaire ſes premiers beſoins ; que les animaux appelés devant lui vinrent lui offrir leur induſtrie, leurs forces, leur lait, & leur toiſon ; qu'une compagne vertueuſe & tendre ſe préſenta pour charmer ſa ſolitude, & le faire vivre d'une vie plus douce encore dans un autre lui-même ; lorſque tout dans l'univers parut être formé pour lui, & concourir à ſa félicité (rien ne la troubloit alors ; il n'étoit pas encore infidèle) : ah ! quelle admiration, quelle ſurpriſe ne dut-il pas éprouver ! & quels furent dans ces premiers momens ſes raviſſemens & ſes tranſports ! Saiſi moi-même de l'admiration la plus vive, tranſporté hors de moi, je me lève, je m'écrie, je retombe proſterné, mes yeux ſe mouillent, mes mains s'entrelacent, mes paroles ſe confondent, & ma langue balbutie mon étonnement & les expreſſions de ma reconnoiſſance, à celui qui a tout fait & qui m'a tout donné. Tel fut ſans doute l'hommage du

premier homme; & s'il naquit raisonnable & sensible, la religion naquit avec lui *.

* » Supposons, disoit un ancien Philosophe, des hommes qui eussent toujours habité sous terre dans de belles & grandes maisons, ornées de statues & de tableaux, fournies de tout ce qui abonde chez ceux que l'on croit heureux; supposons que sans être jamais sortis de là, ils eussent pourtant entendu parler des dieux, & que tout à coup la terre venant à s'ouvrir, ils quittassent leur séjour ténébreux pour venir demeurer avec nous : que penseroient-ils, en découvrant la terre, le mers, le ciel; en considérant l'étendue des nuées, la violence des vents; en jettant les ieux sur le soleil; en observant sa grandeur, sa beauté, l'effusion de sa lumière qui éclaire tout ? Et quand la nuit auroit obscurci la terre, que diroient-ils, en contemplant le ciel tout parsemé d'astres différens; en remarquant les variétés surprenantes de la lune, son croissant, son décours; en observant enfin le lever & le coucher de tous ces astres, & la régularité invariable de leurs mouvemens ? Pourroient-ils douter qu'il n'y eût en effet des dieux, & que ce ne fût là leur ouvrage « ? *Cic. de la Nat. des dieux.* Liv. II. Ch. 37.

Mais où ſont donc, me diras-tu, ces grands objets d'action de grâces & de ſurpriſe? ils ſont bientôt effacés par des objets tout contraires; & ſi le monde moral devoit avoir ſes dérangemens & ſes déſordres, pourquoi faut-il que le monde phyſique ait les ſiens?....

Avant que de te répondre, il eſt juſte, cher Valmont, que je ſatisfaſſe à un devoir plus preſſant qui m'appelle. Il eſt queſtion de réunir dans ce moment une famille diviſée. Les héritiers d'un de nos plus riches Laboureurs viennent me confier leurs prétentions diverſes & leurs intérêts. Je vais commencer par rapprocher, s'il ſe peut, leurs cœurs déjà aigris par des plaintes réciproques; & reprenant enſuite ma Lettre, je travaillerai à faire ceſſer les doutes qui t'agitent.





Suite de la ſeptième Lettre.

CHERCHEROIS-TU des prétextes, mon fils, pour te diſpenſer du plus tendre hommage envers l'Auteur de tout bien! & ne ſeroit-ce qu'à l'égard de la Divinité, que la reconnoiſſance, ailleurs ſi douce pour des ames bien nées, ſeroit un fardeau pour ton cœur? Ceſſe de calomnier la nature, Valmont; & avant d'y trouver des défauts, étudie-la du moins pour apprendre à la connoître.

» Pourquoi, par exemple, pourquoi » ces montagnes arides, environnées » d'abîmes, & qui déparent toute la na- » ture (*a*) «? Tu voudrois donc que la nature fût par-tout uniforme! Eh! ne vois-tu pas que tu perdrois dès-lors toute la beauté des contraſtes & tous les charmes de la variété? Que feroit-elle, dans ſon uniformité conſtante & ſon exacte régularité, que reſſembler à l'art, &, après quelques momens de plaiſir, t'ennuyer comme lui? Ah! mieux inſtruite

de tes goûts que toi-même, elle fait régner, jusque dans sa variété confuse & son désordre apparent, une harmonie réelle & un ordre caché, dont les secrets rapports se font sentir à notre ame par le plus doux saisissement.

Aujourd'hui encore quel tableau magnifique m'ont laissé voir ses prétendus désordres ! J'étois assis sur le sommet d'une des plus hautes montagnes. Là, respirant un air plus pur, élevé au dessus de toute affection basse & terrestre, dégagé en quelque sorte de la matière, & foulant aux pieds les passions humaines, je goûtois une volupté exempte de soins & de remords, & je contemplois d'un œil serein le riche & vaste rideau qui s'offroit à ma vue. Tout à coup il s'élève un brouillard épais; des nuages se forment sous moi; je les vois se condenser, s'obscurcir, & du milieu de la montagne s'étendre jusque sur les vallons; des tourbillons rapides, roulant avec eux le souffre, le nitre, & le salpêtre, se heurtent, se choquent & s'embrâsent; de longs traits de feu sillonnent le fond obscur des

nuages ; le tonnerre gronde, les nues crèvent; & je vois la foudre remonter, redefcendre en ferpentant, entr'ouvrir à mes ieux des précipices, frapper les rochers, fe brifer en éclats, & fe perdre dans les abîmes. Parmi ces objets, que Dieu m'a paru grand ! Ah ! Valmont, témoin de ce fpectacle, tu l'aurois toi-même adoré comme moi.

L'orage s'eft diffipé, mon efprit a repris fon premier calme, & une douce rêverie m'a conduit à des réflexions bien dignes de m'occuper. De l'élévation où j'étois, à l'abri des tempêtes, je jetois un regard fur la fcène orageufe du monde ; je confidérois de loin, fans inquiétude & fans trouble, ce choc violent des intérêts & des paffions des hommes, ces fortunes menfongères qui creufent fi fouvent des abîmes fous leurs pas ; ces fantômes de bonheur qu'un fouffle renverfe, ces grandeurs fragiles qu'un coup de foudre réduit en pouffière, ce bruit de gloire & de renommée dont le vain fon fe perd dans les airs, & tout cet éclat trompeur du monde qui eft bientôt effacé

par la nuit des tems ; j'envisageois ce que j'avois perdu, j'évaluois ce qui me reste, & j'étois trop heureux. Car c'est ainsi que la nature, dans son spectacle varié à l'infini, offre par-tout des leçons, quand on la laisse parler & qu'on se plaît à l'entendre. Mais trop plein d'un sentiment qui ne cherche qu'à se répandre, je m'apperçois, cher Valmont, que je m'égare en conversant avec toi : revenons, & pardonne-moi mes écarts.

» Pourquoi des montagnes « ? Mais, mon fils, pourquoi des minéraux, des métaux, & des fossiles, si utiles, si nécessaires à l'homme, & qui ne s'engendrent que dans leur sein ? Pourquoi des neiges qui couvrent leur sommet, & qui, par une fonte douce & presque continuelle, entretiennent le cours des rivières & des fleuves ? Pourquoi des fleuves, qui arrosent, qui fertilisent nos champs, & qui prennent leur source au milieu d'elles ? Pourquoi des vents, qui renouvellent, qui purifient l'air, qui attiédissent les saisons brûlantes, qui dispersent au loin les nuages, & dont les

montagnes dirigent en partie le cours, ménagent les effets, & rompent la violence? Ainsi, par un accord merveilleux, tout concourt au bien général : ainsi, tous les êtres qui composent l'Univers tiennent ensemble par des rapports plus ou moins sensibles pour nous, & forment, pour la perfection du tout, une chaîne immense entre les mains du Créateur (*b*). Romps un seul anneau de cette vaste chaîne, & tu rompras l'harmonie du Monde entier (*c*).

» Mais encore, pourquoi des besoins » dans l'homme « ? Hé, pourquoi ces beaux nœuds qui nous lient les uns aux autres, qui nous tiennent dans une dépendance réciproque, & qui naissent de nos besoins? Pourquoi les douceurs de la société, & ses avantages si précieux pour des esprits raisonnables & des cœurs sensibles? Pourquoi des vertus sociales, ces belles & nobles vertus que nos besoins mutuels nous donnent lieu d'exercer? Pourquoi sur-tout les charmes de la bienfaisance, & les mérites d'un cœur reconnoissant? Pourquoi des besoins, dis-tu?

dis-tu ? Eh pourquoi des plaiſirs ? c'eſt à tes beſoins mêmes que tu les dois. Ainſi que la main toute puiſſante de ton Créateur a répandu ſur toute la nature un charme ſecret, elle a attaché à chacun de nos beſoins un plaiſir néceſſaire ; & ces plaiſirs ſont d'autant plus vrais, que nos beſoins ſont plus réels. Soit que l'aiguillon de la faim te preſſe, ſoit que tes ieux appeſantis t'invitent au ſommeil, ſoit que tes membres glacés redemandent une douce chaleur; tu ne peux ſatisfaire aux loix que t'impoſe la néceſſité, que par des ſentimens agréables *.

» Mais pourquoi donc de la douleur « ? O mon fils ! à ta douleur même reconnois la bonté de celui qui t'a formé. C'eſt elle, qui, prompte à ſe répandre ſur tous les organes de ton corps, t'avertit des dérangemens qui y ſurviennent, des dangers qui te menacent, & des précau-

* On retrouve ces mêmes vérités, embellies de tous les charmes de la Poéſie, dans un Auteur que tout le monde a entre les mains : eh que n'y ſont-elles ſans mélange !

tions que tu dois prendre ; c'est elle qui écarte loin de toi des maux bien plus grands que ceux que tu ressens, qui t'engage à les prévenir, ou qui te presse de les réparer (*d*).

» Mais enfin, pourquoi des maux ? » pourquoi les maladies, les revers, » l'indigence, & la mort « ? Pourquoi des maux ! pour la juste punition du crime, & pour le triomphe de la vertu. Ce sont les épreuves qui font le mérite ; ce sont les combats qui mènent à la victoire ; c'est dans la force & dans la grandeur d'ame que la vertu prend sa source : & où seroit l'ame forte & généreuse, s'il n'y avoit rien dans ce monde à supporter ni à souffrir ? Souviens-toi de cette pensée, vraiment grande, d'un ancien Sage : » Le plus beau spectacle pour le Ciel » & le plus digne de ses regards, c'est un » Juste aux prises avec l'adversité «.

Mais si les calamités donnent un nouveau lustre à la vertu, elles ne sont pas moins nécessaires pour le châtiment du vice. Tu demandes pourquoi des maux ? Eh, pourquoi des coupables ? Eh quel est

l'homme qui ne l'ait jamais été? Quel est l'heureux mortel, si parfaitement innocent, en qui la souveraine Justice n'ait rien à reprendre ni à punir? O mon fils! cette triste pensée rappelle à ma mémoire ces jours d'une ardente & présomptueuse jeunesse, que je voudrois, au prix de tout mon sang, retrancher de ma vie; ces jours écoulés dans les plaisirs & perdus dans de folles erreurs. Alors, cher Valmont... reçois cet aveu, & puisse ce qu'il a de pénible effacer la honte de mes premiers désordres! alors j'étois devenu infidèle. Ce n'étoit pas le ton du siècle qui m'avoit égaré; il n'étoit pas encore du bel air d'être incrédule. Je ne pensois donc pas à accommoder mes sentimens aux opinions des autres, & je ne me faisois pas non plus un vain honneur de soumettre les autres à mes propres idées. Des passions naissantes avoient seules obscurci ma foi; & j'eus bientôt achevé d'en secouer le joug, pour être coupable avec moins de remords. Chaque jour dans un cercle d'amis dangereux que les mêmes causes avoient égarés, j'élevois-

de nouveaux ſyſtêmes, que ma raiſon elle-même détruiſoit à l'inſtant; je cherchois la lumière au ſein des ténèbres; je cherchois la paix, & ne la trouvois pas! heureux du moins que l'agitation continuelle de mon eſprit & de mon cœur, aidée du ſecours d'en haut, ait eu la force de me ramener à la vérité! Mais quoi, j'ai pu oublier ma foi! j'ai pu blaſphémer la religion ſainte que Dieu m'avoit donnée! j'ai pu même refuſer tout hommage & toute gloire à l'Auteur de mon être; & je me plaindrois d'avoir quelque choſe à ſouffrir! Ah! puiſſe bien plutôt la bonté de mon Dieu me ménager, avec la force de les ſoutenir, des peines plus réelles que celles que j'éprouve, pour m'épargner un jour toutes celles que j'ai méritées!

Eh! quand ces premiers égaremens n'auroient pas ſouillé ma jeuneſſe, n'aurois-je rien à expier pour les jours dont elle a été ſuivie? J'ai pu avoir des vertus morales, j'ai pu être un honnête homme ſelon le monde; mais qu'il y a loin de là aux devoirs & aux vertus du Chriſtia-

nisme ! Interroge ainsi toutes les consciences, interroge ton propre cœur ; & ne dis plus, Pourquoi des maux ?

Le dernier de tous les maux, & le pire aux ieux de bien des hommes, c'est la mort. Ah ! elle est un mal sans doute pour celui qui n'a rien à espérer après cette vie ; elle est un grand mal pour celui qui ne peut compter ses jours que par l'abus qu'il en a fait ; pour le méchant qui a commis le crime avec goût, avec réflexion, par habitude, & qui ne s'est point repenti : elle en est un pour celui dont la vie stérile & sans honneur n'a contribué en rien à la gloire de son Dieu, au bonheur de ses semblables, & qui meurt sans avoir vécu. Mais est-elle donc un mal pour celui à qui elle promet la jouissance du vrai bonheur ; pour l'homme vertueux & bienfaisant, qui n'a pas reçu son ame en vain, dont presque tous les momens ont été marqués par le désir, par le soin de bien faire, & quelques-uns seulement par le regret d'avoir mal fait ? Est-elle un mal pour le Juste, dont elle termine les combats, & dont

elle couronne la victoire ; pour celui qui, par une bonne vie, a appris à bien mourir ? Ah ! dès qu'il a fait tout le bien qu'il a pu, dès qu'il s'est repenti du peu de mal qui est échappé à sa foiblesse, il a assez vécu pour lui même, & la mort est un gain pour lui.

Eh ! qu'aura donc la mort de si terrible pour moi, quand elle viendra terminer une vie que j'aurai tâché de rendre utile, & dont j'aurai pleuré les fautes & expié les erreurs ? Plein de confiance dans la bonté d'un Dieu, qui, tout à la fois mon juge & mon père, m'aura aidé lui-même à satisfaire à sa justice, je mourrai regretté de mes concitoyens qui se souviendront de moi, de mon Roi qui me connoîtra mieux, de mes ennemis peut-être qui ne verront plus rien dans leur prétendu rival dont ils puissent être jaloux, & qui avoueront qu'il n'a pas dépendu de lui qu'ils ne fussent plus heureux : je mourrai regretté de vous, mes chers enfans ; de vous, ma plus douce joie & le seul bien que je puisse quitter avec peine. Vous recueillerez mes cendres ; vous met-

trez votre offrande ſur le tombeau qui les renfermera ; vous l'arroſerez de vos larmes ; &, pour vous conſoler mutuellement, vous vous direz l'un à l'autre : » Il eſt parvenu au terme après lequel » il ſoupiroit ; ne lui envions point ſon » bonheur : puiſſions-nous ſeulement, » quand le tems en ſera venu, le parta- » ger avec lui ! Non, nous ne l'avons » pas perdu pour toujours ; non, il n'eſt » pas mort tout entier, & c'eſt mainte- » nant qu'il vit heureux «. Ainſi, Valmont, la vie n'eſt point un fardeau, lorſqu'elle mène à une bonne mort ; la mort n'eſt point un mal, lorſqu'elle conduit à une vie meilleure.

J'en ai dit aſſez pour t'éclairer. Lis ſans prévention, ſans paſſion, ce que ma tendreſſe pour toi m'a dicté ; & tu n'auras pas de peine à être d'accord avec moi. J'ai pris en main la cauſe de Dieu même que tu ſemblois attaquer ; il n'en a pas coûté à mon cœur pour la défendre ; en coûteroit-il au tien pour ſe rendre ?

Eh, comment oſerois-tu encore te re-

fuser à l'Auteur de ton être, & censurer ses ouvrages ? Es-tu donc élevé assez haut dans la nature, pour la voir toute entière ? Tu n'apperçois qu'un coin du tableau; mais du moins par la sagesse qui éclate dans ce qui est soumis à tes lumières, juge de celle qui est cachée dans les choses mêmes sur lesquelles ta foible vue ne peut s'étendre. Il est certain que l'ordre se manifeste jusque dans les moindres ouvrages du Créateur; & dès que nous pouvons en saisir l'ensemble, nous n'y découvrons qu'harmonie & que perfection; il n'est pas certain que ce que tu regardes comme un désordre en soit un. Que dis-je ? plus nos découvertes s'augmentent, plus nous voyons régner la sagesse, où d'abord nous avions peine à la reconnoître; & nous sommes bientôt forcés de convenir que ce qui nous paroissoit un mal, est en effet la source des plus grands biens. Qu'il te suffise donc, après des épreuves si constantes, d'admirer ce que tu vois, & d'adorer ce que tu ne peux comprendre (*e*).

Apprends aussi, mon fils, à sentir tout

le prix de la Religion. Elle agrandit nos espérances & nos vues ; elle répond à nos plaintes ; elle lève une partie du voile qui est répandu sur tout ce qui nous environne ; elle appaise les troubles & les craintes qui s'élèvent au fond de notre cœur ; elle adoucit nos peines, épure nos plaisirs, donne une nouvelle vie à tous les êtres, nous rend plus chère notre propre existence, nous rend plus aimables tous les ouvrages du Créateur, & embellit à nos ieux l'univers : la nature est morte aux ieux de quiconque n'y voit pas Dieu. Sans la Religion, nous oublions tous les biens que Dieu nous a faits, pour ne penser qu'aux maux que la nécessité des choses entraîne : nous ne voyons, de la nature, que ses prétendues imperfections ; des hommes, que leurs vices ; de nous-mêmes, que nos contradictions & nos malheurs : la Religion nous réconcilie avec Dieu, les hommes, la nature & nous-mêmes. Sans la Religion, nous ne trouvons par-tout qu'obscurité & que ténèbres ; & ce qu'il y a de plus triste encore, nous aimons l'aveuglement où

nous sommes plongés : par ses rayons bienfaisans, tout redevient sensible, tout s'éclaircit & se colore ; le nuage sombre qui nous déroboit la lumière, se replie par degrés ; & la nuit la plus profonde fait place au plus beau jour. C'est la Religion enfin qui nous enseigne à tirer parti de toutes les situations de la vie, & qui nous démontre dans la pratique cette vérité que l'on avoue bien quelquefois, mais que l'on ne goûte point sans elle : *la vertu seule fait le vrai bonheur* *.

Adieu, mon fils, je serai trop heureux moi-même, si j'ai pu parvenir à t'en convaincre. Garde ton cœur exempt de tout penchant déréglé, que tes mœurs soient pures, sois toujours vertueux ; & la Religion te sera toujours chère ; & tu te souviendras toujours avec plaisir qu'il y a un Dieu.

---

* Virtue alone is happiness. *Pope, Essai on Man, ep. 4, v. 312.*

NOTES.

PAGE 116.

(a) *Pourquoi ces montagnes, &c.?* » Les inégalités qui sont à la surface de la terre, qu'on pourroit regarder comme une imperfection à la figure du globe, sont en même tems, dit M. de Buffon, une disposition favorable, & qui étoit nécessaire pour conserver la végétation & la vie sur le globe terrestre. Il ne faut, pour s'en assurer, que se prêter un instant à concevoir ce que seroit la terre, si elle étoit égale & régulière à sa surface; on verra qu'au lieu de ces collines agréables, d'où coulent des eaux pures qui entretiennent la verdure de la terre; au lieu de ces campagnes riches & fleuries, où les plantes & les animaux trouvent aisément leur subsistance, une triste mer couvriroit le globe entier, & qu'il ne resteroit à la terre, de tous ses attributs, que celui d'être une planète obscure, abandonnée, & destinée tout au plus à l'habitation des poissons «. *Théorie de la Terre. Preuves, art. 9.*

PAGE 120.

(b) *Une chaîne immense entre les mains du Créateur.* » Un peu de philosophie fait incliner à l'athéisme; mais un plus grand savoir dans la

philosophie ramène l'esprit à la connoissance d'un Dieu. Celui qui considérera les causes secondes séparées & désunies, pourra s'y borner & n'aller pas plus loin; mais s'il les observe liées & enchaînées les unes aux autres; il est forcé d'avoir recours à une sagesse infinie qui a créé le tout, & qui en maintient l'arrangement; enfin il est obligé de reconnoître un Dieu «. *Bacon, Essais de Politique & de Morale.*

IBID.

(c) *Romps un seul anneau, &c.*

All nature, is but art, unknown to thee;
All change, direction, wich thou canst not
All discord, harmony not understood;
All partial evil, universal good.

» Toute la nature est un art, mais qui t'est inconnu; tout ce qui semble hazard est une direction sage que tu ne saurois voir; toute discorde apparente est une harmonie que tu ne comprends pas; tout mal particulier est un bien général «. *Pope, Essai on Man, ep. 1. v. 289.*

PAGE 122.

(d) *Ou qui te presse de les réparer.* » Il arrive quelquefois que la douleur semble nous avertir de nos maux en pure perte; rien de ce qui est autour de nous ne peut alors les soulager. C'est qu'il en est des loix du sentiment, comme de celles du mouvement. Les loix du mouve-

ment règlent la succession des changemens qui arrivent dans les corps, & portent quelquefois la pluie sur des rochers ou sur des terres stériles. Les loix du sentiment règlent de même la succession des changemens qui arrivent dans les êtres animés; & des douleurs qui nous paroissent inutiles, en sont quelquefois une suite nécessaire, par les circonstances de notre situation. Mais l'inutilité apparente de ces différentes loix dans quelques cas particuliers, est un bien moindre inconvénient que n'eût été leur mutabilité continuelle, qui n'eût laissé subsister aucun principe fixe, capable de diriger les démarches des hommes, & des animaux «. *Théorie des Sentimens agréables.*

PAGE 128.

(e) *Et d'adorer ce que tu ne peux comprendre.* » Vous ne connoissez le monde que depuis trois jours . , ... , & vous y trouvez à redire. Attendez à le connoître davantage, & y considérez sur-tout les parties qui présentent un tout complet, comme font les corps organiques; & vous y trouverez un artifice & une beauté qui va au delà de l'imagination. Tirons-en des conséquences pour la sagesse & pour la bonté de l'Auteur de toutes choses encore dans celles que nous ne connoissons pas «. *Leibnitz, Essais de Théodicée, n.* 194.



LETTRE VIII.

De la Comtesse de Valmont au Marquis.

JE doutois presque, mon tendre & respectable père, si je devois me louer des premières ouvertures que je vous avois faites sur les sentimens de mon mari & sur ses dispositions à mon égard; mais votre dernière Lettre me rassure, en me confirmant dans l'idée que je m'étois formée de tout le bien qui peut résulter de ma franchise. Une seule chose me retient encore; c'est la crainte que vous ne soyez affecté trop vivement de ma douleur, & qu'elle n'ajoute à vos propres déplaisirs: j'aimerois mieux, ce me semble, la renfermer toute entière dans moi-même & en dévorer toute l'amertume, que de vous affliger davantage en cherchant à me consoler avec vous. Cependant, avec toute la tendresse que je vous connois pour vos enfans, qu'y gagneriez-vous, si en voulant porter toute seule le poids de mes maux, je venois à en être acca-

blée ? Votre ſageſſe vous donne d'ailleurs bien plus de force que je n'en puis avoir ; elle vous fait enviſager plus sûrement les reſſources qui peuvent encore ſoutenir mon eſpérance ; & elle me rend, par rapport à Valmont, vos conſeils abſolument néceſſaires. Eh, des conſeils ! où en irai-je chercher ? Ce ne ſera pas certainement parmi les femmes de mon âge & de mon rang ; mon ſecret mourroit plutôt avec moi. Leurs maximes ne ſont pas les miennes ; leur conduite ne fait pas l'éloge de leurs principes : & ſi une femme, qui n'a plus de mère, veut toujours être ſage, ce ne ſont point des femmes, telles que je les vois pour la plupart, qu'elle doit conſulter.

Je continuerai donc, puiſque vous-même me l'ordonnez, à vous faire l'unique confident de mes plus ſecrètes penſées, & des peines que je reſſens. Hélas ! en me faiſant contracter des liens qui me ſont ſi chers, à quelle épreuve le Ciel me réſervoit-il ? & combien n'ai-je pas beſoin de ſecours, pour faire, des croix qu'il m'envoie, le bon uſage qu'il en

attend ? Mon cher Comte s'égare de plus en plus, & je ne vois pas le terme où ses égaremens peuvent finir. Il ne pense plus seulement d'après Lausane, il ne se forme plus des doutes seulement par air, & pour se ménager la liberté de penser & de parler comme les autres ; mais il se fraye tout seul des routes inconnues ; il veut enchérir sur ses maîtres ; le Baron lui-même, tout inconséquent qu'il me paroît, a peine à le suivre dans ses écarts. Comme il ne se contraint plus devant moi, je le vois cent fois le jour bâtir de nouveaux systêmes, saper l'une après l'autre les vérités les plus communes, accréditer tour à tour les plus grossiers mensonges, & détruire d'une main ce qu'il vient d'édifier de l'autre ; je le vois donner aux opinions les plus contraires, par des sophismes adroits & de séduisantes couleurs, une égale vraisemblance, & forcer, dans son enthousiasme raisonné & ses dangereuses saillies, nos esprits les plus forts à devenir ses admirateurs. Si je pouvois être indifférente aux vérités qu'il attaque ; s'il pouvoit m'être

indifférent lui-même ; ſi j'étois moins touchée de l'affreux ravage que ſes diſcours peuvent faire ſur l'eſprit de ceux qui l'environnent (car il ne garde nul ménagement, & toute ſa maiſon commence déjà à penſer comme lui); je m'amuſerois peut-être de la bizarrerie de ſes idées, & de l'admiration qu'il ſait ſi bien ſe concilier parmi ceux qu'il étoit réduit à admirer autrefois ? mais je gémis de tous les maux qu'il fait ; & je ſuis malheureuſement dans l'impuiſſance de les réparer. La liberté qu'il ſe donne de tout hazarder & de tout dire, ſemble lui prêter plus de feu & plus d'eſprit encore ; les penſées les plus neuves, parce qu'elles ſont auſſi les plus hardies, lui naiſſent en foule, & ſe produiſent au dehors ornées de tours les plus heureux & des expreſſions les plus brillantes ; il ſaiſit, il enlève, il parle à l'imagination & aux ſens ; & je ne puis parler qu'à la raiſon. Il a d'ailleurs un air triomphant, qui en impoſe encore davantage : ce n'eſt plus ce Valmont ſi modeſte, ſi rempli d'une ſage défiance ſur ſes propres

lumières ; c'est Valmont décisif & tranchant, doutant de tout & prononçant sur tout, sceptique dans ses opinions, & dogmatique dans ses discours, s'élevant sans distinction & sans égards contre tous les sentimens reçus, & si intolérant sur ceux qu'il s'est faits, qu'il se croit en droit de mépriser quiconque ne pense pas comme lui.

Ah! qui le croiroit ? combien dans l'homme tout tient aux idées qu'il se forme sur la Religion ! & combien le changement qui s'introduit dans sa façon de penser à cet égard, change en lui l'esprit, le caractère, & les mœurs !

O mon père ! vous êtes le seul qui puissiez ramener Valmont à la croyance des précieuses vérités que maintenant il se fait gloire de méconnoître. Redoublez auprès de lui, s'il se peut, vos soins & votre tendresse ; forcez-le de rendre hommage à la Foi, & il reprendra avec elle sa raison, ses vertus, & ses charmes les plus vrais. C'est toujours en lui le même fonds ; les opinions seules en ont modifié les effets & altéré les fruits, sans

en dépraver la nature. Rendez Valmont à ſon Dieu, à lui-même; & il recouvrera ſans peine tout ce qu'il a perdu.

Mon amour pour lui n'a point ſouffert de la légèreté de ſon eſprit; mais qu'elle a influé ſur ſon propre cœur! Il me donnoit, il n'y a pas encore long-tems, des marques de ſa tendreſſe, ou du moins il lui en échappoit malgré lui; aujourd'hui j'ai peine à lui en arracher l'expreſſion la plus légère, & l'ingrat n'a plus à rougir de paroître m'aimer. Hélas! je ſuis donc réduite à douter s'il m'aime encore! Ce doute ſi cruel, dont je ne pouvois ſoutenir l'idée, devient l'unique ſoulagement qui me reſte; je ne crains rien tant que d'en être privée, & pour le conſerver plus long-tems, je cherche à me tromper moi-même. Son indifférence ſemble n'être plus un myſtère que pour moi ſeul; Lauſane la lui a reprochée devant moi. Lauſane, que je regarde comme la première cauſe de mes peines, ſe montre empreſſé à les partager; il épie les momens où il pourra s'attriſter avec moi; ſans s'arrêter ſur Valmont, il inſiſte

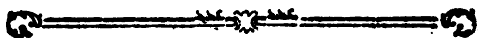
avec complaiſance ſur ce que l'on doit à ma jeuneſſe, dit-il, & à mes charmes; il ſe rapproche de mes ſentimens autant qu'il paroiſſoit s'en éloigner: mon mari plaiſante à ſon tour; & ſes plaiſanteries me déchirent le cœur, autant que les importunités du Baron m'affligent, & que ſes conſolations me ſont à charge.

Mademoiſelle de Senneville entre plus ſincèrement dans ma peine: ſon air triſte & ſes tendres empreſſemens ſemblent me dire qu'elle y eſt ſenſible. J'évite cependant, autant qu'il eſt en moi, de la lui laiſſer appercevoir; & je me conduis comme ſi j'étois toujours également sûre du cœur de mon mari. A quoi ſerviroient les plaintes & les reproches, qu'à l'aigrir peut-être & à l'éloigner davantage? Je fais ſeulement en ſorte d'empêcher les impreſſions que ſes diſcours pourroient faire ſur l'eſprit encore tendre de ma jeune amie. Ce triſte reſte d'une famille illuſtre & alliée depuis ſi longtems à la mienne, m'intéreſſe par trop d'endroits; ma mère elle-même me l'a trop recommandée en mourant, pour

qu'elle ne ſoit pas à mes ieux le dépôt le plus précieux, & que je ne lui conſacre pas toute mon attention & tous mes ſoins. Elle ne vous a vu qu'une fois; c'en étoit aſſez pour vous concilier tout ſon reſpect; & elle me charge de vous en aſſurer : elle me dit même qu'elle diſputeroit avec moi de tendreſſe à votre égard; mais je défie bien tout autre que Valmont de vous aimer autant que vous aime la tendre Emilie.

P. S. Vous me demandez des nouvelles de mon état : ma groſſeſſe eſt enfin déclarée. Hélas! cette nouvelle devoit-elle être indifférente pour mon mari? & la joie qu'elle me cauſe devroit-elle être empoiſonnée par tant d'amertume?





LETTRE IX.

De la même.

AH mon père, mon malheur eſt à ſon comble ! Il n'eſt que trop vrai que le Comte ne m'aime plus ! Il n'eſt que trop vrai qu'une autre poſsède ſon cœur !...... Le mien ne lui ſuffiſoit-il pas ? n'étoit-il pas aſſez tendre ? Une autre que moi pourra-t-elle bien lui promettre plus de conſtance & plus d'amour ?... Eſt-ce donc-là ce qu'il m'avoit juré ? Son cœur n'eſt-il pas à moi, & peut-il diſpoſer d'un bien qui ne lui appartient plus ? Mon père ! lorſque vous nous avez conduits tous deux aux pieds des Autels, vous y avez entendu ſes ſermens, le Ciel les a reçus, & vous en étiez le témoin. A quoi donc s'eſt-il engagé en me donnant ſa foi ? Qu'a-t-il prétendu me dire ? & que prétendois-je exiger de lui, ſinon qu'il m'aimeroit toujours ? L'auguſte lien qui nous unit ſeroit-il ſi digne de nos

respects, s'il n'étendoit son empire que sur la moindre partie de nous-mêmes, & s'il n'enchaînoit pas également les volontés & les cœurs ?

O Ciel ! Valmont ne m'aime plus ! Valmont en aime une autre ! Il a si promptement oublié sa foi ! Lausane, cruel Lausane, voilà le fruit de tes dogmes pervers & de tes dangereuses maximes ! Non, mon mari n'étoit pas fait pour être un jour un volage, un parjure; & avec tes pernicieux conseils, que lui a-t-il fallu de tems pour le devenir ?

O mon père ! rappelez-lui vous-même ses engagemens & ses promesses. Dites-lui que s'il ne m'aime pas, il n'a pas rempli l'étendue de son serment; que le Ciel a en horreur le nœud qui nous rassemble ; dites-lui..... mais je m'égare. Que lui diriez-vous dont il n'eût droit d'être étonné, puisqu'il n'a peut-être encore avoué son infidélité qu'à lui-même, & que le hazard tout seul a pu m'en instruire ?

Pour le surprendre par d'innocentes caresses, je m'étois glissée dans son ap-

mais qui n'a point eu de durée ? & qui a fait place à une situation plus tranquille en apparence, & toujours bien triste en effet. Je me résigne cependant ; je puise dans la Religion tous les motifs de consolation qu'elle peut m'offrir : elle me soutient dans bien des instans ; mais souvent aussi la nature frémit, & me livre de terribles combats. Je ne puis soutenir cette idée ; ce n'est plus moi qui captive le cœur de mon mari. Dans l'agitation & le trouble qu'elle excite en moi, je suis près de haïr Valmont, Senneville, & de me haïr moi-même.

Valmont ne m'aime plus, & on voit cependant, à l'inquiétude, à la peine que lui a causée mon état, aux nouveaux soins qu'il me donne, qu'il est fâché de ne plus m'aimer. Ah ! s'il savoit que je suis instruite de sa passion, s'il savoit toutes les peines qu'il me fait, il en mourroit de douleur. Son esprit & son cœur ont pu s'égarer ; mais son cœur conserve encore un fonds de droiture & de bonté capable de le ramener un jour. Il sentira l'injustice qu'il me fait, & par un redou-

blement de tendresse, il cherchera à la réparer. Je porte dans mon sein le précieux gage de notre union ; sans doute le Ciel l'y conserve pour la resserrer par de nouveaux nœuds. Valmont ne sera plus seulement un époux ; ce sera un père : son enfant sera le mien ; je le placerai entre mon mari & moi ; & la mère de son fils (car c'est un fils que j'ai demandé au Ciel pour Valmont) pourra-t-elle encore lui être indifférente ? Mon fils ne devra point à un autre que moi le lait dont il sera nourri ; il ne deviendra point le fils d'une étrangère ; il ne sortira d'entre mes bras que pour passer dans ceux de son père, & aux soins que je prendrai du fruit de nos tendres amours, il pourra connoître ce que vaut le cœur d'Emilie. Voilà, mon père, les idées qui charment ma douleur : déjà je crois être mère ; déjà je me forme un plan d'éducation pour mes enfans. Daignez vous prêter aux illusions de ma tendresse, & au doux espoir qui me rassure pour l'avenir : daignez vous-même me tracer d'avance le plan que je dois



LETTRE X.

Réponse aux dernières Lettres.

JE ressens bien vivement ta peine, ma chère Emilie. Ne crains pas cependant de me la laisser voir toute entière : la douleur qui se partage entre deux cœurs bien unis, en est pour tous deux moins difficile à supporter. Peut-être aussi ne sera-ce pas là l'unique consolation que j'aurai à te donner. Les plus vraies sans doute sont celles que nous offre la Religion : si dans nos peines elle n'avoit à parler qu'à ces ames de boue, dont toutes les affections sont pour cette vie, dont toutes les espérances se bornent à la terre, elle n'auroit presque rien à leur dire. Mais pour toi, ma chère fille, qui connois des biens plus réels, & qui tends à un autre séjour, elle te découvre les vues adorables de l'Etre suprême dans les épreuves qu'il daigne te ménager : elle te dit qu'en mêlant des amertumes à tes plaisirs, il prétend t'attacher à lui

plus fortement encore, régler une passion, qui, légitime dans son principe, pouvoit devenir dangereuse dans son excès, & épurer des penchans, qui, quoique bons & justes en eux-mêmes, ne sont pas toujours, dans leurs effets, assez dignes de lui.

Les créatures, chère Emilie, sont ce qu'elles doivent être, pour nous ramener plus sûrement au Créateur. Plus parfaites, elles nous attacheroient trop à elles-mêmes. Leur bizarrerie, leur inconstance, sans rompre tous les liens qui nous unissent à elles, nous font sortir de cette application trop forte à des objets qui ne sont pas notre véritable fin; & leur imperfection est comme le cri de la nature, qui nous rappelle sans cesse à celui pour qui seul nous avons été créés. Entre donc bien dans les desseins de Dieu sur toi: après t'avoir suffisamment instruite, il essuiera les larmes qu'il aura fait couler; il te rendra Valmont; & plus tes prières pour lui seront ferventes & pures, plus elles hâteront ton bonheur, en préparant sa conversion.

reux sophismes de l'incrédulité, & de nourrir en elle les sentimens de Religion, l'unique sauve-garde, ou du moins la plus sûre, de l'honneur & de la vertu. Sur le reste, ma fille, nous prendrons conseil des circonstances, du tems, & de Dieu même.

Que j'aime, ma chère Emilie, à te voir chercher un adoucissement à ta peine, & un fonds de ressources & d'espérances dans les fruits de ton union, ces liens les plus forts de la tendresse de deux époux ! Oui, tendre épouse, & mère plus respectable encore, puisque tu ne peux transmettre à tes enfans qu'un sang pur, & que tu ne peux former en eux qu'un tempérament sain, tu les nourriras, si ton mari y consent : & Valmont auroit-il le cœur assez mal fait pour n'y pas consentir ? Ah ! s'il ne se prêtoit pas à tes justes désirs, par tes prières, tes caresses, & tes larmes, tu le forcerois bientôt d'y souscrire. Eh quoi ! ne sont-ce donc pas là les vœux de la nature (*a*) ? Quoi, le tigre lui-même donne-t-il ses petits à nourrir à celle

dont les entrailles ne les ont pas portés ?

O ma fille ! t'est-il aisé de comprendre cette étrange facilité avec laquelle un père, une mère se séparent de leur enfant, à l'instant même où leur tendresse lui est le plus nécessaire (b) ? Quoi donc ! se flattent-ils que celle qui vend au fils d'un autre ce qu'elle devoit encore au sien, sera plus capable qu'eux de soins & de tendresse ? Quoi ! ne craignent-ils pas les tristes effets d'une intempérance sourde & cachée, d'un lait qui vient à s'échauffer & à se corrompre, d'un sevrage précipité, d'une première éducation vicieuse, bien plus forte dans les impressions qu'elle nous laisse, bien plus dangereuse dans ses suites, qu'on ne se l'imagine, & mille autres inconvéniens qu'il est plus facile de prévenir, qu'il n'est aisé d'y remédier quand on ne les a pas prévus ?

Pour toi, ma fille, plus prévoyante & plus sage, presque aussi jalouse que la mère de Louis IX, lorsqu'elle craignoit si fort de partager avec une autre la noble prérogative qu'elle tenoit de Dieu

même *, tu seras par tous les titres la mère de ton fils. Tu feras passer la tendresse dans son cœur avec le lait dont tu

* » La Reine Blanche ne se borna pas à veiller à l'éducation de ses enfans ; mais elle nourrit Saint Louis de son propre lait. Elle s'acquitta même de ce sacré devoir avec un soin & une tendresse qu'elle portoit jusqu'à la jalousie, ne voulant pas que le petit Prince prît un autre lait que le sien. Ayant un jour été attaquée d'une fièvre qui dura quelque tems, une Dame de la Cour, qui, à son exemple, nourrissoit aussi son fils, donna sa mamelle à Louis, qui la saisit avidement. Blanche, revenue de son accès, demanda le Prince, & lui présenta le sein ; mais, surprise qu'il le refusât, elle en soupçonna la cause, & demanda si on avoit donné à tetter à son fils. Celle qui lui avoit rendu ce petit office s'étant nommée, Blanche, au lieu de la remercier, la regarda avec dédain, mit le doigt dans la bouche du petit Prince, & lui fit rejeter le lait qu'il avoit pris. Comme cette action un peu violente étonnoit ceux qui se trouvoient présens : » Eh quoi ! leur dit-elle pour » se justifier, prétendez-vous que je souffre » qu'on m'ôte le titre de mère, que je tiens de » Dieu & de la nature. » *Filleau de la Chaise.*



la jalousie de l'Amour maternel

Pretendez vous que je souffre qu'on m'ôte le titre de mere que je tiens de Dieu et de la nature

le nourriras, avec les soins que tu donneras à son enfance; ses graces naïves, ses premiers charmes, tels que la nature les répand sur cet âge, sembleront éclore en ta faveur; ses innocentes mains te presseront mille fois le jour, & ne donneront des caresses de fils qu'à son père & à toi; rien ne pourra lui tenir lieu d'une mère; nul plaisir si doux ne pourra remplacer à tes yeux les caresses d'un fils. Ton époux lui-même voudra jouir d'un spectacle si touchant, & sans partager ses premiers soins, il voudra du moins être de moitié dans ses plaisirs. Il se rapprochera de toi, pour être plus près de son fils; il se verra avec transport revivre dans un autre lui-même; il ne pourra voir l'enfant sans s'attendrir sur la mère; son cœur, s'ouvrant à de nouveaux penchans, à de nouveaux goûts, reprendra en même tems son premier amour; ses liens se resserreront; après quelques sacrifices faits à la voix du sang & aux sages dispositions de la nature, il retrouvera en toi la même épouse, mais parée de nouveaux attraits: sa foi s'épurera

avec ses mœurs ; & au sein de la sagesse & de l'innocence, il recouvrera bientôt son ancienne croyance. O l'aimable coup-d'œil, pour des cœurs bien faits, que celui d'une famille où règnent ainsi la religion, la nature, & l'amour !

Mais ce n'est rien encore, chère Emilie, de nourrir tes enfans, si tu ne sais les élever ; & c'est sur cela même que tu me demandes des leçons. A moi des leçons ! à moi qui n'ai pas su, ou qui du moins n'ai pu élever mon fils, & qui étois contraint de confier à des Maîtres un emploi où personne ne peut se flatter de remplacer un père ! Eh bien ! je ferai du moins pour mes petits-enfans ce que je n'ai pu faire pour Valmont ; j'aiderai à former en eux ces années dont dépend le reste de nos jours ; je les formerai de concert avec ton mari & avec toi. En exigeant que je travaille déjà pour tes enfans, qui ne sont pas nés encore, tu me trouves tout rempli de l'espérance qui te soutient, & livré moi-même à la douce illusion qui t'enchante. Se voir revivre & perpétuer dans ses descendans,

qui transmettront d'âge en âge notre nom, notre mémoire, & les vertus dont nous aurons su leur donner l'exemple; est quelque chose de si doux en effet à l'amour de nous-mêmes; qu'on croit aisément jouir d'avance de ce que l'on espère, & qu'on n'a pas de peine à s'en occuper. Je dis plus, nous attendrions trop tard à nous faire des principes sur l'objet qui tous deux nous affecte si vivement, lorsque le moment de les mettre en pratique seroit arrivé. Ce moment, à l'égard des enfans que l'on aime, est le premier moment de leur vie. C'est vraiment ici que tout s'enchaîne, & que la première règle qu'on se propose doit tenir à la dernière.

Tu sais, mon Emilie, que dans tous les tems on a parlé d'éducation. Chaque père de famille veut d'ailleurs se faire un plan qui soit à lui; &, sans s'engager à le suivre, sans même examiner s'il est possible, chacun prétend avoir ici son systême. Nous en ferons-nous un comme tant d'autres? Non, ma fille; sur un objet d'une si grande importance, passons-

nous de la gloire d'inventer, pour nous borner, s'il se peut, à celle de bien choisir. Les vrais principes en tout genre sont ceux que dicte la nature même des choses, & que saisit le plus universellement le sens commun. Consultons donc tout à la fois & la nature & la raison; réunissons les vérités les plus simples, les plus faites pour tous, parmi celles que l'une & l'autre sont en droit de nous offrir; & au lieu de nous livrer à de vaines spéculations, formons-nous dans la pratique un fils, un enfant quel qu'il soit, qui puisse être également l'élève & l'enfant de tous les hommes. Ce que tu auras à former dans le tien, ma fille, c'est un corps sain, un esprit droit, une ame forte, un caractère heureux, & un bon cœur, qui renferme en lui le germe de tous les sentimens que ton fils doit avoir un jour, & de toutes les vertus qu'il doit pratiquer. Voilà jusqu'où peut s'étendre la première éducation que tu auras à lui donner: & celle-ci est le fondement de toutes les autres.

A l'égard du corps, lorsqu'il est bien

constitué, la nature ne nous donne presque qu'un précepte, & il suffit; *c'est de permettre qu'elle agisse, qu'elle se développe en liberté, & de la laisser de bonne heure s'accoutumer à tout.* Elle est bien plus sûre dans ses opérations, & bien plus éclairée que tout l'art par lequel nous prétendons la contraindre pour la mieux diriger.

Que servent aux enfans, te disent avec raison nos plus sages Instituteurs, ces bandes, ces maillots, ces corps de baleine, & tous ces vêtemens douloureux, qui, sous le vain prétexte de former leur taille, gênent leur respiration, empêchent le sang de circuler dans leurs veines, & les lient en quelque sorte bien plus qu'ils ne les habillent (c)? à quoi servent-ils, qu'à leur arracher des plaintes & des murmures, & à leur faire verser des larmes? Non seulement ces innocentes victimes souffrent de nos cruelles inventions; mais, comme un tendre arbrisseau dont on a lié le tronc & arrêté la séve, ils languissent & ne profitent que foiblement; leurs muscles n'acquiè-

rent point cette agilité, cette force & cette vigueur qui distinguent si heureusement ceux dans lesquels l'art n'a point étouffé la nature. Si l'on n'a réussi qu'à les empêcher de profiter & de croître, c'étoit bien la peine de les faire souffrir ! Pour toi, ma fille, tu sauveras à tes enfans tout le mal qu'ils pourroient ressentir en vain, pour leur laisser éprouver seulement tout le bien que tu peux leur faire. Tu ne leur donneras que des vêtemens larges & aisés * ; & tu les verras avec joie, devenus sains & robustes, te remercier mille fois de les avoir mis en état de servir utilement leur Patrie, & de suffire aux devoirs pénibles que souvent elle nous impose. Eh ! combien parmi nous, manquant de force plutôt que de courage, déjà foibles & usés avant l'âge,

* Mais non pas indécens, comme ils le sont devenus de nos jours ; car c'est ainsi que les hommes, presque toujours extrêmes dans leurs principes, ou plutôt dans leurs modes & leurs usages, ont fait passer les enfans, d'un excès de contrainte en tout genre, à un plus grand excès de liberté.

n'ont rempli à cet égard que la moitié de leur carrière, & ont cessé d'être utiles lorsqu'ils commençoient à le devenir !

Ce n'est pas seulement de ces premiers soins, ma fille, que dépendent, pour le reste de la vie, la force & la santé; il faut que la suite de l'éducation réponde à ses commencemens, & que, ne perdant point de vue le principe que nous avons établi, tu en déduises cette autre maxime, que Locke donne pour base de la bonne éducation en ce genre; qui est, *que nous devons traiter nos enfans, comme les gens de la campagne un peu aisés traitent les leurs* : car c'est une règle générale & assurée, ajoute ce Philosophe, qui avoit fait de la Médecine une étude particulière, qu'on gâte la constitution de la plupart des enfans par trop d'indulgence & de tendresse.

O mères ! plus tendres en effet & plus généreuses, faites donc, non pas ce qu'une aveugle foiblesse, mais ce qu'un amour bien réglé vous prescrit. » Endur-
» cissez votre enfant, comme le dit Mon-
» tagne, à la sueur & au froid, au vent,

» au soleil, & aux hasards qu'il lui faut » mépriser : ôtez-lui toute mollesse & » délicatesse au vêtir & au coucher, au » manger & au boire ; accoutumez-le » à tout ; que ce ne soit pas un beau » garçon & dameret, mais un garçon » verd & vigoureux «. Lavez-le, baignez-le à l'eau chaude, à l'eau froide, en le faisant passer par degrés de l'une à l'autre ; préparez-le de bonne heure, par la force de la coutume, à se mouiller les pieds sans péril, comme par l'usage on se lave les mains sans danger ; qu'il se lève de bon matin, & prenne plutôt sur le soir tout le sommeil dont il a besoin ; que son corps s'exerce en liberté ; qu'il soit rarement assis ; qu'il marche souvent, & sache faire un long trajet ; qu'il coure, qu'il saute, qu'il nage, qu'il danse, qu'il lutte sous vos ieux, que ses exercices tendent à le rendre non seulement mieux fait & plus rempli de grâces, mais aussi plus fort & plus agile ; qu'il fasse chaque chose dans son tems ; & sur-tout qu'il ne se forme point d'habitude, que par la suite il puisse se repentir d'avoir contractée (*d*).

Si une mère, trop indulgente & trop tendre, élève autrement son fils, crois-moi, chère Emilie, ce n'est point lui qu'elle aime, c'est elle-même ; ce n'est point son bien qu'elle fait, c'est sa propre satisfaction qu'elle recherche. Pour de petites douceurs qu'elle lui procure dans son enfance, elle lui prépare mille privations & mille peines dans tout le cours de sa vie ; elle le rend foible, délicat, susceptible des moindres impressions, sensible à l'excès, & incapable de supporter le poids de la fatigue, des maladies, & des revers. C'est donc à dire que sa tendresse, que sa pitié pour le présent, est une véritable cruauté pour l'avenir * ?

* » Je crains cette pusillanimité meurtrière, » qui, à force de délicatesse & de soins, affoiblit, efféraine un enfant, le tourmente par » une éternelle contrainte, l'enchaîne par » mille vaines précautions, enfin l'expose » pour toute sa vie aux périls inévitables » dont elle veut le préserver un moment ; & » pour lui sauver quelques rhumes dans son » enfance, lui prépare de loin des fluxions

" Je t'ai exposé en peu de mots, ma fille, ce que la nature, ce que la raison te dictent de plus essentiel & de plus simple sur l'éducation physique de tes enfans : mais que seroit-ce après tout qu'un corps sain & robuste sans un esprit droit & sensé ? & que serviront à l'homme ses forces, s'il ne sait pas en faire un bon usage ?

Ne pense pas, ma chère Emilie, que le soin de former la raison de ton fils doive commencer par un autre que par sa mère. L'enfant vient au monde avec une ame comme avec un corps ; cette ame a déjà ses facultés naissantes, de même que le corps a les siennes ; &, des premiers plis qu'on leur laisse prendre, dépendent en grande partie leurs habitudes pour toujours *. Sous le vain pré-

» de poitrine, des pleurésies, des coups de » soleil, & la mort étant grand «. *M. Rousseau.*

* » Ce n'est pas une ame, dit Montagne, ce » n'est pas un corps qu'on dresse, c'est un » homme ; il ne faut pas faire à deux fois. » Prenez, dit-il ailleurs, les simples discours » de la Philosophie ; sachez les choisir & trai-

texte qu'un enfant n'est pas raisonnable, attendras-tu l'âge où il devroit l'être, pour lui apprendre à le devenir? Ce n'est pas en un instant qu'on se forme à la sagesse; l'exercice du corps, les développemens de ses sens, de ses organes, & de ses forces, ne donneront point à l'ame l'habitude & l'exercice de la raison; & si, dans la jeunesse, cette ame n'en est encore qu'à son enfance, on ne regagnera point auprès de son élève le tems qu'on aura perdu. Comme la tendre fleur qui est encore dans sa première enveloppe, qu'on arrose pour la faire germer, qui s'élève insensiblement, & qu'on cultive pour la faire croître, qui montre d'abord ses feuilles, qui laisse voir ensuite son bouton, qui ouvre enfin son sein & s'épanouit; la raison germe dans l'enfant,

» ter à point; ils sont plus aisés à concevoir » qu'un conte de Bocace. Un enfant en est » capable au partir de la nourrice, beaucoup » mieux que d'apprendre à lire ou à écrire. » La Philosophie a des discours pour la nais- » sance des hommes, comme pour la décré- » pitude ». *Essais de Montagne.*

croît avec l'âge, se développe en s'exerçant, &, en passant par tous ces degrés, n'acquiert de jour en jour sa vigueur, son éclat, & sa beauté, qu'à force de culture. Cultive-la donc dès les premières années, je dirois presque dès les premiers jours de ton fils, en ne lui faisant déjà rien éprouver qui ne soit raisonnable. Étudie quelque enfant que ce soit, étudie-le sur les genoux, sur le sein de sa mère; dans ce qu'on lui accorde ou ce qu'on lui refuse à l'égard de ses premiers jeux & de ses premiers besoins, tu seras étonnée du discernement exquis qu'une sorte d'instinct, disons mieux, qu'une raison naissante a su faire entre ce qui lui est accordé ou refusé justement, & ce qui l'est par humeur, par caprice, ou par foiblesse. Plus l'enfant croîtra, plus ses signes deviendront expressifs, & plus l'expérience sera sensible, même à des ieux moins éclairés que les tiens; tant il est vrai, à en juger par ces premières étincelles de raison, qu'elle est susceptible de soins & de culture dès les premiers instans; tant il est vrai encore qu'on ne

sauroit

ſauroit trop ménager dans un enfant les premières impreſſions (*e*).

Mais examinons en quoi conſiſtent préciſément cette culture & ces ſoins. Outre l'attention de ne rien faire, par rapport à lui & autour de lui, que de juſte & de raiſonnable, il faut avoir celle de ne lui rien dire qui ne le ſoit également. La juſteſſe de l'eſprit vient ſur-tout de la juſteſſe des idées : ſi elles ſont nettes & préciſes, les jugemens le ſeront bientôt. Il faut donc ne laiſſer entrer dans l'eſprit de ton fils, aucune idée fauſſe, aucune idée obſcure & confuſe ; mais ſeulement l'idée des choſes qu'il peut concevoir jusqu'à un certain point, qu'il peut diſtinguer entre elles, & qui ſont à ſa portée. De ce nombre ſeront les idées de ſes premières ſenſations & de ſes premiers beſoins ; de celles-ci dériveront inſenſiblement celles de ſes plus tendres affections, & bientôt après celles de ſes premiers devoirs ; à ces dernières, tu joindras ſucceſſivement & lentement celles des objets dont les rapports ſeront plus éloignés de lui. Fais bien en ſorte, quoi-

que ſans affectation & ſans contrainte(*f*), que de tous les mots qui expriment ces idées, il n'en prononce aucun qu'il n'applique avec la plus grande juſteſſe, aucun qu'il emprunte au hazard.

Sûre de la juſteſſe de ſes premières idées, aſſure-toi de la juſteſſe de leur combinaiſon & des jugemens que tu lui verras former; de manière qu'il porte dans ceux-ci la même netteté que tu l'auras accoutumé à porter dans celles-là. Il aura, par exemple, l'idée de *bonté*, non pas encore parfaitement, mais dans un degré ſuffiſant; il aura l'idée de *maman*; il rapprochera l'une & l'autre, & dira, dans un moment de ſatisfaction, *elle eſt bonne, maman.* Examine pourquoi & dans quel ſens il l'a dit, afin de donner, s'il eſt néceſſaire, plus de netteté & de préciſion à ſon jugement. Il en formera bientôt un autre, & dira, s'il eſt forcé de l'éprouver, *médecine pas bonne*; tu découvriras ici aiſément la fauſſeté de ſon jugement, & tu lui diras, s'il a déjà aſſez d'idées pour t'entendre: *pas agréable, mon fils, mais bonne; elle*

te fera un vrai bien, elle te rendra la santé *.

Ce que je viens de dire des jugemens, tu l'observeras avec le même soin, par rapport aux raisonnemens, qui se forment d'une suite & d'une comparaison

* De même que, de ce qu'une chose n'est pas agréable, il ne s'ensuit pas qu'elle ne soit pas bonne; de même aussi, il ne s'ensuit pas toujours qu'elle soit bonne, de ce qu'elle est utile, & nous fait un certain genre de bien. Mais comme on ne peut pas faire un nouveau dictionnaire pour les enfans, c'est assez de leur donner d'abord une idée juste de la signification générale des mots qui expriment nos idées; après quoi on leur fera observer avec plus de précision, selon les circonstances, les exceptions qui modifient de bien des manières la valeur des termes, & rentrent néanmoins presque toujours dans la règle : par exemple, on leur fera sentir dans une autre occasion, & selon les progrès de leur foible raison, que ce qui est utile à l'un, mais nuisible à beaucoup d'autres, ou que ce qui est utile pour le moment, & très-nuisible pour la suite, cesse dès-lors d'être bon, & de devoir être regardé comme un vrai bien.

de jugemens, de même que les jugemens se forment d'une suite & d'une comparaison d'idées : c'est-à-dire, que de l'un à l'autre, tu auras soin que la liaison, que la comparaison soit claire, nette & précise (g).

En deux mots, ma fille, dans tout ce qui est du ressort de l'entendement humain, des idées claires, de manière qu'on ne se paye point de mots & d'un vain jargon; des idées clairement liées ou séparées, en sorte qu'on ne risque pas de faire un faux jugement; des jugemens clairement enchaînés, soit qu'on affirme ou qu'on nie, pour ne pas faire un faux raisonnement : telle est la logique de tous les âges, & le vrai bon sens, qu'on peut avec des soins & de l'attention former dans tous les hommes.

A mesure que la raison de ton fils se développera, tu l'aideras à se remplir de ces principes généraux, de ces maximes évidentes, dont l'application se retrouve à chaque instant, & qui deviennent la base de toutes nos connoissances; tu l'exerceras à l'attention; tu auras soin de

e prémunir contre la précipitation dans les jugemens, contre les illusions d'un esprit prévenu ; de le mettre en garde contre les sophismes du cœur, je veux dire contre les inclinations & les goûts qui sont la source de presque tous les mauvais raisonnemens ; tu lui feras aimer la vérité comme le principe de la sagesse & du bonheur ; tu lui feras comprendre que de ce que l'on désire qu'une chose soit telle qu'on se l'imagine, il ne s'ensuit pas qu'elle le soit en effet, & qu'en s'y laissant tromper, on risque souvent toute sa félicité.

Pour achever de rendre droit l'esprit de ton fils, & perfectionner dans la pratique ce que tes premiers soins n'auront fait qu'ébaucher ; je désirerois que ses premières études fussent celles de quelques parties des Mathématiques appliquées à des objets amusans & intéressans pour lui ; car il faut toujours faire en sorte de joindre les expériences, l'agrément, & les images aux leçons qu'on veut lui donner (h).

Parmi ces leçons on doit faire entrer

celles qui ont rapport au goût, qui me semble être le résultat de la justesse de l'esprit, & de la vivacité du sentiment. La méthode la plus abrégée & la plus sûre pour le former en lui, c'est, après les premières notions de l'ordre *, source unique & féconde du vrai beau en tout genre, après l'étude de la nature, l'étude & la comparaison qu'on lui fera faire des meilleurs modèles. Il suffira d'abord de lui faire comparer des choses simples & à sa portée; peu à peu on lui fera

* L'ordre, dans le physique comme dans le moral, est une disposition des choses relative à un certain but, & proportionnée à l'état, à la place, & au rang qui conviennent à leur nature ou à leurs fonctions. Tout ordre quelconque suppose, dans le but de l'ouvrier & dans la disposition des parties de l'ouvrage, un centre d'unité, auquel tout le reste se rapporte. C'est sur ces idées que se forment celles des convenances & des disconvenances, qui renferment, à proprement parler, toute espèce de bien ou de mal; sur quoi il faut observer cependant, que quelquefois une disconvenance apparente est un effet de l'art, & rentre dans le plan général.

étendre ses comparaisons & son goût, avec ses connoissances : pour rendre les comparaisons plus sensibles, on emploiera avec ménagement l'art des contrastes, en opposant au vrai beau le très-laid, & en rapprochant par degrés les différences, pour rendre le goût plus fin & plus exquis.

Mais comme un des premiers instrumens qui servent à étendre nos connoissances, c'est le langage ; que son exactitude, sa précision, sa pureté, contribuent beaucoup à la justesse, à la netteté, à la précision de nos idées & de nos jugemens ; & d'un autre côté, comme c'est de la langue du pays où nous naissons, & auquel nous sommes d'abord attachés, que nous tirons ordinairement pour notre instruction & pour nos besoins les plus grandes ressources ; je voudrois aussi qu'un des premiers objets sur lesquels tu prisses soin qu'on donnât des principes à ton fils, & qu'on formât son goût, fût sa propre langue. Je voudrois qu'il apprît de bonne heure à en sentir la force, la prosodie, les règles & les finesses. L'exer-

cice journalier qu'il ſera forcé d'en faire, lui rendra, ſans contredit, l'application des principes plus facile, & cette étude plus agréable que celle des langues mortes, ou de quelque autre langue vivante, mais étrangère. Il ne ſera donc pas condamné, preſque en naiſſant, à un travail pénible & capable de le dégoûter de l'étude pour toute la vie. Dans toutes les ſciences & pour tous les hommes, la marche raiſonnée & progreſſive qu'indique la nature elle-même, eſt de paſſer de ce qui eſt le plus connu à ce qui l'eſt le moins. N'eſt-il pas étonnant que, pour l'enfance, & à l'égard de l'étude la plus familière, on ſuive une marche tout oppoſée; & que ce ne ſoit aujourd'hui, qu'après nous avoir fait parcourir le cercle ennuyeux de langues, toujours barbares pour des oreilles qui n'y ſont point accoutumées, qu'on nous ramène à la nôtre (*i*)? Cependant les principes généraux ſont les mêmes pour toutes, & l'application faite une fois ſur notre propre langue, il ne coûteroit preſque plus rien de la faire ſur les autres: la raiſon étant plus

formée, elle faisiroit mieux les exceptions & les règles particulières; & ce qui fait le tourment des plus belles années de notre vie, deviendroit l'amusement d'un âge un peu plus avancé.

Sans chercher d'autres exemples, ma fille, tu en portes la preuve dans toi-même. Ton père n'ayant que toi à former, & te voyant déjà ornée, par les soins d'une mère aussi respectable que lui, des vertus de ton sexe & des connoissances qui lui sont propres, ne dédaigna pas de former ton goût, & de joindre en toi les agrémens à la solidité. Il te fit étudier ta langue; &, soutenue de la lecture de nos meilleurs Ecrivains; de nos Auteurs les plus châtiés dans leur style comme dans leurs pensées, cette étude t'intéressa. A quatorze ans, il te fit étudier la langue que nous ont transmise ces anciens Maîtres du monde, qui par elle semblent encore perpétuer sur nous leur empire. Tu me l'as dit cent fois, l'étudier & l'apprendre ne fut pour toi qu'un jeu; & par la manière dont on s'y étoit pris, pour exciter & pour aider ta

curiosité, on se trouva ensuite forcé de modérer ton ardeur. Eh! ma fille, aussi tendre que ton père, & pouvant influer sur l'esprit de ton mari pour l'éducation de tes enfans, compterois-tu pour peu de chose; d'avoir épargné à ton fils des larmes, de lui avoir fait gagner des années, & de lui avoir sauvé pour toujours le dégoût des sciences & des études*?

Je n'irai pas plus loin à cet égard, ma chère Emilie, afin de ne pas entreprendre sur les droits d'un Gouverneur éclairé,

* » On nous tient quatre ou cinq ans à » entendre les mots & les coudre en clause, » encore autant à en proportionner un grand » corps étendu en quatre ou cinq parties, » autres cinq pour le moins à les savoir bref-» vement mêler & entrelacer de quelque sub-» tile façon. Laissons à ceux qui en font pro-» fession expresse, nous qui cherchons ici de » former, non un Grammairien ou Logicien, » mais un Gentilhomme, laissons les abuser » de leur loisir; nous avons affaire ailleurs: » mais que notre disciple soit bien pourvu de » choses, les paroles ne suivront que trop; » il les traînera, si elles ne veulent suivre ». *Essais de Montagne.*

tel que sera sans doute celui de ton fils ; sur les droits de ton mari, s'il consent à se rendre lui-même un jour son instituteur & son guide ; ou afin de ne pas anticiper inutilement sur mon propre ouvrage, s'il veut me permettre de le devenir. Mais te croirai-je dispensée de porter, la première, dans l'esprit de tes enfans, les notions les plus essentielles de la Morale & de la Religion ?

La Morale ! cette science si naturelle à l'homme, qu'elle naît presque avec lui ; cette science des devoirs & des sentimens, tout autrement intéressante que celle du langage ; cette science de la sagesse & du bonheur, qui nous apprend à faire accorder notre véritable bien avec celui des autres, & à ne jamais regarder comme vraiment utile, ce qui n'est pas honnête ; cette science, qui nous offre d'ailleurs des premiers principes si lumineux, si simples & si féconds, *ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît ; faites-leur ce que vous voudriez qui vous fût fait à vous-même ; aimez Dieu ; aimez vos sembla-*

bles ; aimez davantage ce qui a le plus de droit à votre amour ; cette ſcience, en un mot, qui eſt, à proprement parler, l'étude de tous les hommes, leur première, leur ſeconde, leur dernière étude, celle de toute la vie, celle qui doit régler toutes les autres, en déterminer le choix, en preſcrire le but, en faire le mérite, & en montrer la récompenſe : chère Emilie ! croirois-tu inutile, ou regarderois-tu comme une choſe indifférente & étrangère à tes ſoins, d'en donner les premiers élémens à ton fils, d'en jeter dans ſon eſprit & dans ſon cœur les premières ſemences ? Sont-elles donc bien au delà de ſes premiers ſentimens & de ſes premières idées ? Ne s'annoncent-elles pas preſque d'elles-mêmes avec les premières étincelles de ſa raiſon ? Comme elle, ne ſont-elles pas ſuſceptibles chaque jour d'accroiſſement & de culture ? Y aura-t-il un âge plus propre à les faire germer, que celui de la candeur & de l'innocence ? & attendrons-nous, pour les répandre, que les paſſions les diſſipent au loin, ou les étouffent en naiſſant ?

Mais, ma fille, pour qu'elles jettent en lui de profondes racines, & qu'elles portent des fruits dans leur tems, il faut qu'elles soient nourries & fécondées par la Religion. Sans elle y a-t-il même une vraie Morale? & les premiers principes de celle-ci ne nous ramènent-ils pas à l'Auteur de notre être?

» Quoi! la Religion! est-ce bien à un » enfant qu'on doit en parler? & ce pre- » mier mot *Dieu*, est-il un mot qu'il » puisse comprendre «? Tel sera le langage d'un Philosophe, depuis que la philosophie est si peu d'accord avec la raison. Mais ce ne sera pas celui d'Emilie, chrétienne & raisonnable. Oui, sans doute, Dieu est un objet qu'on peut & qu'on doit proposer à un enfant, si l'enfant peut déjà distinguer l'effet de sa cause; & si par le mot *Dieu*, on entend une première cause, souverainement bonne, intelligente, & sage, par qui tout se meut, tout vit, & tout respire. Ton fils aura vu un tableau mouvant, une statue, un livre: il aura appris, & tu l'en auras convaincu sans peine, que

ces choses ne se sont pas faites d'elles-mêmes, & qu'elles n'existent ni ne se perpétuent sans cause : il verra ta pendule, il regardera tourner l'aiguille des secondes & celle des minutes; il verra ta montre, il la verra indiquer régulièrement les heures; tu l'ouvriras devant lui, & il en examinera les roues, le mouvement, & les ressorts. Pour peu que tu ménages sa curiosité, il te demandera bientôt qui l'a faite, & il te sera facile de lui en indiquer l'auteur : il la verra s'arrêter; il verra le tableau mouvant, ou toute autre machine, se détraquer, se briser : il saura enfin, que nos ouvrages, si parfaits qu'ils soient, ont besoin d'être entretenus ou réparés par une main semblable à celle qui les a formés. Prends-le dans cet instant, ma fille, & parle à ses ieux, à son esprit, & à son cœur; devance avec lui l'aurore, & promets-lui le plus beau de tous les spectacles. Plus tu le lui auras fait espérer long-tems, plus il sera porté à l'admirer. Mène-le, dans une belle nuit d'été, sur un côteau riant, d'où la vue s'étende au loin, & soit

bornée par un horizon à souhait pour le plaisir des ieux : que le ciel soit parsemé d'étoiles qui brillent & étincellent de tous leurs feux : que l'astre qui préside à la nuit, paroissant dans tout son éclat, réfléchisse sur la surface des ondes son image tremblante & son globe argenté ; qu'il répande sur la nature qui sommeille une douce & paisible lumière ; qu'il achève tranquillement sa course, & s'inclinant vers toi, se perde dans la forêt prochaine ; que tous les astres pâlissent & s'effacent par degrés ; qu'un foible crépuscule devance l'aurore, & fasse voir les plaines, les fleuves, les bois & les hameaux teints d'une couleur grisâtre, où semblent se confondre le jour qui va paroître, & les ombres qui fuient ; qu'enfin toute la nature s'éclaire, que les couleurs se raniment, que le ciel rougisse, que l'horizon soit en feu, que le soleil brille & mette en mouvement toute la nature.

Ton fils n'aura admiré encore que les ouvrages des hommes ; eh ! que sont-ils, au prix de celui-là ? Dès que tu le verras frappé d'un spectacle si nouveau pour

lui (*k*) & tout surpris de ces merveilles, fais qu'il puisse te dire, comme autrefois les Israélites, en considérant la manne descendue du Ciel : *Qu'est-ce que cela ?* Et tu lui répondras : Mon fils, c'est l'ouvrage de celui qui t'a formé : son pouvoir, sa sagesse, & sa bonté surpassent la bonté, la sagesse, & le pouvoir des hommes, autant que ces objets que tu vois surpassent en grandeur, en utilité, & en magnificence, ma pendule & ton tableau mouvant : tes jouets se rompent, se cassent, & font place à d'autres : ce monde, toujours conservé, toujours renouvelé, subsistera aussi long-tems que l'ordonnera celui qui l'a fait exister. Cet Etre est comme ton ame, qui pense, qui raisonne, & que tu ne vois pas ; ton ame ne devient sensible que par ses œuvres ; il ne s'apperçoit de même, & ne devient sensible que par ses ouvrages. Cet Etre est ce que nous nommons *Dieu*, le plus grand de tous les êtres ; & dont tu ne me vois prononcer le nom qu'avec le plus profond respect ; celui qui est la cause de tout ; celui, encore une fois, qui t'a

formé toi-même. Oui, mon fils, je t'ai porté dans mon ſein, mais je ne t'ai pas fait; je ne connois pas même toutes les parties intérieures de ton corps, ni ce qui entretient dans lui la chaleur & la vie. Dieu ſeul, ce grand Etre, l'Auteur de tout ce que tu vois, t'a tout donné; ton exiſtence, le premier de tous ſes dons; ce ſoleil, pour qu'il t'éclaire; cette terre, pour qu'elle te porte & te nourriſſe; ces eaux, pour qu'elles te déſaltèrent; ces troupeaux, pour qu'ils te revêtent de leur toiſon: & pour prix de ſa bonté, il demande ſeulement que tu l'aimes. Ainſi, & ſur un ton plus élevé, inſtruiſoit ſes fils la généreuſe mère des Macchabées; ainſi a-t-elle fait des héros de ceux qui n'étoient encore que de tendres enfans. Dieu même l'aidoit ſans doute à ſe faire entendre, comme l'Auteur de la nature & de la grâce te fera entendre de ton fils, en lui rendant tous les jours tes leçons plus ſenſibles, à meſure que tu prendras ſoin de les lui répéter.

Eh! ma fille, on te permettroit ſans doute de parler à ton fils, de ſon père;

s'il étoit loin de lui ; de ſon Roi, qu'il n'auroit point vu ; de ſa Patrie, qu'il n'entreverra que foiblement ; & de former en lui de bonne heure le cœur d'un fils, d'un citoyen, d'un François : ne ſera-ce que ſon Dieu & ſa Religion que l'on exigera que tu lui laiſſes oublier (*l*) ?

Sur la Religion cependant, permets, chère Emilie, que je ſuſpende pour un tems les avis qui me reſtent à te donner. La néceſſité où je ſuis d'éclairer ton mari, me fournira à ce ſujet des réflexions que ſans doute il te communiquera par la ſuite, & qui pourront entrer pour quelque choſe dans ton plan d'éducation. Quoi qu'il en ſoit, je te promets, lorſqu'il en ſera tems, & que tu paroîtras le déſirer, de revenir avec toi ſur un objet ſi intéreſſant.

Nous allons donc paſſer maintenant à ce qui concerne les mœurs, quoiqu'ici tout ſe tienne, comme je te l'ai déjà fait obſerver, & qu'on ne puiſſe bien éclairer l'eſprit, ſans faire prendre à l'ame la fermeté qu'elle doit avoir, ſans plier le caractère, & ſans former le cœur. Ré-

servons néanmoins pour une autre Lettre ce que j'ai encore à te dire à cet égard. Celle-ci est déjà assez longue : je suis au moment de la faire partir, & je ne veux pas te priver plus long-tems des consolations qu'elle peut t'offrir.

NOTES.

PAGE 154.

(a) *NE sont-ce pas là les vœux de la Nature?* Pourquoi en effet, comme on l'a si bien observé, le lait préparé dans le sein de la mère dès l'instant où un enfant lui est né; ce lait plus sereux & plus clair dans les premiers tems où l'enfant, si tendre encore, a besoin d'une nourriture légère, & où il reste en lui des humeurs à purger; plus épais, & qui s'épaissit de jour en jour, à mesure que l'enfant demande un aliment plus solide ? Est-ce dans le sein de l'étrangère, qu'on trouvera cette intelligence secrète, & ces sages proportions de la nature ? Mais que feront donc d'un lait si précieux ces mères qui cessent presque de l'être, au moment où elles commençoient à le devenir ? Qu'en fera la nature elle-même, si cruellement abusée ? Ah ! elle saura bien les

punir d'avoir trompé ses fins ; elle le fera refluer dans leur sang, dont il corrompra la masse ; elle le répandra dans tous leurs membres ; elle en fera la source de ces accidens si communs dans les villes, & si rares dans les lieux, où l'on ne se croit pas mère, seulement pour avoir enfanté.

PAGE 155.

(b) *Se séparent de leur enfant, à l'instant même où leur tendresse lui est le plus nécessaire.* J'étois avec le Philosophe Phavorin, dit Aulugelle, lorsqu'on vint lui dire que la femme d'un de ses plus zélés disciples venoit de mettre au monde un fils. » Allons, dit le » Sage, allons visiter l'accouchée, & féliciter » le père «. C'étoit un Sénateur d'une famille distinguée. Nous y allons tous avec lui, & nous entrons dans la maison, où l'on nous reçoit avec toute la politesse possible. Phavorin, après avoir embrassé le maître du logis, & lui avoir fait son compliment, prit un siège. S'étant ensuite informé comment s'étoit passé l'accouchement, & voyant que la Dame, accablée de fatigue, prenoit quelque repos, il profita de ce moment pour converser plus au long. » Sans doute, dit-il, que votre épouse nourrira ce fils de son lait « ? La mère, qui étoit présente, répondit qu'il falloit ménager

sa fille, & faire venir des nourrices à l'enfant, de crainte qu'après les douleurs de l'enfantement, on n'altérât sa santé; en y ajoutant la charge de nourrir par elle-même. » Ah! Madame, interrompit le Philosophe, laissez, » je vous prie, à votre fille l'honneur d'être » tout-à-fait la mère de son fils; car c'est » n'être mère qu'à moitié, de mettre au monde. » & d'écarter aussi-tôt son fruit loin de soi, » de nourrir de sa propre substance dans ses » entrailles un être qu'on ne voit point, & » quand on le voit, de refuser son lait à un » homme, à un être vivant, qui, par ses premiers cris, implore le secours de sa mère «.

PAGE 161.

(c) *Et les lient en quelque sorte, bien plus qu'ils ne les habillent.* » On prétend que les enfans en liberté pourroient prendre de mauvaises situations, & se donner des mouvemens capables de nuire à la bonne conformation de leurs membres. C'est-là un de ces vains raisonnemens de notre fausse sagesse, & que jamais aucune expérience n'a confirmé. De cette multitude d'enfans, qui, chez des peuples plus sensés que nous, sont nourris dans toute la liberté de leurs membres, on n'en voit pas un seul qui se blesse ni s'estropie; ils ne sauroient donner à leurs mouvemens

la force qui peut les rendre dangereux ; & quand ils prennent une situation violente, la douleur les avertit bientôt d'en changer «. *M. Rousseau.*

» On ne peut pas éviter, en emmaillottant les enfans, de les gêner au point de leur faire ressentir de la douleur ; les efforts qu'ils font pour se débarrasser sont plus capables de corrompre l'assemblage de leur corps, que les mauvaises situations où ils pourroient se mettre eux-mêmes, s'ils étoient en liberté. Les bandages du maillot peuvent être comparés aux corps que l'on fait porter aux filles dans leur jeunesse : cette espèce de cuirasse, ce vêtement incommode qu'on a imaginé pour soutenir la taille, & l'empêcher de se déformer, cause cependant plus d'incommodités & de difformités qu'il n'en prévient «. *M. de Buffon, Histoire Naturelle, tome 4.*

PAGE 164.

(d) *D'habitude que par la suite il puisse se repentir d'avoir contractée.* On peut voir le développement de toutes ces règles dans le Traité de Locke sur l'Education. On peut voir aussi ce qu'il y dit en particulier sur la viande, mais principalement sur les viandes recherchées, les ragoûts, le vin, les liqueurs, par rapport aux enfans ; ainsi que sur les dro-

gues & les médecines qui ne sont pas d'une absolue nécessité. A l'égard du vin, M. de Buffon n'est pas tout-à-fait du même avis que lui. En permettant aux enfans, dit-il, de boire de tems en tems un peu de vin, on préviendroit peut-être une partie du mauvais effet que causent les vers; car les liqueurs fermentées s'opposent à leur génération : elles contiennent fort peu de parties organiques & nutritives, & c'est principalement par son action sur les solides, que le vin donne des forces; il nourrit moins le corps qu'il ne le fortifie : au reste, la plupart des enfans aiment le vin, ou du moins s'accoutument fort aisément à en boire «, *Histoire Naturelle.*

PAGE 169.

(e) *On ne sauroit trop ménager dans un enfant les premières impressions.* » On flatte l'enfant pour le faire taire, on le berce, on lui chante pour l'endormir; s'il s'opiniâtre, on s'impatiente, on le menace; des Nourrices brutales le frappent quelquefois. Voilà d'étranges leçons pour son entrée à la vie !

» Je n'oublierai jamais d'avoir vu un de ces incommodes pleureurs ainsi frappé par sa Nourrice. Il se tut sur le champ; je le crus intimidé. Je me disois, ce sera une ame servile, dont on n'obtiendra rien que par la rigueur. :

Je me trompois ; le malheureux suffoquoit de colère ; il avoit perdu la respiration ; je le vis devenir violet. Un moment après, vinrent les cris aigus ; tous les signes du ressentiment, de la fureur, du désespoir de cet âge, étoient dans ses accens. Je craignis qu'il n'expirât dans cette agitation. Quand j'aurois douté que le sentiment du juste & de l'injuste fût inné dans le cœur de l'homme, cet exemple seul m'auroit convaincu. Je suis sûr qu'un tison ardent, tombé par hazard sur la main de cet enfant, lui eût été moins sensible que ce coup assez léger, mais donné dans l'intention manifeste de l'offenser «. *M. Rousseau.*

Je puis me tromper ; mais il me semble que ce seul exemple répond au systême de M. R. sur l'éducation ; & que si, comme il le dit ailleurs, » une erreur commune à tous » les parens qui se piquent de lumières, est » de supposer leurs enfans raisonnables dès » leur naissance, & de leur parler comme à » des hommes, avant qu'ils sachent parler «, c'en est une aussi de ne pas vouloir employer de bonne heure le premier germe de raison qui est en eux, comme un instrument propre à les rendre un jour raisonnables.

Il est bien vrai que la raison, considérée dans un certain degré de force & de maturité, ne se forme qu'au bout de quelques années,

années, & quand le corps a pris une sorte de consistance. Mais le corps lui-même ne se forme que lentement; & on ne se croit pas dispensé pour cela d'aider à son développement, avant l'âge où il se trouvera, pour ainsi dire, développé tout entier.

Prétendre ne conduire les enfans qu'*en substituant au joug de la discipline un joug bien plus inflexible encore, la dure loi de la nécessité*, c'est oublier qu'entourés d'êtres moraux, & l'étant eux-mêmes par leur nature, ils découvriront mille fois le jour, dans tout ce qui les environne, qu'il y a pour eux un autre empire que celui de la nécessité; & que si, du côté des choses, elle est en un sens une réalité, prise du côté des hommes, elle n'est au fond qu'une chimère.

Ces réflexions n'autorisent pas un autre excès, qui est de trop raisonner avec les enfans, parce que, comme l'observe plus sagement M. Rousseau, » lorsqu'on s'est fait » une loi de leur rendre compte des choses » qu'ils ne sont pas en état d'entendre, ils » attribuent au caprice la conduite la plus » prudente, sitôt qu'elle est au dessus de leur » portée «; mais on peut du moins s'en tenir à ce principe que nous avons posé, de ne leur laisser prendre, autant qu'il se peut, que des idées justes, de les leur donner, dès que l'oc-

casion s'en présente, si elles sont de nature à leur être vraiment utiles ; & de ne leur faire rien éprouver, dès les premiers tems de la vie, qui ne soit raisonnable.

PAGE 170.

(f) *Quoique sans affectation & sans contrainte.* » On oblige un enfant à rentrer en lui-même, on lui ôte toute envie de s'ouvrir, dès qu'on pèse scrupuleusement toutes les syllabes, & que d'un ton magistral on lui demande les raisons de ce qu'il a avancé. Il faut s'y prendre avec beaucoup moins d'art, ou plutôt avec un art bien plus délicat «. *M. Formey.*

PAGE 172.

(g) *Que la liaison, que la comparaison, soit claire, nette & précise.* De même que tout se réduit par rapport au jugement, à consulter fidèlement nos idées, & à ne rien nier ni ne rien affirmer qui ne soit conforme à ce qu'elles nous représentent ; on peut dire qu'à l'égard du raisonnement, il ne s'agit que de considérer avec attention, premièrement les principes d'où l'on part, & secondement la liaison immédiate qui se trouve entre les différentes idées qui nous conduisent à la conclusion ; afin de ne rien enfermer dans la conséquence, qui ne se trouve exactement dans

ses idées dont elle émane, & de ne pas donner plus d'autorité, plus de force, ni plus d'étendue au résultat que nous tirons de la combinaison de nos idées, que n'en ont les idées elles-mêmes, & la liaison qui est entre elles. Avec cette attention, on peut se mettre à couvert de l'illusion des faux raisonnemens, & parvenir très-sûrement à la vérité, sans connoître en aucune manière les figures & les règles d'Aristote. *Voyez la Clef des Sciences, première partie, chapitre 3 ; & Locke, Essai sur l'entendement humain, liv. 4, chap. 17, §. 4, & suivans.*

PAGE 173.

(h) *Joindre l'agrément & les images aux leçons qu'on veut lui donner.* Cette règle de rendre l'instruction agréable à un enfant, doit être sans exception. Il faut même que, dès le premier moment où l'on aura jugé convenable de lui apprendre à lire, on lui en ait fait un amusement & un plaisir. On y aura réussi, premièrement, si l'on ne s'y est pas pris trop tôt (Voyez M. Fleury, *Traité des Etudes, page* 172.) : secondement, si l'on a excité à cet égard son émulation, & qu'on lui ait fait sentir pour le moment même tout l'avantage qu'il peut en retirer. Rien n'est plus naturel & mieux pensé que ce que dit à ce sujet M.

Rousseau. » On se fait une grande affaire de chercher les meilleures méthodes d'apprendre à lire ; on invente des bureaux, des cartes ; on fait de la chambre d'un enfant un atelier d'Imprimerie. Locke veut qu'il apprenne à lire avec des dés. Ne voilà-t-il pas une invention bien trouvée ? Quelle pitié ! Un moyen bien plus sûr que tous ceux-là, & qu'on oublie toujours, est le désir d'apprendre. Donnez à l'enfant ce désir, puis laissez-là vos bureaux & vos dés ; toute méthode lui sera bonne. L'intérêt présent ; voilà le grand mobile, le seul qui mène sûrement & loin un enfant «.

PAGE 176.

(i) *Le cercle ennuyeux de langues toujours barbares pour des oreilles qui n'y sont point accoutumées, &c.* » J'ai fait voir, dit M. l'Abbé Fleury, dans son *Traité des Etudes*, *chap. 22*, que cette méthode a commencé, du tems que le Latin étoit vulgaire, & que la Grammaire Grecque, qui est la première que nous connoissons, a été faite aussi par des Grecs. Ainsi, pour imiter ces Anciens, que nous estimons avec tant de raison, il faudroit étudier la Grammaire en notre langue, avant que de l'étudier en une autre «.

PAGE 184.

(k) *Frappé d'un spectacle si nouveau pour lui.*

Un Auteur moderne, souvent cité dans ces notes, prétend que ce spectacle ne fera aucune impression sur un enfant. J'en conviens, dès qu'on n'observera pas les gradations; mais qu'on les ménage, comme on doit le faire; que l'esprit de l'enfant soit préparé comme il doit l'être; & pour peu qu'il soit capable de sentiment & de réflexion, je ne craindrai pas de garantir l'effet qu'un tel spectacle doit produire.

PAGE 186.

(l) *Ne sera-ce que son Dieu & sa Religion que l'on exigera que tu lui laisses oublier?* Non seulement il importe que l'on apprenne la Religion aux enfans, mais je suis convaincu qu'il faut de bonne heure la leur faire apprendre par principes, quoique d'une manière historique; leur en faire connoître par degrés les preuves & les fondemens; & prévenir par-là, pour un âge plus avancé, les dangers de la séduction, ou les suites presque également funestes d'une foi languissante & peu éclairée. On peut se servir pour cet objet, du petit *Catéchisme des fondemens de la Foi*, par M. l'Abbé Aimé, ou d'un excellent Ouvrage de M. Beauzée, de l'Académie Françoise, qui a pour titre, *Exposition abrégée des Preuves historiques de la Religion Chrétienne*, & dont on ne

sauroit trop désirer la réimpression. On a aussi pour les jeunes gens un *Catéchisme de l'âge mûr*. On a le *Poëme de la Religion*, de M. Racine, qui unit les charmes de la Poésie à la force du raisonnement. On a enfin, à la portée de tous, le *Discours sur l'Histoire Universelle* de M. Bossuet. Et puissent ces Lettres que nous publions, offrir à la Jeunesse de l'un & de l'autre sexe, des secours qui lui soient plus propres encore, & qui suppléent à ce que ne peut lui donner l'éducation du Collége ou du Couvent, quelque respectable, & souvent même quelque nécessaire qu'elle soit d'ailleurs !





LETTRE IV.

*De la Comtesse au Marquis de Valmont **.

VOUS m'avez fait trouver dans vos dernières Lettres, ô le meilleur des pères, toute la consolation que j'en attendois ! c'est sur-tout en me ramenant aux desseins de Dieu sur moi dans les peines qu'il m'envoie, que vous m'avez rendu la force dont j'avois besoin pour les supporter. Ah ! qu'on est malheureux quand on souffre, & qu'on n'est pas éclairé & soutenu par la Religion ! Par-tout elle est grande, elle est belle, & digne de nos hommages ; mais c'est dans les afflictions qu'elle parle le plus fortement à notre cœur, & qu'on en sent le mieux tout le

* L'Editeur usant presque par-tout de la permission qu'il s'est réservée dans l'Avertissement, a cru devoir donner un peu plus de force au style que Madame de Valmont emploie dans cette Lettre, qui, de sa part, est une effusion de cœur, bien plus qu'une Lettre de raisonnement.

prix. Tandis que l'infortuné qui ne la connoît pas, cherche loin d'elle de vains ſoulagemens, qui ne font qu'augmenter ſa ſenſibilité & qu'aigrir ſes douleurs; tandis que le faux ſage, forcé de dépouiller en ſecret cette fermeté dont il ſe pare, s'abat & ſe décourage : l'ame ſimple & fidèle, inſtruite ſur les mérites & les avantages qui accompagnent les ſouffrances, ſe relève, & en tire ſon ſalut & ſa gloire : elle y puiſe d'importantes leçons; &, encouragée par les plus puiſſans motifs, elle s'y exerce aux plus grandes vertus. Auſſi les ſouffrances ſont-elles le triomphe de la Religion.

Depuis que vous m'avez tenu le même langage qu'elle, je me ſens plus tranquille. Dans ces momens encore où la nature frémit, où l'amour mépriſé ſe déſole & s'irrite, où ma raiſon s'égare & retombe éperdue, j'ai recours au remède le plus sûr tout à la fois & le plus prompt. Je me jette aux pieds du Très-Haut; j'épanche devant lui mon cœur; je lui dis : » Vous êtes juſte, Seigneur; vous » permettez l'égarement paſſager d'un

» époux que j'idolâtrois peut-être, & ſur » lequel j'avois trop compté ; ce n'étoit » pas aſſez pour moi de l'aimer, hélas ! » je l'adorois, & vous m'en puniſſez. » Achevez de rectifier, d'épurer un pen- » chant, qui, dans ſon excès, tendoit à » m'éloigner de vous ; mais après cette » épreuve, rendez-moi, rendez-vous à » vous-même le cœur de mon mari « ! A peine ai-je prié, déjà le calme renaît en moi, & mon ame reprend au même inſtant une force nouvelle.

Mon père ! pourquoi faut-il qu'il y ait des hommes aſſez aveugles ſur leurs propres intérêts, aſſez ennemis des nôtres pour ſe priver & pour vouloir nous priver avec eux de toute reſſource ? Valmont lui-même, en m'affligeant par ſon inconſtance, m'afflige encore plus par les doutes qu'il s'obſtine à porter en moi & dans tous ceux qui l'environnent. » A quoi bon, nous dit-il, vous » épuiſer en des vœux ſtériles, & fati- » guer le Ciel par vos cris ? Vils atômes ; » le Seigneur s'abaiſſera-t-il juſqu'à dai- » gner vous entendre ? ou ſi, du haut

» de sa majesté, il prête l'oreille à vos
» prières, interrompra-t-il pour vous le
» cours des évènemens, & changera-t-il
» en votre faveur les loix qu'il a dictées ?
» S'il y a une Providence (car mainte-
» nant c'est toujours ainsi que parle Val-
» mont), c'est seulement une Providence
» universelle, qui se contente de prési-
» der au tout, qui agit par des loix gé-
» nérales, & qui n'admet d'exceptions
» pour personne «.

Que ce langage est différent du vôtre ! quelles désolantes maximes ! & que je serois à plaindre, si je pouvois les adopter un seul moment ! Hélas ! une pareille Providence, que seroit-elle à mes ieux que la plus dure fatalité ? Mais heureusement je ne me sens point née pour une telle philosophie, & ma foi me met à l'abri de ces tristes & dangereux systêmes. Eh quoi donc, est-ce là même le cri de la nature, & ce que nous dicte la raison ? Atôme, tant qu'il leur plaira, je puis dire à Dieu : » Vous êtes mon père; vous
» avez gravé en moi votre image; vous
» m'avez liée à vous par les rapports les

» plus vrais ; vous m'avez donné un en-
» tendement pour vous connoître, un
» cœur pour vous aimer, & qui ne peut
» être heureux qu'en vous aimant : com-
» ment vous serois-je indifférente ! & est-
» il quelque distance qui ne puisse être
» rapprochée par l'amour « ?

Qu'on suppose l'univers aussi immense qu'on le voudra, l'homme aussi petit qu'il sera possible de l'imaginer ; qu'on le place, cet homme, dans quelque coin du monde que ce puisse être ; que, malgré l'harmonie de tous les corps célestes & l'ordre constant de leur marche rapide, on envisage autour de lui la nature stupide & muette ; qu'on le considère lui seul connoissant, admirant son Créateur, se confiant dans sa bonté, rendant hommage à ses perfections, s'unissant à lui par l'amour, appercevant Dieu dans tout ce qu'il voit, jugeant de sa grandeur & de son infinité par tout ce qui échappe à sa foible vue, faisant servir à sa gloire ce qu'il connoît & ce qu'il ignore, le louant également des biens qu'il en reçoit, & des maux qu'il éprouve :

sera-t-il dans tout cet univers matériel & sensible, un objet plus digne de l'attention du souverain Etre, & des soins de sa Providence?

Dieu est grand, sans doute; mais dérogera-t-il à sa grandeur, en s'occupant des êtres qu'il a formés? sera-t-il moins l'Etre suprême, en veillant sur moi, qu'il ne l'étoit en me créant? Eh, depuis quand une bonté constante & sage avilit-elle la majesté? Ce Dieu si grand peut-il ne pas m'entendre? & s'il m'entend, peut-il être insensible à mes gémissemens? Que dis-je? n'est-ce pas lui qui les forme en moi *? D'où me vient ce

* » Dieu n'a nul besoin de nos sacrifices & » de nos prières, mais nous avons besoin de » lui en faire, dit M. de Voltaire; son culte » n'est pas établi pour lui, mais pour nous «. Ajoutons cependant, que, s'il est nécessaire que nous priions Dieu, pour réclamer son secours, aider notre foiblesse, & soulager nos misères; il est juste aussi que nous le priions, pour avouer sa grandeur, reconnoître ses bienfaits, & lui faire hommage de notre dépendance. Ainsi, sans avoir besoin de nous,

ſentiment ſi prompt, qui, au moindre péril, me fait lever les ieux vers le Ciel, & invoquer un Etre tout puiſſant qui préſide à mes jours? d'où vient-il, ſi ce n'eſt de l'Auteur même de la Nature? Ce cri, qui s'élève en nous, preſque en dépit de nous-mêmes, l'incrédulité ne peut l'étouffer entièrement; & combien n'eſt-il pas de momens dans la vie, où elle y revient malgré elle? Si Dieu n'agit que par des loix abſolues & univerſelles, ſi tout tient à un deſtin inévitable & à un enchaînement de cauſes devenu néceſſaire; pourquoi ce concert admirable de tous les hommes, qui, ſans aucun pacte entre eux, & par un inſtinct purement naturel, dans tous les tems, dans tous les lieux, s'accordent à ſolliciter les ſecours d'en haut? Ah! mon père, la prière n'eſt-elle pas un hommage que l'Univers entier rend à la vigilance & aux ſoins particuliers de la Providence?

---

il eſt dans l'ordre en effet, que Dieu exige notre culte, pour nous-mêmes, & pour ſa propre gloire.

Il ne faut en effet qu'un peu d'attention sur nous-mêmes, pour reconnoître combien elle veille sur chacun de nous. Aussi le premier châtiment de ceux qui la combattent, est, au milieu de leurs peines, d'oublier qu'elle existe. Que ceux-là donc qui s'imaginent n'en avoir rien reçu, se croyent en droit de n'en rien attendre : pour moi je lui dois trop, pour refuser un seul instant de me reposer sur elle. Eh, quel est l'homme dont la vie ne soit un tissu de faits qui déposent en sa faveur ? Dans la société, dans nos familles, en nous-mêmes (*a*), par-tout on la retrouve ; &, dans le monde moral comme dans le monde physique, les loix générales n'expliqueront jamais assez bien, ni cet ordre constant que mille causes tendent à détruire, ni la conservation des êtres particuliers.

La Providence, disent-ils, se borne à présider au tout : mais ce tout, quel qu'il soit, n'en fais-je pas partie ? Et que deviendroit l'ensemble, s'il falloit négliger les parties qui le composent ? Des loix générales peuvent-elles suffire aux be-

ſoins, aux vœux, aux paſſions, & à toute la conduite ſi peu uniforme, ſi peu conſtante, d'un être moral, d'un être intelligent & libre tel que moi? En coûteroit-il trop à celui dont l'œil meſure tous les eſpaces, dont la main puiſſante imprime le mouvement à tous les êtres, & le reproduit à chaque inſtant, de veiller ſur moi, comme ſur le monde entier? Et craint-on que ce ſoin bienfaiſant n'excède ſes forces, & ne partage ſon attention?

» Mais ce ſeroit ſoumettre ſes loix à » des exceptions, à des variations per» pétuelles «. Grands Philoſophes! votre ſageſſe va donc circonſcrire celle de l'Etre ſuprême, & règler ſon pouvoir! ſes loix aſſujetties aux vôtres, ne pourront donc renfermer à ſon gré les exceptions conformes à nos beſoins ainſi qu'à ſa bonté, & les faire rentrer dans la règle! cette volonté unique qui a fait l'Univers, & qui le conſerve, n'a donc pu embraſſer les cas particuliers, & nous ménager des reſſources dans nos misères? O hommes! meſurerez-vous toujours les opérations

& les vues de l'Etre infini, sur votre impuissance, & sur la foiblesse de vos lumières ? Vous faites de la Divinité un Dieu sourd, aveugle, indolent ; vous en faites ou un être insensible, ou un être impuissant comme vous ; & vous prétendez encore honorer sa grandeur !

Mon père, disons-le avec vérité, ils éloignent d'eux le plus qu'ils peuvent un Dieu, dont la seule idée les importune ; & ils ne le dispensent si volontiers de ses soins, que pour qu'il daigne à son tour les dispenser de leur obéissance. Mais en attendant qu'ils éclaircissent leurs doutes & qu'ils abjurent leurs erreurs, ils ôtent à la vertu son appui le plus solide, au vice son frein le plus puissant, au malheureux sa ressource & sa consolation la plus réelle ; ils ébranlent la foi des peuples, qui repose sur le sentiment universel & les saintes notions de la Providence ; ils énervent toute la force des conventions, & ils renversent les fondemens de la société toute entière.

Ah ! que l'Evangile, dans sa noble simplicité, m'instruit bien mieux que

tout leur ſavoir ! Qu'en ſortant d'avec eux ; j'ouvre ce divin livre avec joie ! Qu'un ſeul mot de la ſouveraine ſageſſe en dit bien plus à ma raiſon, & à mon cœur, que les vains diſcours de ces Sages du monde ! Et qu'il m'eſt doux d'apprendre d'elle, » qu'elle dirige tous les » évènemens ; qu'elle fait ſortir du mal » même, le bien de ceux qui lui ſont » chers ; qu'elle m'accompagne dans les » tribulations ; qu'elle ne ſouffrira point » que je ſois tentée au deſſus de mes » forces ; & qu'un ſeul cheveu ne peut » tomber de ma tête, ſans qu'elle le per- » mette « ! Ainſi éclairée de ſes précieuſes lumières, je la bénis de tous les biens que je tiens d'elle ; je l'adore dans toutes les épreuves qu'elle me fait ſubir ; & je ſuis aſſurée que, tant que je lui ſerai ſoumiſe, elle fera tourner à mon avantage ce qui y paroiſſoit le plus contraire.

C'eſt là ce qui ſoutient mon eſpoir. Je ne ceſſe d'ailleurs, en priant pour moi-même, de prier pour Valmont ; & comme je ſais au nom de qui je prie, & ſur quelles promeſſes je me fonde, je

ſuis bien éloignée de déſeſpérer de ſon retour. Cependant rien ne me l'annonce encore. A mon égard il eſt toujours plus froid; vis-à-vis de Senneville, il eſt contraint & réſervé : mais ſes inquiétudes, ſes empreſſemens le décèlent; & ſa paſſion perce à travers le voile dont il la couvre. Où en eſt-il ſur ce point ? Eſpère-t-il la vaincre ? A-t-il réſolu d'y céder ? C'eſt, malgré l'intérêt que j'y prends, ce que je ne puis démêler.

Ma bonne amie devient pour moi auſſi difficile à deviner; elle eſt elle-même de jour en jour plus rêveuſe, plus retenue, & moins gaie qu'auparavant. Ce qui me raſſure, c'eſt qu'elle l'eſt beaucoup moins encore avec tout autre qu'avec moi; Valmont ſur-tout l'embarraſſe, & ſemble la chagriner. Auroit-elle découvert ſon amour ?... S'appercevroit-elle avec effroi, qu'elle y devient ſenſible ?... ou ne s'en feroit-elle une peine que par rapport à moi ? Elle m'aime aſſez, elle a le cœur aſſez bon, pour que je m'arrête à cette dernière penſée. L'aimable enfant ! ſi ma conjecture eſt vraie, combien elle doit

souffrir ! Ses complaisances, ses caresses augmentent à mesure que le Comte me témoigne plus d'indifférence. On diroit qu'elle veut me rendre, à force de soins & d'amitié, ce que mon mari m'ôte de sa tendresse, & me fait perdre de joie & de douceurs par son inconstance. Elle se fait violence maintenant, pour me cacher sa peine ; je me la fais également, pour lui dérober la mienne ; & je crains bien que nous ne souffrions doublement du chagrin que chacune de nous deux cause à l'autre, sans le vouloir.

Le Comte est forcé de suivre le Roi à S.... G...., & de se séparer de nous pour un peu de tems. Je ne sais quel effet cette absence produira sur lui, & j'en attends les suites avec impatience. Puisque vous avez déjà daigné vous prêter à celle que je vous ai fait paroître comme épouse & comme mère, achevez votre ouvrage ; continuez à flatter ainsi ma tendresse & ma douleur : parlez-moi encore de mes enfans, de ces gages précieux que j'ose attendre du plus fidèle amour. Puisse celui que je porte dans

mon ſein, recueillir le fruit de vos ſages leçons! Après m'avoir appris à former ſon corps & ſon eſprit, apprenez-moi ſur-tout à former ſon cœur. Mon père! il vous devra bien plus qu'à moi, puiſque s'il me doit la vie, il vous ſera redevable du bonheur de bien vivre.

NOTES.

PAGE 206.

(a) *DANS la ſociété, dans nos familles, en nous-mêmes, par-tout on la retrouve.* » Si nous pouvions méconnoître la Providence dans le ſpectacle de ce vaſte Univers, nous la retrouverions en nous. Sans chercher des raiſons qui nous fuient, ouvrons l'oreille à la voix intérieure qui cherche à nous inſtruire. Nous ſommes l'abrégé de l'Univers, & en même tems nous ſommes l'image du Créateur. Si nous ne pouvons contempler ce grand original, contentons-nous de le contempler dans ſon image : nous ne pouvons jamais mieux le trouver que dans les portraits où il a voulu ſe peindre lui-même. Si je me replie ſur moi-même, je ſens en moi un principe qui penſe, qui juge, qui veut : je trouve de plus, que

je ſuis un corps organiſé, capable d'une infinité de mouvemens variés dont les uns ne dépendent point du tout de moi; les autres en dépendent en partie; & les autres me ſont entièrement ſoumis. Ceux qui ne dépendent point de moi, ſont, par exemple, la circulation du ſang & celle des humeurs, d'où procèdent la nutrition & la formation des eſprits animaux : ce mouvement ne peut être interrompu par un acte de ma volonté; & je ne puis ſubſiſter, ſi quelque cauſe étrangère en interrompt le cours. J'en trouve d'autres chez moi, auſſi indépendans de ma volonté, que la circulation du ſang; mais que je puis ſuſpendre pour un moment, ſans bouleverſer toute la machine : tel eſt, entre autres, celui de la reſpiration, que je puis arrêter quand il me plaît, mais non pas pour long-tems, par un ſimple acte de ma volonté, ſans le ſecours de quelques moyens antérieurs.

» Enfin il y a en moi certains fluides errans dans tous les divers canaux dont mon corps eſt rempli, mais dont je puis déterminer le cours, par un acte de ma volonté. Sans cet acte, ces fluides, que j'appellerai les eſprits animaux, coulent, par leur activité naturelle, indifféremment dans tous les vides & dans tous les canaux qu'ils rencontrent ouverts, ſans affecter un lieu particulier, plutôt qu'un autre,

semblables à des serviteurs qui se promènent négligemment, en attendant l'ordre de leurs maîtres; mais, selon mes désirs, ils se transportent dans les canaux particuliers, à proportion du besoin plus ou moins grand, dont je suis le juge. Je vois dans ce que je viens de trouver chez moi, une image naïve de tout cet Univers. Nous y distinguons des mouvemens règlés & invariables, d'où dépendent tous les autres, & qui sont à l'Univers comme la circulation du sang dans le corps humain: mouvemens que Dieu n'arrête jamais, non plus que l'homme n'arrête celui de son sang; avec cette différence, que c'est en nous un effet de notre impuissance; & en Dieu celui de son immutabilité. Nous comparerons donc les mouvemens généraux de nos corps, qui ne dépendent point de nous, aux loix générales & immuables que Dieu a établies dans la matière. Mais comme nous trouvons en nous de certains mouvemens, quoiqu'indépendans de nous, dont nous pouvons pourtant suspendre le cours pour quelques momens, comme celui de la respiration; aussi conçois-je dans cet Univers des mouvemens très-règlés, qui procèdent des mouvemens généraux, que Dieu peut suspendre quelque tems, sans porter préjudice à ce bel ordre dont toutefois il changeroit

l'économie, si cette suspension duroit trop long-tems. Tel est celui du soleil & de la lune, que Dieu arrêta, pour donner le tems à Josué de remporter une entière victoire sur les ennemis de son peuple. Enfin, je trouve dans la nature, aussi bien que chez moi, une quantité immense de fluides de plusieurs espèces, répandus dans tous les pores & les interstices des corps, ayant du mouvement en eux-mêmes, mais un mouvement qui n'est pas entièrement déterminé de tel ou tel côté par les loix générales, qui sont en partie comme vagues & indéterminées : ce sont ces fluides qui sont à la nature ce que sont les esprits animaux au corps humain ; esprits nécessaires à tous les mouvemens principaux & indépendans de nous, mais soumis outre cela à exécuter nos ordres.

» Par ces principes que je viens de poser, il est maintenant aisé de comprendre comment Dieu a pu établir des loix fixes & inviolables du mouvement, & gouverner pourtant le monde par sa providence. Quoi! j'aurai le pouvoir de remuer un bras, ou de ne pas le remuer, de me transporter dans un certain lieu, ou de ne pas le faire, d'aider un ami ou de ne le pas aider ; & Dieu, qui a disposé toutes choses avec une sagesse & une puissance infinies ; & de qui je tiens ce pouvoir, se sera lui-même privé d'agir par des volontés particulières ? Je puis

aider mes enfans, les punir, les corriger, leur procurer du plaisir, ou les priver de certaines choses selon ma prudence; je puis, par ma prévoyance, prévenir les maux & les accidens qui peuvent leur arriver, en ôtant de dessous leurs pas ce qui pourroit occasionner leur chute. Ce que je puis faire pour mes enfans, je le puis aussi pour mes amis. Je sais qu'un ami se dispose à faire une action qui peut lui procurer de fâcheuses affaires; je cours sur les lieux, je le préviens & je l'empêche, par mes sollicitations, d'exécuter ce qu'il avoit dessein de faire. Pendant ma promenade, je vois devant moi un aveugle qui va tomber dans un fossé, croyant suivre le chemin; je précipite mes pas; je prends cet aveugle par le bras, & je l'arrête sur le penchant de sa chute: n'est-ce pas là une providence en moi? Par combien d'autres réflexions pourrois-je le prouver?

Or, ce que je sens en moi, irai-je le refuser à la Divinité? Notre providence n'est qu'une image imparfaite de la sienne. Il est le père de tous les hommes, ainsi que leur Créateur; il punit, il châtie, il prévoit les maux; il les fait quelquefois sentir à ses enfans. Il se dispose au châtiment; mais notre repentir calme sa colère, & éteint entre ses mains la foudre qu'il étoit prêt à lancer. Sa providence ne s'est pas

bornée

bornée à établir des loix de mouvement, selon lesquelles tout se meut, tout se combine, tout se varie, tout se perpétue. Ce ne seroit là qu'une providence générale. S'il n'avoit créé que de la matière, ces loix générales auroient suffi pour entretenir l'Univers éternellement dans le même ordre, tant sa profonde sagesse l'a rendu harmonieux ; mais, outre la matière, il a créé des êtres intelligens & libres, auxquels il a donné un certain degré de pouvoir sur les corps : ce sont ces êtres libres qui engagent la Divinité à une providence particulière ; c'est celle-ci qui fait une des parties les plus intéressantes de la Religion : examinons si les principes que nous avons posés en détruisent l'idée.

» Si je conçois l'Univers comme une machine, dont les ressorts sont engagés si dépendamment les uns des autres, qu'on ne peut retarder les uns sans retarder les autres, & sans bouleverser tout l'Univers : alors je ne concevrai d'autre providence que celle de l'ordre établi dans la création du Monde, que j'appelle providence générale. Mais j'ai bien une autre idée de la nature. Les hommes, dans leurs ouvrages même les plus liés, ne laissent pas de les faire tels, qu'ils peuvent, sans renverser l'ordre de la machine, y changer bien des choses. Un horloger, par exemple,

a beau engager les roues d'une montre, il eſt pourtant le maître d'avancer ou de reculer l'aiguille comme il lui plaît; il peut faire ſonner un réveil plus tôt ou plus tard, ſans altérer les reſſorts & ſans déranger les roues: ainſi, vous voyez qu'il eſt le maître de ſon ouvrage, particulièrement ſur ce qui regarde ſa deſtination. Un réveil eſt fait pour indiquer les heures, & pour réveiller les gens dans un certain tems; c'eſt juſtement ce dont eſt maître celui qui a fait la montre. Voilà préciſément l'idée de la providence générale & particulière. Ces reſſorts, ces roues, ces balanciers; tout cela en mouvement fait la providence générale, qui ne change jamais, & qui eſt inébranlable: ces diſpoſitions du réveil & du cadran, dont les déterminations ſont à la diſpoſition de l'ouvrier, ſans altérer ni reſſorts ni rouages, ſont l'emblême de la providence particulière. Je me repréſente cet Univers comme un grand fluide, à qui Dieu a imprimé le mouvement qui s'y conſerve toujours. Ce fluide entraîne les planètes par un courant très-réglé & par un mouvement ſi uniforme, que les Aſtronomes peuvent aiſément prédire les conjonctions & les oppoſitions: voilà la providence générale. Mais dans chaque planète, les parties de ces premiers élémens n'ont point de mouvement

réglé : elles ont, à la vérité, un mouvement perpétuel, mais indéterminé, se portant où les passages sont les plus libres : semblables à ces rivières qui suivent constamment leur lit, mais dont une partie des eaux se répand à droite & à gauche, au travers des pores de la terre, suivant le plus ou le moins de fabilité du terroir qu'elles pénètrent. C'est cette matière de premier élément, que Dieu détermine par des volontés particulières, suivant les vues de sa sagesse & de sa bonté ; ainsi sans rien changer dans les loix primitives établies par la Divinité, il peut régler tous les évènemens sublunaires occasionnellement, selon les démarches des êtres libres qu'il a mis sur la terre ou dans les autres planètes, s'il y en a d'habitées.... Mais comment Dieu, dit l'Adversaire de la Providence, peut-il embrasser la connoissance & le soin de tant de choses à la fois ? Parler ainsi, c'est oublier la grandeur, l'infinité de Dieu. Y a-t-il quelque répugnance à admettre dans un Etre infini une connoissance sans bornes & une action universelle ? Nous-mêmes, dont l'entendement est renfermé dans de si étroites bornes, ne sommes-nous pas témoins tous les jours de l'artifice merveilleux qui rassemble une foule d'objets sur notre rétine, & qui en transmet les idées à l'ame ? N'éprouvons-nous pas plusieurs

sensations à la fois ? Ne mettons-nous pas en dépôt dans notre mémoire une quantité innombrable d'idées & de mots qui se trouvent, au besoin, dans un ordre & avec une netteté merveilleuse ? Et comme il y a diverses nuances de gradations entre les hommes, & qu'un Idiot de Paysan a beaucoup moins d'idées qu'un Philosophe du premier ordre ; ne peut-on pas concevoir en Dieu toutes les idées possibles au plus haut degré de distinction » ? *Encyclopédie*, ancienne Edition, au mot *Providence.*





LETTRE XII.

Du Marquis de Valmont à la Comtesse.

JE te félicite, chère Emilie, des ressources que tu puises dans ta foi, & de la sagesse des réflexions par lesquelles tu sais te prémunir contre les vains sophismes de l'irréligion. A ton tour félicite-moi, ma fille; j'ai trouvé un ami. J'ai fait plus, j'ai trouvé un instituteur pour tes enfans. Je ne te dictois pour eux des préceptes qu'en tremblant, & je me défiois encore plus de ceux qu'il me restoit à te donner. Je craignois toujours que la pratique, seule épreuve véritablement sûre d'une éducation raisonnable, ne vînt à contrarier, dans les choses même les plus légères, mes réflexions & mes principes; &, quoi qu'en puisse dire l'esprit philosophique, j'eusse mieux aimé, je crois, n'être en ce genre que l'écho des opinions vulgaires, que d'être un homme à paradoxes. Le risque m'eût paru moins grand; &, sans des motifs bien essentiels,

de deux routes dangereuses, s'il falloit choisir, je choisirois du moins celle qui seroit la plus frayée, & dont je connoîtrois le mieux l'issue. Qu'on admire tant qu'on voudra ces génies fiers & transcendans, qui, s'élevant bien au dessus de la raison commune, prennent pour règle de la vérité le contre-pied de tout ce qu'elle enseigne aux autres hommes; plus timide & plus foible, je te l'avoue, ma fille, je me croirois plus en sûreté d'être moins sage avec tout le monde, que de l'être seul par opposition à tous les autres.

Je n'aurai point ici de semblable péril à courir: je ne te vais répéter que les leçons de l'expérience. Eh, que celui dont je les tiens me les a rendues douces & persuasives! Ecoute mon histoire; puisse-t-elle, ma chère Emilie, t'intéresser comme moi!

Toujours ami de la nature, j'avois choisi un jour serein pour aller seul, en méditant sur ses charmes, m'enfoncer dans la forêt prochaine. Je suivis, pour y arriver, les rives fleuries d'un ruisseau,

qui m'y conduifoit en ferpentant. Déjà le gazouillement de fes eaux, la verdure & la fraîcheur qui régnoient fur fes bords, avoient comme enchanté mon efprit & mes fens; mais, à l'entrée de la forêt, j'éprouvai une émotion plus vive encore, & un fentiment plus profond. Le filence & l'obfcurité des bois; des fapins dont la tige rougeâtre s'élançoit vers le ciel; des chênes antiques, qui de leur tête altière fembloient toucher les nues; des troncs d'arbres que la hache avoit refpectés, mais qui, dépouillés de leurs branches, avoient cédé à l'effort des tems, & menaçoient la terre de leur chute; des routes tortueufes, à travers des buiffons épais que d'autres arbres plus élevés couvroient de leur ombre, tous ces objets réunis m'imprimèrent un faififfement fecret, une je ne fais quelle horreur, qui avoit cependant pour moi quelque chofe d'admirable & de divin. Il me fembloit, au milieu de ce filence & dans cette forêt fombre, que la majefté du Très-Haut, que le Dieu de la nature parloit d'une voix plus touchante

& plus forte à mon cœur. Je m'assis, pour me recueillir tout entier, & me livrer sans réserve à un sentiment si délicieux. J'en jouissois, lorsque tout à coup le bruit des feuilles dans les buissons voisins suspendit malgré moi le cours de mes réflexions, & me força de tourner la tête. J'apperçus un homme à peu près de mon âge, mais qui n'avoit rien perdu des graces de la jeunesse & de la vigueur de l'âge mûr. Sans être grand, il avoit un port noble; son maintien étoit assuré; la sérénité brilloit sur son front; la majesté & la bienfaisance étoient peintes dans ses regards; des cheveux blancs ornoient sa tête. Il tenoit un livre à demi-fermé entre les mains: c'étoient les aventures de Télémaque; & il sourioit agréablement aux douces idées que les conseils de la sagesse & les images de la vertu avoient fait naître en lui. Il suivoit une route étroite, & s'avançoit vers moi. Je me levai pour aller à sa rencontre: il m'apperçut à son tour, & sa surprise parut égale à la mienne. Un penchant réciproque nous

portoit l'un vers l'autre : l'abord fut également facile des deux parts ; & à peine eut-il parlé, que je le reconnus pour le Comte de Veymur, qui avoit fait sous moi plusieurs campagnes avec toute l'intelligence & la bravoure d'un Officier digne des plus grandes récompenses. Il vivoit retiré avec toute sa famille dans un petit bien, où, n'ayant pour société que son frère, sa sœur, sa femme, & ses enfans, il ignoroit ma disgrâce & mon exil, comme j'ignorois sa retraite. Nous eûmes bientôt renouvelé notre ancienne connoissance : il me fit promettre que dès le lendemain j'irois le voir dans ce qu'il appeloit son hermitage. Sa présence avoit fait revivre en moi le désir de la société & le besoin d'un ami, le premier de tous les besoins pour un cœur sensible. Le croirois-tu, ma fille? ici, pour la première fois, le tems me parut long jusqu'au moment de mon départ. Je l'avançai le plus qu'il me fut possible, & j'arrivai enfin.

Mais quel enchantement pour moi, lorsque je me trouvai au sein d'une fa-

mille, où tout respiroit l'honnêteté, la candeur, l'innocence, & la paix ! là je vis réunis des mœurs simples & des manières prévenantes, la politesse & la franchise, la décence & les agrémens, le travail & les doux plaisirs, la sagesse & la liberté. Madame de Veymur me reçut avec cet air ouvert & engageant, qui tient un juste milieu entre la politesse froide & réservée dont on use envers de nouvelles connoissances, & cet accueil trop aisé qui ne sied bien qu'avec d'anciens amis. Elle n'étoit plus dans cet âge où l'on plaît par la figure & par les attraits; mais elle sera long-tems encore dans celui où l'on intéresse par les grâces & les sentimens. Une physionomie heureuse qui porte l'empreinte de la vertu; un caractère de douceur répandu sur tous ses traits; quelque chose de vif & d'animé qui le fait ressortir davantage; ce ton de noblesse & de grandeur, qui, dans sa simplicité même, annonce l'élévation de l'ame plus encore que celle du rang ou de la naissance; des qualités solides, ornées de ces agrémens dont le

charme est bien plus vrai que celui de la beauté, & subsiste quand elle s'efface; des connoissances sans un air d'érudition; de l'expression sans jargon, sans emphase, telle qu'est l'expression de la nature; de l'esprit sans paroître le savoir, & moins encore d'esprit que de raison; voilà, ma fille, ce que je remarquai dans Madame de Veymur. Son caractère étoit d'ailleurs parfaitement assorti à celui de son mari; il tempéroit ce que le caractère de celui-ci auroit eu de trop ardent peut-être sans cet heureux mélange. L'un avoit en sa faveur l'ascendant du sexe, de l'âge, & de l'expérience; l'autre avoit pour elle cette force secrète, mais victorieuse, de la douceur & de la persuasion. On voyoit bien qui étoit le chef; mais on ne pouvoit pas dire qui des deux étoit le maître. Rien ne ressentoit la domination & l'empire. L'union des volontés bannissoit la contrainte, & la raison toute seule tenoit lieu de l'autorité.

Voici, dit le Comte, en me la présentant, celle qui fait le charme de ma vie: puissent ses entretiens & les miens

ſoulager les ennuis de la vôtre, ou en augmenter les douceurs ! j'ai épouſé ma femme par inclination ; mais le reſpect & l'eſtime ayant précédé l'amour, ils ont ſurvécu l'un & l'autre à l'ardeur de ſes premiers feux, & ont mis à la place un tendre attachement que rien n'eſt capable d'altérer. Voici mes filles, me dit-il encore ; car le Ciel, qui m'avoit accordé un fils, me l'a enlevé preſque auſſi-tôt : vous verrez dans peu le reſte de ma famille. Ses filles m'enchantèrent preſque autant que leur mère. La décence & la ſimplicité de leur parure ; la modeſtie de leur maintien ; l'ingénuité qui régnoit dans leurs diſcours, & qui y aſſaiſonnoit la raiſon ; leur accord, leur union entre elles ; leur activité, leur empreſſement à voler au moindre ſigne ; à prévenir les volontés de ceux qui paroiſſoient en quelque ſorte n'avoir d'autre volonté que la leur ; leur application conſtante à des ſoins ou à des travaux faits pour leur âge & pour leur ſexe, & qui annonçoient déjà pour l'avenir des mères de famille dignes de remplacer la leur, ſi malheu-

reuſement elles venoient à la perdre ; quelques talens agréables, deſtinés à remplir le vide des occupations ſérieuſes par un délaſſement honnête, & propres à faire l'amuſement de ceux qui les environnoient, en attendant qu'ils deviuſſent celui d'un mari, à qui ſeul elles vouloient un jour penſer à plaire : tous ces objets excitoient mon admiration & ma ſurpriſe.

Les domeſtiques eux-mêmes, en petit nombre, mais paroiſſant n'avoir en commun qu'une ſeule volonté, qui étoit celle de leurs maîtres ; leurs enfans plutôt que leurs ſerviteurs ; s'aimant, ſe ſecourant entre eux comme des frères ; prouvant d'ailleurs, par l'ancienneté de leurs ſervices, la ſageſſe & la bonté de ceux auxquels ils obéiſſoient * ; dans

* En effet, il eſt difficile d'avoir bonne opinion d'une maiſon où l'on change ſi ſouvent de domeſtiques ; & ce changement eſt une bien forte preuve contre ceux qui s'en font une habitude. En général, avec de l'autorité, des lumières, & de la patience, on rend les hommes à peu près ce que l'on doit déſirer qu'ils

toute la maison un fonds d'économie & un air d'abondance ; une police sage & bien entendue, qui ne se contentoit pas de corriger les abus, mais qui avoit pour objet de les prévenir ; un esprit d'ordre, bien plus agréable & plus satisfaisant que celui du luxe & de la profusion ; du goût à la place des modes & de l'ostentation † ; non, je ne voyois rien qui ne me donnât la plus haute idée du maître, dont toutes ces choses étoient l'ouvrage. C'est un homme sage, me disois-je, qui préside ici ; il n'a pas besoin de sortir de chez lui pour trouver le bonheur,

---

soient ; & de dignes maîtres se forment presque toujours de dignes serviteurs.

† » Le goût aime à créer, à donner seul la » valeur aux choses. Autant la loi de la mode » est inconstante & ruineuse, autant la sienne » est économe & durable. Ce que le bon goût » approuve une fois, est toujours bien ; s'il » est rarement à la mode, en revanche il n'est » jamais ridicule ; & dans sa modeste simpli- » cité, il tire de la convenance des choses des » règles inaltérables & sûres, qui restent quand » les modes ne sont plus «. *M. Rousseau.*

qu'il eût cherché en vain dans un monde étranger.

Son frère, sa sœur qui demeurent avec lui, survinrent à l'instant ; & dans tous les ieux, sur tous les visages, je lisois un air de contentement, & des sentimens de respect & de tendresse, qui servoient à m'en inspirer à moi-même, & qui seuls eussent bien suffi, ce semble, pour faire l'éloge de la vertu du Comte, comme ils en font déjà la récompense. Heureux tems, où le monde étoit encore dans son enfance, tels étoient les modèles que vous présentiez à la terre, & qu'elle a trop promptement oubliés ! Tels étoient ces dignes & vertueux Patriarches, qu'on ne peut comparer à nos mœurs sans regret, sans indignation, & sans douleur.

Après le dîner, où régna la confiance, accompagnée d'une joie pure & tranquille, je parcourus tout le château ; & un objet, entre tous les autres, fixa mon attention. Dans la chambre du Comte, dans le sallon, dans un lieu retiré, où souvent il médite en paix le doux plaisir &

les moyens de bien faire, je retrouvai un même portrait, toujours également frappant, toujours retraçant le plus noble, le plus beau de tous les caractères. C'étoit un portrait de femme. Il n'étoit point celui de Madame de Veymur; il ressembloit plutôt au Comte lui même. Je l'avois déjà remarqué dans sa tabatière, dans une bague qu'il portoit à son doigt. Cette affectation m'avoit surpris. Je ne pus m'en taire plus long-tems, & je lui laissai appercevoir le sentiment de curiosité dont j'étois rempli. C'est ma mère, me dit-il en soupirant; j'ai su peindre autrefois, & le plus précieux usage que j'aye pu faire de ce talent, a été de tirer sous toutes les formes & dans toutes les grandeurs, la personne à qui je dois le plus, & dont la mémoire me sera toujours la plus chère. Chaque portrait n'est point la copie de l'autre; je n'ai peint que d'après mon cœur : il n'est pas étonnant que chacun d'eux se ressemble si bien.

Ce début m'intéressa vivement. Vous lui avez donc des obligations bien par-

ticulières? — Les plus grandes que l'on puisse avoir. Elle m'a élevé : sur le modèle qu'elle m'a tracé, j'ai choisi mon épouse, & j'ai élevé mes enfans : je lui dois le courage qui m'a soutenu ; elle a formé mon caractère ; elle a réglé mon cœur : par combien de titres n'a-t-elle pas été ma mère ? & puis-je trop lui conserver les sentimens du plus tendre de tous les fils....? En achevant ces mots, quelques larmes roulèrent dans ses ieux, & rougirent ses paupières. Je l'embrassai, sans avoir la force d'en dire davantage ; & ce ne fut que quelques instans après, que, rempli du désir de m'instruire en faveur de tes propres enfans, je le pressai de me faire un plus long détail de ce qu'il devoit à une si bonne mère, des soins qu'elle avoit pris de son enfance & de sa jeunesse, & des fruits qu'il en avoit retirés. Pour l'y engager plus fortement, je lui avouai l'usage que j'en voulois faire. Ce que vous exigez, me dit-il, sera presque l'histoire de toute ma vie ; & je ne puis vous satisfaire pleinement, sans qu'il en coûte à mon

respect pour la mémoire d'un père que je dois honorer, & à ma tendresse pour un frère, qui me console aujourd'hui autant qu'il a pu m'affliger autrefois. Je sens, d'un autre côté, combien ce que j'ai à vous dire est essentiel au but que vous vous proposez : souffrez donc que, pour accorder mon inclination & mon devoir, je n'insiste que sur ce qui vous est absolument utile à savoir.

Ici, ma fille, commencent son histoire & celle de sa première éducation. Je crois, par l'intérêt que j'y ai pris, & par l'attention que j'y ai donnée, pouvoir te la rendre presque littéralement : au moins puis-je me promettre de ne pas en altérer la substance.

Mon père, me dit M. de Veymur, invité par sa propre famille à faire un choix, se décida par convenance & par goût pour Mademoiselle de Cintré. A la noblesse de son origine, elle joignoit toutes les qualités de l'esprit & du cœur; il ne lui manquoit qu'un peu plus de fortune; mais mon père en avoit assez pour tous deux. Au bout d'un an de

mariage elle accoucha de deux enfans, ma sœur & moi, les seuls qu'elle ait eus. Elle pensa que la nature, les lui ayant donnés en même tems, lui avoit aussi donné assez de force pour les nourrir. C'est d'ailleurs, disoit-elle à son mari, le lien le plus fort que je puisse former entre eux; & je suis bien sûre qu'ils ne seront jamais indifférens l'un à l'autre, quand ils auront été nourris du même lait, & qu'ils auront appris à s'aimer sur le sein de leur mère. A ces premiers soins nous devons en effet & la santé presque inaltérable dont nous jouissons, & le tendre attachement qui nous rend inséparables.

Persuadée que la dépravation de l'homme, dans ses premières années, est bien plus une pente secrète & une trop grande facilité pour le mal, qu'elle n'est déjà le mal même; que le sang, que le tempérament tout seuls ne font point nos mœurs, & ne décident point de nos vertus; qu'il n'y a pas de caractère si lent ou si vif, si sensible ou si froid, qui ne soit susceptible de bien ou de mal,

ſelon l'uſage qu'on ſait en faire, & le pli qu'on ſait lui donner; qu'il n'y a point en nous de vice dont on ne puiſſe dire pourquoi & comment il y eſt entré; & qu'enfin les moindres choſes influent ſur les plus grandes; elle ſe fit une loi de ne rien mettre ſous nos ieux & de ne rien offrir à nos premiers regards, qui pût nous faire prendre une impreſſion dangereuſe. Nos jouets étoient ſimples; nos vêtemens, propres, mais ſans être recherchés; nos moindres meubles & nos uſtenſiles, tout ordinairés: ſi quelquefois, & toujours en ſa préſence, nous nous trouvions mêlés avec d'autres enfans, elle vouloit que, ſans diſtinction, ſans choix, ils fiſſent uſage des nôtres, & que nous fiſſions uſage des leurs. Habitude heureuſe, qui ne répugne point à l'enfance, & qu'elle ne commence à perdre, que lorſqu'on eſt aſſez vain ou aſſez mal-adroit pour lui faire envisager, avant le tems, des prérogatives & des différences! Par-là elle prétendoit déjà, en nous élevant au ſein de l'égalité, empêcher de naître les germes

funeſtes de l'orgueil, de l'envie, de l'eſprit d'intérêt & de propriété, de l'amour vil & borné de ce moi, qui ſe concentre au fond de notre cœur, ramène tout à ſoi, veut dominer ſur tout, & voudroit tout envahir. Elle mettoit à la place les premiers ſentimens de l'humanité, & une bienveillance univerſelle.

De tous les ſoins qui nous concernoient, elle ne laiſſoit aux autres que ceux qu'elle ne pouvoit prendre elle-même. Quelques domeſtiques, ceux ſeulement dont elle ne pouvoit ſe paſſer, ſembloient nous aider plutôt que nous ſervir (*a*); ils nous donnoient le néceſſaire comme en nous obligeant & par bonté, & avoient ordre de ſe refuſer à nos caprices (*b*). Nous en avions peu, parce qu'on ne s'étoit pas mis en peine de les ſatisfaire; qu'on n'avoit pas laiſſé prendre à nos prières l'air d'un commandement; que nos cris euſſent été perdus (*c*), s'ils ne nous euſſent été arrachés par la douleur; & que nos pleurs ne paroiſſoient attendrir, qu'autant qu'on nous voyoit ſouffrir (*d*). Ainſi ſe formoit

en nous une disposition prochaine à la fermeté & à l'égalité d'ame, par le retranchement de tous désirs superflus, ou par l'habitude de les vaincre.

Ce petit nombre de domestiques qui nous environnoient, pleins de vénération pour leur maîtresse, prenoient sans effort le ton de la sagesse & de la raison qu'elle nous inspiroit; & il n'y en avoit aucun parmi eux, dont elle ne voulût être sûre comme d'elle-même: d'ailleurs sa délicatesse extrême sur l'éducation de ses enfans leur imposoit: & comme mon père prenoit aussi toutes les impressions que son épouse lui donnoit, ils n'avoient besoin, pour bien faire, que de se conformer à la conduite de leurs maîtres. Sans cesse ma mère les observoit; sans cesse elle s'observoit elle-même. Elle n'ignoroit pas combien l'œil de l'enfant est attaché sur ceux qui le gouvernent; combien, naturellement imitateur, il observe leurs moindres actions, pour agir d'après le modèle qu'on lui présente; avec quel soin il étudie leurs affections & leur langage, pour se passion-

ner d'après eux, pour aimer & pour haïr à leur exemple : mais sur-tout elle savoit avec quelle finesse il épie leurs moindres défauts ; avec quelle sagacité, quelle justesse il saisit leur foible, pour s'en faire une excuse à lui-même, ou une dispense de respect & de confiance envers ceux qui le lui laissent appercevoir. Aussi, d'après ces lumières, elle portoit jusqu'au scrupule l'attention qu'elle prenoit à surmonter devant nous ses moindres foiblesses, afin de ne rien perdre sur notre esprit de tout le crédit qu'elle vouloit y conserver. Naturellement vive, elle se contraignoit jusqu'à ne laisser paroître aucun signe d'altération sur son visage, & d'impatience dans ses discours. Elle avoit pour principe, de ne jamais reprendre dans le moment où elle se sentoit trop affectée de ce que nous avions fait de mal ; & elle aimoit mieux mettre quelque intervalle entre la faute & la réprimande, que de s'exposer, par trop d'empressement, à nous donner lieu de croire qu'elle ne nous reprenoit que par passion ou par

humeur *. Nous étions en effet si convaincus que la raison seule s'exprimoit par sa bouche, & que notre véritable intérêt étoit le seul motif qui la faisoit parler, que, bien loin de nous aigrir de ses reproches, nous lui en savions gré, & nous étions les premiers à rougir devant elle de ce qui nous les avoit attirés. Souvent elle nous faisoit faire le reproche

* » Il n'est passion qui nuise plus au raisonnement que la colère. Fouetter les enfans & les châtier étant en colère, ce n'est plus correction, c'est vengeance. Le châtiment tient lieu de médecine aux enfans ; & souffririons-nous un Médecin qui fût animé & courroucé contre son patient ? Les châtimens qui se font avec poids & discrétion, se reçoivent bien mieux & avec plus de fruit de celui qui les souffre : il ne pense pas avoir été justement condamné par un homme agité d'ire & de furie.... Nous ne devrions jamais mettre la main sur ceux qui doivent nous obéir, tandis que la colère nous dure. Pendant que le pouls nous bat, & que nous sentons l'émotion, remettons la partie, car c'est la passion qui commande alors, ce n'est pas nous «. *Montagne.*

par

par d'autres que par elle, afin de nous accoutumer à aimer la vérité, de quelque part qu'elle nous vînt (e); & elle avoit ſoin alors de nous faire regarder comme un ſervice important, l'avis qu'on vouloit bien nous donner. Mais autant elle s'intéreſſoit à ce qu'on nous reprît avec bonté, & à ce que l'on mortifiât nos fantaiſies, autant s'oppoſoit-elle en ſecret à ce qu'on nous contrariât dans ce qui étoit raiſonnable (f), pour ne pas nous donner l'exemple contagieux des fantaiſies des autres, & ne pas altérer le caractère de douceur & de bonté qu'elle vouloit former en nous.

Avant de rien commander, elle obſervoit attentivement ſi elle ne pouvoit pas nous le ſuggérer; elle ſe conduiſoit de manière que nous paroiſſions nous y porter comme de nous-mêmes : elle faiſoit ſi bien, que ce qui lui plaiſoit, nous plaiſoit auſſi; que ce qu'elle vouloit, nous le voulions comme elle, & que nous faiſions ſa volonté, en croyant ne faire que la nôtre. Si cependant la choſe devoit être pénible, ſi elle avoit beſoin

d'être commandée, elle commençoit par essayer nos forces, pour ne pas compromettre son autorité. Aussi ne fit-elle jamais un commandement inutile; & lorsqu'enfin elle venoit à donner un ordre, ou à faire une défense, elle ne les révoquoit sous aucun prétexte, tant que les circonstances étoient les mêmes, pour ne pas se montrer foible, ou ne pas paroître déraisonnable *.

Mais ce que j'admire le plus, c'est qu'elle avoit établi son empire, & tout le sistême de notre éducation, sur notre respect & notre confiance envers elle, sur notre amour & la crainte extrême que nous avions de lui déplaire, sur une certaine honte du mal & une sorte de respect pour nous-mêmes.

---

* C'est cet heureux mélange de fermeté & de ménagement, de force & de douceur, qui est la base essentielle de tout bon gouvernement, de quelque nature qu'il puisse être. La fermeté sans douceur est dureté; elle aigrit, elle révolte, & porte à secouer un joug qu'elle rend intolérable. La douceur sans fermeté est foiblesse; elle rend l'autorité méprisable, & lui ôte tout le crédit qu'elle devroit avoir.

Le respect pour elle, ma mère nous l'avoit inspiré par sa fermeté, par ses vertus, & par le ton qu'elle portoit dans toute sa conduite. La confiance, elle nous l'avoit donnée par la persuasion où elle nous mettoit qu'elle ne faisoit rien & n'exigeoit rien de nous, qui ne fût pour notre bonheur : par là même, elle nous avoit amenés au point de lui confier nos secrets, de lui exposer nos désirs, de lui révéler nos fautes, & de nous faire convenir intérieurement que nous remportions toujours quelque avantage de notre sincérité. L'amour, elle nous l'avoit imprimé par celui qu'elle nous témoignoit. Notre crainte de lui déplaire venoit de la même source. Eh ! qu'elle savoit bien en tirer parti ! Un air froid de sa part, une apparence de mécontentement, nous glaçoient ou nous faisoient trembler : s'ils eussent été soutenus, il n'y a rien que nous n'eussions fait pour les vaincre.

La honte du mal, elle l'avoit fait naître de l'idée du mal même. Sans nous faire de longs discours moraux, elle avoit

éveillé dans notre ame un ſentiment exquis, & une très-grande délicateſſe ſur tout ce qui s'offroit à nous ſous cette idée, qu'elle nous montroit ſans ceſſe environnée de confuſion & d'horreur. Elle nous apprenoit à haïr le péché plus que la mort, elle nous avoit tout dit, quand elle avoit dit, *cela eſt mal.* D'ailleurs ſa maxime n'étoit pas de tolérer un petit mal, ni à plus forte raiſon, de le permettre, pour en empêcher un plus grand; ſachant trop bien que l'un conduit aiſément à l'autre, & que celui qu'on nous permet eſt ordinairement un foible préſervatif contre celui qu'on nous défend. Mais elle nous éclairoit avec bonté ſur la nature de ce mal plus léger, qui ne nous eût point effrayés; elle nous en faiſoit ſentir les conſequences; elle nous donnoit des principes fixes & invariables, qui, en nous détournant des moindres fautes, en prévenoient par la ſuite de plus conſidérables, & les prévenoient plus ſûrement.

Le reſpect pour nous-mêmes, elle nous y avoit portés par la haute idée qu'elle

nous avoit fait prendre de notre nature, de notre ame, de notre raiſon, de ce que Dieu avoit fait en nous & pour nous. *Etre né raiſonnable*, diſoit-elle quelquefois, *& agir ainſi !* Souvent elle nous comparoit à nous-mêmes : » Je ſuis contente, mon fils, me diſoit-elle un jour ; » voilà le point où vous étiez il y a tel » temps, voilà celui où vous êtes arrivé ; » vous avez crû de tant de degrés en mérite & en ſageſſe : je compte que vous » ſerez, dans un an, encore une fois plus » grand que vous n'êtes «.

Mais ſur-tout elle animoit, elle vivifioit toutes ſes inſtructions, par l'eſprit de cette Religion ſainte qu'elle ſe plaiſoit à nous faire connoître ; elle rendoit pratiques toutes les leçons qu'elle nous en donnoit ; elle nous accoutumoit à tirer de ſes dogmes les plus grandes leçons pour les mœurs ; elle nous environnoit ſans ceſſe de la majeſté de l'Etre ſuprême, & nous faiſoit voir Dieu par-tout, plus ſoigneuſement que les nourrices, & la plupart des mères ne font voir par-tout à leurs enfans des ſpectres & des lutins.

En nous inculquant les vérités du Chriſtianiſme, elle ne ſouffroit pas, entre les principes & la conduite, la plus légère contradiction. Elle nous répétoit ſouvent ces importantes vérités : que, ſans la religion, la probité n'eſt qu'un fantôme ; qu'elle eſt ſeulement en proportion avec notre intérêt, & n'attend que l'occaſion pour ſe dédire : que d'un autre côté auſſi, avec une religion mal entendue, on a moins de lumières que de préjugés, & qu'il reſte alors moins de motifs pour s'éloigner du vice, que d'illuſions & de prétextes pour s'en rapprocher.

Dans ces ſentimens de reſpect, de confiance, & d'amour, dans la crainte de déplaire, dans les ſentimens honnêtes & l'eſprit de religion, ma mère trouvoit toujours au beſoin les reſſources les plus promptes tout à la fois & les plus ſages. C'eſt de là qu'elle faiſoit naître les motifs eſſentiels qui ſervoient à nous déterminer; c'eſt là qu'elle puiſoit les châtimens & les récompenſes; c'eſt de là enfin que ſe formoit à ſes ieux toute la ſcience & tout l'art du gouverne-

ment *. Elle ne négligeoit pas cependant de joindre, à l'idée du devoir, tout ce qui pouvoit le rendre agréable & nous passionner pour lui; mais jamais elle n'empruntoit, pour y réussir, les ressorts dangereux de la vanité, de l'envie, de la gourmandise, d'une crainte basse & servile, de toutes ces passions funestes, dont on ne corrige l'une qu'en nourrissant l'autre, & qui ne préviennent un petit défaut que pour nous donner un grand vice †.

---

* » L'institution doit se conduire par une » sévère douceur, non comme il se fait.... » Otez-moi la violence & la force; il n'est » rien, à mon avis, qui abâtardisse & étour- » disse si fort une nature bien née. Si vous » avez envie que l'enfant craigne la honte & » le châtiment, ne l'y endurcissez pas «. *Essais de Montagne.*

† » Ne sait-on pas que toutes les passions » sont sœurs; qu'une seule suffit pour en ex- » citer mille; & que les combattre l'une par » l'autre, n'est qu'un moyen de rendre le cœur » plus sensible à toutes «? *M. Rousseau, Lettre sur les Spectacles.*

Elle étoit d'ailleurs très-indulgente sur ce qui ne provenoit que de l'âge, & n'eût puni dans nous que l'entêtement & la mauvaise volonté. Si absolument il falloit punir, elle alloit à la source du mal; elle l'arrêtoit dans son commencement, pour en empêcher les progrès; elle punissoit d'abord, pour ne pas avoir un jour à punir avec trop de rigueur. Si un air de mécontentement de sa part, si de la nôtre, le sentiment ne suffisoit pas; elle nous traitoit alors comme des malades dans l'accès de la fièvre & du délire; elle nous éloignoit de sa table; elle nous envoyoit coucher; elle venoit ensuite nous veiller elle-même, & nous réduisoit à l'ennui de ne pouvoir rien faire, & au déplaisir d'être traités comme quelqu'un qui a perdu la santé ou qui a laissé aliéner sa raison.

Une fois sur-tout elle me punit pour un mensonge; mais d'une autre manière, proportionnée à la faute que j'avois commise. Je ne sais comment elle avoit pu m'échapper, puisque je n'avois point d'intérêt à mentir, & que l'aveu de mes

fautes m'en assuroit le pardon : elle m'échappa cependant, quelle qu'en fût la cause. C'étoit, aux ieux de ma mère, manquer par l'endroit le plus sensible. Ce vice tient à tout, disoit-elle ; si mon fils l'avoit contracté une fois, avec lui il auroit bientôt tous les vices ; & la même bassesse d'ame qui le porteroit à celui-là, le rendroit aisément capable de tous les autres *. Elle voulut donc que tout se réunît, pour m'en faire honte & pour m'en punir. Elle me montra une défiance qu'elle n'avoit jamais eue ; tout le monde, à son exemple, sembloit se défier de moi ; on révoquoit en doute mes sentimens les plus naturels ; on eût dit que mes expressions les plus fortes ne signifioient plus rien, & que je n'avois plus de langage commun avec personne. Tandis qu'un mot dans la bouche d'un autre avoit, à mes ieux, tout le poids de la vérité & toute la force du serment,

* C'est ce qu'exprime bien vivement ce proverbe Anglois : *Shew me a liar, and I'll Shew you a thief.* Montrez-moi un menteur, je vous montrerai un voleur.

des assurances réitérées de ma part ne paroissoient encore aux autres qu'un mensonge. Ah ! que je me trouvai avili dans ce moment ! Je me faisois horreur à moi-même ; & quoique cet état ait bien peu duré, je ne sais si j'aurois eu la force de le supporter plus long-tems. Ce châtiment, pris dans la nature même de la chose, me corrigea pour toujours ; & ma mere ne cessa depuis de nous inculquer, avec un soin toujours nouveau, avec un zèle toujours plus ardent, soit pour nos sentimens, soit pour nos discours & pour nos actions, l'amour de la vérité.

Nous avions passé nos premières années loin de la contagion des vices, loin des erreurs que ma mère craignoit également ; nous voyions peu d'étrangers, &, par son exemple, elle apprenoit à ceux que nous étions forcés de voir, à respecter notre enfance *. Enfin l'âge

* C'est une des plus belles maximes de l'éducation & de la sagesse, que celle que Juvénal a exprimée par ce vers si connu :

Maxima debetur puero reverentia.

JUV. Sat. 14.

étoit venu pour moi, où elle avoit besoin d'un appui, sur lequel elle pût se reposer à mon égard de ce qu'elle ne pouvoit pas faire par ses propres soins. Elle devoit toujours être la gouvernante de sa fille; mais il me falloit un gouverneur, & mon père ne pouvoit pas m'en servir. Elle ne s'étoit pas formé la chimère d'une éducation, selon laquelle je dusse vivre presque seul, pour apprendre à vivre un jour en société; & elle ne vouloit pas s'exposer à tomber sans cesse en contradiction avec elle-même. Il falloit donc quelqu'un qui pût me produire dans le monde, me familiariser avec lui sans danger, m'aider à le connoître sans m'exposer au risque d'en être séduit, veiller sur moi, & me guider dans les exercices convenables à mon sexe, à mon âge, aux différens devoirs que j'aurois à remplir. Il lui falloit un homme à qui elle pût confier le dépôt le plus cher, celui de son fils, le dépôt le plus sacré, celui de son autorité, un homme qui méritât toute son estime, & qui eût toutes les qualités qu'elle désiroit trouver

un jour dans son élève. Précepteur, Gouverneur, peu lui importoit le nom, pourvu qu'il eût les talens & les vertus propres à la fonction qu'il devoit exercer ; qu'il fût pour moi un guide, un ami, le supplément d'un père, si toutefois un père peut se suppléer.

Elle n'ignoroit pas qu'un tel homme ne se paye point ; mais elle savoit aussi qu'il y a des hommes, qui, avec beaucoup de mérite & de sentiment, n'ont point de fortune, & n'en sont quelquefois que plus propres à conduire d'autres hommes ; qu'en partageant avec l'un d'eux la fortune de son mari, elle faisoit celle de son fils ; qu'il s'agissoit moins de se dépouiller pour enrichir un tel maître, que de mettre en commun avec lui les agrémens d'une société honnête, & de l'honorer assez pour qu'il fût digne lui même d'honorer son élève. Elle avoit toujours été indignée de cette bassesse de sentimens, qui fait qu'un Gouverneur vend ses soins, & que des parens les achètent ; elle n'étoit pas étonnée que l'on marchandât si honteusement ce que

l'un veut bien mettre à prix, & ce que l'autre croit payer par un ſalaire.

Mais comment trouver cette ame noble & déſintéreſſée, la ſeule qui lui convînt? Il ne falloit qu'en avoir une ſoi-même; les belles ames ſe connoiſſent & s'attirent aiſément. Ma mère rencontra dans M. d'Orval, un ami tel qu'elle le deſiroit. Je ne changeai point de façon de penſer & d'agir entre ſes mains; les principes de l'un & de l'autre étoient les mêmes; leur concert entre eux étoit parfait; leur autorité n'en faiſoit qu'une *. Je ne m'apperçus que j'avois un maître de plus, qu'aux nouvelles douceurs que ſa ſociété me procuroit, & aux connoiſſances plus étendues dont il me donnoit

* Il n'y avoit qu'une femme, telle que Madame de Veymur, dont la préſence pût convenir aux ſoins de M. d'Orval; car pour l'ordinaire, » l'autorité d'un Gouverneur, » qui doit être ſouveraine ſur l'enfant, s'interrompt & s'empêche, comme le dit Montagne, par la préſence des parens «.

le goût en même tems qu'il me les faisoit acquérir.....

Ici, mon Emilie, je ne te répéterai pas tout ce qu'a fait ce second père pour former l'esprit de son disciple. Sa méthode étoit, à peu de chose près, celle que je t'ai exposée dans ma dernière Lettre; & s'il y a quelque différence, elle est si légère, qu'elle ne vaut pas la peine d'être exprimée. Je me bornerai donc la première fois que je t'écrirai, à continuer le récit de M. de Veymur, sur ce que fit ce nouveau Mentor pour former entièrement son caractère & ses mœurs.

Aujourd'hui je ne t'en dirai pas davantage, pour ne pas te faire attendre de mes nouvelles plus long-tems. Adieu, ma chère Emilie; puisse la tendresse du père te consoler un peu de ce que le fils semble te dérober de la sienne avec tant d'injustice!



NOTES.

PAGE 237.

(a) *Quelques domestiques... sembloient nous aider plutôt que nous servir.* » J'ai pensé que la partie la plus essentielle de l'éducation d'un enfant, celle dont il n'est jamais question dans les éducations les plus soignées, c'est de lui bien faire sentir sa misère, sa foiblesse, sa dépendance .... Induits, dès leur naissance, par la mollesse dans laquelle ils sont nourris, par les égards que tout le monde a pour eux, par la facilité d'obtenir tout ce qu'ils désirent, à penser que tout doit céder à leurs fantaisies, les jeunes gens entrent dans le monde avec cet impertinent préjugé ; & souvent ils ne s'en corrigent qu'à force d'humiliations, d'affronts, & de déplaisirs : or je voudrois bien sauver à mon fils cette seconde & mortifiante éducation, en lui donnant, par la première, une plus juste opinion des choses « C'est ainsi que M. Rousseau fait parler une mère tendre, & jalouse du bonheur de ses enfans.

IBID.

(b) *Et avoient ordre de se refuser à nos caprices.* » Savez-vous quel est le plus sûr moyen

de rendre votre enfant misérable ? C'est de l'accoutumer à tout obtenir : car ses désirs croissant incessamment par la facilité de les satisfaire, tôt ou tard l'impuissance vous forcera, malgré vous, d'en venir à un refus ; & ce refus inaccoutumé lui donnera plus de tourment que la privation même de ce qu'il désire. D'abord il voudra la canne que vous tenez ; bientôt il voudra votre montre ; ensuite il voudra l'oiseau qui vole ; il voudra l'étoile qu'il voit briller ; il voudra tout ce qu'il verra. A moins d'être Dieu, comment le contenterez-vous ?.... J'ai vu des enfans élevés de cette manière, ... qui perçoient l'air de leurs cris, sans vouloir écouter personne, aussitôt qu'on tardoit à leur obéir. Tout s'empressoit vainement à leur complaire ; leurs désirs s'irritant par la facilité d'obtenir, ils s'obstinoient aux choses impossibles, & ne trouvoient par-tout que contradictions, qu'obstacles, que peines, que douleurs ; toujours grondans, toujours mutins, toujours furieux, ils passoient les jours à crier, à se plaindre : étoient-ce là des êtres bien fortunés ? La foiblesse & la domination réunies n'engendrent que folie & misère. De deux enfans gâtés, l'un bat la table, & l'autre fait fouetter la mer : ils auront bien à fouetter & à battre avant de vivre contens ».
M. Rousseau.

On raconte à ce ſujet un trait plus propre à corriger bien des mères, que toutes les leçons qu'on pourroit leur faire.

» Une femme d'eſprit avoit un fils, & craignoit ſi fort de le rendre malade en le contredisant, qu'il étoit devenu un petit tyran, & entroit en fureur à la moindre réſiſtance qu'on oſoit faire à ſes volontés les plus bizarres. Le mari de cette Dame, ſes parens, ſes amis lui repréſentoient qu'elle perdoit ce fils chéri; tout étoit inutile. Un jour qu'elle étoit dans ſa chambre, elle entendit ſon fils qui pleuroit dans la cour : il s'égratignoit le viſage, de rage, parce qu'un domeſtique lui refuſoit une choſe qu'il vouloit. Vous êtes bien impertinent, dit-elle à ce valet, de ne pas donner à cet enfant ce qu'il demande; obéiſſez-lui tout à l'heure. Par ma foi, Madame, répondit le valet, il pourroit bien crier juſqu'à demain, qu'il ne l'auroit pas. A ces mots, la Dame devint furieuſe & prête à tomber en convulſion. Elle court; & paſſant dans une ſalle où étoit ſon mari avec quelques-uns de ſes amis, elle le prie de la ſuivre & de mettre dehors l'impudent qui lui réſiſte. Le mari, qui étoit auſſi foible pour ſa femme qu'elle l'étoit pour ſon fils, la ſuit, en levant les épaules; & la compagnie ſe mit a la ſe-

nêtre, pour voir de quoi il étoit question. Insolent, dit-il au valet, comment avez-vous la hardiesse de désobéir à Madame, en refusant à l'enfant ce qu'il vous demande ? En vérité, Monsieur, dit le valet, Madame n'a qu'à le lui donner elle-même. Il y a un quart-d'heure qu'il a vu la lune dans un seau d'eau, & il veut que je la lui donne. A ces paroles, le mari & toute la compagnie ne purent retenir de grands éclats de rire. La Dame elle-même, malgré sa colère, ne put s'empêcher de rire aussi ; & ensuite elle fut si honteuse de cette scène, qu'elle se corrigea, & parvint à faire un aimable enfant de ce petit être maussade & volontaire. Combien de mères auroient besoin d'une pareille aventure « ! *Dictionnaire historique d'Education.*

IBID.

(c) *Nos cris eussent été perdus.* » Les premiers pleurs des enfans sont des prières ; si on n'y prend garde, ils deviennent bientôt des ordres : ils commencent par se faire assister, ils finissent par se faire servir. Ainsi de leur propre foiblesse, d'où vient d'abord le sentiment de leur dépendance, naît ensuite l'idée de l'empire & de la domination ; mais cette idée étant moins excitée par leurs besoins que par nos services, ici commencent

à se faire appercevoir les effets moraux dont la cause immédiate n'est pas dans la nature; & l'on voit déjà pourquoi, dès ce premier âge, il importe de démêler l'intention secrète que dicte le geste ou le cri.

» Quand l'enfant tend la main avec effort sans rien dire, il croit atteindre à l'objet, parce qu'il n'en estime pas la distance; il est dans l'erreur : mais quand il se plaint & crie en tendant la main, alors il ne s'abuse plus sur la distance, il commande à l'objet de s'approcher, ou à vous de le lui apporter. Dans le premier cas, portez-le à l'objet lentement & à petits pas; dans le second, ne faites pas seulement semblant de l'entendre : plus il criera, moins vous devez l'écouter. Il importe de l'accoutumer de bonne heure à ne commander ni aux hommes, car il n'est pas leur maître, ni aux choses, car elles ne l'entendent point. Ainsi, quand un enfant désire quelque chose qu'il voit, & qu'on veut lui donner, il vaut mieux porter l'enfant à l'objet, que d'apporter l'objet à l'enfant «. *M. Rousseau.*

IBID.

(d) *Nos pleurs ne paroissoient attendrir qu'autant qu'on nous voyoit souffrir.* » Si un enfant ne pleure que quand il souffre, c'est un très-

grand avantage : car alors, dit M. Rousseau, on sait à point nommé quand il a besoin de secours, & l'on ne doit pas tarder un moment à le lui donner, s'il est possible. Il importe même qu'on le prévienne, & qu'on ne se laisse pas avertir de ses besoins par ses cris. Mais si vous ne pouvez le soulager, restez tranquille sans le flatter pour l'appaiser; vos caresses ne guériront pas sa colique : cependant il se souviendra de ce qu'il faut faire pour être flatté; & s'il sait une fois vous occuper de lui à sa volonté, le voilà devenu votre maître; tout est perdu.... Les longs pleurs d'un enfant, qui n'est ni lié ni malade, & qu'on ne laisse manquer de rien, ne sont que des pleurs d'habitude & d'obstination : ils ne sont point l'ouvrage de la nature, mais de la nourrice, qui pour n'en savoir endurer l'importunité, la multiplie, sans songer qu'en faisant taire l'enfant aujourd'hui, on l'excite à pleurer demain davantage. Le seul moyen de guérir ou prévenir cette habitude, est de n'y faire aucune attention. Personne n'aime à prendre une peine inutile, pas même les enfans; ils sont obstinés dans leurs tentatives; mais si vous avez plus de constance, qu'eux d'opiniâtreté, ils se rebutent & n'y reviennent plus. C'est ainsi qu'on leur épargne des pleurs, & qu'on les accoutume à

n'en verser que quand la douleur les y force. Au reste quand ils pleurent par fantaisie ou par obstination, un moyen sûr pour les empêcher de continuer, est de les distraire par quelque objet agréable & frappant, qui leur fasse oublier qu'ils vouloient pleurer. La plupart des Nourrices excellent dans cet art, &, bien ménagé, il est très-utile; mais il est de la dernière importance que l'enfant n'apperçoive pas l'intention de le distraire, & qu'il s'amuse sans croire qu'on songe à lui : or, voilà sur quoi toutes les Nourrices sont mal-adroites.

» Il ne faut quelquefois aux enfans, pour pleurer tout un jour, que s'appercevoir qu'on ne veut pas qu'ils pleurent.... Le pis est, que l'obstination qu'ils contractent tire à conséquence dans un âge avancé. La même cause qui les rend criards à trois ans, les rend mutins à douze, querelleurs à vingt, impérieux à trente, & insupportables toute leur vie «.

Je cite volontiers, & fort au long, tous ces passages, parce que je suis convaincu que c'est des pleurs des enfans bien ou mal compris, bien ou mal dirigés par la tendresse des mères, ou, si l'on veut, du juste discernement qu'elles savent faire des vrais besoins de l'enfant & de ses fantaisies, que naissent presque tout l'art, & toute la difficulté de la première éducation.

PAGE 241.

(e) *Afin de nous accoutumer à aimer la vérité, de quelque part qu'elle nous vînt.* Pour former l'homme, le service le plus essentiel qu'on puisse lui rendre, est de le disposer à la connoissance de la vérité, en lui en faisant sentir tout le prix, & en la lui faisant aimer. L'opposition que nous avons naturellement à la recevoir lorsqu'elle nous paroît contraire, est le plus grand obstacle à la réforme de nos défauts & de nos vices. On devroit voler au-devant d'elle, interroger tous les hommes pour la trouver, & n'accorder le titre d'amis qu'à ceux qui se montrent assez les nôtres pour nous la faire connoître. Mais, bien loin de là, on l'éloigne, on s'en offense; & comme il ne se rencontre presque personne d'assez généreux pour la demander & pour l'entendre, il ne se trouve aussi personne d'assez courageux pour la dire. Ainsi, on n'a point d'amis véritables, ou l'on se rend inutiles ceux qu'on a; la lumière nous devient comme impossible à acquérir, & pour tous tant que nous sommes, pour les hommes en place surtout, elle est si nécessaire! Que ne feroit pas pour le bonheur des peuples, à la Cour des Princes amis du vrai, un Favori sincère & vertueux? Maudit orgueil, que de maux

tu enfantes, & que de biens tu nous ravis! A voir la sensibilité des hommes, quand on les éclaire sur leurs véritables intérêts, aux dépens de leur vanité; il semble que ce soit leur faire la plus grande injure, que de ne pas les croire parfaits, ou que de leur présenter les moyens de le devenir.

IBID.

(f) *Autant s'opposoit-elle en secret à ce qu'on nous contrariât dans ce qui n'étoit pas raisonnable*, &c. » Eloignez des enfans, avec le plus grand soin, les domestiques qui les agacent, les irritent, les impatientent; ils leur sont cent fois plus dangereux, plus funestes que les injures de l'air & des saisons. Tant que les enfans ne trouveront de résistance que dans les choses & jamais dans les volontés, ils ne deviendront ni mutins, ni colères, & se conserveront mieux en santé... Mais il faut songer toujours qu'il y a bien de la différence entre leur obéir & ne pas les contrarier «. *M. Rousseau.*

Si l'on doit éloigner les domestiques qui irritent & qui contrarient sans sujet les enfans, que n'a-t-on pas à craindre de ceux qui les portent à se venger, à frapper? » J'ai vu, dit le même Auteur, d'imprudentes Gouver-

nantes animer la mutinerie d'un enfant, l'exciter à battre, s'en laisser battre elles-mêmes, & rire de ses foibles coups, sans songer qu'ils étoient autant de meurtres dans l'intention du petit furieux, & que celui qui veut battre étant jeune, voudra tuer étant grand «.



LETTRE

LETTRE XIII.

De la Comtesse de Valmont au Marquis.

Mon père, que vous m'avez intéressée ! que vous m'avez fait aimer M. de Veymur ! il m'est devenu cher ; pour vous, qui avez trouvé en lui un ami ; pour lui-même ; pour sa famille, dont il fait le bonheur ; & pour moi, à qui il offre par son récit un modèle d'éducation, dont j'espère bien ne m'écarter jamais. O vous ! qui connoissez si bien mon cœur, vous ne doutez pas de l'impatience où je suis de vous voir achever l'histoire de sa vie ! Que ne puis-je l'entendre de sa bouche ! Que ne puis-je partager vos doux entretiens ! Que n'a-t-il pu voir couler les larmes que sa tendresse filiale & la mémoire de sa respectable mère m'ont fait verser ! Je me transporte, du moins en esprit, au milieu de vous ; je vous rends grâces à tous deux ; j'ose bien vous embrasser tour à tour, & vous appeller l'un & l'autre mon père, puisque

tous deux, par vos leçons, vous devenez les maîtres, les guides, & les pères de mes enfans. Ne tardez pas plus long-tems à achever le récit que vous avez commencé, & ne craignez pas d'en trop dire. Quels objets sont plus propres à suspendre le sentiment de ma peine, & à charmer ma douleur ! Quelle différence entre les riantes images que vous m'offrez, entre les sentimens agréables que vous faites passer dans mon ame, & les idées tristes & affligeantes que fait naître en moi tout ce qui m'environne ! Partout je ne rencontre que des sujets d'embarras & de perplexité. Ah ! si Dieu ne me soutenoit....! Mais j'attends tout de son secours, lors même que je crains tout de ma foiblesse.

Dernièrement encore le cruel Lausane a préparé un nouveau choc à ma sensibilité. Il sait quel est l'excès de ma tendresse pour mon mari ; & je ne conçois pas quel plaisir il peut trouver à m'affliger davantage, ou quel bien il peut s'en promettre. Le Roi a signé enfin le contrat de mariage de sa sœur ; &, pour que

le Baron pût assister à ses nôces, il lui a permis de venir passer quelques jours à Paris. A peine étoit-il arrivé, que, sous prétexte de me donner des nouvelles de Valmont, il a demandé à me voir, & s'est fait annoncer. J'étois seule. Il se jette à mes genoux. Je viens, Madame, me dit-il d'une voix entrecoupée, vous rendre, autant qu'il est en moi, le cœur de votre mari, & vous demander ma grâce, ou la mort, si vous me croyez coupable. Dans le trouble où j'étois, je ne pus que lui témoigner mon saisissement & ma surprise, & lui faire signe de se relever. J'obéis, Madame, me dit-il encore d'une voix forte & animée: mais daignez m'entendre; il y va de vos plus chers intérêts. Vous étiez prévenue, & vous m'avez condamné sans me laisser le tems de me justifier. Il est vrai, j'ai hazardé devant vous & devant le Comte des propos légers; je lui ai rendu sa foi suspecte; cette foi me l'étoit alors, & mes lèvres n'exprimoient que les sentimens de mon cœur; j'aurois dû les garder pour moi seul, & je ne l'ai pas fait: voilà mon

crime. Ai-je influé beaucoup sur ses opinions? Je ne le crois pas. Il pensoit tout bas en incrédule, lorsque j'ai parlé hautement devant lui le langage de l'incrédulité. N'importe, j'ai pu lui apprendre à parler comme moi; & lorsque vos sages leçons ont commencé à éclairer mon entendement & à toucher mon cœur, j'ai vu le sien s'endurcir, & son esprit se fermer de plus en plus à la lumière. Si c'est moi qui lui ai fait prendre le ton de l'irréligion, que d'autres avoient déjà portée dans son ame; c'en est assez pour me rendre l'objet de votre haine..... si cependant la vraie piété, la vraie foi vous permet de me haïr. Pour laver cette première faute, que voulez-vous que je fasse? La vie m'est devenue à charge depuis que j'ai pu vous être odieux; & si vous en ordonnez le sacrifice, ce sera moins me punir que mettre fin à mon tourment. Mais il est un autre crime que vous me supposez, & dont il faut que je me justifie, quelque soit l'arrêt que vous devez prononcer contre moi. Vous croyez, & vous ne me l'avez que trop fait entrevoir, oui, vous croyez que c'est

moi, qui, par mes discours, ai préparé l'infidélité que vous fait votre mari; moi, qui ai pu être jaloux de son bonheur; mais qui, bien loin de vouloir troubler le vôtre, eusse été prêt à vous immoler ma propre félicité; moi! Madame, qui, aux dépens de mon repos, eusse consenti à vous assurer l'hommage de tous les cœurs. Ah! que vous me connoissez mal! & que ne m'est-il permis de vous tout dire, pour vous apprendre à me connoître! Mais au moins je ne vous dissimulerai pas ce qu'il est essentiel que vous sachiez. Le Comte aimoit déjà Mademoiselle de Senneville, lorsque des intérêts de famille l'ont forcé à conclure le mariage que son père projettoit depuis si long-tems....

A ces mots, je fis un cri d'étonnement & de douleur. Le Baron en parut déconcerté. Il se remit cependant, & continua ainsi: J'ai bien prévu que je ferois une plaie sensible à votre cœur; & j'aurois sacrifié ma justification même à votre tranquillité, s'il n'étoit question de trouver un remède à vos maux. Souvenez-vous que, quelque tems avant votre

mariage, Valmont vous accompagna jusqu'au Couvent où étoit Mademoiselle de Senneville, & la vit pour la première fois. Depuis ce moment, frappé de ses charmes, il n'a plus rien vu. La volonté d'un père qu'il chérissoit, des bienséances qui lui tenoient lieu d'une sorte de nécessité, les conseils d'un ami...., qui vous rendoit plus de justice, l'ont porté à se contraindre. Peut-être aussi espéroit-il trouver dans l'union qu'il contractoit de quoi tempérer sa passion : la ressemblance, quoiqu'éloignée, qu'il vous trouvoit avec Mademoiselle de Senneville, la douceur de votre caractère, une fortune brillante jointe à la naissance la plus distinguée, tout sembloit lui promettre que ses penchans seroient bientôt d'accord avec son devoir : il se le promettoit à lui-même. Il se faisoit illusion, ainsi qu'à vous, par les marques d'attachement qu'il vous prodiguoit; il mettoit les expressions à la place du sentiment ; il affectoit pour vous de la tendresse, & n'avoit que de l'estime. Bientôt il s'est lassé de cette contrainte ; les expressions

se sont affoiblies par degrés ; Mademoiselle de Senneville est venue.... Mais, Monsieur, ai-je repris avec feu, pourquoi, vous, l'ami de Valmont, l'avez-vous laissé former une union que son cœur désavouoit ? — Parce qu'il m'eût été impossible de l'empêcher ; parce que vous aimiez le jeune Comte, & qu'il eût été heureux s'il eût su se vaincre & vous aimer lui-même. — Hé, pourquoi donc vous opposiez-vous aux marques de tendresse qu'il me donnoit ? Pourquoi lui faisiez vous un ridicule de l'amour que, dans les premiers tems, il paroissoit avoir pour moi ? — Parce que la contrainte qu'il y mettoit, & que vous seule n'apperceviez pas, le faisoit paroître en effet ridicule, & ne pouvoit, après tout, que le refroidir encore plus, & vous rendre ensuite plus sensibles les marques de son indifférence : parce que j'étois piqué de lui voir jouer si mal ce qu'il sentoit si foiblement. — Mais enfin, pourquoi ne pas m'avertir, lorsque j'ai parlé devant vous de faire venir Mademoiselle de Senneville ? — Parce qu'il n'étoit plus tems

de rompre le silence, & que je ne me serois pas attendu à la proposition que vous avez faite à Valmont ; que lui-même, comme vous auriez pu le remarquer, l'a saisie trop vivement pour que je dusse espérer de le voir changer de sentiment ; que d'ailleurs vous m'auriez cru trop difficilement peut-être, & que je n'avois pas assez mérité votre confiance.... Eh, maintenant, Monsieur, lui dis-je, en l'interrompant, la méritez-vous mieux ? Quoi qu'il en soit, est-il tems de profiter d'un pareil avis ? — Oui, Madame, l'amour du Comte a trop éclaté ; le Prince en est instruit, & plaint votre jeunesse & vos charmes. Il est tems encore d'arracher votre mari à un objet qui fait son tourment, & qui est la cause de toutes vos peines. Sollicitez hautement un ordre pour éloigner Mademoiselle de Senneville, & je me charge d'appuyer auprès du Roi une si juste demande. — Qui, moi ! faire retomber tout le poids de mon infortune sur une fille innocente, & qui n'a d'autre crime que celui d'être aimable ?

me payer ſon amitié que de la plus noire trahiſon ? lui faire ſubir la honte d'une retraite forcée, & qui donneroit lieu de penſer qu'elle a pu être coupable... — Eh, Madame, elle l'eſt aſſez, puiſqu'elle a rendu votre mari infidèle. — Eſt-ce donc ſa faute ? & dois-je l'en punir ? — Eh, pourquoi non ? Si elle n'eſt pas déjà aſſez criminelle à vos yeux, ſi elle ne l'eſt pas aux yeux du Public, qui en ſait peut-être plus que vous, craignez qu'elle ne le devienne. Je vous en ai trop dit, Madame ; vous ſavez maintenant tout l'intérêt que je prends à vos malheurs ; vous me trouverez toujours diſpoſé à en tarir la ſource ; & par la ſuite du moins vous me rendrez plus de juſtice.

Le Baron s'eſt levé en achevant ces mots, & m'a laiſſée dans l'agitation la plus violente..... Hélas ! je m'étois fait un ſi beau plan de conſtance & de réſignation ! Ce ſeul entretien m'a tout fait oublier. La jalouſie, le dépit, l'exceſſive ſenſibilité d'une ame vive & tendre, la Religion elle-même que j'appelois à mon ſecours, formoient en moi un con-

flit de pensées & de désirs contraires que j'aurois peine à décrire. La seule idée d'avoir épousé Valmont sans en être aimée, d'avoir été si long-tems la dupe des expressions de sa tendresse & des témoignages qu'il me donnoit de son amour, de ne devoir notre union mutuelle qu'à ma fortune & non à son penchant, d'avoir reçu sa main & ses sermens, tandis qu'une autre possédoit son cœur; cette idée me faisoit frémir. Il me sembloit que le Ciel même, irrité contre nous, avoit en horreur le nœud qui nous assemble, & je tremblois pour les tristes fruits d'une alliance contractée sous de si malheureux auspices. Quelquefois aussi je ne pouvois me résoudre à révoquer en doute la sincérité de Valmont; j'aimois bien mieux qu'il n'eût cessé de m'aimer que lorsqu'il a cessé de me le dire. Aux preuves apparentes qu'on m'avoit données de son ancien amour pour Senneville, j'opposois ce combat si récent que j'ai vu se former en lui, lorsque je l'ai surpris tout baigné de pleurs, & qu'il sembloit armer en ma faveur, contre

une paſſion naiſſante, tous les droits de mon amour. Je me flattois qu'il reviendroit tôt ou tard de ſes égaremens; que la raiſon, que ma tendreſſe, que la bonté de ſon cœur, l'emporteroient ſur un amour paſſager; que les réflexions qu'il a pu faire pendant cette courte abſence qui nous ſépare, me le ramèneroient bientôt plus tendre & plus fidèle.... Mais au même inſtant je penſois qu'il reverroit Senneville; qu'à ſon arrivée elle réveilleroit en lui les mêmes impreſſions, & que peut-être elle ſe réjouïroit enfin de ſon triomphe. Les dernières paroles de Lauſane redoubloient mes alarmes; je croyois la voir, d'intelligence avec le Comte, me tromper par des marques d'attachement, &, par des dehors de ſimplicité & de candeur, abuſer de ma crédulité. Ah! je lui ſuppoſois un manège dont elle n'eſt pas capable, & un art qu'elle ne connoît pas. Je regrettois dans ce moment de n'avoir pas exigé de Lauſane qu'il s'expliquât davantage, de n'avoir pas tiré de lui plus de lumières, & de n'avoir pas profité de l'offre qu'il

me faisoit d'intéresser pour moi l'autorité du Prince. Je ne tardois pas cependant à désavouer un projet si injuste, & je croyois plus vertueux & plus sage de n'employer d'autres armes que la douceur & la patience.

Dans l'état d'incertitude où je suis, flottant sans cesse entre la crainte & l'espérance, que l'absence de Valmont me fait souffrir! Pourquoi faut-il qu'elle dure encore si long-tems pour moi? Grand Dieu! dictez-moi, à son retour, ce que vous voulez que je fasse pour le toucher & pour vous plaire.





LETTRE XIV.

Du Marquis de Valmont à sa Fille.

Le dangereux homme que Lausane ! ne souffre pas, ma fille, que ses avis trompeurs & ses perfides conseils prennent quelque empire sur ton esprit. A travers le masque dont il se couvre, l'espèce de repentir qu'il témoigne, & l'intérêt d'ailleurs trop vif & trop réel qu'il te laisse appercevoir, il est aisé de démêler en lui un caractère faux, dont tu n'as que trop lieu de te défier. Sous de feintes confidences, il cache le dessein qu'il a formé de t'aigrir contre ton mari, de t'ôter le doux espoir de le ramener un jour, de te porter à lui rendre ce retour impossible, en l'aigrissant lui-même contre toi. Qu'il est heureux que la bonté de ton cœur t'ait garantie du piége qu'il te tendoit ! Si tu eusses fait la démarche imprudente qu'il te suggéroit, tout ce qu'elle a d'odieux retomboit sur toi seule ; ton mari n'eût pu en accuser un autre ;

Lauſane ſe taiſoit, pour recueillir le fruit de cette intrigue; & livrée de plus en plus à ſes ſéductions & à ſes promeſſes, tu te ſerois bientôt imaginée qu'il ne te reſtoit que lui pour ſoutien & pour guide après toutes les ſuites d'un tel évènement. Bénis donc le Seigneur, de ce qu'il t'a inſpiré le plus ſage parti; ne t'écarte point du plan que tu t'es fait; retiens ton mari par ta modération & ta douceur; ménage Lauſane, parce qu'il eſt encore à craindre, & que tu ne réuſſirois pas pour le moment à en détacher Valmont. Hélas! mon fils eſt dans un état d'ivreſſe & de folie dont le tems & des évènemens plus heureux auront ſeuls la force de le guérir. Attendons-les de cette Providence ſur laquelle tu t'appuies; &, pourvu que nous ne mettions pas d'obſtacles à ſes deſſeins par une conduite peu meſurée, ne doutons pas que, par des voies inconnues, elle ne ſache nous conduire au terme après lequel nous ſoupirons.

Je laiſſe à part ces triſtes objets, pour reprendre, ma chère fille, avec autant

d'empreſſement que tu m'en témoignes, le récit de M. de Veymur ſur l'éducation qu'on lui a donnée. C'eſt ainſi qu'il continua l'entretien que nous avions commencé, & dont j'ai remis le détail ſous ſes ieux, pour être plus sûr de n'en rien oublier. » Juſqu'au moment où ma mère me donna M. d'Orval pour guide & pour ami, les rapports que j'avois eus avec les autres hommes, avoient été très-bornés; ils commençoient à s'étendre : les relations de famille devenoient plus étroites de jour en jour, & plus indiſpenſables; j'avois, pour de certaines études, des compagnons & des maîtres (car on n'avoit pas imaginé que le mien dût être un homme univerſel). Je me trouvai donc lié néceſſairement avec un plus grand nombre d'hommes; & dès-lors n'étoit-ce pas rappeler par ce même endroit toutes les erreurs & tous les vices? Raſſurez-vous; on étoit trop attentif à leur fermer tout accès, pour avoir à craindre que je puſſe les adopter. Les premières habitudes, les premiers goûts qu'on m'avoit fait prendre, les prin-

cipes si honnêtes &. si sages qu'on m'avoit inculqués presque en naissant, formoient déjà autour de mon esprit & de mon cœur comme un double rempart, qu'il étoit difficile de forcer. La présence & la conduite de mon guide en étoient un autre bien plus insurmontable encore. Cet ami fidèle ne m'abandonnoit pas un instant ; & il s'étoit tellement attaché à moi, il m'avoit rendu son commerce si doux, que nous nous devenions comme nécessaires l'un à l'autre. Il étoit de toutes mes études, pour les éclairer, pour m'aider à en prendre l'esprit, pour étudier avec moi, en se faisant quelquefois, pour mieux m'instruire, mon disciple ou mon émule (*). Il étoit de tous mes plaisirs, pour les régler, pour les épurer, pour me les rendre plus agréables encore par l'assaisonnement qu'il y savoit mettre. Il étoit de toutes mes sociétés,

(*) » Je ne veux pas que le conducteur in» vente & parle seul ; je veux qu'il écoute » son disciple parler à son tour «. *Essais de Montagne.*

pour m'apprendre à les choisir ; pour en écarter les périls ; pour me distraire adroitement de celles qui ne me convenoient pas ; pour empêcher la trop grande intimité, même avec celles qui me convenoient davantage ; pour me rappeler & me faciliter l'application de mes principes aux sentimens établis dans le monde, aux fausses maximes que l'on y soutenoit devant moi, & aux exemples pernicieux que j'étois forcé d'y rencontrer. Il me garantissoit des préjugés, en me faisant apprécier les objets en eux-mêmes, en me faisant estimer la valeur des choses indépendamment de l'opinion, en m'instruisant à ne mettre, dans la poursuite de ce qu'on appelle des biens, qu'un degré de chaleur proportionné à leur prix ; ce qui en prévenoit la passion, & ce qui souvent même en éteignoit en moi le désir. Il m'enseignoit à distinguer le bonheur, de l'opulence ; le contentement, de la gaieté ; la grandeur, des dignités & des titres ; la vertu, de son masque ; & l'homme, de son habit. Mais ici, pour ne pas me former un esprit caustique &

un caractère méchant, ses leçons étoient générales, & leur application n'avoit rien de particulier. A l'égard des vices manifestes, il me faisoit de leur spectacle une école de vertu; j'en envisageois, avec lui, de sang-froid, la nature, & j'en avois horreur; j'en considérois les effets & les suites, & ils m'inspiroient la honte & la terreur. Un peu plus tôt, ce spectacle m'eût été dangereux; plus tard, il m'eût été moins utile pour le parti que j'en devois tirer. Cependant on n'oublioit pas de m'apprendre en même tems à séparer toujours l'homme de ses défauts; à respecter sa nature, & à chérir sa personne; à détester ses vices, & à gémir sur ses erreurs. Que vous dirai-je enfin? mon guide, mon précepteur, mon ami étoit, sur toutes choses, de mes pratiques de religion & de vertu, pour les diriger, pour me les faire aimer, pour me les persuader par son exemple bien plus que par ses discours.

Nous allions ensemble nous attendrir sur les misères humaines: il pleuroit sur les malheureux, & je pleurois avec lui;

il les consoloit, & je me consolois avec eux. Il employoit pour eux ses soins ou son crédit, & me rendoit plus souvent moi-même leur agent ou leur protecteur *. Leur vue m'affligeoit, mais j'aimois à m'affliger ainsi. Ces larmes d'attendrissement portoient au fond de mon cœur je ne sais quoi de doux, que j'eusse préféré à toute l'agitation des plaisirs turbulens. » Mon ami, mon fils », me disoit quelquefois mon guide, » que vous êtes » heureux d'être né sensible ! & qu'il » vaut bien mieux verser des pleurs de

* » Voici mes leçons : celui-là y a mieux » profité, qui les fait, que qui les sait.

» On ne cesse de criailler à nos oreilles, » comme qui verseroit dans un entonnoir ; & » notre charge, ce n'est que redire ce qu'on » nous a dit. Je voudrois que le maître cor» rigeât cette partie ; & que de belle arrivée, » selon la portée de l'ame qu'il a en main, il » commençât à la mettre sur la montre, lui » faisant goûter les choses, les choisir, & dis» cerner d'elle-même, quelquefois lui ouvrant » le chemin, quelquefois le lui laissant ou» vrir «. *Essais de Montagne.*

» tendresse & de sentiment, que de rire
» avec les heureux du siècle, & d'être
» insensible comme eux * «. Nos pleurs

* Oui, sans doute, il est heureux d'être né sensible : mais cette sensibilité, ce caractère de tendresse & de sentiment, c'est encore l'éducation qui le règle, qui l'étend, & qui l'augmente ; & comment cela ? En élevant l'enfant de manière qu'il s'occupe plus des autres que de lui-même. Si au contraire on paroît trop s'occuper de lui, si on l'accoutume à s'occuper de lui-même plus que des autres : règle générale, il n'aura de sensibilité que pour ce qui le concerne ; pour tout le reste il sera dur ; il rapportera tout à lui ; & les premières victimes de sa dureté & de son égoïsme, ce seront ceux mêmes qui l'auront élevé.

Etre né sensible, peut donc devenir un grand bien ou un grand mal : ce sera pour nous-mêmes la source du bonheur ou de l'infortune, selon que cette sensibilité aura été bien ou mal dirigée. Que l'éducation, que la Religion répriment les passions déréglées ; qu'elles mettent à leur place le goût & le sentiment des choses honnêtes, des plaisirs chastes & purs ; qu'elles ne nous permettent, sur les objets même les plus innocens, qu'un

n'étoient jamais stériles à l'égard de ceux que nous cherchions à consoler (a) ; & comme nous ne sortions d'auprès d'eux qu'en les laissant moins affligés, je n'en sortois jamais sans être plus content. Croiriez-vous que, par la manière dont mon Gouverneur s'y prenoit, c'étoit une de mes plus grandes récompenses que de pouvoir *faire du bien*, & que M. d'Orval m'avoit sévèrement puni, lorsque, mécontent de moi, il ne m'avoit pas laissé libre d'en faire avec lui ? Pour que je pusse satisfaire aisément ce besoin si doux & cette passion si belle qu'il avoit excités en moi, il me rendoit sagement économe dans tous les achats que nous faisions des choses qui m'étoient nécessaires. Il m'en offroit ordinairement de plusieurs qualités différentes. Ceci, me

attachement modéré ; que nos affections, au lieu d'être de l'amour-propre ou un fol amour, soient de l'humanité, de la bienveillance, de la charité ; qu'elles soient de l'amitié, de la reconnoissance, l'amour du vrai, de l'ordre, & de la vertu ! & tout dans l'Univers nous intéressera, de manière à nous rendre heureux.

disoit-il, suffit à vos besoins, à la bienséance, & n'est point au dessous de votre état : ceci lui convient encore, & n'est point au dessus ; mais il coûte davantage, & vous laissera moins de bien à faire. Il parloit ainsi, & le choix étoit bientôt fait (b). Il nourrissoit, il augmentoit ma sensibilité, & me rendoit toujours plus instructif le spectacle de l'infortune & de la misère, par les réflexions qu'il me suggéroit. » Ces infortunés, me disoit-il » un jour, ont pu avoir des ancêtres plus » opulens que vos pères « (il m'en montroit quelquefois de semblables, & me formoit au secret, en permettant qu'ils me racontassent leurs malheurs) : » un » renversement de fortune, peut-être aussi » un manque de conduite, les ont plongés dans l'indigence. Puissiez-vous, » puissent vos enfans, ne jamais éprouver » le même sort, & ne pas avoir besoin des » mêmes secours « !

Telles étoient les leçons que me donnoit mon guide ; mais elles ne suffisoient point à sa sagesse. Il vouloit former en moi une ame forte, inaccessible à la

crainte (*c*), & capable de soutenir les revers *. Pour y parvenir, indépendamment des différentes épreuves par lesquelles on avoit eu soin de former par degrés mon enfance, il m'accoutumoit peu à peu à des retranchemens & à des privations sur les choses mêmes que je possédois; il me rendoit libéral de ce qui m'étoit devenu le plus cher, pour me rendre en même tems bienfaisant & courageux; il se passoit, ainsi que moi, de ce que je croyois nous être nécessaire; il me formoit une espèce de gymnastique pour l'ame comme pour le corps, en m'apprenant à lutter contre les besoins & les désirs (*d*). Exposés quelquefois à toutes les injures de l'air, mal couchés, mal vêtus, mal nourris, nous allions passer des mois entiers dans des chaumières, où nous dressions des plans, où nous dessinions des perspectives, où nous passions en revue nos connoissances, &,

* *Heureux*, s'écrioit Denis le jeune à Corinthe, *ceux qui, dans l'enfance, ont fait l'apprentissage du malheur!*

toujours, où nous faisions du bien. Rien ne nous décourageoit, rien ne nous rebutoit; nous ne voulions pas être maîtrisés par les obstacles, dès que nous pouvions les vaincre; & aux difficultés qui se présentoient, nous ne cédions rien de ce que la constance pouvoit nous donner.

Ce n'étoit pas seulement par rapport aux évènemens & aux choses, que mon sage Mentor travailloit à me remplir de force & de courage; c'étoit sur-tout à l'égard des hommes. Autant il vouloit que je fusse sensible aux reproches de ma conscience & à la crainte du blâme justement mérité, autant m'instruisoit-il à braver le ridicule en faveur du devoir; & à triompher, par le sentiment du véritable honneur, de la lâcheté du respect humain. Sans me perdre de vue, il m'exposoit aux plaisanteries de mes camarades d'exercices, sur le genre de vie que nous menions, sur la régularité de nos mœurs; sur l'esprit de religion qui paroissoit animer notre conduite. Il me mettoit en butte à l'air froid & dédaigneux, à la

morgue

morgue fière & méprisante, à l'insultante pitié de ces prétendus Sages, qui subjuguent les autres hommes, & les aveuglent, en leur faisant accroire qu'ils sont faits pour les éclairer. Il me laissoit essuyer par intervalles, mais avec plus de ménagemens encore, les agaceries d'un sexe, qui nous captive en se jouant, & nous maîtrise en paroissant nous flatter; les importunités & les prières de ceux que j'aurois voulu obliger, même par reconnoissance; les espèces de commandemens ou de menaces de parens & de protecteurs, dont je risquois de perdre les bonnes grâces par un refus, & qu'aux dépens des mœurs il eût fallu suivre partout où ils m'auroient mené: car je touchois déjà à ma seizième année, & l'on m'offroit de toute part des parties de plaisir où je savois que règne la licence, & des spectacles où les passions entrent par tous les sens. Si je chancelois un moment, » Ferme, me disoit mon guide, c'est ici » l'instant des vrais combats & la source » des plus glorieux triomphes «. Lorsque j'avois vaincu, » Viens, mon ami, ajou-

» toit-il en m'embrassant, viens recevoir
» les éloges de l'amitié, joints à ces témoi-
» gnages plus flatteurs encore que t'offre
» ta conscience. Tu as fait ton devoir,
» tu as triomphé du monde & de ton
» propre cœur: voilà la véritable valeur;
» & puisque tu es fort contre toi-même,
» tu le seras sans peine contre les enne-
» mis de ton Roi. O mon fils! continuoit-
» il avec chaleur, sois toujours ce que tu
» dois être: n'imite pas ces hommes foi-
» bles & pusillanimes *, qui n'ont point
» de caractère à eux; qui, comme la cire
» qu'on pétrit sous les doigts, reçoivent
» l'empreinte de tout ce qui les envi-
» ronne; bons ou mauvais, raisonnables
» ou frivoles, selon le ton de la société
» où ils se trouvent, & le caractère qu'on
» leur fait prendre. Suis tes principes;
» marche d'un pas ferme sur la même
» ligne; & que, dans ta manière de pen-

* » La foiblesse, a dit une femme de beau-
» coup d'esprit & de raison, tient lieu de tous
» les autres défauts...; & une ame foible est
» capable de tout le mal qu'on veut lui faire
commettre «.

» ser & d'agir, chaque instant de ta vie » te trouve d'accord avec toi-même «. N'imaginez pas cependant qu'il me fît contracter par-là le caractère d'une vertu rude & farouche; il vouloit au contraire que je me pliasse sans effort à tout ce qui n'étoit point un mal, & qui ne pouvoit pas le devenir. Ce qu'il y a même de remarquable, c'est que mon ami, sans gêne, sans grimace, sans feinte, & sans l'avoir appris, étoit le plus poli de tous les hommes. Par le seul esprit de bienveillance, d'humanité, d'une charité plus sûre encore, il avoit contracté jusque dans la retraite, cette aménité, cette affabilité pleine d'attentions, de complaisance, & d'égards, dont il trouvoit la source dans son cœur, & qui le rendoit mille fois plus aimable que cette foule de gens si affectueux, si maniérés, si polis, & si fourbes, dont le monde est rempli *.

* » La politesse d'usage n'est qu'un jargon » fade, plein d'expressions exagérées, aussi » vides de sens que de sentiment.... Le plus » malheureux effet de la politesse d'usage, est

Pour achever de me rendre fort, il falloit m'armer d'avance contre les passions; & c'est encore ce que faisoit M. d'Orval. Il avoit d'abord levé à mes ieux l'équivoque dangereuse que ce mot renferme. Prises pour des penchans naturels, pour de simples affections soumises à la raison, & qui, d'accord avec elle, ne font que nous conduire plus facilement au but vers lequel la raison elle-même nous dirige, les passions, si vous voulez les appeler ainsi, sont un don que nous a fait l'Auteur de la nature. Ce sont des vents doux & propices, qui aident à la manœuvre, au lieu de la contraindre, & qui, sous la direction d'un

» d'enseigner l'art de se passer des vertus qu'elle
» imite. Qu'on nous inspire dans l'éducation
» l'humanité, la bienfaisance; nous aurons la
» politesse, ou nous n'en aurons plus besoin.

» Si nous n'avons pas celle qui s'annonce
» par les grâces, nous aurons celle qui an-
» nonce l'honnête homme & le citoyen; nous
» n'aurons pas besoin de recourir à la fausseté «.
Considérations sur les Mœurs de ce siècle, par M. Duclos, chap. 2.

sage Pilote, rendent notre course plus prompte, & nous ramènent plus sûrement au port. Ces affections, pour me servir d'un terme plus exact & plus précis, donnent de la force à notre ame, bien loin de lui en ôter; ce que la raison froide & languissante n'eût pu faire toute seule, elle le fait aisément avec elles. Le plus insensé de tous les projets seroit donc de vouloir les anéantir: modérez-les seulement; que la raison les gouverne; que la Religion les épure; &, susceptibles commes elle le font des plus grands biens, vous en tirerez les plus grands avantages.

Mais les passions, prises dans le sens le plus ordinaire, c'est-à-dire, pour des affections trop fortes, ardentes, impétueuses, qui se dérèglent par la trop grande activité de leur mouvement, ou par la nature de l'objet vers lequel elles se portent, intervertissent l'ordre des choses, ne suivent d'autre loi que les sens, précipitent & égarent la raison, au lieu de s'y soumettre: eh, qui n'avouera qu'elles sont le fléau du monde, & qu'elles en causent tous les ravages? Ce

ne ſont plus ces vents doux & favorables, qui, aidés de la rame, pouſſoient tranquillement vers le rivage une barque fragile; ce ſont les aquilons déchaînés, qui vont ſoulever les flots, exciter les orages, & troubler tout l'empire des mers. Voilà cependant ce qu'une fauſſe & dangereuſe philoſophie a bien voulu confondre; &, ſous prétexte qu'il y a des penchans naturels & néceſſaires à l'homme, elle a fait indiſtinctement l'éloge des paſſions les plus fougueuſes, à la honte de l'humanité, & au mépris de la raiſon.

Mais d'après un ſi bel éloge, il faudra donc détruire toutes les notions du juſte & de l'injuſte, confondre le bien avec le mal, & la lumière avec les ténèbres? Il faudra renverſer toute règle, juſtifier tout déſordre, louer, diviniſer tout excès, ruiner toutes les vertus, & ſur leurs honteux débris élèver l'empire des paſſions? il faudra, dans le noble enthouſiaſme qu'elles inſpirent, & n'ayant plus d'autre frein, d'autres guides qu'elles-mêmes, paſſer avec Tullie ſur le

corps de son père, pour monter au Capitole; mettre le feu aux quatre coins de Rome, pour amuser la passion de Néron; avec celle de Tarquin, déshonorer Lucrèce; brûler le Temple, comme Erostrate, pour se faire un nom; & ravager le monde avec Alexandre? Mon guide n'avoit pas encore assez de force d'esprit pour de si monstrueux systêmes, ni assez de philosophie pour tant d'égaremens. C'est en distinguant par-tout avec soin l'usage d'avec l'abus, le penchant retenu dans ses justes bornes, d'avec la passion abandonnée à ses déréglemens, & ce que donne la nature d'avec ce qu'y ajoute la dépravation, qu'il régla mes lumières & sa conduite à mon égard. Il voulut toujours que mes penchans les plus naturels fussent d'accord avec ma raison; que celle ci en fût la modératrice & la règle, & jamais l'esclave. C'est pour cela qu'il m'avoit appris, dès les premiers tems, à donner aux objets sensibles une juste valeur, persuadé que le principal moteur de la volonté étoit l'entendement; que nos idées sur

le prix des choses relatives à notre bonheur, étoient la mesure de nos désirs, & qu'ainsi éclairé sur le prix des richesses, des plaisirs, & des honneurs, si j'avois à me passionner, pour parler un instant le langage ordinaire, ce ne seroit jamais pour de tels biens.

De tous les penchans donnés par la nature, le premier, le plus vrai, le plus constant, celui qui est la source de tous les autres, & qui les renferme tous; celui qui naît & qui meurt avec nous; qui est l'ame & la vie de tout être intelligent & sensible; qui, bien ou mal dirigé, forme nos vertus & nos vices; c'est l'amour de soi. Eclairé sur ses véritables intérêts, il concilie son bonheur avec le bonheur de tous les autres, & ne cherche à nous rendre heureux, qu'en agissant de manière que tous les autres le soient avec nous. Alors, comme tout tend au même but, tout lui prête la main dans l'exécution d'un si noble, d'un si juste dessein: & il est bien difficile qu'il trouve quelque opposition dans sa marche; ou, s'il en trouve, il est

bien rare que, parmi nos ſemblables, le plus grand nombre ne lui donne pas les moyens de la vaincre.

Mais cet amour vient-il à ſe dérégler? ce n'eſt plus l'amour bienfaiſant & équitable de nous-mêmes & des autres, c'eſt l'amour-propre injuſte & excluſif; c'eſt la vanité; c'eſt l'orgueil, principe de tous nos maux, comme il eſt la ſource de tous nos crimes. L'amour de ſoi, ſage & bien ordonné, met chacun à ſa place dans le vaſte tout dont il fait partie, & s'y met lui-même: l'amour-propre, au contraire, ſe fait le centre de tout ce qui l'environne; s'arroge des droits & des privilèges; ſe compare aux autres, & ſe préfère; tourne tout à ſon profit; ne connoît de bornes que ſes forces, & préſume toujours en leur faveur; lutte contre tous les intérêts, & ne s'apperçoit pas que, dans ce conflit de volontés & de pouvoirs, tous ſe flattant au même titre d'avoir les mêmes droits que lui, il en réſulte une guerre de lui ſeul contre tous, & de tous contre lui, dont il ſera néceſſairement la victime.

C'eſt cet amour-propre inſenſé, qui enfante les vains projets; qui donne le branle à toutes les autres paſſions; qui met en jeu tous les reſſorts, & s'aide de toutes les injuſtices, pour parvenir au but qu'il ſe propoſe: c'eſt lui qui trouble, qui diviſe, pour mieux envahir; qui ſape le trône, & renverſe le Monarque, pour régner à ſa place; qui briſe l'autel & s'attaque au Dieu qu'on révère, pour ſe faire adorer lui-même; qui bouleverſera le monde, pour s'en faire le maître, & finira par s'enſevelir ſous ſes ruines.

Tel eſt l'amour-propre dans ſes excès. Laiſſez-le germer dans un cœur; permettez-lui autant de forces que de déſirs; & jugez en effet de ce que deviendra l'univers.

Pour empêcher de naître un tel monſtre, ou pour l'étouffer en naiſſant, vous avez vu toutes les précautions qu'une mère ſage avoit priſes dès ma plus tendre enfance: mais il falloit, à meſure que j'avançois en âge, les continuer, les redoubler; & c'eſt ce que M. d'Orval ne ceſſa jamais de faire. Pour confondre

l'orgueil qui vient de la naissance, des titres, du faste, & des richesses; au flambeau de la raison, il m'avoit éclairé sur tous ces objets, il m'en avoit fait voir le néant & le préjugé, il avoit déchiré à mes ieux le voile dont se couvre leur brillante imposture *: en m'apprenant à respecter, à compter les rangs, il m'avoit instruit à peser les mérites, & m'avoit fait paroître l'homme si petit sous l'écorce dont il s'enveloppe, que, par sentiment, par amour-propre peut-être, si mon guide m'en eût laissé suf-

* » Si les hommes, dit M. de Fontenelle, » avant que de tirer vanité d'une chose, vou» loient bien s'assurer qu'elle leur appar» tient, il n'y auroit guère de vanité dans le » monde «.

On connoît ces vers de la Motte.

J'ai vu quelquefois un enfant
Pleurer d'être petit, en être inconsolable.
L'élevoit-on sur une table?
Le marmot pensoit être grand.
Tout homme est cet enfant. Les dignités; les places,
La noblesse, les biens, le luxe, & la splendeur,
C'est la table du nain; ce sont autant d'échasses
Qu'il prend pour sa propre grandeur.

ceptible, j'eusse rougi de me croire grand *, ou de chercher à le devenir, par tout ce qui étoit si fort au dessous de moi.

Mais il y a des alimens moins grossiers, dont se nourrit un amour-propre plus délicat & plus subtil; nos lumières, par exemple, nos talens, nos vertus: & ici, pour prévenir toute vanité, mon sage Mentor m'apprenoit, avant toutes

---

* En général, plus les Grands paroissent oublier leur grandeur, plus on se la rappelle volontiers, pour leur faire honneur; mais plus ils font sentir qu'ils s'en souviennent, plus on est porté à les ramener tout bas à l'origine commune, ou quelquefois même aux vraies sources de cette grandeur, qui a presque toujours eu de si petites & si misérables causes.

Muratori, dans son style simple & familier, fait aux Grands, en bien peu de mots, une importante leçon: *Ne' Grandi la Cortesia e l'affabilità sono delle virtù colle quali si spende poco e si acquista molto.* Dans les Grands, l'honnêteté & l'affabilité sont des vertus avec lesquelles on dépense peu & l'on gagne beaucoup. *Della Philosophia Morale, cap. 38.*

choses, à m'interdire toute comparaison. Il vouloit bien que j'eusse assez de discernement & de justesse pour sentir, pour apprécier mes forces, afin que je ne courusse pas le risque, presque également à craindre, de rester en deçà, par une fausse modestie, ou d'aller au delà, par une folle présomption : mais il ne permettroit pas que je les misse en parallèle avec celle des autres. Mon fils, me disoit-il, sois fidèle à la maxime des anciens Sages, *Connoissez-vous vous-même*; mais ne te mesure point avec tes semblables. Où seroit entre eux & toi la mesure commune ? où prendrois-tu la règle précise du jugement que tu ôserois porter ? Les apparences sont souvent trompeuses; ce qu'ils te montrent est peut-être d'un bien moindre prix que ce qu'ils te cachent; & d'ailleurs, juge dans ta propre cause, si tu veux peser les mérites, qui tiendra pour toi la balance égale, ou qui t'empêchera d'en altérer les poids ? Mon guide faisoit plus encore : il me forçoit à remonter au premier principe de toutes choses; il me faisoit disparoître tout en-

tier devant *celui qui est*; il me faisoit voir tous les talens distribués à son gré, toutes les vertus émanées de lui comme de leur source, & me contraignoit d'avouer que je ne suis rien de moi-même. Cependant, comme il n'est que trop vrai que l'amour-propre renaît de ses cendres; que, tel que ce Géant vaincu par Hercule, en touchant la terre, il tire de nouvelles forces de sa défaite; & qu'après tout il tourne en sa faveur les foibles armes que la raison nous prête contre lui; il sentoit l'impuissance où il étoit de donner à ses travaux un fondement solide, & d'en assurer le succès, si, pour suppléer à ce qui leur manquoit, il ne donnoit le reste à faire à l'humilité chrétienne.

Après l'amour-propre, la passion la plus générale & la plus forte, la plus séduisante de toutes & la plus dangereuse, la plus douce en apparence & la plus violente, c'est l'amour. J'entrois dans l'âge où il se fait sentir: quoiqu'élevé par des Maîtres si sages, je frémissois déjà à la vue d'un objet trop aimable,

& à l'approche d'un ſexe différent. Une main poſée ſur la mienne me faiſoit treſſaillir ; un feu ſecret couloit dans mes veines ; & une rougeur timide, indice trop marqué de mes premiers ſentimens ; ſe peignoit ſur mon front. Ces impreſſions n'avoient pour moi rien de fixe encore & de déterminé ; mais elles n'échappoient point à l'œil obſervateur d'un ami fidèle. Il s'y étoit attendu, & voyoit arrivé le moment où il falloit en tempérer la cauſe, & en prévenir les dangereux effets. » Mon ami, mon fils, me dit-il un jour dans des momens de calme & dans un lieu champêtre, où depuis quelque tems nous goûtions en paix les charmes de la ſolitude, juſqu'ici j'ai mis, autant que je l'ai pu, les préceptes en action ; maintenant je vous dois des leçons plus directes, pour des cas où il vous faudra par la ſuite agir ſeul & par vous-même. Vous ne connoiſſez l'amour que par les idées imparfaites, & trop vagues peut-être, que vous en ont données quelques livres choiſis que nous avons lus enſemble,

quelques histoires qui ne le peignoient que foiblement & en passant, quelques mots échappés dans le monde, & dont nos entretiens plus sérieux & plus sages vous distrayoient au même instant. Le tems critique arrive, où tout va concourir à vous le peindre sous des dehors aimables ; votre cœur, de concert avec tout ce qui vous environne pour vous tromper, va vous le peindre plus aimable encore ; l'amour lui-même va s'offrir à vous sous mille formes différentes, pour vous surprendre. Il empruntera les traits de l'amitié, de l'estime, & du sentiment ; délicat & pur dans ses commencemens, timide encore & lent dans ses progrès, plus sensible ensuite & plus ardent, il se présentera bientôt à votre esprit, comme la passion des belles ames, & à votre cœur, comme le germe du vrai bonheur. Etonné de cette situation toute neuve pour vous, peut-être vous renfermerez-vous en vous-même pour la goûter, pour en jouir, pour en nourrir tout à la fois les douceurs, les inquiétudes, & les tourmens. Prenez garde, mon fils ; l'amour est une Syrène

enchanteresse : vous êtes perdu, si vous prêtez l'oreille à sa voix, & mon amitié pour vous, devenue stérile, n'aura plus à répandre que des pleurs.

» Je ne prétends pas exagérer, vous le peindre toujours séduisant & trompeur, ou vous en faire toujours un monstre. Il n'est quelquefois qu'un penchant légitime, que donne la nature, qu'avoue la raison, & que, dans une union sainte & permanente, la Religion consacre; il est même comme un devoir alors : & pourvu qu'il règne entre deux époux en monarque paisible, & non pas en tyran; il ôte, au joug que l'hymen leur impose, ce qu'il auroit de trop pesant; il change pour eux les épines en fleurs, les peines en plaisirs, & leur rend faciles tous les autres devoirs.

» Mais pour que vous puissiez vous y livrer un jour sans crainte & sans remords, tenez votre cœur libre pour le choix qu'il doit faire (*e*); & jusque là, tremblez à sa seule approche. Sous de feintes caresses & de fausses douceurs il cache un trait qui déchire, un feu qui

consume, un poison qui dévore ; il traîne à sa suite l'agitation & le trouble, la crainte toujours inquiète & les soupçons jaloux, l'ennui du bien, le dégoût des vertus, l'obscurcissement de toute lumière & de tout principe, le repentir qui naît du crime, & souvent l'infortune, & la honte, plus cruelle encore. Ce n'étoit qu'un sentiment, à l'en croire d'abord ; il sembloit même ne pas tenir aux sens, & n'avoir rien à craindre de leur attrait grossier : il est devenu bientôt une passion honteuse, effrénée, qui ne se rend plus sensible que par ses chutes & ses écarts. A combien d'ames nobles & généreuses il a fait perdre le fruit de plusieurs années de force & de sagesse ! Combien de compagnons d'Ulysse il a honteusement transformés & avilis par les enchantemens de Circé ! Combien d'Hercule il a fait lâchement filer auprès d'Omphale ! De combien de Monarques il a fait des esclaves !

» On a vu les plus grandes révolutions amenées par une si petite cause, les plus terribles évènemens préparés par ses in-

fluences secrètes, & des trônes ébranlés, renversés par l'amour. O mon fils! si l'on en excepte l'ambition, l'orgueil, il n'est point de passion qui exige davantage, qui commande avec plus d'empire, à laquelle il faille de plus grandes victimes & de plus douloureux sacrifices. Si tu t'en laisses charmer, tu lui sacrifieras tout, jusqu'à la mère qui t'a nourri, jusqu'à l'ami qui t'a formé, dès qu'ils seront un obstacle à tes désirs. Si cependant tu parviens à l'arracher de ton cœur, quelle plaie sanglante elle y aura faite! & que la blessure saignera long-tems, avant que tu ayes pu la guérir!

» Mais comment vaincre l'amour? Demande-moi plutôt, mon fils, comment il faut le prévenir. Ainsi que toutes les autres passions, on peut aisément l'empêcher de naître : mais comme elles, & plus qu'elles encore, qu'il est difficile à vaincre, lorsqu'une fois il est né! Quoi qu'il en soit, la réponse est la même pour l'un & l'autre cas : emploie contre lui les seules armes que la raison ait pu nous donner, la vigilance & la fuite. Ame

forte & intrépide, affronte les dangers; les ridicules, les mépris, les travaux, & les souffrances, lorsqu'il est question du devoir; présente-toi de front; attaque à force ouverte ce qui rebute & épouvante notre foible nature : mais, prudent & sage, fuis avec soin, lorsqu'il s'agit des passions qui les flattent.

» Le premier objet sur lequel tu dois veiller, ce sont tes sens. Par eux s'efforcent d'entrer les images dangereuses des objets qui t'environnent; par eux, ces objets s'empressent à faire impression sur ton esprit & sur ton cœur. Ne permets pas que tes oreilles & tes ieux s'ouvrent sans réserve à ce qui peut te séduire. Retiens tous tes sens captifs sous le joug de la raison; je n'ai pas fait de toi un Athlète vigoureux, pour que tu cèdes à leurs efforts *: que ton ame agisse en Reine;

* Je ne me suis point arrêté à faire sur ces Lettres des notes grammaticales. Falloit-il écrire, par exemple, *pour que tu cédasses à leurs efforts* ? Pour moi, j'ai cru devoir laisser *pour que tu cèdes*, parce qu'il me paroît dans

qu'elle les gouverne & les maîtriſe ; ſans quoi ils ſeront bientôt eux-mêmes ſes rois & ſes tyrans. Née pour leur donner des fers, elle gémira dans l'eſclavage, & ſecouera ſes chaînes ſans pouvoir les rompre. Crains la molleſſe, & les maux qu'elle traîne après elle ; ne néglige pas les précautions les plus légères ; & dans un corps chaſte, tu porteras toujours une ame pure (*f*). L'amour tient aux ſens, ſous quelque forme qu'il ſe déguiſe ; & il faut bien peu connoître le cœur humain, pour croire à l'amour platonique entre deux perſonnes d'un âge nubile & d'un ſexe différent. Une ſi douce erreur

---

l'ordre, quoique le premier verbe ſoit au parfait indéfini, de mettre le ſecond verbe au préſent, lorſqu'il exprime une action qui ſe fait ou qui peut ſe faire dans tous les tems. M. l'Abbé d'Olivet en donne pluſieurs exemples : Voyez ſes remarques ſur Racine. En toute circonſtance ſemblable, & lorſque l'uſage ne s'explique pas aſſez clairement, je me ſuis déterminé, ou par les autorités les plus reſpectables, ou par les règles qui m'ont paru les mieux établies & les plus raiſonnables.

ne peut être que celle d'une jeunesse sans expérience, ou d'un sexe trop foible, qui aime à s'en imposer à lui-même.

» Mais l'amour, qui tient aux sens, tient encore plus à l'imagination, qui agit sur eux à son tour avec bien plus de force & d'empire qu'ils n'avoient agi sur elle.

» Mon fils! rends-toi attentif à ma voix. C'est l'amitié, éclairée par la réflexion & les années, qui t'éclaire elle-même pour ton bonheur. Le vrai mobile de toutes les actions humaines, ce qui enfante ou qui modifie nos amours & nos haines, nos espérances & nos craintes, nos aversions & nos goûts; ce qui les excite, qui les enflamme, qui les ralentit & les attiédit à son gré; ce qui fait presque toujours les joies & les misères de la vie; c'est l'imagination: & ce qui devient ainsi entre les mains du Sage le principe secret de sa félicité, c'est le soin qu'il prend de la régler. Si elle s'agite, si elle s'échauffe, elle va tout échauffer, tout embrâser avec elle; elle formera l'enthousiasme, le fanatisme:

égarée dans ſa route, elle ne ſe bornera plus à porter en toi une chaleur douce & féconde; elle roulera dans des tourbillons de flamme, & réduira ton cœur en cendres. L'amant furieux fût toujours reſté indifférent & tranquille, ſi, s'arrêtant à la première penſée, ainſi qu'aux premiers regards, il n'eût pas rappelé ſans ceſſe à ſon eſprit l'objet qui l'avoit frappé, pour l'embellir de tous les charmes que l'imagination pouvoit lui prêter. Empêche donc que la tienne ne s'occupe indiſcrètement de ce qui l'aura ſaiſie d'abord. Si, par ton peu de réſerve, elle a déjà allumé en toi quelque étincelle de ce feu ſi prompt à ſe répandre, arrête ſes progrès par l'éloignement & l'abſence: ſi tu ne le peux pas, eu égard aux circonſtances, arme du moins l'imagination contre elle-même, en lui offrant des images auſſi propres à modérer ſon ardeur, que celles qu'elle s'étoit faites, étoient propres à l'augmenter.

» Ce que je t'ai dit de l'amour, ſouviens-toi que je le dis également de toutes les autres paſſions. C'eſt en tout genre

que l'imagination vive & ardente élève à nos ieux comme un fantôme, ce qui n'étoit tout au plus qu'un foible nuage : laisse l'imagination se réfroidir, bien loin de souffrir qu'elle t'entraîne ; le fantôme disparoîtra, & elle emportera bientôt le nuage avec elle «.

Ainsi m'instruisoit mon guide ; & à la place des passions qui rétrécissent notre cœur, en paroissant le dilater, & resserrent toutes nos affections dans un même objet *, il cultivoit chaque jour le sentiment plus heureux & plus doux de bienveillance pour tous les hommes, que ma mère avoit pris soin de former en moi. Il l'étendoit à mesure qu'il étendoit mes lumières : en m'apprenant la Géographie & l'Histoire, il m'intéressoit, il m'affectionnoit à tous les peuples, il me rendoit le citoyen de l'univers, mais plus

* » Si le penchant que nous avons à aimer » ne se fixe pas sur une personne seule ; il s'é- » tend naturellement sur plusieurs, & rend » les hommes humains & charitables «. *Bâcon, Essais de Politique & de Morale.*

encore

encore de ma patrie; bien différent de ces faux ſages, qui ne veulent être de toutes les nations que pour ne tenir que le moins qu'ils peuvent à leur propre pays *. C'eſt donc ici qu'il mettoit la plus vive chaleur. Après m'avoir fait connoître ce que je devois à la ſociété en général; après m'en avoir montré les différens rapports, & m'avoir ouvert le ſanctuaire ſi reſpectable de cette ſcience, auſſi néceſſaire qu'elle eſt malheureuſement négligée parmi nous, la ſcience du *Droit de la nature & des gens*; il me ramenoit ſans ceſſe à ce que je devois au Gouvernement qui m'avoit vu naître, & m'en peignoit en traits de feu tous les avantages. Il m'apprenoit à le chérir, & à lui rendre, par mon reſpect pour l'autorité qui y préſide, par mon obéiſſance à ſes loix,

* » Défiez-vous de ces coſmopolites qui » vont chercher au loin dans leurs livres, des » devoirs qu'ils dédaignent de remplir autour » d'eux. Tel Philoſophe aime les Tartares, » pour être diſpenſé d'aimer ſes voiſins «. *M. Rouſſeau.*

par mon amour pour tous ſes membres, par mon empreſſement à le ſervir, le juſte tribut des biens que j'en reçois. Il me repréſentoit l'amour de la patrie comme le ſentiment des grandes ames, la vertu des héros, & le principe des grandes actions. Il faiſoit plus, il m'animoit par de grands exemples. Il me remettoit devant les ieux ces hommes illuſtres, ces citoyens généreux, ces ſujets fidèles, toujours prêts à ſe dévouer pour le ſalut de l'Etat, le bonheur du peuple, & la gloire de leur Prince; & ne m'inſpiroit d'autre ambition que celle de les imiter. C'eſt ſur leur hiſtoire qu'il arrêtoit le plus volontiers mes regards. Moins curieux de détails ſanglans de ſièges & de batailles, il cherchoit partout avec moi des traits de patriotiſme, d'humanité, & de bienfaiſance. Il m'avoit fait, à l'exemple d'un ancien Sage inſtruiſant ſon fils, un recueil de ce que ces hiſtoires avoient de plus frappant. Nous tenions enſemble un regiſtre fidèle de tous les ſentimens vraiment nobles, de toutes les actions vraiment grandes,

de tous les traits dignes de mémoire ; & en lisant ces traits sublimes, quelle ame généreuse, dans un saint transport, n'eût dit avec moi : » Oui, je me sens le cœur » assez bien placé pour en faire autant « !

J'interromps pour la seconde fois, ma chère Emilie, ce récit de M. de Veymur si intéressant pour toi. Un autre soin m'occupe. J'ai reçu depuis ta dernière lettre, & presque en même tems, une lettre de ton mari *, en réponse à celles où je m'efforçois de le rappeler à la Divinité. J'ai lieu de penser, que, comme il le dit lui-même, elles ont fait quelque impression sur lui ; mais les conséquences qu'il seroit forcé d'en tirer, l'effraient plus que jamais ; &, selon la marche ordinaire à l'incrédulité, il se montre disposé maintenant à embrasser le parti le plus propre à lui procurer une fausse paix & une aveugle sécurité. Il se jette dans le septicisme le plus outré, & se fait un point de sagesse de douter, ou, pour

* On l'a renvoyée immédiatement après celle-ci.

parler plus vrai, de paroître douter de tout. Il est essentiel de le tirer du nouvel abîme où il se plonge. Daigne le Ciel dissiper, par l'éclat de sa lumière, les fausses lueurs qui l'égarent & le conduisent par degrés aux plus épaisses ténèbres !

NOTES.

PAGE 285.

(a) *Nos pleurs n'étoient jamais stériles à l'égard de ceux que nous cherchions à consoler, &c.* Un des plus beaux exemples en ce genre, de la part d'un jeune homme, est celui que nous offre le Mercure de Mars de l'année 1775, & qui est rapporté en ces termes :

» Parmi les différens traits de bienfaisance consacrés dans l'Histoire, il n'y en a point de plus capable d'intéresser les ames honnêtes & sensibles, que celui qui vient d'arriver au Collège d'Harcourt. C'est la leçon de tous les âges & de tous les siècles. Il est au dessus des éloges comme des expressions ; parce que le langage de l'ame ne se parle ni ne s'écrit.

Un Ecolier, âgé de dix-sept ans, étudiant en Rhétorique au Collège d'Harcourt, a rencontré, il y a près de huit mois, dans une de

ses promenades, un homme couvert des haillons de la misère. L'indigence & les malheurs avoient altéré dans cet infortuné les traits d'un ancien domestique qui avoit servi autrefois chez ses parens. Il le reconnut avec peine, s'en approcha avec la pitié la plus vive & le plus pressant intérêt. Après l'avoir interrogé sur les causes de son infortune, à laquelle il remarqua que les vices ni la paresse n'avoient aucune part, il lui assigna un rendez-vous secret pour le lendemain matin au Collège d'Harcourt. Il lui donne, pour premier secours, tout l'argent qu'il possédoit alors, & la portion de pain destinée à son déjeûner, avec ordre de revenir l'après-dîner prendre celle qui lui étoit destinée pour son goûter. Il le charge de se loger dans une maison honnête, & de lui faire connoître l'hôtesse chez laquelle il auroit choisi son gîte. Il s'excuse sur la modicité des secours qu'il lui prodigue, & l'exhorte à espérer, du tems & de sa bonne conduite, des jours plus calmes & plus heureux. L'hôtesse, choisie & présentée au jeune homme, a reçu pendant huit mois le prix de ses loyers. Elle a éclairé les démarches de l'indigent, & a rendu témoignage à sa conduite. L'infortuné a vécu, pendant ce long espace de tems, de la portion de pain destinée au déjeûner & au goûter de ce généreux Ecolier;

mais, comme elle n'auroit pas suffi, il y ajoutoit toutes les semaines, la modique somme d'argent que ses parens, en récompense de son travail, lui abandonnoient pour ses plaisirs & les besoins de son âge. Seulement, il en retranchoit méthodiquement quelque chose pour mettre en masse, afin d'habiller cet honnête malheureux. Quand il a été assez riche, il a employé l'industrie d'un tiers, pour acheter à la friperie un habit, qui mît son protégé en état de se présenter sans humiliation pour solliciter quelque emploi. Cependant l'impatient jeune homme s'agitoit & s'intriguoit pour lui trouver une place où il pût, en travaillant, se procurer une vie plus douce & plus aisée. Enfin il a eu le bonheur de prévenir le vœu de cet indigent, qui, pour dernière ressource, vouloit s'engager. Il l'a fait entrer comme domestique dans une maison où sa mère avoit quelques liaisons. Cette mère, dînant un jour chez son amie, a reconnu ce Laquais autrefois à ses gages. La curiosité l'a portée à lui demander l'histoire de sa vie, depuis qu'il avoit quitté son service. Elle finissoit par le récit détaillé de cette généreuse sensibilité de son fils. Jusque-là un profond secret avoit été gardé de la part du jeune bienfaiteur, qui avoit trompé, sur cet article, la vigilance de son Précepteur. C'est

sa propre mère qui a déchiré le voile impénétrable qui couvroit cette action éclatante «.

PAGE 286.

(b) *Et le choix étoit bientôt fait.* Une jeune Princesse, qui appartient à la Maison la plus auguste & la plus bienfaisante, avoit 1200 l. à employer dans une sorte d'ajustement pour une fête dont elle devoit faire l'ornement & les honneurs. Dans une circonstance si brillante, son cœur, plus noble par ses sentimens généreux que par sa naissance, eut le courage de ne choisir qu'un ajustement de 300 liv. & de donner 900 liv. aux pauvres malheureux. *Dict. d'Educ.*

Nous n'oublierons jamais ces belles paroles d'un Prince, notre première, notre plus douce espérance : » Je regarderois, disoit-il à un » courtisan, comme mon meilleur ami, celui » qui, méprisant le faste, auroit le courage » de se montrer à mon mariage avec l'habit » le plus simple, & qui coûteroit le moins «.

Les cœurs sensibles oublieront aussi peu ce trait si attendrissant de deux époux bien chers à la nation, & qui, en régnant aujourd'hui sur elle, lui promettent la plus constante félicité. Ils apperçurent, en se promenant, une jeune enfant qui portoit une écuelle avec quelques cuillers d'étain. Que portes-tu là,

mon enfant, lui dit la Princesse? Madame, c'est de la soupe pour mon père & ma mère qui travaillent là-bas dans les champs. — Et avec quoi est-elle faite? — Avec de l'eau, Madame, & des racines. — Quoi! sans viande? — Oh! Madame, nous sommes bien-heureux quand nous avons du pain! — Eh bien, porte ces dix louis à ton père, afin que vous ayez de meilleure soupe. Mon ami, suivons cette enfant, dit-elle au Prince, & voyons ce qu'elle deviendra. Ils la suivent en effet; & considèrent de loin le bon homme courbé sous le poids de son travail, qui, dès que sa fille lui a remis les dix louis, & lui a fait part de son heureuse rencontre, tombe à genoux avec sa femme & ses enfans, & lève les mains vers le Ciel. Ah! vois-tu, mon ami, s'écrie la Princesse, ils prient pour nous. Quel plaisir on goûte à faire du bien!

PAGE 287.

(c) *Inaccessible à la crainte.* » Avec une gra» dation lente & ménagée, dit M. Rousseau, » on rend l'homme & l'enfant intrépides à » tout «. C'est ce qu'il prouve en détail, par la manière dont il préserve de bonne heure son élève de la frayeur qu'inspirent à bien des hommes les ténèbres, le grand bruit, celui du canon, du tonnerre, les objets hideux, &c.

& cela, sans autre secret que de la familiariser insensiblement avec ces mêmes objets qui nous effrayent. » S'agit-il, par exemple, » de l'exercer au bruit d'une arme à feu? je » brûle d'abord une amorce dans un pistolet; » cette flamme brusque & passagère, cette » espèce d'éclair le réjouit; je répète la même » chose avec plus de poudre; peu à peu, j'a- » joute au pistolet une petite charge sans » bourre, puis une plus grande: enfin je l'ac- » coutume aux coups de fusil, aux boëtes, » aux canons, aux détonations les plus ter- » ribles «.

IBID.

(d) *En m'apprenant à lutter contre les besoins & les désirs.* C'est cette espèce d'éducation dirigée, d'un côté, par la nécessité, & de l'autre, par les soins d'un père tendre & sage, qui avoit sans doute formé une si belle ame dans ce jeune Gentilhomme, dont la sensibilité profonde & le vrai courage doivent éterniser la mémoire. » Placé à l'Ecole Royale Militaire, il se contentoit, pendant plusieurs jours, de manger de la soupe & du pain sec avec de l'eau: le Gouverneur averti de cette singularité, l'en reprit, attribuant cela à quelque excès de dévotion mal entendue. Le jeune enfant continuoit toujours sans dévoiler son secret. M. Paris du Verney, instruit par le

Gouverneur, de cette persévérance, le fit venir; & après lui avoir doucement représenté combien il étoit nécessaire d'éviter toute singularité & de se conformer à l'usage de l'école, voyant que cet enfant ne s'expliquoit point sur les motifs de sa conduite, il fut contraint de le menacer, s'il ne se réformoit, de le rendre à sa famille. Hélas! Monsieur, dit alors l'enfant, vous voulez savoir la raison que j'ai d'agir comme je fais; la voici. Dans la maison de mon père, je mangeois du pain noir, & en petite quantité: nous n'avions souvent que de l'eau à y ajouter. Ici je mange de bonne soupe; le pain y est bon, blanc, & à discrétion. Je trouve que je fais grande chère, & je ne puis me déterminer à manger davantage, par l'impression que me fait le souvenir de l'état de mon père & de ma mère. M. Paris du Verney & le Gouverneur ne pouvoient retenir leurs larmes, vu la sensibilité & la fermeté qu'ils trouvoient dans cet enfant. Monsieur, reprit M. Paris du Verney, si Monsieur votre père a servi, n'a-t-il point de pension? Non, répondit l'enfant; pendant un an, il en a sollicité une: le défaut d'argent l'a contraint d'en abandonner le projet; & pour ne point faire des dettes à Versailles, il a mieux aimé languir. Eh bien, dit M. Paris du Verney, si le fait est aussi prouvé qu'il paroît

vrai dans votre bouche, je promets de lui obtenir cinq cents livres de pension. Puisque vos parens sont si peu à leur aise, vraisemblablement ils ne vous ont pas beaucoup garni le gousset : recevez pour vos menus plaisirs les trois louis que je vous présente de la part du Roi, & quant à Monsieur votre père, je lui enverrai d'avance les six premiers mois de la pension que je suis assuré de lui obtenir. Monsieur, reprit l'enfant, comment pourrez-vous lui envoyer cet argent ? Ne vous inquiétez pas, reprit M. Paris du Verney, nous en trouverons les moyens. Ah ! Monsieur, reprit-il, puisque vous avez cette facilité, remettez-lui aussi les trois louis que vous venez de me donner. Ici j'ai tout en abondance ; ils me deviendroient inutiles, & ils feroient grand bien à mon père pour ses autres enfans «. *Dictionnaire d'Education.*

PAGE 305.

(e) *Tenez votre cœur libre pour le choix qu'il doit faire.* Il paroît assez que l'idée de M. d'Orval n'étoit pas que l'amour décidât de l'assortiment de deux époux, mais seulement qu'il pût se joindre à leur union pour en augmenter les douceurs. L'estime réciproque, aidée de la convenance des conditions & des caractères, fait plus de mariages heureux que l'a-

mour : celui-ci, satisfait une fois, s'éteint aisément avec le désir qui l'a nourri & l'espèce de charme qui l'a fait naître ; celle-là subsiste aussi long-tems que les qualités solides sur lesquelles elle est fondée.

PAGE 309.

(f) *Et dans un corps chaste, &c.* » Rien n'est méprisable de ce qui tend à garder la pureté ; & ce sont les petites précautions qui conservent les grandes vertus «. *M. Rousseau.*

Voici quelques réflexions bien sensées que le même Auteur nous fait faire sur le libertinage des jeunes gens. » Généralement on apperçoit plus de vigueur d'ame dans les hommes dont les jeunes ans ont été préservés d'une corruption prématurée, que dans ceux dont le désordre a commencé avec le pouvoir de s'y livrer ; & c'est sans doute une des raisons pourquoi les peuples qui ont des mœurs, surpassent ordinairement en bon sens & en courage les peuples qui n'en ont pas. Ceux-ci brillent uniquement par je ne sais quelles petites qualités déliées, qu'ils appellent esprit, sagacité, finesse. Mais ces grandes & nobles fonctions de sagesse & de raison, qui distinguent & honorent l'homme par de belles actions, par des vertus, par des soins véritablement utiles, ne se trouvent guère que dans

les premiers. Les maîtres se plaignent que le feu de cet âge rend la jeunesse indisciplinable, & je le vois. Mais n'est-ce pas leur faute ? si-tôt qu'ils ont laissé prendre à ce feu son cours par les sens, ignorent-ils qu'on ne peut plus lui en donner un autre « ?

Et ailleurs : » J'ai toujours vu que les jeunes gens corrompus de bonne heure & livrés aux femmes & à la débauche, étoient inhumains & cruels ; la fougue du tempérament les rendoit impatiens, vindicatifs, furieux : leur imagination, pleine d'un seul objet, se refusoit à tout le reste ; ils ne connoissoient ni pitié, ni miséricorde : ils auroient sacrifié père & mère, & l'univers entier, au moindre de leurs plaisirs. Au contraire, un jeune homme élevé dans une heureuse simplicité, est porté, par les premiers mouvemens de la nature, vers les passions tendres & affectueuses ; son cœur compatissant s'émeut sur les peines de ses semblables ; il tressaille d'aise quand il revoit son camarade, ses bras savent trouver des étreintes caressantes, ses yeux savent verser des larmes d'attendrissement ; il est sensible à la honte de déplaire, au regret d'avoir offensé. Si l'ardeur d'un sang qui s'enflamme le rend vif, emporté, colère ; on voit, le moment d'après, toute la bonté de son cœur dans l'effusion de son repentir : il pleure, il gémit sur

la blessure qu'il a faite; il voudroit, au prix de son sang, racheter celui qu'il a versé; tout son emportement s'éteint, toute sa fierté s'humilie devant le sentiment de sa faute. Est-il offensé lui-même? au fort de sa fureur, une excuse, un mot le désarme; il pardonne les torts d'autrui d'aussi bon cœur qu'il répare les siens : l'adolescence n'est l'âge de la vengeance ni de la haine; elle est celui de la commisération, de la clémence, de la générosité. Oui, je le soutiens, & je ne crains point d'être démenti par l'expérience, un enfant qui n'est pas mal né, & qui a conservé jusqu'à vingt ans son innocence, est, à cet âge, le plus généreux, le meilleur, le plus aimant, & le plus aimable des hommes....





LETTRE XV.

Du Comte de Valmont à son Père.

Vous avez tout droit d'attendre de moi de la sincérité & de la droiture; je vous ai promis & je vous dois toute confiance. Mon père ! mon tendre & respectable père, en qui pourrois-je mieux la placer ? Eh bien, recueillez donc le fruit de vos travaux & le prix de vos vertus; lisez dans le cœur de votre fils. Il va vous l'ouvrir, ce cœur, & ne vous cachera rien de tout ce qu'il aura la force de s'avouer à lui-même. Je me suis arrêté longtems sur votre dernière Lettre; j'ai réfléchi de nouveau sur la première, &, je vous en fais l'aveu, elles ont presque triomphé de ma résistance; elles m'ont du moins vivement ému & fortement ébranlé. En vous lisant, je croyois entendre au dedans de moi une voix secrète que je m'efforçois vainement d'étouffer, & qui me parloit comme vous.

Je conçois que l'idée d'un Dieu, for-

tement imprimée dans notre ame, est la plus propre à concilier toutes nos affections, en les ramenant sous la loi du devoir. Mais ce devoir est tel, que les passions en frémissent, & murmurent contre le joug qu'il nous impose : car, hélas ! quel est l'homme sans passions ? J'avoue que, s'il y a quelque vérité sensible, ah ! c'est celle de l'existence d'un Dieu ; & il faut n'avoir rien vu, il faut être plus sauvage que les Sauvages mêmes, pour ne pas remonter, du moins comme eux, de divinités en divinités, à une première cause intelligente & sage, de quelque nom qu'on l'appelle.

Je dirois plus encore. Peut-être seroit-on fondé à croire que, s'il y a quelque vérité, Dieu existe : car enfin, sans un Dieu, & dans l'immense chaos des êtres, sortis, je ne sais d'où ; existans, je ne sais pourquoi ni comment ; liés, enchaînés, sans rapports réels ; ordonnés en apparence ; & effectivement libres de tout accord entr'eux ; où existeroit cette vérité ? où en seroit, pour un entendement quelconque, le prototype, le modèle ?

Mais ici je retombe ſur moi-même, & tout diſparoît à mes ieux : y a-t-il quelque vérité ? Ce ſcepticiſme vous étonne; il va vous paroître une erreur nouvelle; il vous paroîtra même les renfermer toutes; & ce ſera pour vous, mon père, la matière d'un nouveau zèle. Cependant, parlons vrai; il me garantit de toute erreur, & n'en ſuppoſe aucune. Au milieu de tant d'opinions contraires, qui toutes ont leurs preuves, leurs vraiſemblances, & leurs difficultés, le parti le plus ſage n'eſt-il pas de douter ? Un tel doute, ce me ſemble, a bien ſes avantages. On ne tient à aucun ſentiment, on n'eſt d'aucun parti, on édifie, on détruit à ſon gré, on eſt d'accord avec tout le monde, on ne l'eſt avec perſonne, & cependant la paix ſubſiſte également. On a d'ailleurs bien plus de lumières & bien plus de force pour appercevoir & pour combattre les préjugés, qui ſont le tourment de la vie. Je ne m'étonne donc pas que le ſceptique Montagne ait dit quelque part que le doute univerſel eſt le lit de repos le plus commode pour une tête bien faite,

Mais quoi.... ! voudrois-je un ſeul moment me contrefaire avec vous ? Cet état de doute, ſi commode, ſi doux en apparence, je ne puis le ſupporter. Quoi qu'il en ſoit, je l'ai affiché aux ieux du monde, & j'ai peine à m'en dédire. Je ne le ſens que trop ; mon orgueil s'y complaît & s'en nourrit. Je vois à mes pieds toutes les opinions humaines, & je les y foule avec dédain : quelquefois j'ai à lutter contre celles qui paroiſſent les plus évidentes ; je les attaque ſéparément, & je n'en trouve point à laquelle une imagination féconde ne donne l'air d'un problême. Enhardi par ces premiers ſuccès, je les combats toutes enſemble, & je me plais à triompher de cette foible raiſon qui s'obſtine à les défendre. On m'applaudit, & je ſens que je m'égare ; on me félicite, &, dans ce prétendu triomphe, moi ſeul je ne ſuis pas content : ma conſcience réclame...... Ah ! quel honteux aveu je vous fais..... ! Semblable à ces faux braves, qui, ne pouvant enviſager le péril de ſang froid, & ſentant manquer leur courage, s'excitent,

s'animent, ferment les ieux, & frappent de tous côtés sans savoir où portent les coups, je m'étourdis moi-même : pour ne pas être foible, je deviens téméraire; je renverse tout sans distinction; je m'ôte tout ce qui me servoit de soutien; &, reprenant ensuite un sens plus rassis, je frémis de ne voir autour de moi que des abîmes. Vous concevez l'horreur de cette situation, que je vous peins avec tant de franchise. Non, tout hardi que je parois être, l'état de doute absolu est trop violent pour mon ame, & n'est point fait pour moi. Si je réfléchissois moins, s'il me restoit moins de cette sorte de droiture que vos discours & vos exemples m'ont inspirée, je pourrois, comme tant d'autres, ne rien croire, & vivre en paix. Mais ce cri sourd, qui s'élève au fond de mon cœur lorsque je veux y rentrer, m'inquiète & me trouble. L'abandon de toute vérité me désole & m'effraie. Il me semble, dans mon incertitude, que je ne porte plus sur rien, que je ne suis environné que d'ombres & de fantômes, que la scène du monde n'est qu'une illu-

ſion continuelle, que je ſuis dans un vide immenſe & dans une horrible ſolitude.

Que faire ? adopterai-je toutes les extravagances humaines ? Hélas ! les plus ſages n'en ſont pas exempts ; & plus ils ſe permettent de raiſonner en toute liberté, plus il ſemble qu'ils déraiſonnent. Dernièrement encore, dans un repas agréable, mais que je deſtinois en ſecret à l'inſtruction autant qu'à l'amuſement, j'avois raſſemblé tout ce qu'en genre d'eſprit, de ſcience, & de génie, la Cour & la Ville peuvent offrir de plus brillant. Je m'attendois qu'en mettant aux priſes tant d'hommes rares & ſublimes, de ce choc mutuel des plus beaux eſprits, de cette oppoſition ou de cette communication de lumières, naîtroit à mes ieux la plus vive clarté. Il eſt vrai que je vis briller mille étincelles ; j'admirai les saillies les plus vives, les reparties les plus ingénieuſes ; on paſſa en revue toutes nos connoiſſances, ſans toutefois s'appeſantir ſur aucune ; on battit en ruine tous nos vieux préjugés ; on ne laiſſa preſque rien aux pauvres humains de ce

qu'ils respectent le plus. Mais ce qui m'amusa davantage, c'est que ces hommes, la lumière du monde, me laissoient moi-même dans les plus épaisses ténèbres, & que, d'accord tous ensemble pour détruire, lorsqu'il étoit question d'établir quelque vérité, ils ne s'accordoient plus sur rien. Croiriez-vous, par exemple, que, sur Dieu seul & sur sa nature, il se forma presque autant de systêmes que nous étions d'hommes ? on discuta avec autant de légèreté que de finesse, on réfuta, on confondit tour à tour les systêmes divers qu'on venoit d'élever parmi nous; j'aidois de toutes mes forces à les renverser tous; & de tant d'efforts de raison, je ne vis sortir que de nouveaux motifs d'incertitude.

Depuis ce jour, je redeviens plus Pyrrhonien que jamais. S'il y avoit quelque vérité, elle seroit une, elle seroit universelle, éternelle, immuable. Mais, au contraire, rien n'est plus partagé que les sentimens; chacun a ses principes, qu'il se fait à lui-même; *chacun a sa raison, qu'il peint de ses couleurs*; les plus im-

bécilles sont ceux qui n'ont que celle des autres, que cette raison commune, antique assemblage de préjugés bizarres, qu'on se transmet sans examen, & qu'on adopte faute de lumières. Heureusement ces préjugés varient, s'effacent, & font place à d'autres. Chaque pays, chaque siècle a ses opinions à part, comme parmi nous chaque jour a ses modes, & chaque société a ses goûts différens. Le même homme, d'un âge à l'autre, ne se ressemble pas. D'autres humeurs, d'autres passions amènent d'autres vues; les circonstances modifient nos sentimens, & les accommodent à nos intérêts; nos jugemens prennent la teinte secrète des penchans qui nous déterminent; avec des inclinations diverses, on désavoue ce que l'on affirmoit autrefois; & en changeant, avec le tems, de façon de penser, on n'a fait que changer d'erreur. Telle est en peu de mots l'histoire de tous les hommes. Parmi eux, rien ne porte sur des principes fixes; & celui qui a dit, *opinione regina del mondo*, n'a pas, ce semble, si mal dit.

Après tout, s'il y a quelque vérité, qu'on me donne donc des ieux pour la voir, & qu'on me dise à quels caractères je pourrai la reconnoître. Ces caractères de vérité, jusqu'où s'étendront-ils? Prendrai-je pour règle de mes idées ce qui n'est que sentiment? Me bornerai-je à des vérités géométriques, sur lesquelles on s'accorde davantage, mais qui, pour la plupart, m'importent fort peu? Serai je éclairé sur cela seul, & en doute sur tout le reste? Ce qu'il y a de plus intéressant dans la société, porte sur des faits; en croirai-je, à cet égard, des sens trompeurs? En croirai-je, de la part des autres hommes, des rapports encore plus infidèles? Et si l'on s'accorde sur de premiers principes, sur un petit nombre de notions primitives, qui toutes, sous d'autres termes, n'expriment au fond que la même chose; est-on également d'accord sur ce qui dépend du témoignage des hommes? Je me trouve donc arrêté à chaque pas; & par-tout, le plus court, le plus sûr, est encore de douter. Est-il d'ailleurs en mon pouvoir de croire ou de ne croire pas?

Eſt-ce ma faute, ſi la vérité m'échappe? Serai-je coupable pour n'avoir pas ſu bien raiſonner, pourvu que j'aie pris ſoin de bien vivre? Vós ſentimens en particulier me touchent; vos leçons me ſont chères; jé voudrois penſer comme vous, & je ne le puis.

Heureux ceux qui ont reçu de la nature un eſprit plus ſouple & une raiſon plus docile! là mienne, dans l'état où elle eſt, ne me ſemble, après tout, qu'un funeſte préſent. N'ayant ni la force de ſe déterminer, ni celle de reſter incertaine; connoiſſant ſa propre foibleſſe, & s'élevant ſans ceſſe au deſſus de ſes forces pour retomber plus lourdement; ne pouvant me rendre tranquille qu'en ſe taiſant, & voulant raiſonner toujours; m'agitant au dedans par de violentes ſecouſſes & des inquiétudes continuelles, ne m'a-t-elle donc été donnée que pour faire mon tourment?

Hélas! que je regrette mon ancienne ſimplicité & mes premiers penchans! Qu'on va loin lorſqu'on s'abandonne à de premiers doutes! Egaré par des guides

ſouvent

souvent infidèles, par une lueur souvent trompeuse, que l'on prévoit mal ce qu'il doit en coûter un jour !

Mon père, venez au secours de votre fils; il ne vous a pas encore tout dit; mais il ne pouvoit pas vous en dire davantage. Eh, qu'il lui a fallu de confiance & de courage, pour s'humilier ainsi devant vous! Ah! sa franchise du moins n'est pas indigne de vos soins. Il peut encore être éclairé, puisqu'il lui reste quelque désir de l'être. Son état est celui d'un malade peut-être, qui ne voit plus les objets que confusément, & qui soupire après les beaux jours de la convalescence; mais c'est un malade qui vous est cher, qui vous aime, & que vous seul pouvez guérir.



LETTRE XVI.

Du Marquis à son Fils.

Que ta franchise me plaît & me console ! qu'elle augmenteroit ma tendresse pour toi, si quelque chose étoit de nature à l'augmenter ! Oui, mon fils, il reste en toi un fonds de droiture, qui s'annonce au milieu même de tes doutes & de tes erreurs ; & c'est aussi sur elle que je fonde tout l'espoir de ta guérison. Tu es malade, il est vrai ; mais que ton cœur m'offre de ressources contre les égaremens passagers de ta raison !

Je plains ton état ; il est fâcheux, il est violent, j'en conviens ; cependant il est encore heureux qu'il le soit ; que tu n'ayes point cette fausse sécurité de nos prétendus esprits forts, qui ne sont tranquilles, que parce qu'ils ont pris le triste parti de ne plus compter avec eux-mêmes ; qui ne s'inquiètent pas plus de la justesse de leurs assertions que de celle de eurs doutes ; qui s'embarrassent peu s'ils

éclairent pourvu qu'ils éblouissent ; qui n'ont d'autre logique que celle de leurs passions, & qui, à force de dangereux sophismes & de fausses lumières, ont trop bien réussi à s'aveugler entièrement. Pour toi, mon fils, tu n'es pas fait pour cette sorte d'aveuglement. Tu peux bien t'égarer : hélas ! quel est le mortel qui ne s'égare pas quelquefois ! Mais tu ne sais pas t'en imposer à toi-même ; tu n'es pas fait pour en imposer aux autres, du moins pour vouloir leur en imposer long-tems : & lors même que tu t'en fais admirer, lorsque tu les subjugues, en leur paroissant plus entreprenant & plus hardi qu'eux, ton ame droite & sincère, presque en dépit de toi, a besoin de verser, dans le sein d'un ami, le désaveu tacite de ta force apparente, & l'humiliant secret de ta foiblesse.

O mon ami ! que tu as fait un digne choix, en prenant pour confident & pour asyle le cœur d'un père ! Ce n'est point te dégrader, que de t'humilier ainsi devant lui ; au contraire, c'est dans ta sincérité même que tu reprends à ses ieux

ta véritable force, & qu'il fait consister ton triomphe le plus vrai.

Mais, Valmont, comme tu t'expliques avec moi sans détour, souffre que je m'ouvre à toi sans réserve. Je t'aime trop pour avoir dessein de t'offenser : & si, sans le vouloir, je ne te ménage pas assez ; songe que les blessures que nous fait un ami, qui ne rouvre nos plaies que pour les guérir, valent bien mieux que les caresses d'un ennemi, qui ne nous flatte que pour nous perdre plus sûrement. Dis-moi donc, trop cher & trop aimable Valmont, quoique droit & sincère, l'es-tu cependant assez pour être content de toi ? Ici, mon bon ami, c'est plus que jamais à toi-même, à ta franchise, que j'en appelle ; la source de tes doutes & de ton incrédulité n'a-t-elle rien d'équivoque ? Ton esprit ou ton cœur n'y mêle-t-il aucun intérêt qui puisse te la rendre suspecte ? La manie du bel esprit, le désir de briller, de l'emporter sur les autres hommes, cette vanité enfin dont tu fais l'aveu, ou quelque autre passion secrète n'a-t-elle influé

en rien ſur ta manière de penſer ? Matérialiſte il y a quelques jours, aujourd'hui Pyrrhonien, n'as-tu pas juré d'abord, comme tu ſembles l'inſinuer toi-même, ſur la parole de quelque guide infidèle, dont l'autorité ſeule aura ſuffi pour t'égarer ? As-tu peſé bien attentivement les preuves dont il s'eſt ſervi, & les motifs qui t'ont déterminé ? car c'eſt-là ce qui, joint à la droiture, nous rend, juſqu'à un certain point, les maîtres de croire ou de ne croire pas, & nous conduit à bien raiſonner. Hélas ! quel examen as-tu fait ? Quels motifs, quelles raiſons te décident ? Tu as élevé, ſans beaucoup de raiſonnement & d'étude, un vaſte, mais trop frêle édifice, qu'un ſouffle ſuffit pour renverſer. Tu as argumenté contre le cri de ta conſcience, & à chaque inſtant tu te démens toi-même.

As-tu d'ailleurs, par des gémiſſemens réitérés & des déſirs ardens, appelé à toi la vérité ? Si elle exiſte, elle mérite bien d'être invoquée ; &, dans le doute, tu ne pouvois rien perdre, tu ne pouvois que gagner à l'implorer. Ah ! c'eſt la vérité

qui doit décider de ton bonheur ; c'eſt à elle que ſont liés tes intérêts les plus chers ; c'eſt elle qui peut ſeule fixer tes incertitudes, qui doit régler ta conduite, qui doit mettre un but à tes actions, & aſſigner un prix à tes mérites. Il n'appartient qu'à elle de te découvrir ton origine, de t'inſtruire ſur tes devoirs, de t'éclairer ſur ta fin ; elle ſeule peut te rendre vertueux. Que devient en effet la règle des devoirs, la pratique des vertus, ſans la connoiſſance de la vérité ? & ſi, en raiſonnant mal, on abjure aiſément tout principe, ſi on n'a plus d'autre loi que ſon caprice ; peut-on encore ſans elle ſe flatter de bien vivre ? C'eſt la vérité, mon fils, qui fait tout l'homme.

Eh, ſi la vérité n'eſt rien ; ſi elle n'eſt qu'un mot vide de ſens, qu'un nom ſans idée, qu'une idée chimérique & qui n'a point d'objet ; cette idée, d'où nous vient-elle ? & nous, Valmont, qu'eſt-ce que nous ſommes ? Jouets infortunés des fantômes que nous nous formons, livrés à des illuſions continuelles, entraînés par une force invincible, & dupes d'un en-

chantement qu'aucun ſecours ne peut détruire ; nos eſpérances, nos biens, ne ſont rien eux-mêmes, & nous n'avons en un ſens de réel que nos malheurs. Mais au contraire, s'il y a une vérité ; tout revit, tout ſe ranime, tout reprend avec elle ſa nature & ſon être ; nous pouvons encore goûter de vrais plaiſirs & prétendre au bonheur. S'il y a une vérité ; non ſeulement, mon fils, Dieu exiſte ; mais elle eſt Dieu même. Eh bien, cette vérité, ſi reſpectable, ſi intéreſſante pour toi, je te le demande encore, l'as-tu forcée, par tes recherches, tes vœux, & tes prières, à deſcendre juſqu'à toi ? Ah ! un homme qui l'appelleroit ainſi, qui la chercheroit dans la ſincérité de ſon cœur, qui, les ieux mouillés de larmes, éleveroit vers elle les plus tendres regards, qui, dégagé de tout intérêt bas & rampant, de tout penchant vil & terreſtre, ſe montreroit prêt à tout ſacrifier pour elle, & dans un ſaint enthouſiaſme lui diroit : » Vérité, dont je révère juſqu'au » nom même, tandis que j'en cherche la » nature ou que j'en étudie l'exiſtence !

» vérité, toujours auguſte, quoiqu'enve-
» loppée d'un voile que je n'ai pu lever
» encore ! ô toi que j'ignore, mais que
» je déſire de connoître ! charme le plus
» doux des ames vraiment belles, & leur
» unique objet lors même qu'elles ne
» font encore que te ſoupçonner & t'en-
» trevoir ; toi qui m'as fait, ſi je ſuis
» quelque choſe ; qui m'as fait pour être
» heureux, ſi tu exiſtes toi-même ; vé-
» rité ſuprême ! que faut-il entreprendre
» pour te trouver ? Parle, & au premier
» mot je vole aux extrémités de la terre,
» ſi c'eſt-là ſeulement que tu habites ; je
» m'enſévelis dans la plus profonde re-
» traite, ſi ce n'eſt que là que tu dois
» parler à mon cœur ; je romps tous les
» liens que mes paſſions ont formés,
» s'ils peuvent m'empêcher de courir à
» ta voix : parle une fois, & quoi qu'il
» en coûte, tu ſeras obéie « ! N'en doute
pas, Valmont, cet homme ſeroit bien-
tôt exaucé. Senſible à ce langage, attirée
par cette préparation d'un cœur docile,
touchée de cet état de perplexité, de dé-
ſirs, & d'alarmes ; état ſi triſte, mais ſi

touchant, si capable d'intéresser celui qui est la vérité par essence ; elle viendroit, cette vérité si bonne, si sage, si belle, & qui a tous les attributs de Dieu même ; elle viendroit éclairer cette ame simple, ignorante, & fidèle, cette ame droite qui soupireroit après elle ; ou si, par impossible, elle refusoit de se faire entendre, c'est seulement alors qu'un tel homme seroit excusable, & qu'il pourroit dire que la vérité lui échappe, & que son erreur est invincible. Mais avoue-le, mon ami, ce n'est point là ton état ; ce ne l'a pas été du moins jusqu'ici. Livré à des spéculations frivoles, il ne paroît pas que tu te sois mis beaucoup en peine d'intéresser en ta faveur le Dieu de vérité. Bien loin de là, tu accrédites toutes les opinions ; tu es de tous les partis ; tu défends avec chaleur ce que tu crois le moins ; tu donnes un air de vraisemblance aux choses les plus absurdes ; tu joues la vérité plutôt que tu ne la cherches, & tu appelles cela avoir la paix, être d'accord avec tout le monde : mais est-ce donc ainsi qu'on est d'accord avec

ſoi-même ? Hélas ! diſons mieux : c'eſt ainſi que tu outrages la vérité de la manière la plus ſenſible ; tu te fais un pur amuſement de tout ce qui la contredit ; tu la combats par-tout indifféremment, & tu ne ſais pas bien ſi tu es fondé à la combattre ; tu l'attaques... & tu doutes. Ah ! l'état de doute, qui eſt le plus triſte & le plus affligeant pour une ame droite, eſt auſſi l'état le plus critique & qui exige le plus de ménagemens. Tu dois toujours craindre de confondre la vérité avec l'erreur ; de détruire ce qui eſt vrai en ſoi & pour les autres, quoiqu'il ne te le paroiſſe pas encore ; de porter en eux les funeſtes ſemences d'un doute mal fondé, qui leur feroit perdre de vue ce qu'il leur eſt le plus intéreſſant de croire : tu ne devrois te permettre que des queſtions modeſtes & circonſpectes, ou qu'un humble ſilence. Cependant tu ne ménages rien, tu tranches, tu décides, tu renverſes.... & tu doutes. Tu es Pyrrhonien & Dogmatique tout à la fois ; tu es le plus Dogmatique de tous les hommes. Sincère vis-à-vis de moi ſeul, tu maſques tes per-

plexités & tes craintes, tu te masques tout entier vis-à-vis des autres.

Toutefois on t'écoute, mon fils, & la vérité elle-même t'entend & te juge d'avance; elle te juge, & son jugement est au fond de ton cœur. On t'écoute, & tu ne te contrains pas; tu risques d'induire en erreur tous ceux qui t'environnent; tu arraches de tous les cœurs le germe précieux des vertus que tu te flattes encore de respecter; tu rends problématiques tous les devoirs; & tu brises, sans en être effrayé, la base sur laquelle ils reposent. Non content de résister au cri de la vérité qui te presse, tu t'efforces de l'étouffer dans les autres: eh, mon ami, pour toi le plus grand des malheurs seroit d'avoir réussi! Qu'aurois-tu donc avancé pour ton bonheur, si tu avois forcé ton épouse, moins éclairée & moins sage qu'elle ne l'est en effet, à douter si c'est pour elle une loi d'être fidèle; si, dans ta maison, ne tenant plus à aucun principe, tout le monde se croyoit en droit d'adopter tour à tour le sentiment le plus commode?

& voudrois-tu une femme, des enfans, des domestiques, qui, par système & par goût, s'accoutumassent à penser comme toi ? Ah ! si tu regrettes pour toi-même ta première simplicité, tes premières mœurs ; laisse du moins aux autres celles qu'ils ont encore.

O mon bon ami ! tu n'es donc pas si excusable que tu le croyois d'abord ? Eh, qu'est-ce qui pourroit te servir d'excuse ? Les vains raisonnemens sur lesquels tu te fondes ? Sois vrai, mon fils, dans toute l'étendue de ce terme ; & tu en sentiras la foiblesse. La vérité, dis-tu, doit être une, éternelle, immuable : oui, sans doute, elle l'est en elle-même, elle l'est dans son principe : mais s'ensuit-il que les hommes doivent toujours la voir ainsi ? & de ce qu'ils sont sujets à l'erreur, de ce qu'ils se trompent quelquefois, faudra-t-il en conclure qu'ils se trompent toujours, & qu'il ne leur reste aucune règle pour ne pas s'égarer ?

Déjà, cher Valmont, si, pour te faire sortir de l'état de doute absolu & te contraindre à rendre hommage à la vérité, il ne faut que forcer les premières

difficultés où ton esprit se retranche; je t'en montrerai parmi nous, de ces vérités de tous les tems, de tous les lieux, & de tous les hommes. Il semble, à t'entendre, qu'on ne s'accorde sur rien; mais la société toute entière ne porte-t-elle pas nécessairement sur de premiers principes universellement reconnus, sur des principes de sens commun, qu'on rougiroit de contredire sérieusement, & que toi-même tu ne t'avisas jamais de désavouer dans la pratique? De l'un à l'autre pôle, vit-on jamais révoquer en doute ces premières notions, que tu regardes comme identiques, & qui ne le sont en effet que parce que la vérité est une, & que la chaîne des conséquences tient essentiellement à une première vérité, dont Dieu est le terme, & qui les renferme toutes (*a*)? Qui douta si le tout est plus grand que sa partie; s'il est possible qu'une chose soit & ne soit pas en même tems, soit telle & ne soit pas telle tout à la fois? Quel homme, tant soit peu raisonnable, mit en problême, s'il existe lorsqu'il pense? Te faut-il des

vérités morales ? Qui douta, si, posé l'existence d'une première cause souverainement bonne, intelligente, & sage, nous lui devons notre respect, notre obéissance & notre amour ; si nous devons faire aux autres ce que nous voudrions qui nous fût fait à nous-mêmes ; s'il est juste de payer les bienfaits par la reconnoissance ? Qui, dans la conduite ordinaire de la vie, ne se crut pas libre, & ne s'imputa pas les malheurs qu'il s'est attirés par ses crimes ? Te faut-il des vérités de fait ? Qui osa douter encore de ce que le témoignage constant & unanime de ses sens lui rapporte ; de ce qui lui est confirmé par des témoins oculaires, en assez grand nombre, & de caractères, de passions, d'intérêts assez divers, pour n'avoir pu se tromper de concert sur un fait également sensible pour tous, ou s'accorder à nous tromper ? Qui douta si Rome existe, & si César a vaincu Pompée ? Sur tous ces objets & d'autres semblables, on pourra bien, comme toi, s'étourdir quelquefois & disputer un moment : mais le doute est dans l'expres-

ſion, & jamais dans le cœur; & c'eſt pour cela qu'on a dit, un peu crûment, que le Pyrrhoniſme eſt une ſecte de menteurs *. Auſſi voit-on ceux qui s'en piquent le plus, lorſqu'il s'agit d'affaires qui leur paroiſſent un peu ſérieuſes, raiſonner & agir comme les autres hommes. Et, pourquoi donc, mon fils, s'ils ſuivent ſi conſtamment les mêmes principes ſur de certains objets, ſe croiroient-ils fondés à les méconnoître ſur d'autres ? Cette différence ſi bizarre dans la manière de voir les choſes, en mettra-t-elle dans leur nature ? Si nous étions ſincères ; lorſque nos penchans ou que nos intérêts changent, le point de vue

* Bayle, tout favorable qu'il étoit aux Pyrrhoniens, a dit de Pyrrhon même : » Il chercha toute ſa vie la vérité, mais il ſe ménagea toujours des faux-fuyans pour ne pas tomber d'accord qu'il l'eût trouvée «.

La meilleure réponſe que l'on puiſſe faire aux Pyrrhoniens dans bien des rencontres, eſt celle que fit un ancien Sage à un homme qui nioit le mouvement ; il ſe mit à marcher devant lui.

changeroit-il avec eux ? N'avons-nous pas au dedans de nous de quoi juger nos affections mêmes & en redresser l'illusion ? Et osera-t-on nier que cette règle subsiste, parce qu'on ne la consulte pas toujours ?

Mais quelle est cette règle de vérité qui peut, sans crainte d'erreur, déterminer nos jugemens ? C'est premièrement celle à laquelle tu peux le moins résister, mon fils ; c'est l'évidence. La vérité brille quelquefois de sa propre lumière ; son éclat est si vif, l'idée qu'elle fait naître dans notre esprit, dès qu'elle s'y présente, est si nette & si distincte, qu'elle contraint dès lors notre consentement, & n'a plus besoin d'autre preuve. Tel est l'effet que produisent les premiers principes ; tel est celui que produit la connexion immédiate entre un principe & sa conséquence. Sans cette première règle, la vérité n'existeroit point pour nous : eh, où en serions-nous en effet, s'il falloit sans cesse remonter de preuve en preuve, de proposition en proposition ; & s'il n'y en avoit pas quelqu'une, qui, par sa clarté

irrésistible, & sans le secours du raisonnement, fût sa preuve à elle-même? Avec cette règle, au contraire, les lumières s'étendent de proche en proche, les connoissances se multiplient: & plus on la suit fidèlement, plus les opérations sont constantes. De-là, mon fils, la certitude de la science des nombres, de la Géométrie, & des autres sciences qui en dépendent. Fais faire à Paris, à Pékin, au Mexique, d'après les mêmes principes, les mêmes opérations; & les résultats seront les mêmes: l'effet sera toujours uniforme, dès que les principes (également bien appliqués) le seront aussi. Tant il est vrai qu'il y a une vérité constante, immuable, & dont les rapports sont indépendans de nos opinions.

L'évidence embrasse les vérités de sentiment comme celles qui nous sont connues par des idées claires & distinctes; *je pense*, *j'existe*, *je souffre*, *je veux*; l'éclat est ici le même; l'acquiescement de notre part est également nécessaire; & on peut dire de l'évidence d'idée & de

l'évidence de sentiment, que l'une tient étroitement à l'autre (*b*).

L'évidence ne se borne pas à des vérités froides & stériles pour les mœurs (*c*), à des vérités de calcul & de Géométrie, comme tu veux le faire entendre; mais elle nous conduit aux vérités les plus intéressantes. Eh que t'ai-je dit, cher Valmont, en te parlant de Dieu, de cette première cause intelligente & sage, qui ne soit tiré d'un principe évident ? Tout s'y réduit à cette vérité primitive, que l'effet ne peut être plus excellent que sa cause; que si l'effet renferme de l'intelligence & de l'ordre (*d*), la cause elle-même doit être intelligente & sage, & d'autant plus sage, que l'ordre est plus constant & renferme des rapports plus étendus.

L'évidence a sous soi d'autres règles; mais qui toujours participent plus ou moins à sa lumière, & dont elle fixe les différens degrés d'autorité. C'est ainsi que la certitude physique, qui a pour objet tout ce qui est soumis à nos sens, & qui

nous assure de l'existence de ces mêmes objets & de leurs rapports entre eux, porte sur ces conséquences, qui suivent évidemment de l'idée qu'une raison saine nous donne de la Divinité, & qui dès lors deviennent elles-mêmes autant de principes : la première, que Dieu, vérité suprême, & source unique de toute vérité, ne sauroit nous tromper ; & la seconde, qu'une longue suite d'apparences, liées à une même cause qui les explique, suppose l'existence de cette cause, sans laquelle Dieu lui-même nous tromperoit à chaque instant.

C'est ainsi encore que la certitude morale, qui a pour objet le témoignage des hommes sur les choses de fait, prise dans son plus haut point, porte sur cet autre principe évident : que dès là que du côté des témoins combinés avec le fait, d'ailleurs sensible & palpable, & avec ses conséquences, il est clair qu'il ne peut y avoir unité de motifs, mais qu'au contraire il y a diversité de vues, de caractères, de passions, & d'intérêts ; dès là aussi l'unanimité dans les rapports multi-

pliés qui nous ont été faits, ne peut venir que de la vérité même de la chose.

C'est ainsi enfin que la probabilité elle-même, quoique bien au dessous de l'évidence & de la certitude, porte cependant sur cette règle évidente : que dans les choses qui ne sont par elles-mêmes ni évidentes ni certaines, mais qui demandent quelque détermination, le parti le plus sage est de se déterminer par ce qui nous paroît le plus vraisemblable : & c'est encore l'évidence qui assigne dans mille circonstances les différens degrés de vraisemblance.

Tu vois, mon fils, par ce précis des véritables fondemens de nos connoissances, précis tel que le comporte la nature de nos lettres, tu vois que nous ne manquons point de règles de vérité ; & qu'il ne faut que cette raison commune à tous les hommes pour les appercevoir, qu'un peu de bonne foi pour en convenir, & de l'attention jointe à la droiture pour en profiter.

Eh, mon bon ami, d'où pars-tu toi-même pour raisonner avec moi ? Tous

tes raisonnemens ne supposent-ils pas quelques principes avoués de tous deux, quelques notions communes entre nous? En argumentant contre la vérité en faveur du doute universel, tu ne peux former aucune espèce de raisonnement qui ne prouve contre toi; & il suffit de tes propres armes pour te vaincre.

Mais à quoi m'arrêté-je? Cette droiture dont tu te glorifies, & dont je reconnois encore dans mon fils le germe précieux, n'est-elle pas le cri de la vérité, dans la bouche même de celui qui l'attaque? Quel est en effet son ennemi le plus déclaré, qui voulût passer pour faux & pour menteur? Quel est le Sceptique, si entêté dans ses doutes, si opiniâtre à les défendre, qui voulût bien être regardé comme un imposteur qui parle autrement qu'il ne pense? Quoi, mon fils, y aura-t-il donc une vérité pour les sentimens, pour les mœurs; & n'y en aura-t-il point pour l'esprit & pour la raison? Abjure, cher Valmont, ton Pyrrhonisme insensé *, & tu ne seras plus

* On l'a très-bien dit dans ces vers que je

nière ; que dès lors ce sentiment fait partie de son état même ; & qu'une chose ne sauroit être telle & ne l'être pas tout à la fois, & sous le même rapport ; il s'ensuit que, même par une évidence de principes & d'idées, celle de sentiment ne peut nous tromper ; & que, comme le dit fort bien M. de Valmont, l'une tient à l'autre.

IBID.

(c) *L'évidence ne se borne pas à des vérités froides & stériles pour les mœurs, &c.* Mais pourquoi l'évidence est elle plus facile à saisir, se soutient-elle plus constamment, & a-t-elle plus d'étendue sur certaines vérités que sur d'autres encore plus importantes ? Pourquoi, par exemple, ne s'avise-t-on pas de contredire la vérité d'une proposition d'Euclide, & dispute-t-on tous les jours sur Dieu, sur sa nature, & sur d'autres vérités semblables ? La réponse est facile ; l'intérêt n'est pas le même sur ces différens objets ; les propositions géométriques n'intéressent pas nos passions ; & en genre de vérités morales, ce sont presque toujours les passions qui font douter. Mais il y a encore ici une raison supérieure, prise dans la nature des choses, dans la sagesse de Dieu même, & que M. de Valmont a déja insinuée dans une de ses lettres : il importe peu, pour la liberté de l'homme, qu'il soit

soit forcé de reconnoître que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits; mais il importe qu'il ne soit pas également contraint sur les vérités qui appartiennent aux mœurs : il importe que Dieu, sur son existence, ses attributs, & ses loix, reçoive de mon entendement & de ma volonté un hommage libre, & que je puisse, si je le veux, me refuser à sa lumière. C'est pour cela que les preuves, quoiqu'évidentes, que nous avons de l'existence de Dieu, d'une loi naturelle, de l'immortalité de l'ame, sont combattues par des difficultés qui font oublier aisément la démonstration qu'on en donne; qui détournent notre attention, &, si bon nous semble, la fixent entièrement sur les objections contraires; qui, sur-tout, en flattant nos penchans déréglés, en reçoivent à nos ieux une force que ces difficultés n'auroient point par elles-mêmes. C'est pour cela encore que, sur ces mêmes objets, les preuves qui sont le plus à la portée de tous les hommes, sont les preuves morales, qui, par leur nature, s'accordent parfaitement avec la liberté.

IBID.

(d) *Que si l'effet renferme de l'intelligence & de l'ordre*, &c. Cet effet, si nous voulons nous en tenir, pour l'évidence, à ce que nous

éprouvons au dedans de nous, & ne pas nous exposer à faire par la suite un cercle vicieux, ce sera notre ame, par exemple, avec toutes les idées de rapports innombrables & celle d'un monde entier, qu'elle apperçoit en elle ou hors d'elle-même.





LETTRE XVII.

Du Marquis à la Comtesse.

JE reviens à toi, ma chère Emilie, & je reprends, pour ne plus l'interrompre, le récit de M. de Veymur où j'ai été forcé de le laisser.

Tandis que mon guide, continua-t-il, m'exerçoit à toutes les vertus, ma mère de son côté suivoit constamment le plan d'éducation qu'elle s'étoit fait pour ma sœur. Il étoit relatif, quant au fonds, à celui que M. d'Orval suivoit par rapport à moi; mais elle le modifioit dans la forme, & l'accommodoit à la foiblesse du sexe, à ses occupations naturelles, à ses devoirs, au caractère de sa fille, & aux goûts qu'elle vouloit lui faire prendre. Elle ornoit son esprit des connoissances les plus solides, & la formoit sur tout à la justesse du raisonnement. Elle donnoit à son corps toutes les graces dont il étoit susceptible, & eût craint de confier à tout autre qu'elle-même un

ſoin ſi dangereux *. Elle lui aſſuroit une heureuſe conſtitution, par une nourriture ſaine, des promenades champêtres †,

---

* » Je ne ſais s'il faut qu'un Maître à danſer » prenne une jeune écolière par ſa main déli» cate & blanche, qu'il lui faſſe lever les ieux, » déployer les bras ?...... mais je ſais bien » que pour rien au monde je ne voudrois être » ce Maître-là «. *M. Rouſſeau.*

L'Auteur de Grandiſſon, en parlant des différens Maîtres qu'on donne aux jeunes perſonnes, s'écrie : » Quel eſt le pays du monde » où l'on ne cherche point pour cet office un » homme marié, ſoit qu'il ſoit queſtion de » danſe, de muſique, de langue, ou d'autres » ſciences « ? On voit bien que Richardſon n'a pas vécu parmi nous.

† » Les promenades publiques des Villes » ſont pernicieuſes aux enfans de l'un & de » l'autre ſexe. C'eſt là qu'ils commencent à ſe » rendre vains & à vouloir être regardés. C'eſt » au Luxembourg, aux Tuileries, au Palais» Royal, que la belle jeuneſſe de Paris va » prendre cet air impertinant & fat, qui la » rend ſi ridicule, & la fait huer & déteſter » dans toute l'Europe «. *M. Rouſſeau.*

C'eſt là en effet, aux promenades, aux ſpec-

& des exercices modérés. Elle ne négligeoit pas pour elle les talens agréables ; mais elle en tempéroit l'usage, en le réduisant à un amusement honnête & à un délassement passager. Elle lui faisoit aimer l'intérieur de sa maison, par l'habitude des travaux de son sexe & le détail des soins du ménage. Elle vouloit qu'on pût admirer dans Cécile cette femme forte de l'Ecriture, qui trouve, dans son courage & dans sa propre industrie, toute la source des avantages qu'elle procure à sa famille. Elle lui inspiroit le goût d'une parure simple & modeste, la seule, qui, en ornant le corps autant qu'il convient, montre la candeur, la beauté de l'ame, & laisse voir un tout parfait *. Elle l'at-

---

tacles, & dans les cercles polis, que se forment les petites-maîtresses & les petits maîtres, *l'espèce la plus ridicule*, dit M. de Voltaire, *qui rampe avec orgueil sur la surface de la terre.*

* » La vertu, dit M. d'Arnaud, n'est-elle » pas la première parure d'un sexe jaloux de » plaire ? & sans cet ornement indispensable, » que sont les autres charmes « ? *Note sur Julie.*

tachoit à ses devoirs, en les lui rendant faciles; & aux vertus, en les lui faisant paroître aimables: elle lui peignoit toujours la sagesse à côté du bonheur: elle l'accoutumoit à se vaincre dans les petites choses, pour n'être pas vaincue elle-même dans des occasions plus importantes, & savoit lui rendre sensibles les avantages & le plaisir de la victoire. Elle lui apprenoit à dédaigner des hommages frivoles; à apprécier le vrai mérite, pour être un jour en état de faire un choix; à juger par sa raison, & non par ses ieux; à fuir le ton du siècle & les airs à la mode; à mépriser les fades galanteries, la suffisance, & les ridicules d'un petit-maître; & à rejeter avec horreur les louanges intéressées & les vœux outrageans du libertin. Elle lui faisoit aussi regarder en pitié la légèreté précieuse, le langage apprêté, les termes excessifs pour ne rien dire, la déraison, les agaceries souvent indécentes, les afféteries, les mines, & tout le jeu d'une petite maîtresse. Elle lui donnoit les armes qui conviennent au sexe le plus foible & lui

assûrent l'empire qui lui est propre, celles de la pudeur, de la douceur, & des grâces. Cécile, sans vanité, sans coquetterie, sans empressement pour séduire & pour plaire, n'en plaisoit peut-être que plus sûrement & plus constamment. D'une autre, il est vrai, on eût pu faire plus volontiers sa maîtresse; mais de Cécile, je n'ai vu personne d'un état & d'un âge sortables au sien, qui n'eût désiré d'en faire son épouse. Dépouillée de tout bien après la mort de ma mère, elle a refusé mille partis avantageux, pour me tenir lieu de tout ce que j'avois perdu.

Mais je touche à l'évènement le plus triste de ma vie : falloit-il que nous fussions condamnés à perdre si jeunes une si bonne mère ! Pardonnez-moi les larmes que me fait encore verser ce triste souvenir... une maladie cruelle nous l'enleva en peu de jours. Dans ses derniers instans elle nous fit approcher de son lit. » Mes chers enfans «, nous dit-elle d'une voix foible & mourante, & en nous arrosant de ses larmes, » vous êtes, après » mon époux, le plus grand sacrifice que

» je puisse faire au Ciel ; je le lui fais,
» quelque pénible qu'il soit : puisse votre
» bonheur à tous deux en être le prix !
» Je vous ai portés en même tems dans
» mon sein ; je vous ai nourris du même
» lait ; je vous ai donné les mêmes preuves
» de tendresse : aimez-vous constamment,
» & servez-vous de soutien l'un à l'autre.

» Je ne vous ai pas toujours conduits
» par la même route ; vous aviez des
» caractères différens. L'un trop vif, trop
» ardent, trop plein de confiance, avoit
» besoin d'être retenu ; l'autre trop crain-
» tive, trop foible, avoit besoin d'être
» excitée & encouragée : voilà le prin-
» cipe des petites différences que vous
» avez pu remarquer dans ma conduite.
» Mais le Ciel m'est témoin que je n'au-
» rois pu dire qui des deux j'aimois le
» plus ; & je crois que, si mon cœur
» eût été capable de quelque préférence,
» celui qui eût été le moins tendrement
» aimé, eût paru l'être davantage.

» Mon amour pour vous a servi à me
» corriger de bien des défauts, pour ne
» pas risquer de vous les faire prendre ;

» & je ne désirois que d'être plus vertueuse, pour vous mieux apprendre à le devenir.

» Je m'étois tracé par écrit, avant même que de vous donner le jour, le plan que je devois suivre pour vous rendre heureux; j'ai été la première à en recueillir les fruits. M. d'Orval aura soin de vous le remettre; il vous servira peut-être un jour à rendre heureux vos enfans. Mes soins pour vous ont été mon plaisir le plus doux; j'en ai fait mon premier mérite devant Dieu, toute ma gloire devant les hommes; ils sont maintenant le sujet de ma confiance auprès de mon Juge, qui est en même tems mon Sauveur & mon Père.

» Respectez toujours celui que Dieu vous a donné sur la terre. Je vous laisse un grand trésor; c'est la religion, c'est la vertu, & M. d'Orval qui vous aidera à les conserver. Adieu, mes enfans, n'oubliez pas devant Dieu combien je vous ai aimés «.... Elle nous bénit, & peu d'heures après elle expira.

Je n'entreprendrai pas de vous peindre

notre douleur & nos regrets. Jamais mère ne fut tant aimée, & ne fut si digne de l'être. Il y a long tems qu'elle n'est plus; mais sa mémoire vivra toujours dans nos cœurs. A peine mon père eut-il donné quelques mois au deuil & à la tristesse que lui causoit son veuvage, qu'il crut ne pouvoir se passer plus long-tems d'une compagne : son choix nous prépara d'autres peines. Sa nouvelle épouse prit sur son esprit le même empire que ma mère, & n'en fit pas le même usage. M. d'Orval fut remercié presque aussitôt, ou plutôt il fut renvoyé indignement; & de tous les coups qu'on pouvoit me porter, c'étoit le plus sensible. Heureusement pour moi, encore plus que pour lui, ma mère, toujours prévoyante & sage, peu de tems avant sa mort, s'étoit défait en sa faveur d'un petit bien qui lui étoit resté en propre, & qui étoit le seul héritage de ses pères. C'étoit un foible gage de sa reconnoissance : cependant il fallut le contraindre à l'accepter. Elle y réussit, en lui disant : » C'est à mes enfans que j'en assûre à

» tout évènement l'usufruit le plus pré-
» cieux, en le remettant entre vos
» mains «. Je ne sais si ses vûes se portoient tout entières jusques là; & je crois que sa prévoyance étoit bien plus pour M. d'Orval que pour nous, qui, nés d'un père suffisamment riche, paroissions n'en avoir pas besoin. En tout cas, ses vûes n'ont pas été trompées. Au bout d'un an de mariage, ma belle-mère accoucha d'un fils; &, dès ce moment, nous ne fûmes plus traités, ma sœur & moi, que comme des étrangers dans la maison de notre père. Je ne vous ferai point le détail de tout ce que nous eûmes à souffrir. L'éducation que nous avions reçue nous soutint dans notre malheur, & nous ne cessions de bénir de concert ceux qui nous l'avoient donnée. Sans elle, que nous eussions été infortunés! avec elle, il s'en falloit bien que nous fussions les plus à plaindre. Neuf mois après, mon père eut de sa seconde épouse une fille; & ma sœur, voyant de jour en jour croître ses maux, fut regardée dès-lors comme quelqu'un qui vendroit ses soins, & dont

l'entretien & la nourriture seroient le salaire. Elle n'avoit pas la malheureuse sensibilité de l'amour-propre ; mais elle avoit toute la délicatesse du sentiment ; & elle gémissoit encore plus pour mon père que pour elle-même.

Pour moi, ne pouvant soutenir la vue de ses peines sans chercher les moyens de les faire cesser quelque jour, trop affligé de tout ce qui m'environnoit, & honteux de l'espèce d'oisiveté dans laquelle je languissois, je sollicitai tant de fois mon entrée dans le service, que je l'obtins, mais sans secours pour m'y soutenir. Du côté de ma mère, il ne me restoit que des parens très-éloignés ; du côté de mon père, il n'y en avoit aucun que l'on me permît de voir : mon cher d'Orval, qui, de sa retraite, m'appeloit depuis long-tems, fut mon unique ressource. Je volai entre ses bras, & mon cœur, fermé à la joie depuis la mort de ma mère, s'y rouvrit dans cet instant pour la première fois. Douce amitié ! sentiment des belles ames, & qu'on ne trouve que dans les cœurs vertueux ! après la

religion il n'appartient qu'à toi d'adoucir nos maux, & de nous faire goûter de vrais plaiſirs ! Mon ami ſe reſſerra, s'épuiſa même, en ma faveur ; il avoit d'autres amis, qu'il intéreſſa pour moi. J'entrai dans les Mouſquetaires : ſes conſeils m'y guidèrent, & ſa ſageſſe m'y ſuivit encore. Je fus en pied peu de tems après. Etre jeune, être Mouſquetaire, avoir une figure aſſez heureuſe, point de bien & des mœurs, devoit paroître un phénomène un peu étrange. Hélas ! telle étoit la dépravation du ſiècle, qu'il eût paru ridicule, & le caractère inſoutenable, ſi je n'euſſe pris les moyens les plus propres à le conſerver avec honneur. Fidèle à tous mes exercices ; officieux & prévenant envers tous mes camarades ; plein d'égards pour tous, ſans liaiſon particulière avec qui que ce fût ; n'ayant, pour aucun d'entre eux, ni diſtinction ni préférence ; enjoué par caractère, mais réſervé par prudence ; ne moraliſant point en vain ; ne contrariant perſonne ; paroiſſant aimer l'étude avec paſſion, l'aimant en effet, & m'y livrant

en militaire qui veut ſervir utilement ſa patrie; n'affectant, dans mes exercices de religion, ni de me montrer, ni de me cacher; voulant bien qu'on crût que j'avois des principes, & que je n'étois pas d'humeur à m'en écarter; du reſte, circonſpect dans mes paroles comme dans ma conduite, & ne me compromettant jamais; j'étois parvenu à faire dire, *il eſt dévot*, ſans qu'on parût s'en formaliſer. Pluſieurs ajoutoient, *il eſt ſingulier* : car il faut bien être un peu regardé comme tel par la multitude, quand on ne veut pas faire comme elle. Mais tous diſoient en même tems : *C'eſt un homme droit & un bon militaire ; s'il a quelques ſingularités, il faut les lui paſſer en faveur de ce qu'il a d'eſſentiel.* Voilà le jugement le plus favorable auquel je puſſe prétendre; & c'eſt à mon heureuſe éducation & aux ſoins de mon ami, que j'étois redevable de ce qui me l'avoit procuré.

Un parent que j'ignorois entendit parler de moi, & me donna une Lieutenance dans ſon Régiment. Quelques ac-

tions heureuſes commencèrent à me faire connoître. Je crus alors que je pouvois reparoître dans la maiſon de mon père, pour rappeler à ſa mémoire un fils qu'il ſembloit avoir oublié, pour embraſſer ma ſœur, & pour la tirer d'eſclavage. Mais, hélas! quel triſte coup d'œil vint s'offrir à moi! Vous peindrai je un père, un mari, gouverné chez lui avec empire, confiné dans l'appartement le plus reculé, maudiſſant le joug qu'on lui impoſoit & n'ayant pas la force de s'en délivrer, mépriſé de ſon domeſtique, peu craint, peu reſpecté de ſes enfans, indifférent aux étrangers & à ſa propre famille, n'ayant de conſolations que de ma ſœur, & oſant à peine lui parler? Vous peindrai-je, hélas! cette fille pleine de vertu, portant tout à la fois ſes propres maux & ceux de ſon père; les portant ſans plainte, ſans murmure, ſans aigreur, ſans s'inquiéter vainement à chercher du remède à ce qui ne pouvoit plus en ſouffrir? ma belle-mère, idolâtre de ſes enfans, qu'elle aimoit pour elle-même, qu'elle tourmentoit en les ai-

mant, & qui en revanche lui promettoient déjà toutes les peines qu'ils devoient lui faire un jour? des domestiques sans subordination, sans mœurs? une maison mal montée, mal servie, malaisée avec des richesses réelles, & même, à quelques égards, avec l'air du luxe & de la profusion *? les enfans,.... ah! quel contraste avec l'éducation que nous avions reçue! & quelles images me reste-t-il encore à vous tracer! Mon père, dans le peu qu'il osoit leur dire, sans cesse contredit par sa femme: l'un & l'autre n'ayant à leur égard aucune règle fixe, ni entre eux aucun principe qui leur fût commun: les valets devenus les flatteurs à gages, & les premiers corrupteurs de ces innocentes victimes, trop souvent confiées à leurs

* » Qu'on ne m'en parle pas: selon que l'expérience m'en a preins, je requers d'une » femme mariée, au dessus de toute autre » vertu, la vertu économique; c'est sa maîtresse qualité & qu'on doit chercher avant » toute autre chose, comme le seul douaire » qui sert à ruiner ou sauver nos maisons «. *Essais de Montagne.*

ſoins : les moindres paroles de ces enfans reçues comme des oracles (*a*), répétées cent fois devant eux à qui vouloit les entendre, ornées de toutes les fades interprétations d'une gouvernante, & des froides alluſions d'un précepteur : une mère n'exigeant d'eux preſque rien en genre de devoir, & ſur toute autre choſe les contrariant, les gênant hors de propos, & exigeant au delà de leur pouvoir ; toujours aux expédiens pour les faire obéir ; les animant, les excitant, les récompenſant ou les puniſſant par tout ce qui pouvoit intéreſſer en eux la vanité, la gourmandiſe, l'amour du luxe & de la parure ; tantôt les grondant, les maltraitant ; le moment d'après, les appaiſant, les careſſant ; & par tout ce manège leur apprenant tout à la fois, & à ſe révolter contre les châtimens, & à dédaigner les careſſes : cette mère, trop peu ſage, ne gagnant auprès d'eux d'un côté, que pour perdre encore plus de l'autre ; ne les portant à céder pour le moment, que de manière à les rendre bien plus opiniâtres & plus vo-

lontaires par la ſuite ; ne leur ôtant un caprice, que pour ſatisfaire une fantaiſie d'une autre eſpèce ; &, de caprice en caprice, de fantaiſie en fantaiſie ; les amenant au point de ne plus rien trouver qui pût les ſatisfaire ; des enfans ſi pleins de leur volonté, qu'on les voyoit tout rouges de colère, ſe tordre les mains & remplir la maiſon de leurs cris, parce qu'on ne leur donnoit pas ce qu'il leur étoit impoſſible d'avoir : dans le fils, de la ſuffiſance, un babil qui ne ſignifioit rien, & nulle ſorte de mérite pour ſon âge, un eſprit fier & des goûts ſerviles, un caractère haut & des ſentimens bas : dans la fille, déjà les premiers ſignes de la coquetterie & les premières ſemences du vice (*b*), un langage mignard & affecté, des minauderies dans le maintien comme dans le jargon, des regards de complaiſance ſur elle-même, une envie démeſurée de plaire & de ſe faire applaudir, le goût le plus vif pour les ajuſtemens & la parure (*c*), l'enivrement des plaiſirs, l'amour des Romans, celui de la bagatelle, & l'habitude à ne rien faire ;

tous deux mutins, grondeurs, impérieux, caustiques, pour ne pas dire méchans; incapables de se contraindre; sensibles, mais pour le moment, à tout ce qui les obligeoit; durs pour tous ceux qui ne leur paroissoient plus bons à rien, ou à qui ils se croyoient en droit de commander: voilà le tableau de la maison de mon père. Ce n'étoit plus sa faute en un sens; & c'étoit moins encore celle de ses enfans: tout le mal venoit de la manière dont on les avoit élevés.

D'après ce triste détail, que la sagesse de vos vues & le vif intérêt que j'y prens m'ont forcé de vous faire, il vous est aisé de comprendre de quelle manière je fus reçu. Mon père n'osa me témoigner sa joie; ma belle-mère me fit l'accueil le plus froid; ses deux enfans, quoique si jeunes encore, marquoient assez qu'ils avoient déjà pris à mon égard toutes les impressions qu'on avoit voulu leur donner; ils avoient peine à m'appeler leur frère; &, dans la médiocrité de ma fortune, ainsi que dans la simplicité de mon ajustement (n'ayant rien encore qui me

décorât que mon uniforme ; qui n'étoit pas une décoration pour eux), je paroissois leur faire honte ou pitié. Mais ce qui me consola de tout, je retrouvai ma sœur. Ses sentimens n'avoient point changé ; ses vertus & ses charmes étoient toujours les mêmes. Malgré l'espèce d'abaissement où elle étoit réduite, on la reconnoissoit aisément à la noblesse de sa démarche, à la décence de sa conduite, à la simplicité de ses mœurs, à la douceur & à la bonté de son caractère. Tous ceux qui venoient au logis faisoient en secret des vœux pour elle ; ils étoient même attentifs à la prévenir ; &, par la jalousie que je vis bien que l'on en ressentoit, je pus prévoir qu'on me la confieroit sans peine.

J'en avois fait les premières ouvertures, & je touchois à mon départ, lorsqu'une mort subite m'enleva mon père. Le premier soin de son épouse fut de faire ouvrir son testament ; elle savoit assez ce qu'il contenoit. Ma sœur & moi nous étions déshérités. Dans un pays où la coutume tient lieu de loi, & où rien ne limite la volonté du testateur, il avoit

pu ainsi faire passer son bien à sa seconde femme & aux enfans du second lit. Cependant mon père ne fut pleuré, ne fut regretté que de nous seuls. J'embrassai son épouse; j'embrassai ses enfans; je fus m'attendrir sur le tombeau de ma mère; & je partis avec ma sœur.

Nous allâmes nous réfugier chez M. d'Orval. Je continuai à servir; j'acquis de nouveaux grades. C'est à vous, me dit le Comte en s'interrompant, que je dus une partie de mon avancement & de ma fortune. Déjà bien des années s'étoient écoulées sans que je fusse instruit de l'état de ma belle-mère, si ce n'est par des voies indirectes; lorsqu'un jour elle vint avec son fils se jeter entre mes bras, &, en pleurant sur sa fille, me faire souvenir que j'étois leur frère. Hélas! je ne l'avois jamais oublié! Leur dépense avoit en peu de tems absorbé leur revenu; le jeune homme sur-tout avoit mangé en deux ans l'épargne de plusieurs siècles, & la fortune de nos ancêtres (*d*). La jeune personne, livrée de bonne heure à ses penchans, avoit déshonoré sa famille,

& cachoit sa honte dans un couvent, où l'on devoit une année de sa pension. Vous jugez de ma douleur : l'unique chose qui pouvoit la soulager, étoit de devenir la ressource de cette famille désolée. Ma belle-mère, plus heureuse enfin & plus sage, est morte entre mes bras. Mon frère est, après M. d'Orval, mon meilleur ami. Son caractère s'est réformé : il avoit éprouvé bien des contradictions & des peines au sein même de ses plaisirs; parce qu'à chaque pas qu'il faisoit, il trouvoit des concurrens, & qu'avec bien des flatteurs il n'avoit point d'amis; parce que d'ailleurs un seul obstacle qu'on mettoit à sa volonté, l'irritoit plus & lui causoit plus de chagrin, que ne lui eût donné de joie tout ce que d'un autre côté on eût entrepris pour le satisfaire. Maintenant tout comble ses désirs, parce qu'il n'en forme plus qui ne soient raisonnables. Sa sœur a fait, au sein de la Religion, une pénitence proportionnée à ses fautes, & a consommé, dans les exercices de la piété la plus fervente, son sacrifice & sa vie.

M. d'Orval, en m'engageant à me marier, m'a aidé à faire un choix. Sa fortune s'est accrue considérablement ; sa santé est ferme & vigoureuse ; & quoiqu'à près de quatre-vingt-deux ans, il vient encore, trois mois de l'année, recevoir ici le tribut de notre reconnoissance, & goûter les douceurs de la plus tendre amitié. Mon épouse & ma sœur n'ont entre elles qu'un cœur & qu'une ame : de concert avec moi, elles ont élevé mes filles. Depuis cinq ans, dans ce petit bien qui me vient de ma femme, & que j'ai préféré à des domaines plus considérables, oublié de mes concitoyens sans les avoir oubliés, dans un âge où il m'est permis de prendre quelque repos, je jouïs en paix de tous les charmes de cette union si belle qui règne dans ma famille ; plus heureux encore, si vous daignez souvent les partager avec nous !

M. de Veymur finit ainsi l'histoire de sa vie. Ce qu'elle peut t'offrir d'intéressant par rapport à l'éducation des enfans que se promet ton amour pour Valmont, ne m'a pas permis de t'en dérober le récit,

Chère Emilie ! que de devoirs à remplir pour des parens, & que de suites funestes à craindre s'ils ne les remplissent pas ! A en juger par tout ce que j'apperçois maintenant autour de moi, qu'ils sont doux, ces devoirs que la nature nous impose ! En prenant soin de sa famille, on substitue des plaisirs vrais & légitimes, à des plaisirs faux & dangereux; on rend sa maison vivante & agréable pour soi-même; les occupations honnêtes prennent la place des choses frivoles, du désœuvrement, & de l'ennui qui en est inséparable; on ne va pas chercher ailleurs un amusement que l'on trouve bien mieux chez soi; le tracas des enfans, toujours aimable pour une véritable mère, lui suffit; parmi ces douces assurances de tendresse & de fidélité, elle suffit à son époux; & tous deux, resserrant à l'envi les nœuds qu'ils ont formés, se tiennent lieu l'un à l'autre du monde entier; cependant on les estime, on les révère au dehors : & si, par une éducation sage & exempte de foiblesse, ils apprennent à leurs enfans à les respecter, à leur être soumis,

à leur rendre ce culte filial qu'on doit à ceux qui nous ont donné le jour; s'ils leur font aimer par la persuasion & par l'exemple, les vertus qu'ils leur enseignent; que leur manque-t-il au dedans pour être heureux ?

En te faisant part de ce que j'ai vu chez M. de Veymur, & des détails qu'il a bien voulu me faire, j'ai rempli mes engagemens à ton égard; &, quelques longues que soient mes lettres, comme tu les liras en épouse & en mère, tu trouveras, à les relire encore, autant de plaisir, ma fille, que j'en ai eu à te les écrire.

NOTES.

PAGE 377.

(a) *Les moindres paroles de ces enfans reçues comme des oracles.* » Que peut penser un enfant, de lui-même, quand il voit autour de lui tout un cercle de gens sensés l'écouter, l'agacer, l'admirer, attendre avec un lâche empressement les oracles qui sortent de sa bouche, & se récrier avec des retentissemens de joie à chaque impertinence qu'il dit ? La tête d'un homme auroit bien de la peine à tenir à tous

ces faux applaudissemens ; jugez de ce que deviendra la sienne ! Il en est du babil des enfans, comme des prédictions des Almanachs. Ce seroit un prodige, si, sur tant de vaines paroles, le hasard ne fournissoit jamais une rencontre heureuse. Imaginez ce que font alors les exclamations de la flatterie, sur une pauvre mère déjà trop abusée par son propre cœur, & sur un enfant qui ne sait ce qu'il dit & se voit célébrer «. *M. Rousseau.*

» Ne pensez pas, dit une mère que M. Rousseau fait parler, que, pour démêler l'erreur, je m'en garantisse. Non, je vois la faute, & j'y tombe. Mais si j'admire les reparties de mon fils, au moins je les admire en secret ; il n'apprend point, en me les voyant applaudir, à devenir babillard & vain ; les flatteurs, en me les faisant répéter, n'ont pas le plaisir de rire de ma foiblesse.

» Un jour qu'il nous étoit venu du monde, étant allée donner quelques ordres, je vis, en entrant, quatre ou cinq grands nigauds occupés à jouer avec lui, & s'apprêtant à me raconter, d'un air d'emphase, je ne sais combien de gentillesses qu'ils venoient d'entendre, & dont ils sembloient tout émerveillés. Messieurs, leur dis-je assez froidement, je ne doute pas que vous ne sachiez faire dire à des

marionnettes de fort jolies choses : mais j'espère qu'un jour mes enfans seront hommes, qu'ils agiront & parleront d'eux-mêmes ; & alors j'apprendrai toujours dans la joie de mon cœur tout ce qu'ils auront dit & fait de bien. Depuis qu'on a vu que cette manière de faire sa cour ne prenoit pas, on joue avec mes enfans comme avec des enfans, non comme avec Polichinelle ; il ne leur vient plus de compère, & ils en valent sensiblement mieux depuis qu'on ne les admire plus «.

PAGE 378.

(b) *Déjà les premiers signes de la coquetterie & les premières semences du vice.* Qu'est-ce que la coquetterie dans les jeunes personnes, qui, à certains égards, ont droit encore de passer pour sages ? C'est, quoi qu'elles en puissent dire & qu'elles en pensent elles-mêmes, le premier signe de l'envie qu'elles ont de cesser de l'être.

Une des plus utiles leçons qu'on puisse leur donner, est celle que renferme cette jolie chanson, faite pour une personne de ce caractère, par M. de Nesmond, Archevêque de Toulouse, sur l'air de *Joconde.*

Iris, vous comprendrez un jour
Le tort que vous vous faites.
Le mépris suit de près l'amour
Qu'inspirent les coquettes :

Songez à vous faire estimer
Plus qu'à vous rendre aimable;
Le faux honneur de tout charmer
Détruit le véritable.

IBID.

(c) *Le goût le plus vif pour les ajustemens & la parure, &c.* Qui croiroit, si l'expérience la plus constante ne le démontroit pas, que ce goût, si peu criminel en apparence, tînt pour la suite aux plus grands écarts, & annonçât presque toujours, dans celles qui s'y livrent, la perte prochaine de la pudeur & de l'innocence, en supposant toutefois qu'elles ne les aient pas déjà perdues? Car, j'ose le dire, la vanité & la chasteté vont rarement ensemble. Ce seroit une merveille de trouver une jeune personne vraiment pure avec l'affiche de la coquetterie & l'amour des ajustemens; & il est en particulier telle mode bizarre, telle affectation remarquable, tel genre de coiffure, qui ne va point à un cœur vierge, à moins que par évènement il n'y soit contraint, & que réellement il ne le déteste.

Convenons, au reste, qu'avec toutes ces bizarreries de modes & de parures, les personnes du sexe entendent bien mal leurs intérêts. Outre les dangers auxquels ces sortes d'affectations les exposent, & le triste inconvénient de ne laisser subsister, aux ieux du

public, aucune distinction réelle entre les personnes vraiment honnêtes & celles qui ne le sont plus ; elles perdent le premier de tous les agrémens, le seul qui puisse attacher en effet, ou qui du moins puisse attacher longtems, l'agrément de la douceur & de la modestie : elles prennent un air dur & hardi, qui fait fuir les grâces & dépare les plus brillans attraits ; elles immolent à des usages qui les font paroître ridicules, le vrai goût, qu'accompagne toujours une noble simplicité ; elles rappellent à l'esprit cette vérité si défavorable pour elles, que la trop grande recherche dans les ornemens du corps, est une des marques les plus sensibles qu'on a négligé ceux de l'ame ; elles font craindre pour la suite un entretien ruineux & des dépenses excessives ; elles rendent le joug de l'hymen mille fois plus effrayant aux ieux des hommes sensés, qu'il ne le seroit par lui-même, & multiplient les célibataires, en croyant les empêcher de l'être : c'étoit bien la peine de gâter la nature à force d'art, & de sacrifier la décence à la vanité! O mère trop peu sage! lorsque, par une toilette pénible & recherchée, vous apprenez à de tendres enfans à tout souffrir pour paroître plus aimables, à se plaire à elles-mêmes, & à faire déjà leur unique soin de plaire aux autres ; lorsque vous les accoutumez à une sorte

de nudité, dont le goût se perpétue jusque dans l'âge où elle devient une indécence; lorsque vous leur ôtez cet instinct de modestie & de pudeur, qui est pour le sexe une des plus fortes armes contre le vice, & un des plus sûrs remparts contre l'audace du libertin; que de tourmens vous leur préparez! & pour vous, quelle source de regrets & d'amertumes! ainsi élevées, elles feront peut-être quelque jour leur malheur & votre honte; & vous l'aurez bien mérité.

PAGE 381.

(d) *Le jeune homme avoit mangé en deux ans l'épargne de plusieurs siècles, &c.* Ce n'est là qu'une partie de l'histoire la plus ordinaire des jeunes gens, & sur-tout des jeunes Seigneurs de nos jours. Mais elle suppose & renferme tout le reste, que M. de Veymur ne dit pas.

Les jeunes gens qui ruinent leur famille & se ruinent eux-mêmes en si peu d'années, sont des hommes de fortune, ou des nobles sans mœurs, livrés à la crapule; consumant leur santé & leurs forces par la débauche; pillés par des valets, dont ils font les ministres de leurs infâmes voluptés; sacrifiant leurs richesses à des courtisanes, qu'ils entretiennent à grands frais, & qui les quittent dès qu'ils ne peuvent plus fournir à leur luxe;

oubliant, pour une fille d'Opéra, une épouse honnête, qu'ils exposent pour l'avenir à un changement de conduite, amené en quelque sorte, mais jamais excusé par leur propre exemple; hazardant au jeu & sur leur parole des sommes immenses, que des parens pleins d'honneur ne peuvent acquitter qu'en s'épuisant; cherchant des ressources dans les plus indignes manœuvres, ou chez des usuriers *, qui s'approprient en peu de tems, pour l'intérêt des foibles secours qu'ils leur prêtent, les meubles précieux qu'ils en reçoivent pour gages; faisant consister leur gloire & leur mérite dans des choses qui font leur avilissement & leur opprobre; se croyant grands, & traitant avec un souverain mépris tout ce qui n'est pas de leur sorte, uniquement parce qu'ils ont un nom & des titres, que cependant ils déshonorent. Eh quelle est la source de ces honteux égaremens, aujourd'hui si communs? Le défaut de principes vraiment liés du côté de l'éducation; le défaut de lumières du côté de la morale & de la Religion; le défaut d'autorité de la part de ceux qui les élèvent, & d'exemples dans ceux qui les environnent; le défaut

* *La peste de l'Etat & des familles* : toutefois chez des peuples sans mœurs, une mauvaise politique les tolère; si, en secret, elle ne va pas même jusqu'à les protéger.

d'études & d'occupations suffisantes pour les arracher à la dissipation, à l'ennui, au désœuvrement, & pour en faire des hommes instruits & des citoyens utiles. A peine hors du Collége, ou de la férule d'un Précepteur qu'on a toujours cru payer trop cher; avec une éducation de routine & une foi de commande, qu'on n'a fait porter sur aucune base solide; on les laisse libres: & tout l'emploi qu'ils font de leur tems se réduit à monter à cheval; à faire des armes; à promener en tous lieux un plumet ou un uniforme, sans aucune des connoissances qui font un Militaire; à s'associer à une troupe de jeunes débauchés, qui ne leur permettent nul respect pour les bienséances; à fréquenter les spectacles, les académies, les promenades; à voir de ces filles perdues, qui sont l'opprobre de leur sexe & le scandale de l'autre; à avoir de petites maisons, & à donner de petits soupers. Eh, comment veut-on que des jeunes gens, accoutumés de si bonne heure à ne savoir que faire, à ne rien faire, ne fassent pas mal & ne finissent pas par se dégrader? Parens foibles, aveugles, & insensés, qu'il est juste que vous payiez cher un jour des écarts que vous ne devez imputer qu'à vous-mêmes, soit que vous n'ayez pas voulu les prévenir, soit que vous ne vous soyez pas seulement donné la peine de les prévoir!

Il faut convenir cependant, que l'éducation la mieux soignée ne réussit pas toujours ; mais ce sont-là de ces exceptions rares, & qui souvent même rentrent dans l'ordre commun, par la raison que les suites de cette première éducation ont été négligées, & qu'il y a eu trop de mollesse dans la conduite qu'on a tenue, pour en assurer le succès.





LETTRE XVIII.

De la Comtesse de Valmont au Marquis.

Le Comte est de retour, plus amoureux mille fois & plus infidèle qu'il ne l'étoit avant son départ. Sa passion ne peut plus se contraindre, & il est aisé de voir qu'il ne l'a que trop écoutée au préjudice de sa raison. A son arrivée j'ai volé au devant de lui, je me suis jetée dans ses bras.... Ingrat, & trop cher Valmont! Le croiriez-vous, mon père, il m'a presque repoussée! je le pressois contre mon sein, & il détournoit les ieux sur Senneville, & par des embrassemens précipités, il se hâtoit de mettre fin à mes tendres caresses! Ah! que lui ai-je donc fait, pour lui être devenue si à charge? que lui ai-je fait, que de le trop aimer? & pourquoi faut-il que, de ma part, une extrême tendresse ait été, pour mon mari, l'écueil & le tombeau de l'amour! Pendant qu'il me donnoit ces tristes marques de son indifférence, Ma-

demoiselle de Senneville se tenoit éloignée, rougissoit, & baissoit la vue. Le Comte, échappé à mes empressemens, courut lui faire un reproche de sa trop grande réserve, & osa bien prétendre devant moi qu'elle se tînt obligée envers lui de sa promptitude de son retour. Senneville, toujours plus embarrassée, répondit par une froide révérence, & se retira. Je vis le moment où mon mari alloit s'en prendre à moi de sa retraite. J'étouffois cependant; & combien n'eusje pas besoin de me rappeler vos conseils & mes devoirs, pour ne pas éclater! Depuis ce moment, j'en ai eu mille occasions semblables : la Religion seule m'a retenue. Eh! que deviendrois-je sans elle? Livrée à des plaintes continuelles, à d'éternels murmures, j'aliénerois de plus en plus le cœur de mon mari. Il ne m'aime plus; il commenceroit à me haïr : il feroit plus, il me mépriseroit; &, à force de soumission & de patience, je le contrains à m'estimer encore. Peut-être se porteroit-il lui-même à des éclats dangereux; & je l'oblige à garder au dehors quelques

ménagemens : je rendrois d'ailleurs plus ſenſible, aux ieux de ſes domeſtiques, ce que l'exemple & le bon ordre m'obligent à leur cacher : je ferois le tourment de ma pauvre Senneville ; & elle n'eſt déjà que trop à plaindre : je n'aurois donc réuſſi qu'à faire d'avance un enfer de ma maiſon. Ah ! ſi elle doit être le ſéjour de l'infortune, qu'elle ne le ſoit du moins que pour moi !

Cependant, que ma ſituation eſt triſte ! Jalouſe, comme je dois l'être, du cœur de mon époux, je le vois ſans ceſſe porter à une autre les ſoins les plus flatteurs : mille fois le jour j'éprouve ſes rebuts, je ſuis témoin de ſon infidélité ; & il faut que je m'accoutume en quelque ſorte aux preuves qu'il m'en donne ; il faut que je vive avec celle qui m'a fait perdre ce qui m'étoit le plus cher ici-bas, que je l'aime, que je la plaigne, que je veille ſur elle, que je redoute ſon peu d'expérience & l'aſſiduité de Valmont.

Pardonnez à ma foibleſſe ces triſtes réflexions & ces détails affligeans. La nature a ſes droits ; je l'éprouve, je le

sens, & je les lui paye peut-être trop en ce moment. Mais je sais en même tems à qui je parle, & j'ai besoin de votre indulgence.

Ce qui m'afflige encore, ce sont les nouvelles importunités de Lausane. Les dernières ouvertures qu'il prétend m'avoir faites, & dont vous avez si bien démêlé tout le faux, semblent lui donner une nouvelle assurance & une sorte de témérité. Il prend sans cesse sur lui l'office de consolateur, de confident même; & j'ai tant de raisons pour l'en dispenser! Cependant Valmont paroît satisfait de ses empressemens; je m'en suis plaint, & il m'en a fait un crime, en me disant que je ne recevois mal que ceux que je savois qu'il aimoit le plus. Le Baron me tient devant lui les propos les plus galans, & Valmont s'en amuse. Hélas! il compte donc bien sur ma tendresse ou sur ma vertu? Mais enfin, puisque je me plains, ne devroit-il pas avoir égard à mes plaintes & à la peine que je ressens? Croiroit-il en être plus libre, parce qu'il me laisse à moi-

même toute liberté en apparence ? Ah! mon père, qu'un fol amour fait perdre de sentimens & de délicatesse ! il en ôte... autant que le véritable amour en donne. Quoi ! mon mari ne me laisseroit-il plus aucun espoir de retour ? son cœur ainsi que sa raison se seroient-ils égarés pour toujours ?

Lausane me donne un nouveau conseil, auquel je n'ose encore me fier; d'après ce que vous en pensez vous-même, j'ai peine à en recevoir de lui; & tout m'est suspect de sa part. Ce dangereux ami de Valmont, le seul, quoi qu'il en puisse dire, qui, par ses discours, l'ait entraîné dans les abîmes du doute & de l'irréligion, est maintenant le premier à le combattre. Il se ménage entre mon époux & moi; & par un langage équivoque & plein d'artifice, il croit flatter ma crédulité, en évitant de se donner un ridicule. Je le devine, & ne suis point sa dupe; mais toujours prétend-il se procurer par-là, dans bien des instans, la facilité d'entrer dans mes sentimens, de revenir auprès de moi sur ce qu'il appelle

ſes anciennes opinions, & de gémir en ma préſence ſur les excès auxquels ſe porte Valmont. C'eſt dans un de ces momens, où il ſembloit s'ouvrir le plus & me plaindre le plus ſincèrement, qu'il m'a propoſé de lire les mêmes livres que mon mari. » Vous avez aſſez de lumières » & de force d'eſprit, me diſoit-il en » dernier lieu, pour ne pas vous laiſſer » ſéduire par les ſophiſmes dont ils ſont » remplis : mais vous en retireriez cet » avantage, que vous feriez vous-même » à portée de l'éclairer & de le confondre. » Vous pourriez le ſuivre dans tous ſes » écarts; inſtruite d'avance de toutes les » objections qu'il eſt dans le cas de for- » mer, vous le forceriez dans tous ſes » retranchemens ; vous entreriez comme » lui dans les moindres détails ; & vous » feriez, ſur chaque objet, briller à ſes » ieux la lumière qu'il s'efforceroit en » vain de fuir. Eh ! pourquoi négliger » un moyen ſi facile de le rappeler à la » vérité ? Toute autre voie ſera toujours » lente & trop peu sûre; celle-ci peut » s'offrir à chaque inſtant. Qui ſait ſi ſon

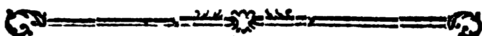
» changement ne vous est pas réservé ?
» Et quand vous n'y réussiriez pas, vous
» effacerez du moins les impressions fu-
» nestes qu'il ne cesse de faire sur tout
» ce qui l'environne «. Je l'avouerai,
mon père, ce discours m'a ébranlée. J'ai
bien senti que Lausane avoit dessein de
surprendre mon amour-propre; que ce
conseil étoit un piège qu'il me tendoit;
& que, si je paroissois l'écouter, il se
réservoit le droit de me prêter des livres
& de les commenter avec moi. Mais en
me prometrant d'éviter cet écueil, je me
suis dit à moi-même, qu'en effet le Comte
changeoit si souvent d'opinions, & qu'il
avoit recours à tant de petites difficultés,
qu'il vous devenoit presque impossible
d'y répondre; que c'étoit bien assez
pour vous de le ramener à ce qu'il y a
d'essentiel, sans embrasser tous les détails;
& que je pourrois être bonne à
quelque chose, si, par les mêmes lectures
que lui & des réflexions plus sages
que ne le sont les siennes, je me mettois
à portée de balancer ses moindres doutes.
Nombre de femmes de ma connoissance,

qui d'ailleurs pensent très-bien, conduites par la seule curiosité, lisent toutes sortes de livres, & m'assurent que les plus mauvais n'ont servi jusqu'ici qu'à les confirmer dans la foi; pourquoi risquerois-je plus qu'elles, en agissant par un meilleur motif! Ces pensées m'ont presque déterminée. Dites-moi, mon père, est-ce sagesse de ma part; est-ce présomption? Mon zèle est-il suffisamment éclairé? & l'approuvez-vous? parlez, & que votre voix seule me décide. Il ne conviendroit pas que, sur une question si délicate, j'osasse prononcer moi-même; & j'en croirai toujours beaucoup plus vos lumières que les miennes. Je ne saurois assez vous exprimer combien me sont chères celles que vous m'avez données pour l'avenir sur l'éducation de mes enfans. Ah! quels modèles vous m'avez offerts! & que je désire de leur ressembler!

P. S. J'oubliois de vous dire que, par rapport aux lectures, ma bonne amie se trouve aussi embarrassée que moi. Valmont, sous prétexte de la former, veut lui faire lire bien des livres, où la dé-

cence eſt reſpectée, mais où les paſſions ſont peintes avec des couleurs d'autant plus ſéduiſantes, qu'elles n'y paroiſſent que ſous les traits du ſentiment. Je lui ai retracé le danger de cette lecture, & ne l'ai pas entièrement perſuadée. Elle a beſoin de quelque amuſement; celui-ci eſt aſſez de ſon goût : croyez-vous qu'elle ne coure aucun riſque à s'y livrer?





LETTRE XIX.

Du Marquis de Valmont à sa Fille.

JE ſens auſſi vivement que toi, ma chère Emilie, tout ce que ta ſituation a de pénible. Eh ! qui de nous eût pu penſer qu'une union, formée ſous de ſi doux auſpices, dût être pour toi la ſource de tant d'amertumes ? Cependant, quelles que ſoient celles que le Ciel te réſerve encore, ne te laiſſe point abattre. Tu me l'as ſi bien dit, ce n'eſt pas un deſtin aveugle & fatal qui règle ta deſtinée : ce n'eſt point le haſard, ce terme vide de ſens, & qu'on n'a jamais pu définir ſans y faire entrer des contradictions & des abſurdités ; non, ce n'eſt point lui qui préſide à ton ſort. Dieu veille ſur toi, ma fille, il fait les épreuves qui conviennent à ta vertu, & ne permettra en ce genre que ce que tes forces pourront porter. Ne ſois point au deſſous de ſon attente & de ſes deſſeins ſur toi, & ne te rends pas indigne du degré de mérites

auquel il veut t'élever. Ce Dieu si bon, si puissant, & si sage, t'accompagne dans la tribulation; il recueille tes soupirs & tes larmes; il te tient compte de ta soumission & de ta patience, & en fera tôt ou tard la source de ton bonheur. Emilie! on ne sait rien encore, on ne se connoît pas soi-même, on n'a point de mérites à soi, tant qu'on n'a pas été éprouvé. Courage donc, ma fille! tire de ta raison toutes les ressources qu'elle peut t'offrir; & repose-toi sur Dieu du succès, comme n'ayant pour appui que lui seul.

Parmi tous les expédiens que je puis te proposer, pour garantir ta jeune amie de la contagion de l'amour & la défendre de ses surprises, je n'en vois point de meilleur, dans la position où tu te trouves, que de te rendre, s'il est possible, la confidente des sentimens de son cœur. Son amitié pour toi, son ingénuité & sa candeur, l'embarras qu'elle témoigne en présence de Valmont, & l'espèce de gêne où elle vit avec lui, doivent te faciliter l'exécution de ce pro-

jet. Ce n'eſt plus le moment de paroître ignorer ce que Valmont ſent pour elle ; elle le ſait trop bien elle-même ; & il importe beaucoup qu'elle ait quelqu'un avec qui elle puiſſe en parler ſans contrainte, à qui elle puiſſe conter ſes inquiétudes & ſes peines, & qui, de concert avec elle, liſe dans ſon ame, épie ſes diſpoſitions les plus ſecrètes, & règle ſes premiers mouvemens. Du caractère dont tu me l'as dépeinte, ſage, timide, ſenſible & tendre, ayant pour toi l'amitié la plus vive, & partageant tes douleurs, elle ne peut que chercher elle-même à répandre dans le cœur d'une amie le trouble qui l'agite ; & malgré tout ce que la conjoncture a de délicat en apparence, cette amie ne peut être que toi. A l'aide des ouvertures que tu lui feras, tu l'engageras à s'ouvrir auſſi ; tu te rendras peu à peu la maîtreſſe de ſes opinions & de ſes goûts, puiſqu'elle n'aura que toi pour conſeil & pour guide ; tu la dirigeras à ton gré, &, ne pouvant de toi-même l'éloigner de ta maiſon, tu l'ameneras inſenſiblement à

une séparation nécessaire, qui ne peut venir que d'elle. Tu en consulteras avec elle les moyens, tu la lui rendras facile, & tu lui en adouciras la trop grande rigueur.

Voilà, ma fille, pour le moment, le parti le plus sage que tu puisses prendre. En l'embrassant, sois toujours soumise & tranquille, & laisse à Dieu & au tems à faire le reste.

Tu me demandes si Senneville peut lire sans crainte les livres que lui propose Valmont. Tu sens toi-même tout le danger de cette lecture, & tu ne m'interroges sans doute que pour mieux convaincre ta jeune amie, en donnant à ton sentiment tout le poids des raisons qui en démontrent la vérité. Ces livres dont tu parles, ce sont des Romans. Des Romans à Senneville * ! des Romans choi-

* M. Rousseau en a fait une maxime, avouée d'ailleurs par l'expérience & par la plus pure raison : *Jamais fille chaste n'a lu de Romans*. Et en effet, comme il le dit au même endroit, » le raffinement du goût des Villes, les maxi-

lis par Valmont ! Ah ! lorsqu'il s'offre à les prêter, il n'est que trop instruit du risque que l'on court à les lire ; & c'est presque toujours par-là que commence la séduction. Valmont ne choisira pas, il est vrai, de ces livres dont la pudeur s'offense ; dont une ame tant soit peu honnête a horreur ; qu'on ne peut rendre de sang froid au séducteur infâme de qui on les a reçus *, sans lui laisser croire qu'on en goûte les leçons ; & qui sont tout à la fois l'opprobre de ceux qui les font ou qui les prêtent ; & la honte de celles qui les lisent : il se respecte trop lui-même, & le piège seroit trop grossier. Il n'en veut d'ailleurs, comme il aime à s'en flatter, qu'au cœur de Sen-

» mes de la Cour, l'appareil du luxe, la mo-
» rale Epicurienne, voilà les leçons qu'ils
» prêchent & les préceptes qu'ils donnent «.

* » Employer la voie de l'instruction pour » corrompre une femme, est de toutes les sé- » ductions la plus condamnable ; & vouloir » attendrir sa maîtresse à l'aide des Romans, est » avoir bien peu de ressources en soi-même «. *M. Rousseau.*

neville, & non point à ses mœurs : aussi est-ce, avant toutes choses, ce cœur qu'il faut garder ; &, si décens qu'on les suppose, bientôt les Romans le séduisent & l'entraînent. D'abord ils amollissent notre ame & l'énervent ; ils lui ôtent cette rigidité de principes & ce caractère de vigueur & de fermeté, qui accompagnent & qui soutiennent la vertu ; ensuite ils inspirent, à un jeune cœur, une sensibilité vague & incertaine ; ils lui font éprouver des besoins factices, & que sûrement il n'avoit pas ; ils le font soupirer, sans qu'il sache bien après quoi : ce cœur, attendri de plus en plus, languit, & n'aime point encore ; mais il cherche à aimer, & n'attend qu'un objet pour se fixer. Une douce & séduisante rêverie l'attache à des objets imaginaires, dans l'absence d'un objet réel ; l'objet s'annonce, &, sans plus de choix, le cœur se détermine. Enchanté de ce qu'il éprouve, déjà prévenu par les images qu'on lui a tracées de l'amour, il se reproche tout le tems qu'il a passé sans le connoître. L'imagination s'échauffe ; toutes

les

les passions s'allument; les sens mêmes acquièrent une activité dangereuse & précoce; & l'on devient coupable, d'après la lecture de ces livres où l'amour est peint sous les traits de la vertu. Eh, que dis-je la vertu! les Auteurs de ces sortes d'ouvrages, si tendres & si passionnés, seroient bientôt las d'écrire s'ils n'avoient qu'elle à peindre, ou craindroient qu'on ne se lassât trop tôt de les lire. De là ce mélange qu'ils y mettent, de sentimens faussement héroïques, & de situations vraiment critiques pour les mœurs & pour la sagesse; de là ces expressions décentes, qui couvrent des idées peu chastes; ces images vives & rapides, qui dérèglent l'imagination, moins encore par ce qu'elles représentent, que par ce qu'elles laissent à deviner; ces descriptions naïves, qui font couler lentement le vice dans l'âme & le feu dans les veines. Car on a beau vouloir se flatter sur ce qu'on éprouve, & se déguiser ce qu'on sent, les livres d'amour, dès qu'ils sont bien faits & qu'on sait les comprendre, causent pour l'ordinaire des émotions

ſecrètes, où le cœur n'eſt pas toujours ce qu'il y a en nous de plus vivement affecté.

» Mais tout le monde, dira-t-on, n'a » pas l'imagination ſi vive & le cœur ſi » tendre «. Eh, quel intérêt ceux-là prendroient-ils aux Romans ? Qu'ils ne ſe donnent pas la peine de les lire : ce n'eſt pas pour eux qu'on les a faits.

» Mais enfin, redira encore Valmont » à ta jeune amie, il faut bien ſe former » l'eſprit & le goût ; & où ſe les formera- » t-on, ſi ce n'eſt dans la lecture des ou- » vrages qui en renferment le plus « ? Ah ! Senneville ! Senneville ! voudriez-vous acheter l'un & l'autre aux dépens des mœurs, & ſouvent aux dépens de la raiſon ? Qu'eſt-ce en effet que l'eſprit ſans jugement & ſans conduite ? & eſt-ce dans ces ſortes de livres qu'on apprend à bien penſer & à bien vivre ? Qu'y trouve-t-on, ſous l'écorce qu'ils préſentent, que de penſées fauſſes, que des maximes qu'il ſeroit bien dangereux de ſuivre dans la pratique, & des exemples qu'on ſe repentiroit toute ſa vie d'avoir imités ? Les Romans changent preſque en tout le

véritable point de vue ; ils apprennent à voir les choſes comme on les imagine, & portent bientôt à les croire telles qu'on les déſire *; ils aiguiſent les traits de l'opinion, ou, s'ils la combattent, ce n'eſt que quand elle ſe montre contraire à nos penchans ; ils aſsûrent l'empire de la mode & de la coutume ; ils embelliſſent les préjugés ; ils peignent le vice ſous des couleurs agréables, qui le déguiſent ; ils effacent, par le brillant coloris des fauſſes vertus, l'éclat des vertus réelles ; & mettent un honneur chimérique à la place du véritable honneur, qu'ils rendent mépriſable. Que dirai-je encore ? plus ils font entrevoir de délicateſſe dans les paſſions,

* » On ſe plaint que les Romans troublent » les têtes ; je le crois bien. En montrant ſans » ceſſe à ceux qui les liſent les prétendus char- » mes d'un état qui n'eſt pas le leur, ils les » ſéduiſent, ils leur font prendre leur état en » dédain, & en faire un échange imaginaire » contre celui qu'on leur fait aimer. Voulant » être ce qu'on n'eſt pas, on parvient à ſe » croire autre choſe que ce qu'on eſt ; & voilà » comme on devient fou «. *M. Rouſſeau.*

plus ils en imposent ; & moins ils peignent le monde tel qu'avec l'âge on apprend à le connoître, & les passions telles qu'elles sont. L'ame toute neuve & sans expérience s'imagine que le premier dont elle reçoit l'hommage, est à coup sûr un amant fidèle, & un héros en vertus & en sentimens.

Par rapport au goût, les Romans ne donnent que le goût des choses frivoles ; & ce n'est pas là un de leurs effets les moins pernicieux. On ne tient plus qu'à l'agréable, & on compte pour rien l'utile & l'honnête ; on ne prise les choses qu'autant qu'elles nous amusent ; les occupations oiseuses & stériles prennent la place des devoirs ; les livres de pur agrément dégoûtent des lectures solides ; la bagatelle toute seule nous attache ; & c'est l'enchantement de la bagatelle qui obscurcit en nous toute lumière, & qui altère l'amour du bien. D'ailleurs, avec de pareils goûts & un cœur ainsi préparé, qui peut dire, à l'égard de ces sortes de lectures, à quel point on croira devoir s'arrêter ? en genre de bagatelles, l'une

mène aisément à l'autre; la gradation devient insensible, & la raison séduite est bientôt hors d'état d'apprécier les différences. Ah! ma fille, que Senneville lise pour s'instruire, en même tems qu'elle lira pour s'amuser. Les meilleurs livres sont ceux qui réunissent tout à la fois & l'amusement & l'instruction. Ton sexe, comme le nôtre, est fait pour s'éclairer, & les charmes de la figure reçoivent en lui un nouvel éclat des connoissances qu'il acquiert, & de la délicatesse de son esprit: mais qu'il prenne en conséquence le goût des bonnes choses; &, pour cesser d'être un sexe frivole, qu'il renonce à ces ouvrages insipides pour quiconque a une raison droite, & n'a pas des goûts dépravés; qu'il renonce à ces livres, remplis de pensées ingénieuses & de fausses maximes, de leçons de vertus & d'images du vice, d'une diction pure & d'idées romanesques, d'un langage honnête & correct, mais d'opinions libres & de honteux tableaux de mœurs plus libres encore. Hélas! que tous ces ouvrages, si courus, si vantés, qu'on s'arrache, qu'on

tes charmes, te paroîtra enfin le plus aimable.... O mon Emilie ! je m'arrête & respecte ta vertu. Lausane se trompe : mais enfin tu t'exposes au péril ; & sur des objets si importans, un zèle bien entendu doit toujours commencer par nous-mêmes. Tu es suffisamment instruite, j'en conviens ; mais par qui l'es-tu ? par un père judicieux & sage, qui n'a pas prétendu faire de toi une femme philosophe & savante, pas même en matière de Religion. Il savoit que, sur cet article, l'esprit raisonneur ne convient à personne, encore moins aux personnes de ton sexe ; & il auroit craint de le nourrir en toi, par des études trop sèches & des discussions trop abstraites. Il s'est donc borné à rendre ta foi raisonnable, en l'éclairant par des motifs qui pussent suffire à une ame droite, & en la faisant porter sur des fondemens solides. D'après ce qu'il t'a appris & les réflexions sensées qu'il t'a fait faire, d'après celles que tu as pu faire sans lui, tu en sais assez pour connoître & pour sentir toute la beauté de la Religion ; pour être vive-

ment frappée de tous les caractères de divinité qu'elle porte avec elle ; pour découvrir le foible de tant de mauvais raisonnemens, que les passions toutes seules font valoir afin d'obscurcir la vérité. Mais lorsqu'il s'agira de combattre ces systêmes raisonnés, qui quelquefois traînent après eux tout l'appareil des démonstrations, sans cependant en avoir la réalité ; de démêler le vice secret de ces sophismes adroits, qui trompent souvent la raison la mieux exercée ; de répondre à des faits donnés hardiment pour vrais, & dont la discussion demande une critique sévère & des recherches épineuses, à des faits qui d'ailleurs semblent prouver beaucoup plus qu'ils ne prouvent en effet : lorsqu'il sera question de concilier les vérités entre elles, de sauver les prétendues contradictions qu'on nous oppose, & qu'il est aisé de faire valoir, dans des choses qui par leur nature sont si fort au dessus de la raison : alors, ma fille, pourras-tu bien te flatter d'en savoir assez ? Il faut peu de chose à un cœur bien disposé, pour saisir le vrai dès qu'il se pré-

sente ; & le Dieu de vérité a ménagé pour lui des preuves de sentiment, à la force desquelles tout l'art des démonstrations ne peut atteindre ; mais pour confondre l'erreur, pour la suivre dans le labyrinthe où elle s'embarrasse & se perd, pour écarter les nuages dont elle s'enveloppe & dont elle couvre la vérité même ; oh, qu'il faut bien plus de travail & de lumières ! La vérité, simple & pure, n'a qu'une route qui conduit à elle, & l'erreur en a mille. La vérité, sans fard, ne brille que de son propre éclat ; & l'erreur, déguisée sous mille formes différentes, emprunte tout ce qu'il y a de plus faux & de plus attrayant pour séduire. La vérité est mesurée & circonspecte : l'erreur franchit avec audace tout ce qui peut l'arrêter ; elle dévore toutes les absurdités, & les déguise ; elle tranche, elle coupe le nœud qu'elle ne peut délier ; elle décide & en impose ; elle éblouit, elle aveugle, elle triomphe, & rit de son imposture. Que d'avantages elle a pour se faire croire, lorsque, sans une étude profonde & des armes égales, on s'arrête

à difputer contre elle ! Avec le plus court fophifme, d'un mot, elle va déconcerter les preuves les plus folides ; & pour les rétablir dans toute leur force, pour répondre à une fi courte objection, il faudra des pages entières de nouvelles preuves & de raifonnemens.

Tu prétends, dis-tu, fuivre Valmont dans tous les détails. Eh ! ma fille, c'eft précifément dans les détails que l'incrédule en impofe plus sûrement, & qu'il eft comme impoffible de le fuivre. Ce n'eft pas à l'enchaînement de nos preuves qu'il ofe s'en prendre ; il le refpecte en quelque forte malgré lui. Mais il incidente fur une foule de petites difficultés, qu'il retourne en mille manières ; il va fouiller dans les tems fabuleux des anciens peuples ou de quelques nations étrangères, pour nous mettre en défaut du côté de la chronologie ; il fait à fa mode des obfervations phyfiques fur le globe de la terre, pour infirmer l'autorité des Livres de Moïfe ; il anatomife la chevelure des nègres, pour en conclure qu'ils n'ont pas une même origine que

nous ; il dépouille les voyageurs les moins accrédités, pour s'étayer de leurs fictions ; il cite nos Ecritures & les falsifie, ou leur donne un sens qu'elles n'ont pas ; il cite les Pères de l'Eglise, & les fait parler : à tout cela, mon Emilie, que répondras-tu ? Seras-tu en état de lui opposer des observations plus vraies, des faits plus certains, de remonter à des sources plus pures, de confronter les textes, de mettre en évidence la fausseté des principes ou des conséquences, & la futilité des objections ? Ne risques-tu pas au contraire d'être la dupe de ses assertions hardies, de lui passer trop légèrement ce qu'il te seroit trop difficile & trop long de vérifier, de te rebuter de la sécheresse & de l'inutilité de tes recherches & de tes discussions, de voir avec frayeur renaître sans cesse des difficultés nouvelles, de languir autour de questions vaines, & dont la solution même ne sera jamais ce qui ramènera Valmont ? Ne risques-tu pas de perdre un tems précieux à raisonner froidement sur ce qui est fait pour être senti avec chaleur, de t'accoutumer

à mettre en problême jusqu'aux vérités qu'il est le plus naturel de croire, & d'ôter à ta foi cette fermeté & cette assurance, qui aident à en recueillir les fruits, & qui en fixent la durée ?

Tu connois, dis-tu, des femmes qui pensent bien, & qui, par la seule envie de tout savoir & de tout lire, se permettent ces sortes de lecture, sans que leur foi en soit altérée, qui prétendent même qu'elle en devient plus ferme encore. Chère Emilie! je ne dirai pas qu'elles t'en imposent; mais à coup sûr elles s'en imposent à elles-mêmes. Quoi, la séduction ne peut rien sur elles ? nulle sorte de difficulté ne les ébranle ? nulle plaisanterie ne les déconcerte ? l'attrait du style ne leur fait jamais illusion ? leur cœur ne plaide jamais en secret la cause de l'incrédulité ? Quoi, sans autres ressources qu'un esprit orné par l'usage du monde, sans autre avantage que celui de parler de tout avec facilité sans avoir médité sur rien, elles nourriront chaque jour leur imagination des plus monstrueuses productions du libertinage & de l'im-

piété ; & leur imagination, par-tout ailleurs si prompte à saisir les moindres impressions, n'en sera point troublée ? Quoi, parmi ce reflux continuel de pensées contraires à la religion, leur piété sera toujours aussi tendre, leur foi aussi vive, leur charité aussi ardente, que lorsqu'elles s'occupoient uniquement à les cultiver ? Ah ! qu'elles ont déjà couru de risques, & qu'elles ont fait de pertes, sans s'en appercevoir ! Elles comptent sur leur foi : & cependant elles présument d'elles-mêmes ; non contentes de braver sur ces sortes d'ouvrages la loi du Prince qui les défend, elles se jouent de l'anathême que le Pontife prononce contre ceux qui les lisent, & elles ne respectent pas même cette loi sacrée & au dessus de toute exception, qui leur dicte de ne pas s'exposer témérairement. Le dirai-je ? elles soutiennent tranquillement la lecture de ces railleries sacrilèges & de ces blasphêmes impies, que l'incrédule vomit contre la religion sainte qu'elles professent. Hélas ! tandis que le Savant lui-même, tandis que le Ministre, appelé par état à les

combattre, frémit d'horreur & n'achève qu'avec peine; elles passent légèrement par dessus, ou s'y arrêtent & s'en amusent! Ah! sont-ce donc là les caractères de la foi? sont-ce là les moyens de l'augmenter & de l'affermir en elles?

Si d'ailleurs, pour se procurer l'avantage inestimable d'une foi éclairée & d'une croyance raisonnable, il falloit tout entendre & tout lire, qui pourroit se flatter de bien croire? Et l'existence de Dieu même ne sera-t-elle pour moi une vérité constante, que lorsque j'aurai parcouru toutes les impiétés & tous les livres qu'enfante l'athéisme?

O toi, ma chère Emilie! éclairée autant que tu dois l'être sur les preuves de ta Religion, borne-toi désormais à la chérir & à la pratiquer. Emploie pour la défendre, les armes qui te sont propres, la prière & l'exemple, bien plus efficaces que les discours. Qu'en voyant ta résignation & ta patience, ton égalité d'ame & ton courage, ta sagesse & ta charité inaltérable, on puisse dire: Oui, c'est le Dieu des vertus, auquel nul autre n'est sem-

blable, qu'elle ſert & qu'elle adore; c'eſt une loi toute divine, que ſa conduite exprime : la force qui agit en elle eſt une force plus qu'humaine, & la raiſon toute ſeule n'eſt pas capable de tels efforts.

Si toutefois, après avoir ſatisfait d'une manière ſi touchante & ſi belle à ce que la Religion exige de toi, il te reſte du tems pour ajouter à tes connoiſſances, & pour étendre ton eſprit & tes lumières; choiſis ces livres, où l'on ne peut puiſer que des idées juſtes & des ſentimens honnêtes, où la vérité s'offre ſans mélange d'erreurs, où ſans rougir on peut penſer tout haut comme celui qui les a faits; de ces livres, où la Religion ſe préſente avec tous ſes charmes, où la Vertu ſe montre ornée de tous ſes attraits, où le talent n'eſt point avili par l'abus & reçoit de ſon objet autant d'éclat qu'il lui en donne, où l'on trouve, en les liſant, tout à gagner & rien à perdre. Ah! qu'ils y gagneroient eux-mêmes, tous ces auteurs célèbres d'ouvrages informes, qui, en leur donnant de la célébrité, font leur honte & ſouvent leur malheur; ſi, au

lieu d'affecter le singulier honneur de penser seuls & de contredire toutes les idées reçues, ils faisoient consister leur gloire à mettre les plus grandes, les plus saintes vérités dans tout leur jour; si, au lieu de s'attacher à embellir le vice, en même tems qu'ils prêtent des armes à l'erreur, ils employoient leurs talens & leur génie à nous rendre nos devoirs agréables & leurs leçons utiles! Ils changeroient alors un nom équivoque contre une gloire solide; ils exciteroient, sans contradiction, l'admiration de tous les hommes & de tous les âges; & leur génie s'éleveroit & s'agrandiroit encore avec les grands objets qu'ils se plairoient à traiter. Ne sacrifiant point la justesse du raisonnement au faux brillant de la singularité, leur esprit en acquerroit une force & une vigueur nouvelle; le frivole avantage de passer pour beaux-esprits & pour esprits-forts, céderoit à celui d'être regardés comme de grands hommes; ils verroient s'élever en leur faveur ce cri touchant que forme dans tous les cœurs la voix de la nature, toujours sensible

par elle-même aux charmes de la vertu ; ils partageroient le plaisir si pur qu'ils chercheroient à nous procurer ; les larmes d'attendrissement qu'ils nous feroient verser, seroient pour eux l'éloge le plus flatteur ; on les béniroit comme les bienfaiteurs du genre humain, dont ils sont le fléau ; & l'on n'auroit plus à se plaindre de cette abondance de productions, qui fait douter aujourd'hui si l'art ingénieux qui nous les transmet est un bien. O que le vrai prête d'avantages en tout genre à celui qui a de vrais talens, & que le faux lui en fait perdre ! Combien le même homme est différent de lui-même, selon l'usage qu'il en sait faire ! Divin Bossuet, aimable Fénélon ! que fussiez-vous devenus, si vous eussiez abusé des vôtres ! Et que ne deviendroient pas au contraire, pour leur propre gloire, ces génies de nos jours, tantôt si petits, si faux, & tantôt si sublimes, s'ils faisoient des leurs le même usage que vous !

Pour nous, ma fille, qui, sans pouvoir nous élever jusqu'à ces hommes fameux par leurs talens & par leurs écarts,

risquerions seulement, en voulant les étudier & les suivre de trop près, d'être entraînés dans leur chute, ou de nous égarer sur leurs pas; bornons-nous à suivre les lumières & les traces de ces vrais sages, qui n'ont écrit que pour le bonheur du monde, & n'ont rendu leurs travaux célèbres que par les vertus qu'ils ont fait naître.

Tu le sais, ma chère Emilie, presque indépendamment de notre volonté, nos idées se moulent en quelque sorte sur les idées de ceux que nous avons coutume de lire ou d'entendre, & c'est de nos idées, que dépendent nos sentimens & nos mœurs. Fais donc en sorte de ne lire que des livres vraiment utiles, de ne converser qu'avec des ames honnêtes & vertueuses; & tu auras toujours en partage le plus riche de tous les trésors, la sagesse & la vertu (*a*).



NOTE.

PAGE 427.

(*a*) POUR fortifier les impreſſions que doivent produire ſur des ames droites & ſenſées les réflexions de M. de Valmont, on croit ne pouvoir mieux faire que d'inférer ici le fragment d'une lettre, écrite à l'homme le plus célèbre de nos jours par ſes talens, & le plus dangereux par l'abus qu'il en a fait.

» Un mal effrayant & peut-être irréparable, que la lecture de vos écrits a fait à votre ſiècle, à votre nation; c'eſt le coup mortel qu'ils ont porté aux mœurs. Je ne m'arrêterai point ſur tout ce que ce tableau préſente de triſte & de déplorable. Que l'on conſidère ſeulement le funeſte effet qu'ont produit ces ouvrages dangereux ſur l'eſprit des femmes & ſur les jeunes gens : car c'eſt à eux principalement que vous avez droit de plaire, par la légèreté, & j'oſe dire par la frivolité de votre eſprit.

» Je ne ſais par quelle fatalité, ou plutôt par quel effet de leur caractère & de leur tempérament, les femmes, en général, ſont portées à préférer l'étourderie, la folie, l'impertinence même, à la ſageſſe, à la prudence,

& à la raiſon. Mettez dans une compagnie de femmes, ſi l'on veut, les plus honnêtes, deux hommes, dont l'un, tranquille & réſervé, aura l'eſprit agréable, orné, mais ſolide, ſaura ſe taire & parler à propos; l'autre ſera pétulant, hardi, grand parleur, plaiſantera à tort & à travers ſur les choſes les plus reſpectables, déchirera les abſens, raillera vivement les préſens, n'écoutera que ce qu'il dit, rira le premier des ſaillies les plus hazardées, répondra par un quolibet aux diſcours les plus ſenſés : à coup sûr, toutes ces femmes n'auront des ieux & des oreilles que pour notre étourdi; & quand même elles auroient quelque eſtime pour l'autre, elles ſe ſentiront toujours entraînées, par je ne ſais quel penchant, vers le plus fou & le plus déraiſonnable des deux.

» Ne riez point, Monſieur; cette fable eſt votre hiſtoire. Votre eſprit ſaillant, la folie de vos imaginations, le libertinage de vos penſées, l'audace de vos diſcours, votre ton léger & déciſif, le tour libre & familier de vos plaiſanteries; voilà par où vous avez tourné la tête à la plupart des femmes. Avec ces agrémens qui leur plaiſent ſi fort, vous vous êtes emparé de leur eſprit, & vos livres ont fait leur lecture la plus aſſidue & la plus chérie. Là, elles ont ſucé le poiſon le plus

dangereux pour elles, une habitude de se moquer de tout, de tourner en ridicule les choses les moins susceptibles de ridicule, de vouloir soumettre à leur raisonnement ce qu'il faut révérer en silence & avec soumission.

» Bientôt elles vont se débarrasser de tous ces principes si gênans & si incommodes à leur sexe. Elles vont traiter de chimères, ces loix austères de pudeur & de bienséance, que la Nature, disent-elles, ne leur a pas plus imposées qu'aux hommes; elles voudront analyser leurs devoirs, &, d'après vos maximes, elles les réduiront à peu de chose; elles traiteront de préjugé absurde, cet empire des hommes sur les femmes; elles prendront si bien en main l'autorité, qu'en effet elles se mêleront de toutes choses, feront & déferont tout dans le monde, & parviendront même à faire reconnoître leur usurpation aux hommes, prêts à s'y soumettre respectueusement.

» Qu'y a-t-il désormais d'impénétrable à leur curiosité ? Voyez-les raisonner & décider de tout : elles sont beaux-esprits, savantes, & philosophes; elles dissertent aussi légérement sur le *systême de la nature* que sur un Roman, sur un drame; elles traitent les questions les plus sérieuses & les plus importantes, comme elles parlent d'ariettes & de chansons; elles débitent leurs belles maximes devant

leurs enfants & leurs domestiques, qui s'abreuvent de ces principes empoisonnés, & qui ont l'esprit & le cœur corrompus avant que de savoir distinguer le bien du mal.

» Ne sont-ce pas les femmes qui ont accrédité, qui ont appuyé dans le monde cette secte d'hommes qui s'appellent Philosophes, & à la tête desquels vous vous faites honneur de marcher ? Ils ont bien senti, ainsi que vous, ces hommes si prudens, que leur réputation & leur crédit ne pouvoient être mieux qu'entre les mains de celles à qui on ne peut rien refuser, même quand elles n'accordent rien. C'est par ces bouches, toujours favorablement écoutées, qu'ils ont répandu leurs opinions les plus hardies ; & qu'ils ont fait publier leur gloire & leur mérite. C'est avec de tels appuis qu'ils sont parvenus aux places, en faisant parade de leur désintéressement ; q'uils se sont introduits chez les Grands, en affectant de les mépriser dans leurs livres ; & qu'ils se sont enrichis, en criant qu'ils ne vouloient que du *pain & la liberté.*

» Je me garderai bien de vouloir envelopper toutes les femmes dans cette censure, malheureusement trop vraie, mais qui deviendroit injuste, si je n'y mettois quelques restrictions. Il est encore sans doute un grand nombre de femmes respectables, qui cultivent

en ſecret les vertus de leur ſexe & de leur état ; qui fuient cette affiche indécente & folle de philoſophie & de bel-eſprit ; qui s'inſtruiſent pour mieux aimer leurs devoirs ; qui s'éclairent pour s'affermir dans les bons principes ; mais qui ſavent s'arrêter au terme que la bienſéance leur défend de paſſer, & qui, ſans chercher à devenir des eſprits forts, ſe contentent d'être des femmes vertueuſes & raiſonnables.

» Je demande pardon aux autres, ſi j'ai mis au grand jour un portrait ſi reſſemblant. Je n'ignore pas que c'eſt bleſſer les loix de la galanterie Françoiſe, de montrer aux femmes leurs défauts, tels qu'ils ſoient, & de leur dire ouvertement des vérités fâcheuſes : mais je les prie de faire attention, que, depuis qu'elles ambitionnent de ſe dépouiller de leur ſexe, pour devenir hommes & philoſophes, elles nous ont mis un peu plus à l'aiſe avec elles ; elles nous donnent le droit de leur parler comme à des hommes ; c'eſt-à-dire avec moins de réſerve, moins de galanterie, avec une franchiſe plus mâle & plus ſévère.

» Ce que je viens de dire des femmes, peut s'appliquer en partie aux jeunes gens à qui les femmes donnent le ton. A peine échappés du Collége, les voilà imbus de votre doctrine. Que ne puis-je, Monſieur, diſſimuler les

ſuites

ſuites funeſtes où ce premier égarement les précipite ! Ils commencent par mépriſer les inſtructions ſalutaires qu'ils ont reçues ; ils qualifient de pédantiſme, tout ce qui n'eſt pas libertinage & irréligion ; & bientôt avec la méthode aiſée de traiter tout de préjugé, ils ſe croient & ſe diſent Philoſophes. Il n'eſt plus de principe qui les gêne, de Morale qui les embarraſſe, de frein qui les retienne : rien n'eſt ni bien ni mal pour eux ; & pourvu qu'ils échappent à la vengeance des Loix, leur conſcience eſt en repos ſur le reſte. On les entend parler des matières les plus graves, avec une légèreté qui n'a rien d'égal que leur ignorance. Une raillerie ridicule, de déteſtables bons mots uſés & rebattus ſur ce qu'il y a de plus ſacré, leur tiennent lieu de raiſons. S'ils ſe mêlent de raiſonner, c'eſt avec une confiance, une bonne opinion d'eux-mêmes, encore plus ridicules que leurs plaiſanteries. Ils ſe flattent de pénétrer les choſes les plus impénétrables, tandis qu'il y en a de plus communes qu'ils ne connoîtront jamais. Ils veulent décider que Dieu n'eſt pas. Les inſenſés ! ſavent-ils ſeulement comment ils exiſtent ? ſavent-ils comment ils peuvent ſe mouvoir ? ſavent-ils par quel pouvoir ils raiſonnent ou déraiſonnent ? Ecoutez-les : ils anéantiſſent les cultes, les Religions ; chacun en

établit une à sa guise, & veut être législateur ; chacun veut nous convertir à son opinion désolante, & y met plus de fanatisme que le dévot le plus outré. Dans ce délire de raisonnement & d'incrédulité, on veut tout calculer, tout définir, tout connoître : & l'on parvient à douter des choses les plus sûres ; à mépriser, à oublier ses devoirs ; à éteindre les lumières de la Nature ; à étouffer les bons sentimens de l'éducation ; à se dessécher le cœur ; à s'embrouiller l'esprit ; à perdre toute idée de mœurs & de vertu. Enfin on se rend inutile ou funeste à la société ; on se devient à soi-même odieux, importun ; on ne voit plus dans la vie qu'ennui & dégoût ; l'on a recours au suicide, devenu si commun, pour se délivrer du trouble intérieur dont on est déchiré, & du tourment insupportable de ne pouvoir vivre avec soi-même.

» De quel œil, Monsieur, voulez-vous qu'on vous regarde, vous & vos Philosophes, si l'on ne peut attribuer ce mal effroyable qu'à la licence contagieuse de vos écrits ? Je n'insisterai pas davantage sur cette peinture affreuse du désordre & du dérèglement qu'une manie d'impiété a causés dans nos mœurs. Tous les bons esprits en gémissent. Combien de pères de famille, honnêtes & vertueux, pleurant avec amertume sur les

égaremens & la perversité de leurs fils, sont en droit d'en accuser la lecture de vos ouvrages! Plût au ciel qu'il n'y en eût point qui pût faire crier contre votre philosophie fanatique, le sang de quelques malheureux, qu'une ivresse d'irréligion a conduits sur des échafauds! Punition terrible & lamentable d'un vertige de jeunesse & d'une fureur insensée d'incrédulité! De quels remords devroient être rongés ceux qui doivent imputer à leurs livres de si funestes catastrophes!

» Mais écartons ces idées lugubres & douloureuses, bien capables de nous affliger en faisant voir à quel point peut être pernicieux, l'esprit qui n'est point dirigé par le jugement, & qui ne reconnoît aucun frein, &c. «.

Un Académicien, dont l'autorité ne sera pas suspecte, avoit déjà fait à peu près les mêmes réflexions,

» Je ne puis me dispenser, dit-il, de blâmer les Ecrivains qui, sous prétexte d'attaquer la superstition, cherchent à saper les fondemens de la Morale, & donnent atteinte aux liens de la société : d'autant plus insensés, qu'il seroit dangereux pour eux-mêmes de faire des prosélytes. Le funeste effet qu'ils produisent sur leurs Lecteurs, est d'en faire, dans la jeunesse, de mauvais citoyens, des criminels scandaleux, & des malheureux dans

l'âge avancé, car il y en a peu qui aient alors le triste avantage d'être assez pervertis pour être tranquilles.

» L'empressement avec lequel on lit ces sortes d'ouvrages, ne doit pas flatter les Auteurs, qui d'ailleurs auroient du mérite. Ils ne doivent pas ignorer que les plus misérables Ecrivains en ce genre partagent presque également cet honneur avec eux. La satire, la licence, & l'impiété, n'ont jamais seules prouvé d'esprit. Les plus méprisables par ces endroits, peuvent parvenir à être lus une fois : sans leurs excès, on ne les eût jamais nommés ; semblables à ces malheureux, que leur état condamnoit aux ténèbres, & dont le Public n'apprend les noms que par leurs crimes & leur supplice «. *M. Duclos*, de l'Académie Françoise. *Considérations sur les mœurs de ce siècle, chapitre 2. Sur l'Education.*

Puisque nous avons tant fait que de citer plus haut un des morceaux les mieux écrits que l'on ait adressés à M. de Voltaire sur les pernicieux effets qu'entraîne la lecture de ses ouvrages, qu'il nous soit permis de nous expliquer une fois pour toutes sur cet homme célèbre, dont nous avons emprunté, dans les notes, quelques vérités utiles, qui ne compenseront jamais, aux ieux du vrai Sage, tout le mal que nous ont causé ses erreurs.

Notre dessein n'est pas d'apprécier le mérite littéraire d'un Ecrivain qui a embrassé, avec plus ou moins de succès, presque tous les genres : ce seroit une tâche trop au dessus de nos forces. Parmi le grand nombre de ses panégyristes & de ses critiques, les uns, portant leur enthousiasme jusqu'à l'idolâtrie, ont rendu une sorte de culte à sa mémoire ; dans des tems plus reculés, ils l'eussent mis au rang des Dieux : les autres, en lui accordant ce qu'il eût été trop injuste de lui disputer, de grands talens & tout l'esprit qu'on peut avoir, lui ont refusé ce génie créateur qui fait les grands hommes : exempte de tout levain de jalousie, de tout esprit de prévention, de secte, & de parti, la Postérité, ou plus indulgente ou plus sévère peut-être que ses contemporains, & à coup sûr plus équitable, le jugera mieux que nous.

Mais ce que nous ne saurions nous dissimuler, c'est l'abus énorme qu'il a fait de ces mêmes talens que nous avons si souvent admirés en lui. Rabaisser le mérite qui lui faisoit ombrage ; couvrir d'opprobres quiconque avoit porté la plus légère atteinte à sa gloire ; lui prodiguer les injures les plus grossières, les épithètes les plus outrageantes, les noms les plus infâmes, & qu'on ne sauroit même répéter d'après lui avec une sorte de pudeur :

duit parmi nous ce philoſophiſme deſtructeur, impatient de tout joug, de tout frein, de toute autorité; c'eſt à lui que nous ſommes redevables de l'Anglomanie, de la fureur du ſuicide, du tolérantiſme, & par un contraſte bizarre, de l'intolérance philoſophique : pour le dire en un mot, c'eſt à lui plus qu'à tout autre, que nous devons la corruption générale & tous les vices de cette génération perverſe, qui en promet une plus dépravée encore, & ne nous laiſſe eſpérer, parmi de ſi grands maux, d'autres remèdes que ceux que néceſſitera un jour l'excès du mal même.

Qu'on nous accuſe d'avoir trop chargé ce tableau : & nous ne ſerons embarraſſés que ſur le choix des preuves; & nous ferons douter à ceux qui les liront, ſi la collection *entiè e* des œuvres du *grand homme* n'eſt pas un monument élevé à ſa honte bien plus qu'à ſa gloire; & en le comparant avec Jean-Jacques, nous ferons voir que, pour l'honnêteté même, pour le plan de doctrine, pour les principes, malgré ſes contradictions, ſes paradoxes, ſes images, quelquefois trop peu chaſtes, ſes écrits dangereux, Rouſſeau mérite encore, à tout prendre, moins de reproches que Voltaire.



LETTRE XX.

Du Comte de Valmont à son Père.

Vous me promettez donc, mon père, de tout pardonner. Hélas ! vous ne savez pas à quoi votre cœur s'engage. Si vous n'avez pas déjà deviné ce que je ne vous dérobois qu'avec peine, & avec une volonté toujours portée à ne vous rien cacher ; si ma dernière Lettre ne vous a pas tout dit ; non, vous ne savez rien encore de mes égaremens & de mes malheurs. Etois-je donc destiné à être le jouet continuel des illusions de l'esprit & des penchans...... ! Je n'ose achever...... Votre vertu m'effraie, lors même que votre tendresse me rassure. Ah ! votre fils n'est plus digne de vous ; il n'est plus digne du choix que vous avez fait pour lui ! Son cœur en a fait un autre ; &, depuis ce moment, son cœur ne cesse de démentir sa raison. Funeste état ! état de délire, dans lequel je ne me connois plus moi-même ! Un poison lent coule dans mes

peines, il me fait sécher & languir. Que dis-je! il me dévore, il me brûle à chaque instant. Je hais mon mal, & ne veux point guérir; je me fais tous les reproches que vous pourriez me faire; je me condamne & m'excuse tour à tour; je cherche mon repos dans des opinions bizarres, & ne l'y trouve pas; j'enfante des projets, des systêmes, des chimères, des monstres; & je sens bien que tout tient à mes passions. J'estime, je respecte, je chéris Emilie..... & j'en aime une autre. Emilie, qui a tant de droits sur mon amour; qui est si engageante & si aimable; dont le caractère est si égal, si patient, & si doux; dont les vertus me forcent sans cesse à rougir de mon inconstance; Emilie est malheureuse.....! Et elle étoit si peu faite pour l'être! Je la plains, je souffre, je me fais violence; & au milieu de ces combats, mon caractère s'aigrit; je suis avec elle chagrin & difficile; je lui en veux, dans bien des instans, de ce qu'elle ne mêle pas, à ses vertus, des défauts qui me rendent plus excusable; je la voudrois moins parfaite...

Cependant il n'eſt aucune des qualités que j'admire en elle, qui ne me ſoit chère encore, & je croirois perdre infiniment, ſi elle pouvoit en perdre quelqu'une. Quelles contradictions, que je ne puis comprendre! Je deviens ainſi un myſtère à moi-même; & quel remède à de ſi grands maux?

Ah! pourquoi parler de remèdes! non, je ne puis plus en attendre. Vous, mon père, avec tout le pouvoir que vous avez ſur moi, vous n'auriez pas la force de m'en faire agréer. Votre main peut eſſuyer mes larmes; mais elle ne peut en tarir la ſource. Je la repoufferois, ſi..... Malheureux, qu'ai-je dit! Je ne m'entends plus, je ne me comprends plus. Mon père, venez au ſecours de votre fils: tout n'eſt pas perdu......; mais du moins ménagez ſa foibleſſe. Il n'a pas abjuré tous les ſentimens de l'honneur; il a encore une ſecrète horreur du crime; la vertu crie encore au fond de ſon cœur; & c'eſt de là que naiſſent ſes combats, ſes bizarreries & ſes caprices; c'eſt de là même que naiſſent ſes tourmens: il ſouf-

friroit moins, s'il se faisoit moins de violence,...Mais que pourrois-je prétendre en ne m'en faisant pas ? Qui, moi.....! devenir un infâme séducteur....! me résoudre à surprendre la bonne foi, la candeur, & à tendre des pièges à l'innocence ! manquer à toute espèce d'engagement ! me manquer à moi-même ! Non, je ne m'oublierai pas ainsi ; je ne céderai qu'à la loi du devoir.

Déjà j'ai rendu les armes à la Vérité : je l'ai reconnue aux traits que vous m'en avez tracés. J'ai fait plus ; j'ai répandu des larmes brûlantes en sa présence, & j'en ai baigné la lettre que vous m'avez écrite. C'est là le premier hommage que je lui ai offert. Je lui en ai rendu un second ; je l'ai priée, cette Vérité immuable, éternelle, incréée, mon premier principe & mon Dieu ; je l'ai priée de dissiper toutes mes illusions, d'éclairer mes ténèbres, de faire briller à mes ieux la lumière, & de me donner la force de la suivre. Car, hélas ! cette lumière, je la redoute encore ; mes passions élèvent sans cesse de nouvelles difficultés, & pré-

tendent me tenir lieu de règle, après m'avoir ôté le joug insupportable de toute autre loi. Si l'honneur, me disent-elles, n'est qu'un nom ; si la vertu n'est qu'une chimère ; si la loi est un préjugé, fortifié seulement par la coutume & établi par la politique des législateurs ; si tout est égal en soi, & aux ieux de l'Etre suprême ; à quoi bon te contraindre ? & pourquoi soumettre, à un joug arbitraire, des penchans que la Nature elle-même t'a donnés ? pourquoi te forger à plaisir des entraves, ou recevoir en aveugle celles que l'opinion t'impose ? Les destins n'ont-ils pas mêlé d'assez d'amertumes le cours de la vie, sans que tu te reproches encore le peu de douceurs qu'elle te présente, ou que tu les empoisonnes à chaque instant par des combats & des remords ? Considère l'heureux & tranquille Hottentot, tel qu'il est sorti des mains du Créateur : l'art ne lui a point appris à contraindre ses désirs ; son vouloir est sa règle ; ses inclinations & ses goûts sont ses guides fidèles : il les satisfait sans inquiétude & sans alarmes, & ne connoît

d'autre loi que celle de n'en point avoir. Dépouille, d'après lui, ce que l'éducation toute seule a mis en toi de honte & de frayeur ; n'arme pas une raison impuissante contre un instinct plus fort ; ne sois pas le seul être dans le monde qui résiste aux impulsions de la Nature. Eh, à quoi serviroit ta résistance, qu'à donner plus de relief au triomphe de tes passions ? Te seroit-il libre, en effet, de les vaincre, ou d'en être vaincu ! Soit que tu leur cèdes ou que tu les surmontes, n'est-ce pas toujours le plus fort penchant qui l'emporte ? &, suspendu entre le plaisir & le devoir, est-ce bien ton propre choix qui fait pencher la balance ? Après tout, la loi est une loi trop injuste & trop dure, qui condamne des penchans si doux ; ou les penchans sont trop violens, & la main qui les a imprimés trop peu sage, s'il faut que tu les soumettes à la loi *. Et qu'attendrois-tu de

* Se'l pecar'è si dolce,
E'l non peccar si necessario, o troppo
Imperfetta Natura, &c. *Il pastor fido*, *atto terzo*.

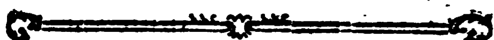
ton obéissance? Vois dans cette vie même la destinée du moins égale du vice & de la vertu; vois la fin du juste & du méchant. Semblable à ces bulles légères, à ces globes transparens, qu'un vain souffle a produits, que l'air enfle & soutient, que les ombres ou la lumière obscurcissent ou colorent, mais qu'enfin un souffle détruit, leur ame, élément délié, mélange adroit & subtil de principes organiques, naît, croît avec le corps, avec lui se fortifie ou s'affoiblit, languit lorsqu'il est malade, & s'éteint quand il se détruit. Ainsi, les animaux eux-mêmes, guidés par un instinct plus sûr que la raison, fidèles aux loix de la simple Nature, moins esclaves & plus heureux que nous, naissent, vivent, & meurent, & n'ont avec nous de différence que l'usage qu'ils ont su faire de la vie.

Tel est en moi le langage des passions; & que ce langage est doux! que les raisonnemens qu'elles emploient ont de force pour persuader! Je sens trop cependant que la source en est suspecte, & je ne m'aveugle point assez pour ne pas

entrevoir le côté foible qu'ils nous cachent. Non, toute cette vaine philosophie ne me rassûre, qu'autant que je prends soin de m'étourdir moi-même; elle ne sert qu'à masquer, sous de spécieux prétextes & des dehors séduisans, le parti que le cœur nous fait prendre; & quand je rentre de bonne foi dans ce tribunal secret que ma raison élève au dedans de moi, un seul cri de ma conscience fait fuir tout le prestige & l'enchantement de mes passions. Hélas! que n'ai-je assez de force pour me soustraire à leur empire! Que n'avois-je assez de prévoyance & de courage, pour en repousser les premières atteintes! ou que ne me reste-t-il une ame assez intrépide, pour s'aveugler à plaisir & se rendre coupable sans remords! Tristes & honteux désirs, à quoi me réduisez-vous? Quel spectacle pour un père..... pour un père tel que le mien!

Vous souhaitiez que je vous ouvrisse mon cœur; vous le voyez à découvert; & quelle affreuse nudité! Cependant je n'ai de ressources que dans la confiance

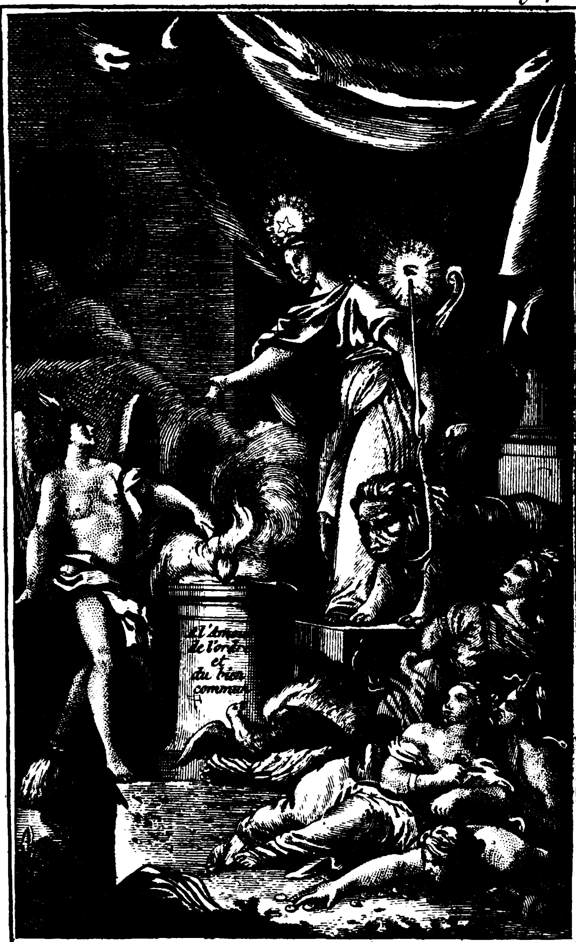
que je vous ai témoignée ; & vos sentimens tendres & affectueux, votre indulgence pour un fils, ma vénération pour vous, mon attachement, & mes propres besoins me l'arrachent, cette confiance, en dépit de moi. Qu'avec vous, mon père, je suis différent de moi-même ! Devant tout autre, mon ame est si fière, ma façon de penser prend un ton si impérieux & si décidé, mon langage est si bien d'accord avec mes penchans ! Avec vous, je redeviens timide & irrésolu ; mon ame s'abaisse, s'humilie, & cède, en frémissant, au secret pouvoir que vous avez sur elle.... Elle reconnoît en vous un charme vainqueur ; elle y révère le sacré caractère de la vertu, & sent toute l'autorité & tout le poids de la raison. Que n'êtes-vous avec moi pour me soutenir, pour m'éclairer, pour m'arracher à mes penchans, à mon propre cœur...! Mais maintenant vous ne le pourriez pas. Mes penchans me sont trop chers......., n'entreprenez pas de les vaincre ; je ne suis plus à moi. Le tems seul..... ô mon père ! je vous fais rougir de votre fils.



LETTRE XXI.

Du Marquis à son Fils.

QUE ne puis-je faire passer en toi, cher Valmont, tous les sentimens qui m'ont agité en lisant ta lettre ! Que ne peuvent-ils eux-mêmes aller se peindre dans ton ame ! En les éprouvant tous ensemble ou tour à tour, que tu reconnoîtrois bien à cette alternative d'inquiétudes, de désirs, de crainte & d'espérance, d'affliction profonde & de joie secrète, toutes les impressions dont est susceptible le cœur d'un père ! Combien de fois & avec quels mouvemens intérieurs j'ai relu toutes les lignes que tu as tracées ! Comme j'en ai pesé tous les mots ! Comme j'y ai étudié toutes les pensées & toutes les affections qui t'occupent & te partagent presque en même tems ! Incertain & flottant moi-même, mes idées se croisoient ; des exclamations vives, des paroles entrecoupées se succédoient l'une à l'autre. Tantôt t'adressant



la Loi naturelle
ou
l'Empire de la Raiſon


UNIV.
OF
MICH.

la parole : Mon fils, te disois-je, que ton sort est à plaindre... ! qu'as-tu fait de ta raison....? Tes beaux jours, ces jours d'innocence & de paix, sont-ils passés sans retour...? Eh, que deviendra ton Emilie ? Emilie, de toutes les amantes la plus tendre, & la plus vertueuse de toutes les épouses... ! Toi même, que deviendras-tu ? Où t'entraînent tes passions ? Quel amas de sophismes dangereux ! Quoi, l'honneur, le devoir ne sont rien...? & c'est Valmont, c'est mon fils, qui parle ainsi.... ! Mais ensuite levant les ieux vers le Ciel : Non, Seigneur, non, m'écriois-je, il n'est pas né pour de si monstrueux systêmes ! Voyez l'ingénuité de ses aveux : voyez sa candeur & sa sincérité, dans l'image qu'il me trace de ses combats & de ses foiblesses. Ah ! il est aussi peu fait pour le crime, que pour le mensonge & pour l'erreur. Vous lui dessillerez les ieux ; vous exaucerez mes vœux. Est-il une voix plus touchante pour vous que la voix d'un père, qui vous prie pour le salut & le bonheur de son fils ?

O toi ! mon fils, ne te repens pas de

ton ingénuité ; des maux avoués & connus sont à moitié guéris. Déjà ton cœur doit se sentir soulagé ; & le mien abonde en sentimens plus tendres encore. Que tu me deviens toujours plus cher ! Je m'honore en secret de ta confiance. Mon ami, loin d'en rougir, glorifie-toi à ton tour de me l'avoir donnée. Mais souffre que pour y répondre dignement, j'achève de lever le voile épais que tes passions s'efforcent de mettre au devant de ta raison.

Je n'aurois rien à te dire, cher Valmont, si réellement tu t'obstinois à douter de ta liberté. Ah ! j'en conviens, si l'homme n'est pas libre, la vertu, l'honneur, ne sont qu'un vain nom. Livre-toi, si tes passions l'exigent, à tout ce que les hommes mettent au nombre des plus noirs forfaits ; sois parjure, barbare, ingrat, & perfide ; sacrifie à tes penchans l'équité, la droiture, ton repos, ton bonheur, ton épouse, ton père.... Ne respecte ni les nœuds de l'hymen, ni les droits du plus pur amour, ni la voix de la raison, ni le cri du sang & de la nature..... & pourquoi les respecterois-tu,

ſi tout cela n'a de force que ce que lui en donne le préjugé ? Pourquoi combattre & lutter en vain ? Pourquoi héſiter même, ſi tu es ſous l'empire de la néceſſité ? O bon jeune homme ! je déchire à regret ton ſenſible cœur : mais eſt-ce donc ma faute ? ou n'eſt-ce pas plutôt celle de ton déplorable ſyſtême ?

Eh quoi, pour te livrer en aveugle aux déſirs qui te preſſent, voudrois-tu perdre le glorieux privilège de ta liberté ? Ame fière & généreuſe, par-tout ailleurs le joug de la ſervitude te paroît inſupportable ; tu t'indignes, tu frémis de honte & d'horreur à la ſeule idée de l'eſclavage : ne veux-tu ceſſer d'être libre que pour obéir à tes paſſions ?

Ecoute-moi, mon fils, & rends encore de nouveaux hommages à la Vérité qui t'appelle. Ah ! ſans doute il ne dépend pas de toi de ne pas déſirer d'être heureux. Fait pour le bonheur, le penchant qui te porte vers lui, eſt un penchant néceſſaire ; c'eſt un don de la bienfaiſante Nature ; il te ramène à ſon Auteur, & te parle aſſez haut de l'Etre ſou-

verainement bon qui te l'a donné. Mais pour être heureux, il y a des moyens à choiſir ; au deſſous du ſouverain bien, il y a des biens particuliers, des biens, faux ou réels, vrais ou apparens, qui t'en rapprochent ou qui t'en éloignent : & pour ce choix, ôſerois-tu bien dire que tu n'es pas libre ? N'eſt il pas en ton pouvoir de peſer plus ou moins les motifs, de balancer à ton gré les avantages & les inconvéniens, de ſuſpendre une détermination aveugle & précipitée, d'oppoſer à la force du penchant le contrepoids des réflexions & des lumières, le crédit & l'autorité de la raiſon ? Ne t'a-t-on jamais vu ſacrifier un plaiſir préſent & flatteur, à une loi auſtère & pénible que tu liſois gravée au fond de ton cœur ?

D'un autre côté, mon fils, être libre, eſt-ce donc ne ſe déterminer jamais, flotter dans une perpétuelle incertitude, balancer continuellement les raiſons oppoſées, ſans ſe décider pour aucune ? eſt-ce agir ſans vues, ſans cauſes, c'eſt-à-dire, en un mot, ſans intelligence & ſans choix ? & de ce que l'homme agit tou-

jours pour quelque motif, n'est-ce pas une absurdité d'en conclure qu'il agit toujours nécessairement? Qu'un bruit imprévu te fasse tressaillir; ce mouvement est involontaire, nécessaire, par cela même qu'il n'est point réfléchi: mais qu'un danger prévu te menace; tu penses, tu délibères, tu t'armes de courage, & tu prends, librement & avec choix, le parti qui convient le mieux à ta raison *.

Eh, qu'est-il besoin de raisonnement, où le sentiment parle & nous convainc?

---

* » On nous dit que, *pour que l'homme fût libre, il faudroit qu'il ne connût ni le bien ni le mal, ni le plaisir, ni la douleur.* C'est précisément tout le contraire. Un homme insensible ne sauroit vouloir; un homme qui ne veut point, ne peut être libre. Pour sentir combien cette idée renferme de contradictions, il ne faut que l'énoncer dans ces termes: *Pour que l'homme fût capable de comparer les avantages & les différentes manières d'agir, afin de choisir celle qui lui convient le mieux, il faudroit qu'il n'eût aucune idée de ce qui lui est utile ou désavantageux* «. M. Holland, Réflexions philosophiques, &c.

Ce ſentiment, lié ſi intimement à notre ame, qui eſt l'expreſſion de ſon état, qui eſt ſon état même, & qui dès-lors porte le caractère de l'évidence & ne peut nous tromper; ce ſentiment irréſiſtible qui te fait dire, Je penſe, je veux, je déſire d'être heureux; n'a-t-il pas la même force pour te faire dire, Je ſuis libre? C'eſt d'après ce ſentiment intime de ta liberté, que tu t'applaudis des réſolutions ſages que tu as formées, que tu te ſais gré du bien que tu fais; c'eſt d'après lui que tu t'accuſes, que tu te condamnes quand tu fais mal; que tu te reproches, & les imprudences que tu laiſſes échapper, & les fautes que tu commets. Au contraire, les évènemens malheureux & inévitables, tu t'en affliges, mais tu ne te les reproches pas. Dans l'accès de la fièvre & du délire, tu peux te porter à des violences, que le moment d'après ta raiſon déſavoue: ſi les ſuites en ſont funeſtes; tu en concevras de la douleur, & non pas des remords. Tu imputes à l'homme ſenſé les excès auxquels il ſe livre; & tu ris des emportemens de celui qui a perdu la raiſon.

C'eſt

C'eſt ſur le ſentiment de la liberté que porte la ſociété toute entière, ſes conventions, ſes loix, ſes promeſſes, ſes menaces, ſes châtimens, & ſes récompenſes. C'eſt d'après lui qu'on approuve & qu'on blâme, qu'on conſulte, qu'on délibère, qu'on avertit, & qu'on exhorte. Sans la liberté dans l'homme, tout ſeroit illuſion autour de nous & dans nous-mêmes. Ah ! dis donc, ſi tu l'ôſes, que, toujours contraint dans tes volontés, & te croyant toujours le maître, ſans ceſſe occupé de menſonges inévitables, entraîné par une pente naturelle dans une erreur invincible, c'eſt Dieu qui t'a trompé. Nie, ſi tu le veux, qu'il y ait des corps ; nie que tu penſes, que tu exiſtes, avant de nier que tu ſois libre ; puiſque l'une de ces vérités n'eſt pas plus ſenſible que l'autre*.

---

* » Il en eſt des argumens contre la liberté humaine, dit M. Holland, comme de ceux qu'on fait contre la poſſibilité du mouvement & contre l'exiſtence des corps. Ces argumens ſont quelquefois très-ſubtils, difficiles à réſoudre, ſur-tout pour ceux qui ne connoiſſent pas les charlataneries dialectiques : mais

Eh, quel ſi grand intérêt t'anime à te dépouiller du plus beau de tous les attributs ? C'eſt cette faculté de vouloir & de choiſir, qui fait le moral de tes actions, qui ennoblit tes moindres ſentimens & l'uſage que tu fais de toutes les créatures : c'eſt elle qui te fait mériter d'être heureux ; qui prépare à ton ame des degrés continuels d'accroiſſement & de perfection ; qui te donne l'empire ſur tes penſées, ſur tes déſirs, ſur toute la nature, & ſur toi-même ; qui, te dégageant

---

comme ils contrediſent des ſentimens vifs, profonds, irréſiſtibles, univerſels; ils éblouiſſent l'eſprit ſans le convaincre. Indépendamment de toute méditation, l'homme croit qu'il y a du mouvement dans le monde, qu'il exiſte des corps autour de lui, & que c'eſt lui-même qui ſe détermine aux actions qu'on lui voit faire pendant le cours de ſa vie. Les Philoſophes qui ſoutiennent que c'eſt-là un inſtinct trompeur, ne peuvent s'en dépouiller eux-mêmes : malgré tous les ſophiſmes qui leur font illuſion, ils ne penſent pas autrement que le vulgaire, parce qu'ils ne peuvent s'empêcher de ſentir comme lui «.

des entraves d'un monde purement matériel, crée en toi, pour la gloire du Très-Haut & pour ta propre, gloire un nouvel univers : c'est elle qui te rapproche de la Divinité, & te rend en quelque sorte semblable à Dieu même.

» Mais si Dieu m'a fait ce que je suis, » diras-tu, & si je suis libre, je puis » donc lui imputer les crimes que je » commets «. Dis mieux, mon fils, tu les lui imputerois à plus juste titre, si tu ne l'étois pas *. L'injuste oppresseur, le tyran barbare, l'adulateur perfide, le médisant & le calomniateur pourroient dire dans ton système : Ce n'est point moi qui suis coupable ; ne vous en prenez point à moi de mes prétendus excès ; Dieu seul, qui fait tout en moi, Dieu seul en est l'auteur. Eh, falloit-il que pour t'ôter la liberté de mal faire, Dieu te réduisît à l'instinct des brutes, & te privât du pouvoir & de la liberté de faire le bien ? O mon Dieu ! souverain auteur de mon

* C'est ainsi que parle M. de Voltaire dans son Discours sur la liberté.

être, si je suis digne de vous plaire, si je suis vertueux, je vous rends grâces de ma liberté ; & si je deviens méchant, ôserai-je bien vous reprocher dans vos dons l'abus que j'en aurai fait ?

» Si Dieu, pourrois-tu dire encore, a
» prévu mes actions, comment puis-je
» être libre ? & comment seroit-il Dieu,
» s'il ne les a pas prévues « ?

Souffre que je te demande à mon tour ; le père, qui connoît & qui voit de loin ce que fait son fils, qui prévoit même ce qu'il fera, empêche-t-il qu'il ne le fasse librement (*a*) ? As-tu des idées justes de la manière dont Dieu connoît & prévoit ? Par où pourras-tu prouver que la certitude d'un évènement (toujours certain dès qu'il est arrivé ; également certain à l'égard de Dieu, avant qu'il arrive ; & qui cependant, pris en lui-même & dans l'idée de possibilité pure qu'il emporte avec lui, pouvoit arriver ou n'arriver pas) en entraîne la nécessité * ? Ah !

---

* » La liberté une fois établie, dit M. de
» Voltaire, ce n'est pas à nous à déterminer

laisse plutôt ces vaines subtilités, qui ne prouveront jamais contre des faits : laisse à de faux sages ces raisonnemens frivoles, qui ont si peu de force contre le sentiment. Reviens à ton propre cœur ; fais le

---

» comment Dieu prévoit ce que nous ferons
» librement. Nous ne savons pas de quelle ma-
» nière Dieu voit actuellement ce qui se passe.
» Nous n'avons aucune idée de sa façon de
» voir ; pourquoi en aurions-nous de sa façon
» de prévoir « ? *Métaph. c.* 4.

Lorsque deux vérités, telles que celles-ci, *la science de Dieu est infinie, l'homme est libre*, sont également démontrées ; quel autre parti devons-nous prendre, que celui de les croire ? d'autant mieux que la contradiction qui paroît s'y trouver, a toujours quelque chose d'obscur & de mystérieux, qui nous annonce que ce n'est que l'ignorance où nous sommes du moyen terme par lequel elles sont liées, qui fait que notre esprit est effrayé de l'opposition qu'il croit appercevoir entre elles. » Il faut » alors, dit très-sagement M. Bossuet, tenir » fortement les deux bouts de la chaîne, quoi- » qu'on ne voie pas le milieu par où l'enchaî- » nement se continue «.

bien, pratique la vertu; & tu conviendras sans peine que tu es libre.

» Mais la vertu est-elle quelque chose » de réel? ou n'est-elle qu'un préjugé? » Aucune borne ne sépare-t-elle le bien » du mal? se confondent-ils dans la na- » ture? & tout est-il égal en soi «? Mon ami, si tes passions se taisent en ce moment, j'en suis sûr, tu rougis de mes questions, & tu voudrois oublier pour toujours que c'est toi-même qui les as faites. Ne crains rien cependant: je ne tirerai pas avantage de ta foiblesse; je ne te forcerai pas à rougir devant moi. Tu sais combien tu m'es cher: & après avoir résolu ce triste problême, je te jure de ne m'en souvenir jamais.

Est-il égal en soi, cher Valmont, que j'outrage, que je blasphême celui dont j'ai reçu l'existence; ou que je reconnoisse ses perfections, & que je lui rende hommage des dons qu'il m'a faits? En soi, est-il égal que je fasse le bonheur de mon semblable, ou que je le rende malheureux; que je fasse, par ma conduite, mon bonheur ou mon malheur à moi-même?

Est-il indifférent, que je procure le plus grand bien possible pour les autres & pour moi, ou que j'arme, autant qu'il est en mon pouvoir, tous les hommes entre eux, que je m'arme contre tous, & que je les arme tous contre moi ? Est-il égal, que par mes soins & par mes largesses, je rende la vie à l'infortuné qui étoit sur le point de la perdre ; que, par un effort de clémence & de générosité, je la conserve à mon plus cruel ennemi qui vouloit me la ravir ; qu'aux dépens de ce que j'ai de plus cher, je prenne la défense du pays qui m'a vu naître : ou bien que je fasse couler un poison lent dans le sang de mes concitoyens ; que je plonge un poignard dans le sein de mon bienfaiteur ; & que je précipite dans les ombres de la mort celui qui m'a donné le jour ? Est-il égal, que je sois vrai, pieux, juste, bon, doux, sociable, humain, bienfaisant ; ou que je sois fourbe, traître, méchant, hypocrite, inhumain, barbare ; que je sois un monstre dont la Nature auroit horreur ? & ne mets-tu, par exemple, aucune différence entre Titus & Néron ?

Je m'arrête, mon fils, pour laisser parler tout à la fois ton esprit & ton cœur. Eh quoi, des différences fondées sur la nature des choses, sur leurs relations entre elles & leurs rapports les plus vrais, sont-elles donc des illusions & des chimères ? Les effets constans & absolument opposés qui naissent de ces différences pour le bonheur ou pour le malheur des hommes, sont-ils des préjugés ? & peut-on ne pas ressentir, quand on le voudroit, ces effets si contraires du vice & de la vertu ? Des maximes avouées par la plus pure raison, sont-elles moins vraies, appliquées aux mœurs qu'appliquées aux opinions (*b*) ? Est-il moins évident que je dois reconnoître ma dépendance de mon Créateur, qu'il ne l'est que l'effet dépend de sa cause ? Est-il moins évident que, dans une société à laquelle je me trouve lié par le fait, par mes besoins (*c*), par tous les biens que j'en ai reçus, par les facultés que la Nature m'a données, & qui est toute composée d'êtres semblables à moi, l'intérêt particulier doit céder à l'intérêt général, qu'il n'est évi-

dent que le tout est plus grand que sa partie ? Est-il moins évident & moins sensible que je dois faire aux autres le même bien que je voudrois qu'ils me fissent à moi-même, qu'il ne l'est qu'une unité est égale à une unité de même genre & de même espèce ?

Si chaque être doit suivre sa nature, si la mienne est d'être raisonnable, est-il indifférent que j'agisse ou que je n'agisse pas d'après ma raison * ? Celui qui me l'a donnée, a-t-il prétendu que je la soumisse à des penchans aveugles ? & ne m'a-t-il éclairé de ce flambeau divin, que pour que je me plongeasse dans les ténèbres ? Ses perfections lui permettent-elles d'être indifférent lui-même à la conformité ou à l'opposition que je puis avoir avec lui ? Est-ce en vain qu'il a

* » Il n'y a pas de vérité plus évidente, que » de dire qu'il est digne de la créature raisonnable de se conformer à la raison, & qu'il » est indigne de la créature raisonnable de » ne se pas conformer à la raison «. Bayle, *Continuation des pensées diverses*, chapitre 151.

mis en moi, comme une suite nécessaire du développement de la raison, cette idée, ce goût, ce sentiment de l'ordre, qui me découvrent les beautés & les loix du monde physique & du monde moral ? O mon ami ! lorsque tu vois briller ce bel ordre dans toutes les choses qui t'environnent ; lorsque tu vois quelque objet que ce soit tendre à la fin qui lui est propre ; que tu remarques une proportion exacte entre les moyens & la fin ; que tu observes un juste rapport des parties entre elles & avec le tout ; que tu vois les fins particulières liées l'une à l'autre, & subordonnées toutes ensemble à la fin générale ; lorsque tout s'enchaîne, que tout se suit, que tout s'accorde, & qu'il résulte de ces accords une douce & touchante harmonie : dis-moi, ame tendre & sensible ! quelle admiration, quelle joie, quels transports n'éprouves-tu pas ? Ah ! malheur à l'ame brute & sauvage, malheur au cœur dur & féroce, qui ne connoît pas les loix de l'ordre & du sentiment ! Non, il ne connoît rien, il ne jouit de rien, il ne sent rien ; enseveli

dans une enveloppe matérielle & grossière, il est comme s'il n'étoit pas, & la vie est pour lui toute semblable à la mort.

Mais, Valmont, n'est-ce donc pas de cette idée de l'ordre, que découlent les idées du juste & de l'injuste, du bien & du mal ? N'est-ce pas d'après elle, que nous disons & que nous avons raison de dire : Il est juste qu'un Etre souverainement parfait soit révéré à proportion de ses attributs, & reçoive un souverain hommage ; il est juste d'aimer davantage ce qui en effet est plus aimable ; il est juste que mon semblable ait les mêmes droits à ma bienveillance, que je prétends avoir à la sienne ; il est juste que la partie de moi-même la plus éclairée, la plus noble, gouverne celle qui a le plus besoin de guide, comme étant la plus aveugle ; il est juste que le bien commun l'emporte sur le bien particulier ; que je préfère un plus grand bien à un moindre, une plus grande partie de ce bien à une plus petite ? Tout cela est juste, & dans l'ordre ; & ces

ordre, exactement ſuivi, apperçu, ſenti au fond de mon cœur, me flatte bien plus encore que celui que je remarque dans les objets dont je ſuis environné. Lorſque j'obſerve *, ne fût-ce que d'un coup d'œil, ce qui ſe paſſe en moi, & que je vois la régularité régner dans mes ſenſations, l'ordre dans mes déſirs, l'harmonie dans toutes mes actions; lorſque je vois que tout eſt vrai dans mon ame, que tout s'y accorde avec les rapports eſſentiels des choſes: cette contemplation me jette dans un état délicieux, qui triomphe ſans peine de tous les plaiſirs des ſens; & plus cette vue eſt réfléchie, plus l'impreſſion qu'elle fait ſur moi eſt ſenſible & durable.

Ainſi, mon ami, ſous quelque face, de quelque manière que j'enviſage tous les principes du beau, du juſte, de l'honnête; dans quelque ordre que je

* Ceci eſt pris du *Syſtême du vrai bonheur*, & a été ajouté par l'Editeur. Voyez ce petit Ouvrage, vraiment intéreſſant, dans les *Mélanges Philoſophiques de M. Formey*.

les reprenne; ils ont tous leur fondement dans la raiſon, dans la nature, & dans moi-même.

Mais l'Auteur de cette nature, la Raiſon éternelle, le Principe immuable de tout ordre, de toute perfection, & de toute beauté, a donc voulu que l'ordre, la raiſon, l'équité fuſſent ma règle (*d*); il l'a voulu, & il ne pouvoit ceſſer de le vouloir ſans ſe contredire, ſans ſe démentir lui-même, & ſans ceſſer d'être ce qu'il eſt.

Auſſi, mon fils, auſſi a-t-il joint les remords au crime, comme il a uni le contentement à la vertu. Si tu doutes qu'il y ait une loi gravée dans tous les hommes, imprimée dans leur nature; interroge ta conſcience, & elle te répondra. Vois ſi le Légiſlateur ſuprême n'a pas établi ſon tribunal au milieu de toi; écoute ce jugement, qu'il te force à y porter toi-même de tes actions; entends cette voix ſecrète, ce cri de ta raiſon, qui te condamne ou t'abſout. Eh, quel eſt l'homme, qui, éprouvant d'ailleurs tout ce qu'il y a de plus vif dans les

plaisirs des sens, soit vraiment à son aise ; tant qu'il est inquiété, tourmenté par la vue d'un désordre intérieur (*e*) ? Quel est l'homme, qui ne cherche à se justifier ses propres excès, & qui ne se fasse, autant qu'il le peut, une vertu, un honneur à sa mode, pour se consoler de la perte qu'il a faite de l'honneur véritable ? Quel est le mortel si dépravé, qui ne choisisse de faire son propre bien avec le moindre préjudice du bonheur des autres ? Quel est celui qui ne se reproche du moins un crime infructueux ? C'étoit donc un crime en soi ! car l'utilité, les passions ne changent pas la nature des choses, lors même qu'elles la défigurent à nos ieux.

Si ces passions t'aveuglent, si des habitudes vicieuses ont fait taire ta conscience, & étouffé le cri de ta raison ; examine quel est le jugement que tu portes, à l'égard des autres, des actions injustes dont tu es la victime, & que tu excusois dans toi-même. Ah ! c'est alors que, par le sentiment naturel du juste & de l'honnête, tu apprécies avec

une secrète horreur la conduite du méchant qui t'opprime : c'est alors que l'ordre violé crie vengeance par ta voix ; que la raison outragée reprend ses droits & son empire ; que tu t'indignes à la seule idée du coupable qui t'enlève ton honneur ou tes biens ; & que tu honores le juste, dont l'équité te les rend, ou dont la bonté t'en dédommage.

Eh, sans aucun retour sur toi-même, la Vertu n'a-t-elle pas, en dépit de toi, des droits sur ton cœur ? Lequel estimes-tu davantage, d'un homme qui, dans ses vues, ses discours, ses actions, n'envisage que lui, rapporte tout à lui, se fait le centre de tout, & sacrifiera, s'il le faut, l'intérêt, le salut de tout un peuple, à son propre intérêt ; ou d'un homme, qui, en toutes choses, ne cherche, n'envisage que le bien public, que le plus grand bien commun, toujours disposé à s'oublier, à se sacrifier lui-même pour l'intérêt & le bonheur de tous les autres (f) ? A qui aimerois-tu mieux ressembler, de celui, qui, par de noires inventions & de lâches calomnies,

a le plus contribué à me faire perdre mes dignités, mes titres, mes biens, la faveur du Prince; ou de ton père lui-même, qui, content de ſavoir qu'il n'eſt pas coupable, vit en paix; ſe repoſe ſur le témoignage de ſa propre conſcience; quel que ſoit ſon ennemi, lui pardonne; &, pour toute vengeance, ſe borne à déſirer qu'il devienne meilleur, & qu'il ſoit plus heureux?

Lorſque tu ouvres les annales du genre humain, qu'eſt-ce qui te touche? qu'eſt-ce qui te remue & t'intéreſſe, du Vice triomphant, ou de la Vertu malheureuſe & perſécutée? Quels ſont les grands traits qui nous frappent, & auxquels tous les hommes applaudiſſent? Quelles ſont les maximes que tous les cœurs adoptent, & qui, d'un commun conſentement, raviſſent notre admiration & nos ſuffrages? Ne ſont-ce pas les traits & les maximes de bienfaiſance & de générosité? Qu'eſt-ce encore qui forme ces ſcènes ſi touchantes, dont on ne peut être témoin, qu'on ne peut entendre ou lire ſans en être attendri?

Qu'eſt-ce qui fait couler ces larmes délicieuſes & pures dont notre ame s'honore, ſi ce n'eſt la Vertu? Et d'où naiſſent ces proportions ſi réelles entre elle & nos ames, entre elle & le méchant lui-même, ſi elles ne naiſſent pas de la Nature? Des ſentimens ſi ſoutenus, ſi invariables, ſeront-ils donc arbitraires? Le cri de la Nature eſt-il donc auſſi un préjugé?

» Non, ce n'eſt point la Nature, s'il faut » en croire Valmont; c'eſt l'éducation; ce » ſera, ſi l'on veut, la politique des Légiſlateurs, qui auront déterminé, en » genre de mœurs, nos idées & nos ſen- » timens «. L'éducation, mon fils? & ſur quoi porte-t-elle? Ou ſur des uſages locaux, des coutumes particulières, des inſtitutions de caprice & de fantaiſie; ou bien ſur des principes adoptés par une raiſon univerſelle : mais ceux-là n'ont qu'un lieu, n'ont qu'un tems; ceux-ci ſubſiſtent & ſe conſervent en tout tems *,

---

* *Opinionum commentat delet dies; Naturæ judicia confirmat.* Cic. de Nat. Deor. lib. 2, c. 2.

en tout lieu, par-tout où il y a des hommes qui font usage de leur raison (g). La politique ? Mais ces sentimens & ces maximes sur le juste & l'honnête, j'en retrouve les premiers principes chez les peuples, qui, séparés par de plus grands intervalles, se sont le moins communiqué leurs idées & leurs mœurs *; mais je ne trouve point de Législateur connu, à qui ces principes n'aient été bien antérieurs; mais ces instituteurs, si prudens & si sages, ont travaillé d'après le même modèle; & quel étoit-il, sinon la nature des choses, & la raison ? Mais enfin ce qu'ils ont dicté de loix positives & arbitraires, ne subsiste plus; les loix des hommes passent; la Nature ne passe pas.

Et ces loix elles-mêmes, d'où tirent-elles leur autorité & leur pouvoir ? S'il n'y a point de loi naturelle, aucune sorte

---

* *Omni autem in re, consensio omnium gentium lex Naturæ putanda est*, dit encore Cicéron, dont les maximes sont presque toujours de premiers principes de la plus pure raison. *Tuscul. L.* 13. *n.* 30.

de loi n'a de force ; aucune espèce de devoir n'a de réalité ; aucun lien n'a de consistance ; on peut tout se permettre, dès qu'on n'a rien à craindre ; on peut tout braver, dès qu'on est le plus fort. Faire le bien des autres, & sur-tout à son préjudice, sera seulement la loi du plus imbécille ou du plus foible ; rien ne nous est défendu, dès qu'il nous convient ; l'assemblage de tous les crimes ne doit pas nous faire plus d'horreur qu'un seul ; aucun n'existe, & il faut se familiariser avec ce que nous regardons comme les plus horribles forfaits. Si vous admettez un seul crime, si vous exceptez un seul devoir, dites-moi sur quel fondement ? & d'après cela je raisonnerai comme vous sur tout le reste ; je vous vaincrai par vos propres armes ; & quelle que soit la loi que vous vous croirez en droit de m'imposer, je vous forcerai de convenir que son autorité, si elle en a, prend sa source dans les saintes loix de la Nature.

» La Nature, ce sont nos penchans «. Oui, mon fils, ils en sont partie, dès

qu'ils ſont communs à tous les hommes. Mais la raiſon, commune à tous, fait auſſi partie de la nature humaine (*h*); & dans un être raiſonnable & libre, les penchans ne ſont pas un inſtinct brutal, qui doive agir ſeul & par une impulſion néceſſaire *.

Tu me ramènes à l'heureux Hottentot: c'eſt dans les Sauvages que tu cherches la nature de l'homme. Mais d'abord, cher Valmont, l'Hottentot, ſi heureux à tes ieux, eſt-il donc ſi heureux en effet? Son état eſt négatif pour le bonheur, ſi j'ôſe parler ainſi. Il ne ſent que foiblement; il n'exiſte qu'à demi; il n'a ni plaiſir ni peine: il a, ſi tu le veux, des plaiſirs groſſiers; mais c'eſt le ſentiment de l'ame qui fait le vrai plaiſir; c'eſt lui qui donne un prix aux biens qu'on poſſède; & ils ne ſont proprement des biens, que par le prix que la raiſon y met. Envie,

* » *Je ſuis la Nature*, dit le vicieux. Quoi! » la conſcience n'eſt-elle pas une partie eſſen- » tielle de la Nature «? *Penſées Angloiſes ſur divers ſujets de Religion & de Morale.*

puiſque tu l'ôſes, le bonheur de la brute, & laiſſe-moi le bonheur de l'homme.

Plus l'homme eſt ſauvage, plus il eſt féroce & moins il reſpecte dans ſon ſemblable ſa propre nature; ſon état eſt un état de guerre & de deſtruction; c'eſt un état violent. Eſt-ce bien pour cela que la Nature l'a fait? & n'eſt-ce qu'à ce prix que tu voudrois du bonheur? rends l'homme plus ſauvage encore; tu verras croître en proportion ſa férocité, ſans cependant détruire tout-à-fait en lui le ſentiment de la conſcience (i) & l'inſtinct moral.

L'Hottentot vit en ſociété, tout ſauvage qu'il eſt. Or toute ſociété porte ſur des loix; & ces loix, en vertu deſquelles il devient un être ſociable, ſur quoi portent-elles? Va parmi ces peuples dont tu vantes les plaiſirs & la liberté, & tu verras ſi dans leurs Krulls * ils ne ſe

* *Krulls* ou *Kraals*, eſpèce de Villages qu'ils appellent ainſi, & qui compoſent leurs quatorze provinces, dont chacune a ſes chefs particuliers.

toujours le même; l'instruction, parce que, fait pour la société, c'est d'elle en partie qu'il devoit tirer ses lumières.

Tu vois, mon fils, combien sont frivoles ces déclamations si rebattues contre la loi naturelle & contre la raison. Deux principes se combattent en nous, qui tous deux veulent avoir l'empire; la raison, les passions. Lequel des deux est fait pour nous gouverner? » Les passions » entraînent, dit un Sage *, & la raison » conduit «. Des passions naissent les vains sophismes : la raison les dissipe. Les passions nous aveuglent : la raison nous éclaire. Les passions n'envisagent que le moment; elles n'embrassent qu'un seul objet; elles ne voient, pour ainsi dire, qu'un point de l'espace qu'elles nous font parcourir : la raison s'instruit par l'expérience du passé; elle perce dans l'avenir; elle prévoit les suites; elle compare les biens & les maux; elle balance les avantages & les inconvéniens, & se trompe rarement sur le résultat,

* Confucius.

quand

quand l'esprit est droit & le cœur bien préparé. Les passions ont des douceurs, mais ce sont des douceurs trompeuses, qui nous cachent l'amertume qui en est le châtiment & la suite la plus ordinaire; c'est ainsi, comme Hobbes le remarque lui même *, que l'intempérance est naturellement punie par les maladies; la témérité, par la honte & les désordres; l'injustice, par les attaques des ennemis qu'elle s'est formés; l'orgueil, par l'abaissement & la ruine; la lâcheté, par l'oppression; la négligence de ceux qui nous gouvernent, par la rebellion; & la rebellion, par les meurtres & le carnage; car puisque les peines, ajoute-t-il, sont une suite de la violation des loix, les peines naturelles doivent être une suite de la violation des loix naturelles, &, par conséquent, y être attachées comme leur effet propre, & non comme un effet arbitraire. Ainsi, mon fils, le plaisir d'abord, & ensuite les regrets & la douleur; voilà l'effet ordinaire du déréglement des passions.

* Léviathan, c. 31.

La raison, au contraire, fait pratiquer des vertus, exige des sacrifices, qui peut-être nous coûtent pour l'instant; mais elle nous montre à la suite la paix & le bonheur.

Cette perspective est trop intéressante, cher Valmont, pour ne pas nous y arrêter plus long-tems. Je sens que, pour répondre à tout, je te dois encore sur cet objet une autre lettre. La loi qui modère nos penchans, te semble une loi trop dure; tu ne trouves, ni dans cette vie ni dans l'autre, de dédommagement aux douceurs dont elle nous prive. Le stupide animal, conduit par son instinct, content de ses plaisirs, te paroît plus sage & plus heureux que l'homme qui pense & qui raisonne. Tous deux meurent, tous deux retombent dans l'espèce de néant dont la nature les avoit tirés; le plus heureux, le plus sage en effet, est celui qui a joui davantage & qui a su le moins se contraindre. Tel est en toi le langage du cœur, le langage des passions; & le cœur séduira-t-il toujours la raison!

NOTES.

PAGE 460.

(a) *Empêche-t-il qu'il ne le fasse librement?* » La nécessité qui résulte de la prévision de Dieu n'est pas ennemie du libre arbitre, parce que, s'il est vrai, s'il est certain, s'il est infaillible que l'homme fera ce que Dieu a prévu, ce n'est pas précisément à cause que Dieu l'a prévu ainsi; mais au contraire, Dieu ne l'a prévu qu'à cause que l'homme devoit agir ainsi; en sorte que la prescience divine, quoiqu'antérieure, dans l'ordre des tems, selon notre manière de concevoir, à l'action de l'homme, n'en détermine pas néanmoins l'existence, mais plutôt la suppose future; semblable à la présence d'un homme, qui, témoin oculaire d'une action, ne peut se tromper dans ce qu'il voit de ses propres ieux, sans que sa présence soit cause de ce qui se fait devant lui. Il n'est pas possible que ce qu'il voit, ne se fasse réellement; mais l'auteur de l'action agit avec une entière liberté, & il pouvoit faire, en agissant autrement, que le témoin qui le regarde vît une action toute différente. De même, il est impossible que Dieu se trompe dans sa prescience, & que ce qu'il

a prévu n'arrive point : mais cette prévision n'influe pas sur le choix volontaire & libre de la créature ; & si celle-ci, comme il dépendoit d'elle, avoit fait un autre choix, la prévision de Dieu n'auroit pas eu le même objet «. *L'incrédulité convaincue par les Prophéties*, par M. l'Archevêque de Vienne.

PAGE 464.

(b) *Des maximes avouées par la plus pure raison, &c.* Après ces mots, que nous avons déjà cités : » Ceux qui ont dit, qu'une fatalité aveugle a produit tous les effets que nous voyons dans le monde, ont dit une grande absurdité « ; M. de Montesquieu ajoute : » Il y a donc une raison primitive ; & les loix sont les rapports qui se trouvent entre elles & les différens êtres ; & les rapports de ces divers êtres entre eux. Dieu a du rapport avec l'univers, comme créateur & comme conservateur : les loix selon lesquelles il a créé, sont celles selon lesquelles il conserve. Il agit selon ces règles, parce qu'il les connoît ; il les connoît, parce qu'il les a faites ; il les a faites, parce qu'elles ont du rapport avec sa sagesse & sa puissance.... Les êtres particuliers, intelligens, peuvent avoir des loix qu'ils ont faites ; mais ils en ont aussi qu'ils n'ont pas faites. Avant qu'il y eût des êtres intelligens,

ils étoient possibles ; ils avoient donc des rapports possibles, & par conséquent des loix possibles. Dire qu'il n'y a rien de juste ni d'injuste que ce qu'ordonnent ou défendent les loix positives, c'est dire qu'avant qu'on eût tracé de cercle, tous les rayons n'étoient pas égaux. Il faut donc avouer des rapports d'équité antérieurs à la loi positive qui les établit, &c. » *Esprit des Loix*, l. 1, c. 1.

FIN.

(c) *Dans une société à laquelle je me trouve lié par le fait, par mes besoins, &c.* » Quel seroit le sort du genre humain, si chacun vivoit à part ? Autant d'hommes, autant de proies & de victimes pour les autres animaux ; ils auroient un sang fort aisé à répandre ; ils seroient la foiblesse même. Les autres animaux ont des forces suffisantes pour se défendre. Tous ceux qui doivent être vagabonds, & à qui leur férocité ne permet pas de vivre en troupe, naissent, pour ainsi dire, armés ; au lieu que l'homme est de toute part environné de sa foiblesse, n'ayant pour armes ni dents ni griffes ; mais les forces qui lui manquent quand il est seul, il les trouve en s'unissant avec ses semblables. La Nature, pour le dédommager, lui a donné deux choses, qui, d'inférieur qu'il seroit autrement, le rendent supérieur

& très-fort ; je veux dire la raison & la sociabilité, par elle celui qui seul ne pouvoit résister à personne, devient le maître de tout. La société lui donne l'empire sur les autres animaux ; la société fait que, non content de l'élément où il est né, il étend son domaine jusque sur la mer : c'est cette même union qui lui fournit des remèdes dans ses maladies, des secours dans sa vieillesse, du soulagement à ses douleurs & à ses chagrins ; c'est elle qui le met, pour ainsi dire, en état de braver la fortune. Otez la sociabilité, vous détruirez le lien qui unit le genre humain, & d'où dépend la conservation & tout le bonheur de la vie « *Séneque*, de Benef. *l.* 4, *c.* 18.

M. R. est celui qui me paroît avoir le plus vivement combattu, dans son trop fameux Discours, le principe essentiel de la sociabilité : mais par-tout où il met ses opinions à la place de la vérité, il ne faut que l'opposer à lui-même. Voici donc quelles sont ailleurs ses propres paroles : » Tout nous est indifférent, disent-ils, hors notre intérêt. Et tout au contraire, les douceurs de l'amitié, de l'humanité, nous consolent dans nos peines ; & même dans nos plaisirs, nous serions trop seuls, trop misérables, si nous n'avions avec qui les partager «. Plus loin, & dans le même Ouvrage, il dit d'une manière plus précise encore : » Si,

comme on n'en peut douter, l'homme est sociable par sa nature, ou du moins fait pour le devenir, &c. «.

En effet, indépendamment de toutes les autres preuves, je ne voudrois opposer à tous les livres, à tous les systêmes contre la sociabilité, qu'un mot pour toute réponse : l'état des hommes dans tous les tems & dans tout l'univers. Car il est certain, comme dit très-bien M. de Voltaire, » puisque tous les hommes vivent en société, qu'il y a dans leur être un lien secret par lequel Dieu a voulu les attacher les uns aux autres «.

PAGE 469.

(d) *A donc voulu que l'ordre, la raison, l'équité fussent ma règle.* » La droite raison, dit Cicéron, dans ce beau passage que Lactance nous a conservé, est certainement une véritable loi, conforme à la Nature, commune à tous les hommes, constante, immuable, éternelle. Elle porte les hommes à leur devoir par ses commandemens ; & les détourne du mal par ses défenses.... Il n'est pas permis de retrancher quelque chose de cette loi, ni d'y rien changer, & bien moins de l'abolir entièrement. Le Sénat ni le peuple ne sauroient en dispenser. Elle s'explique d'elle-même, & ne demande point d'autre interprète. Elle n'est

point autre à Rome, & autre à Athènes; elle n'est point autre aujourd'hui, & autre demain. C'est la même loi éternelle & invariable, qui est connéè à toutes les nations, en tout tems & en tous lieux; parce que Dieu, qui en est l'auteur, & qui l'a lui-même publiée, sera toujours le seul Maître & le seul Souverain de tous les hommes. Quiconque violera cette loi, renoncera à sa propre nature, se dépouillera de l'humanité, & sera, par cela même, rigoureusement puni de sa désobéissance, quand d'ailleurs il éviteroit tout ce que l'on appelle ordinairement supplice «. *Cic. de Republ. l. 3. apud Lactant. Inst. divin. lib. 6. cap. 8.*

PAGE 470.

(*e*) *Tant qu'il est inquiété, tourmenté par la vue d'un désordre intérieur.*

Jamais un Parricide, un Calomniateur,
N'a dit tranquillement dans le fond de son cœur:
» Qu'il est beau, qu'il est doux d'accabler l'innocence,
» De déchirer le sein qui nous donna naissance!
» Dieu juste, Dieu parfait! que le crime a d'appas «.
Voilà ce qu'on diroit, Mortels, n'en doutez pas,
S'il n'étoit une loi terrible, universelle,
Que respecte le crime en s'élevant contre elle.

VOLTAIRE.

PAGE 471.

(*f*) *Pour l'intérêt & le bonheur de tous les autres.* » Qu'on me trouve un pays, une compa-

gnie de dix personnes sur la terre, où l'on n'estime pas ce qui est utile au bien commun, & alors je conviendrai qu'il n'y a pas de règle naturelle «. *M. de Voltaire*, *Métaph. c.* 5.

» Je préfère, disoit un vrai *Sage*, ma famille à moi-même, ma patrie à ma famille, l'univers à ma patrie «.

D'après ce qui est dit dans cette Lettre, sur la loi naturelle, je crois qu'on pourroit ramener tout ce qui a rapport à cette loi, à un petit nombre d'idées primitives qu'il seroit aisé de se rappeler. *Nos actions* peuvent être considérées comme autant de *causes*. Le *bien* ou le *mal* qui doivent en résulter, en sont les *effets*. Le *bien commun* (qui renferme le systême de tous les agens raisonnables, & la gloire du premier Etre avant toutes choses) est la *fin* à laquelle nous devons tendre, & tout-à-la-fois le *motif* qui doit nous porter à rechercher ce même objet; motif d'autant plus fort & d'autant plus précis, que, comme nous le verrons par la suite, la recherche du bien commun est nécessairement liée à notre propre bonheur: enfin la proportion de la *cause* avec l'*effet*, & de l'*effet* avec *le tout* que nous devons envisager, voilà à quoi se réduit tout le plan des loix naturelles.

En suivant ce plan si simple & si vrai, je voudrois qu'on se proposât pour règle, dans

toute sa conduite, une espèce de formule, telle qu'un des hommes les plus sages de l'antiquité l'exigeoit; afin qu'on pût juger, par la seule comparaison des choses avec cette règle, quelles sont celles que l'on doit faire, & celles dont on doit s'abstenir. Evidemment la formule de nos devoirs sera celle-ci: *Cet acte libre est-il, parmi tous les actes que je puis concevoir de faire dans les circonstances proposées, le plus propre à avancer le bien commun? ou, s'il y a dans ces circonstances plusieurs actes également propres à procurer cette fin, est-il l'un de ces actes?* Au reste, c'est à cette loi du *bien commun*, dérivée du grand principe de l'*ordre* *, que se rapporte tout ce qu'ont dit sur les principes de la Morale & des Loix naturelles nos anciens Philosophes; Platon dans sa République, Epictète dans son Manuel, Cicéron dans ses Offices, Marc-Aurèle dans ses Réflexions, & les autres; & tout ce qu'ont écrit dans leurs longs Traités, Puffendorf, bien supérieur à lui-même dans son abrégé des *Devoirs de l'homme & du Citoyen*, Grotius, Cumberland, dans son *Traité* vraiment *Philosophique des Loix naturelles*, Heineccius, Wolf, Hutcheson, Wollaston, Burlamaqui, plus clair, ce me semble,

* Voyez la définition qui est au bas de la page 174, & son développement, pages 416 & suivantes.

& plus profond qu'eux tous, Hobbes même, en partant de son dangereux Systême sur ce qu'il regarde comme l'état de nature. Tous, en suivant des routes différentes, arrivent au même but, & se rencontrent dans un centre commun. C'est par là encore, c'est par la grande loi du bien commun, qu'on corrige leurs faux principes par-tout où ils en ont établi; parce que cette loi, qui renferme les règles de la saine Morale & de la Politique, embrasse, non pas les intérêts & les vues du moment, non pas les intérêts d'un seul peuple & d'une seule partie du monde, mais ceux de tous les peuples & de tous les tems.

Sortez de cette règle (je parle, non seulement pour les particuliers, mais pour les nations): ce ne sera plus qu'injustice, brigandage, oppression: un peuple libre sera la proie de ses voisins, sans autre titre que celui du plus fort; jusqu'à ce que ceux-ci, plus justement peut-être, soient dépouillés à leur tour par d'autres peuples plus adroits encore & plus puissans: aucun Etat dans le monde entier ne sera sûr de son existence.

PAGE 474.

(g) *Ceux-ci subsistent & se conservent en tout tems & en tout lieu, &c.* » Jetez les ieux sur toutes les nations du monde, parcourez toutes

les Histoires ; parmi tant de cultes inhumains & bizarres, parmi cette prodigieuse diversité de mœurs & de caractères, vous trouverez par-tout les mêmes idées de justice & d'honnêteté, par-tout les mêmes notions du bien & du mal. L'ancien paganisme enfanta des Dieux abominables, qu'on eût puni ici-bas comme des scélérats, & qui n'offroient, pour tableau du bonheur suprême, que des forfaits à commettre, & des passions à contenter : mais le vice, armé d'une autorité sacrée, descendoit en vain du séjour éternel ; l'instinct moral le repoussoit du cœur des humains. En célébrant les débauches de Jupiter, on admiroit la continence de Xénocrate ; la chaste Lucrèce adoroit l'impudique Vénus ; l'intrépide Romain sacrifioit à la peur ; il invoquoit le Dieu qui mutila son père, & mouroit sans murmure de la main du sien : les plus méprisables Divinités furent servies par les plus grands hommes. La sainte voix de la Nature, plus forte que celle des Dieux, se faisoit respecter sur la terre, & sembloit reléguer dans le ciel le crime avec les coupables ». *M. Rousseau.*

PAGE 476.

(h) *La raison commune à tous fait aussi partie de la nature humaine.*

Nunquam aliud natura, aliud sapientia dicit. *Juv. Sat.*

» La droite raiſon, dit Hobbes lui-même dans l'un de ſes plus pernicieux Ouvrages, eſt une ſorte de loi, qui, n'étant pas moins une partie de la nature humaine que toute autre faculté ou affection de l'ame, eſt auſſi qualifiée naturelle «. *De Cive*, *c.* 2, §. 1.

» La raiſon eſt une faculté de notre nature «, dit-il encore dans un autre endroit. *C.* 1, §. 1.

PAGE 477.

(i) *Sans cependant détruire tout-à-fait en lui le ſentiment de la conſcience & l'inſtinct moral.* » A ce mot j'entends s'élever de toutes parts la clameur des prétendus Sages : Erreurs de l'enfance, préjugés de l'éducation, s'écrient-ils tous de concert ! Il n'y a rien dans l'eſprit humain, que ce qui s'y introduit par l'expérience, & nous ne jugeons d'aucune choſe, que ſur les idées acquiſes. Ils font plus : cet accord évident & univerſel de toutes les nations, ils l'oſent rejeter ; & contre l'éclatante uniformité du jugement des hommes, ils vont chercher dans les ténèbres quelque exemple obſcur & connu d'eux ſeuls ; comme ſi tous les penchans de la nature étoient anéantis par la dépravation d'un peuple, & que, ſitôt qu'il eſt des monſtres, l'eſpèce ne fût plus rien. Mais que ſervent, au ſceptique Montagne, les tourmens qu'il ſe donne pour dé-

terrer en un coin du monde une coutume opposée aux notions de la justice ? Que lui sert de donner aux plus suspects voyageurs l'autorité qu'il refuse aux écrivains les plus célèbres ? Quelques usages incertains & bizarres, fondés sur des causes locales qui nous sont inconnues, détruiront-ils l'induction générale tirée du concours de tous les peuples, opposés en tout le reste, & d'accord sur ce seul point ? O Montagne ! toi qui te piques de franchise & de vérité, sois sincère & vrai, si un Philosophe peut l'être ; dis-moi s'il est quelque pays sur la terre où ce soit un crime de garder sa foi, d'être clément, bienfaisant, généreux, où l'homme de bien soit méprisable & le perfide honoré «. *M. Rousseau.*

M. de Voltaire a dit à peu près les mêmes choses en parlant de la Loi naturelle.

PAGE 479.

(k) *L'homme, qui se distingue entre tous les êtres par cette perfectibilité, &c.* C'est la remarque que fait M. Rousseau sur la différence qui se trouve entre l'homme & l'animal. » Il y a, dit-il, une qualité très-spécifique qui les distingue, & sur laquelle il ne peut y avoir de contestation : c'est la faculté de se perfectionner ; faculté qui, à l'aide des circonstances, développe successivement toutes les autres,

& réside parmi nous, tant dans l'espèce que dans l'individu; au lieu que l'animal est, au bout de quelques mois, ce qu'il sera toute sa vie, & son espèce au bout de mille ans «.

Une réflexion que je crois pouvoir ajouter ici, c'est que le vice de presque tous les raisonnemens qu'on a faits en faveur de l'état de nature, comme il a plu à quelques-uns de l'appeler par opposition à l'état de société civile, consiste, si je ne me trompe, en ce qu'on n'y envisage l'homme que dans la moindre partie de lui-même, la constitution physique, & qu'on y compte pour rien ou pour peu de chose, l'être moral, & ce développement des facultés de l'ame pour lequel l'homme a été fait. On ne voit point de Sauvages, dit-on, en vantant leur prétendue félicité, qui consentent à se policer à notre imitation. Mais outre que ceci est démenti en mille manières, ne fût-ce que par l'exemple de plusieurs de nos Colonies, que par celui du Paraguay, je demanderai de plus comment, si cet état est si essentiel à l'homme, il a pu se faire que presque tous les hommes se soient civilisés?

Quoi qu'il en soit, on ne sauroit approuver sous aucun rapport la témérité de ceux qui veulent en quelque sorte nous rappeler à une vie brute & sauvage. Monsieur Rousseau

a dit quelque part, comme on l'a vu plus haut, » que les Romans, en montrant sans » cesse à ceux qui les lisent les prétendus » charmes d'un état qui n'est pas le leur, les » séduisent, leur font prendre leur état en » dédain, & en faire un échange imaginaire » contre celui qu'on leur fait aimer «. Hélas! dans son Roman de l'origine & des fondemens de l'inégalité parmi les hommes, que fait-il autre chose, que leur faire prendre en dédain leur état actuel & nécessaire, pour leur en faire désirer un autre qui n'est pas le leur & qui ne sauroit l'être? Si le changement de leur état est possible, qui empêchoit M. Rousseau d'en faire l'essai, & de commencer par devenir un homme sauvage, pour nous apprendre à ne plus vivre en société? Si, au contraire, il eût senti par lui-même que la proposition n'est pas raisonnable, accoutumés comme nous le sommes à l'état civil; pourquoi donc nous en dégoûter? Un homme qui paroissoit avoir le cœur si bien fait, n'a-t-il voulu écrire que pour faire briller son esprit?

Cet homme aussi séduisant par son éloquence que par la magie de son style, aussi intéressant par la force victorieuse de ses raisonnemens lorsqu'il s'armoit pour la vérité, que singulier par ses paradoxes lorsqu'il combattoit pour l'erreur, s'est montré non seule-

ment l'ennemi de cette vie sociale qui lie tous les hommes, mais encore un des plus redoutables adversaires de cette Religion sainte qui est si propre à faire leur bonheur : & toutefois, pour ceux qui conservent un peu de justesse dans l'esprit & de droiture dans le cœur, rien ne répond mieux à tout ce qu'il a pu dire contre la Révélation, que ses Confessions, ses Rêveries, ses Dialogues, & toute la collection de ses œuvres.

Ses Confessions nous dévoilent d'une manière bien sensible, ce qu'est la sagesse humaine dans ceux mêmes qui s'en déclarent le plus hautement les partisans & les hérauts ; elles nous apprennent, quels que soient leur langage & leurs maximes, combien ils ont, dans la pratique, de fausses idées de la vertu ; & combien leur vie, pleine d'illusions, couvre d'infamies.

Ses Rêveries ou ses Promenades, particulièrement la troisième, nous retracent d'une page à l'autre, & jusque dans la même page, les incertitudes, les agitations & les doutes dans lesquels flottent éternellement ceux qui n'ont pas l'autorité de la Révélation pour guide & pour soutien.

Ses Rêveries encore & ses Dialogues, surtout le premier, nous font voir quel est le délire de l'orgueil dans nos prétendus sages, &

quelle est la bêtise de leur amour-propre, dans ceux mêmes qui ont le plus d'esprit.

Enfin la collection complette de ses oeuvres, & spécialement le volume de ses Lettres, nous prouvent leurs contradictions perpétuelles avec eux-mêmes, & la foiblesse de leur persuasion à l'égard des principes qu'ils ont adoptés, ou qu'ils ont fait valoir avec le plus de force & d'éloquence.

Les Philosophes du parti contraire à celui de J. J., ces faux sages d'une autre espèce qu'il a ridiculisés à si juste titre, & qui le lui ont rendu en le persécutant, ont triomphé de l'entière publication de ses ouvrages: mais ce n'étoit pas à eux qu'il appartenoit de la faire. Leurs systêmes, si toutefois ils en ont, sont-ils mieux liés? leurs contradictions sont-elles moins fréquentes? leurs maximes licencieuses, leur doctrine destructive de toute vérité, de tous principes, peuvent-elles soutenir la comparaison avec tout ce qu'il a dit de vrai & d'excellent? leurs moeurs sont-elles plus pures? Eh, que seroit-ce que leur confession, s'ils la faisoient comme J. J., & avec autant de sincérité? Sans fouiller dans le secret de leur conduite, ou sans rappeler ce que leurs oeuvres ont de public & de manifeste, ne se peignent-ils pas eux-mêmes dans leurs écrits? O Philosophes! ne triomphez

donc pas : laissez au chrétien fidèle, ou plutôt à la Religion qui fait sa force & sa lumière, tous les honneurs de la victoire. Rousseau, tel qu'il s'est peint, valoit bien encore les plus sages d'entre vous.





LETTRE XXII.

Du Marquis de Valmont à la Comtesse.

IL est bien juste, ma fille, que, parmi les peines qui nous sont communes, je te fasse partager toutes mes espérances. Mon fils m'a écrit depuis son retour, il m'a fait l'aveu le plus pénible & que j'osois le moins attendre de lui ; celui de sa passion. Il me l'a avouée d'un ton à ne pas me laisser douter de sa vivacité. Son fol amour est en effet porté à son comble, & met sa raison dans la crise la plus violente. Mais, mon Emilie, quelle différence de cet amour à celui qu'il eut pour toi, & j'oserois presque dire à celui qu'il a encore ! Il aime Senneville, & il en a honte ; il est étonné de sa défaite. C'est une enfant contre laquelle il n'étoit pas en garde, & qui l'a vaincu, sans même prétendre à la victoire. C'est une enfant, & il n'ose me la nommer. Il sent bien de quelle nature est son attachement pour elle. Il n'est que l'effet de l'imagination

& du caprice ; il n'est, à ses propres ieux, qu'un délire ; il ne tient qu'aux sens, & participe à leur dérèglement ; il est aveugle, & sans cela, dans la concurrence même d'attraits & de beauté, le choix de Valmont seroit encore pour Emilie. Peut-être ne dis-je pas assez, & s'il falloit pour toujours se décider entre l'une & l'autre, je ne sais si, dès ce moment, rendu à son premier penchant, son choix ne seroit pas tout entier pour toi. Il sent tout ce que tu vaux, & le sent vivement ; ta vertu l'humilie, & cependant il seroit fâché que tu pusses en rien perdre ; il croiroit y perdre lui-même. Il t'estime, il te révère ; il fait plus, il te chérit. Il est vrai que ce n'est plus de cet amour ardent & passionné qu'il conçut d'abord ; celui-là tenoit à un goût passager, & pouvoit périr ; il a fait place à un autre, qui périra comme lui : mais le sentiment que Valmont conserve en ta faveur, quoique moins doux à une épouse si tendre, t'honore bien davantage. Il repose sur un fondement plus solide ; lié essentiellement aux qualités de l'esprit & du cœur,

il durera comme elles, &c, dans un époux du caractère de Valmont, te le ramènera tôt ou tard plus passionné qu'il ne le fut jamais. Maintenant il souffre tout-à-la-fois & de ses propres maux, & de ceux qu'il te fait souffrir. Il se rend justice ; il se la rend à lui-même ; il gémit de son égarement, & de la peine qu'il te cause. Que sera-ce quand il reviendra de sang froid sur toute sa conduite & sur la tienne ? Si dans son aveuglement il te plaint ; si tu lui es chère malgré sa passion ; quel sentiment ne reprendra-t-il pas, lorsque celle-ci se sera usée par le tems, par les réflexions, ou se sera refroidie par l'absence ? Mais le moment n'en est pas encore venu. Valmont ne pourroit endurer pour l'instant un remède trop violent ; il faut le préparer. Pour cet effet, ne néglige pas, ma fille, le conseil que je t'ai donné de te rendre la confidente de Senneville. Il faut que le désir de l'éloignement vienne d'elle ; & que de notre côté nous lui rendions par nos conseils cette séparation honnête & facile. J'en sais déjà les moyens ;

& mes vues se portent plus loin encore.

M. d'Orval, le mentor, l'ami de Veymur, est ici: ce vieillard, le plus respectable de tous les hommes, & encore au dessus, s'il se peut, de l'idée que je m'en étois formée, est devenu aussi mon ami. Près de lui, sans tes malheurs & ceux de mon fils, je goûterois dans la paix les plus doux momens. Il conserve dans un corps sain un esprit mâle & un cœur vraiment grand. L'aimable vieillard! Dieu semble le récompenser, par cette verte & respectable vieillesse, de la vertu de ses jeunes années. C'est sur lui que portent mes plus chères espérances; &, d'après les ouvertures qu'il m'a faites, je crois pouvoir compter sur les voies les plus propres à assurer ton bonheur & celui de ta jeune amie. Je t'en dirai davantage lorsqu'il en sera tems; & je reviens à ton mari.

Sans cesse éclairé, malgré lui, par sa propre conscience, à chaque nouvel écart ramené par les lumières que la Vérité lui présente, se sentant pressé de plus en plus & forcé par elle dans chacun des

retranchemens qu'il lui oppose, il a commencé à l'invoquer. C'est beaucoup; & sans sa malheureuse passion, ce seroit tout pour lui. Mais cette passion le transporte, au point de lui faire souhaiter qu'il n'y ait ni distinction entre le bien & le mal, ni châtiment à craindre, ni récompense à espérer. Il le désire; il fait tous ses efforts pour se le persuader, & ne peut en venir à bout. Un sentiment naturel du juste & de l'honnête, combat, au dedans de lui, tous les vains raisonnemens par lesquels il cherche à s'étourdir, & le réfute au milieu de son propre cœur. J'aide, autant qu'il est en moi, à ces touches secrètes, & j'attends tout de l'heureux fonds sur lequel je travaille. J'admire comment Valmont parle le langage d'un cœur corrompu, & n'en a pas cependant la dépravation; comment il voudroit s'armer de force-d'esprit, & rougit devant moi de sa foiblesse; comment il souhaiteroit braver tous les sentimens de la conscience, & en conserve le cri intérieur & tous les remords. Ma fille, un Dieu plus puissant

que

que le crime & que toute la malice des hommes, te garde ton mari. Ne t'y trompe pas : ce n'est pas là la marche ordinaire de l'incrédulité. D'abord, il est vrai, elle est combattue dans une ame par tout ce qui peut nous armer contre elle ; elle ne s'insinue que par degrés ; elle n'attaque pas tout à coup, & la Divinité même, & les premiers principes qui fondent la moralité de nos actions. Mais quand une fois elle s'est avancée jusque-là, quand elle a franchi toutes les bornes sacrées qui nous séparent des plus grossiers mensonges : ah ! c'est qu'auparavant elle a été arracher au fond d'un cœur tous les germes de vertu qui pouvoient encore faire obstacle à ses progrès, & qu'elle a dépravé tout ce qui restoit de bon dans la nature de l'homme. Il n'en est pas ainsi de ses effets dans Valmont. A en juger par ses raisonnemens, il a fait, dans le vice & dans l'erreur, tout le chemin qu'on peut faire ; il saisit au fond les plus réelles & les plus fortes difficultés ; il leur prête, au moment où il les expose, toute l'apparence du libertinage & de

l'impiété, tout le ton de la conviction ; & , l'instant d'après, à en juger par ses aveux, il n'est rien moins que convaincu, & l'on peut assurer qu'avec le langage du vice il conserve encore le goût de la vertu. Que Lausane lui a fait de mal ! Mais que le Ciel, sensible à nos vœux & à tes peines, nous a laissé de moyens pour le réparer ! Tu vois, ma fille, que, comme je ne t'ai jamais déguisé mes craintes, je te confie tout mon espoir. Qu'il te console & te rassûre. Ah ! certainement un Dieu veille pour nous !





LETTRE XXIII.

Du Marquis à son Fils.

J'EN ai appelé à ton cœur, cher Valmont, à la nature des choses, à la nature de l'homme, à celle même de l'Etre suprême, à sa sagesse éternelle & nécessaire, à son amour invariable pour l'ordre, à toutes ses perfections; & j'ai dû te forcer de convenir, qu'il y a une véritable loi naturelle qui oblige tous les hommes, que les notions du juste & de l'injuste ne sont point arbitraires, qu'il y a une distinction réelle entre le vice & la vertu, & que la raison que le Ciel t'a donnée en partage est aussi la première règle qu'il t'ait donnée pour guide. Mais tu éprouves en toi des penchans que la raison condamne, & tu trouves dès-lors cette loi trop dure, & ces penchans trop doux. Les passions t'attirent, la vertu t'effraie; &, pressé par le désir d'être heureux, tu prends le parti du vice, lors même que tu te sens contraint d'applaudir à la vertu.

Mon fils ! apprends à la connoître, & tu avoueras que la loi qui t'en fait un devoir, n'est point une loi trop sévère, & ne tend qu'à notre bonheur. Eh, *quel* est en effet le sacré caractère de cette vertu que tu redoutes si fort ? La bienveillance universelle, l'amour de l'ordre & du bien commun. Mais qu'y a-t-il de plus doux qu'un tel sentiment ? Tout amour bien ordonné est par lui-même un sentiment agréable. Il n'y a de triste & de turbulent, que ce qui tient à la haine, ou que les passions violentes & exclusives, qui, se bornant à un seul objet, nous font oublier, nous font sacrifier tous les autres. Celui qui aime bien, qui aime la gloire de son Dieu par dessus tout, qui aime le bonheur de ses semblables, & dans une juste proportion le plus grand bonheur de tous, qui s'aime lui-même comme il faut, ne conçoit que des idées grandes, n'enfante que des projets heureux, n'éprouve que des affections nobles & touchantes, n'est épris que des charmes les plus vrais. Un vil intérêt, un faux point d'honneur,

un vain désir de gloire, ne viennent pas dégrader ses vues, rétrécir ses goûts, & concentrer tous ses penchans dans la bassesse du Moi humain. Son ame sensible & tendre se fait des plaisirs que les méchans ne connoissent pas (a); elle se voit dans l'ordre, & elle est satisfaite; elle sent avec une joie vive & pure, qu'elle est ce qu'elle doit être, qu'elle fait ce qu'elle doit faire, qu'elle a droit à sa propre estime; & se rend le témoignage le plus flatteur, celui de sa conscience, qui lui tient lieu des éloges de tout l'univers *. Dans l'une & l'autre fortune, l'homme vertueux jouit en paix de son

---

* *Mea mihi conscientia pluris est, quàm omnium sermo*, disoit Cicéron, *ad Attic.* XII, 28.

» Le vrai juste, selon la pensée de Richard-» son, n'envisage que son devoir, & trouve » déjà sa récompense dans le plaisir de l'avoir » rempli «.

» Il n'est point, dit un Auteur moderne, de route plus sûre pour aller au bonheur, que celle de la vertu. Si l'on y parvient, il est plus pur, plus solide, & plus doux par elle; si on le manque, elle seule peut en dédommager «.

Dieu, comme il jouït de lui-même; il jouït avec transport de toute la nature; il jouït sans crainte & sans envie de tout ce qu'il y a de bon dans les autres, & s'efforce de le rendre meilleur; il supporte, sans aigreur, sans amertume, le mal qui s'y rencontre, & qu'il ne peut y corriger; il prête à tout ce qu'il voit le jour le plus favorable; il embellit tout ce qu'il touche; il fait tout le bien qu'il peut; il ne fait point d'infortunés, & ne permet pas qu'il y en ait, si ce n'est parmi ceux, qui, en nuisant aux autres, font eux-mêmes leur infortune. Si, de son propre choix, il fait couler des larmes, ce sont des larmes d'attendrissement & de reconnoissance; s'il s'élève des cris à son approche, ce sont des cris d'applaudissement & de joie. On ne voit autour de lui que des heureux, dont le bonheur est son ouvrage; & au milieu d'eux pourroit-il ne pas être heureux lui-même?

O Valmont! aux cieux & sur la terre, tout sourit à la vertu. Les faveurs toutes spéciales d'une Providence attentive à nos besoins sont pour elle: à la bienveillance

qu'elle fait naître, se joignent, de la part des autres hommes, des secours réciproques, une assistance mutuelle; l'estime, la considération, le respect & l'amour lui assûrent le plus doux empire sur tous les cœurs.

Il est vrai qu'en frémissant, on baisse le front devant le riche fastueux & superbe, devant l'homme puissant, qui écrase le foible de son autorité ou de son crédit; mais on les méprise en secret: la sagesse, sans appareil & sans faste, est révérée, &, pour se faire honorer, n'a besoin que d'elle-même (b). Le vicieux, dépouillé de cet éclat emprunté qui masquoit sa foiblesse, n'est plus rien en tombant, parce qu'il se trouve réduit à sa propre indigence: le sage, trouvant dans lui sa grandeur & sa noblesse, ne cesse point d'être grand quand la fortune l'abaisse, & n'a rien perdu, puisque sa vertu lui reste.

» Mais dans toutes les situations de la » vie, la vertu a des privations pénibles; » elle ne peut satisfaire tous nos pen- » chans; elle ne peut se permettre tous

» les plaisirs ; pour gourmander nos pas-
» sions, le devoir est toujours à côté
» d'elle ; elle ne parle que de renonce-
» mens & de combats ; & quand elle
» triomphe, c'est presque toujours de
» notre cœur «.

Oui, mon fils ; mais quel triomphe ! Il est le premier prix de la vertu. Hé, quel est le juste qui se soit repenti d'avoir bien fait ! Les premiers efforts sont pénibles, j'en conviens ; & il falloit qu'ils le fussent, pour être méritoires : les premiers actes de vertu sont difficiles ; mais que l'habitude en est aisée * ! & que ses fruits ont de douceur pour celui qui les recueille ! Eh, quels sont ces plaisirs dont la vertu te prive ? quelles sont ces passions qu'elle modère, & ces biens qu'elle te fait perdre ? Examine-les avec soin : & tu verras que ce sont des plaisirs, qui, pour l'ordinaire, t'apporteroient plus d'ennui, de regrets, & de douleurs, qu'ils ne t'auroient causé de contentement &

* *L'assuefazione è un quotidiano incanto*, dit Muratori.

de joie * ; que ce sont des passions qui feroient ton malheur, en faisant celui des autres ; que ce sont de faux biens que suivroient tôt ou tard de véritables maux. Tu reconnoîtras que c'est la sagesse, qui, en règlant l'usage de nos facultés, nous le rend aussi avantageux, qu'il nous devient par la suite agréable & facile ; que c'est elle, qui, en établissant une proportion exacte entre nos désirs & nos besoins, conserve dans notre ame la douce paix & l'heureuse égalité ; que c'est elle, qui, en mainte-

* » Tous ces gens ennuyés, qu'on amuse » avec tant de peine, doivent leur dégoût à » leurs vices, & ne perdent le sentiment du » plaisir qu'avec celui du devoir. Les soins, » les travaux, la retraite, deviennent des » amusemens par l'art de les diriger. En un » mot, une ame saine peut donner du goût » à des occupations communes, comme la » santé du corps fait trouver bon les alimens » les plus simples «. *M. Rousseau.*

» Il n'appartient qu'à la candeur & à la vertu » de rire, dit M. d'Arnaud : le vice & la cor» ruption grimacent «.

nant l'ordre dans nos pensées, nos sentimens, & nos actions, nous procure le bien inestimable d'être toujours d'accord avec nous-mêmes; & qu'ainsi le bonheur est tout entier dans la vertu (c).

Mais, me diras-tu, elle n'a donc pas besoin d'autre récompense qu'elle-même? Non, mon fils, elle n'en auroit pas besoin; disons mieux, une autre récompense ne lui feroit pas absolument nécessaire pour satisfaire strictement aux vues de l'Être suprême, à ses attributs essentiels de sagesse, de justice, & d'amour pour le bien; si pour tous les hommes les charmes de la vertu étoient plus sensibles; s'il n'y avoit pas d'exceptions aux avantages dont elle est la source; & si quelquefois même elle n'exigeoit pas des sacrifices dont rien ne pourroit lui tenir lieu dès qu'elle n'auroit plus rien à se promettre en les faisant. Mais avouons-le, cher Valmont, à considérer les choses telles qu'elles sont & sous tous les rapports, ah! que l'Etre suprême auroit bien mal pourvu à la sanction de sa loi *, aux

* On entend par sanction de la loi, la force

intérêts de la vertu, à ceux de sa propre gloire, à ce qu'il doit aux penchans qu'il a mis en nous, à ce qu'il se doit à lui-même; si dans l'état présent des choses, il n'y avoit point d'autre récompense pour la vertu, que celles qui sont renfermées dans les bornes étroites de cette vie; & si nous n'avions pas d'autre prix à en attendre, que la douceur qu'on trouve à la pratiquer!

Tu en conviendras sans peine; l'homme est en général bien moins frappé des charmes extérieurs de la vertu, que des avantages apparens du vice. Ceux-ci parlent à l'imagination & aux sens; ceux-là n'ont presque pas de prise sur eux, & ne parlent qu'à la raison. Les uns nous pressent, nous sollicitent, & nous offrent

---

que lui donne le Législateur par les promesses ou les menaces qu'il y joint, par les récompenses ou les châtimens qu'il nous fait envisager. La loi, sans cette sanction proprement dite, n'est pas véritablement une loi; elle n'a que la force d'un simple conseil, en nous laissant libres de la suivre ou de la violer impunément.

les plaisirs du moment ; les autres se font beaucoup plus sentir par les conséquences & par les suites : & c'est cependant le moment qui nous détermine, à moins que son attrait puissant ne soit balancé par le poids immense de l'avenir. Les charmes de la vertu les plus réels sont ses charmes intérieurs ; & il n'y a que celui qui les a goûtés qui les connoisse ; il n'y a même que l'habitude de la vertu qui rende sensibles ses avantages & ses douceurs. Quelle force auroit donc pour le commun des hommes la loi pénible du devoir, si, à l'attrait du vice, le souverain Législateur n'avoit opposé que les charmes de la vertu ?

Mais il y a plus encore ; ces charmes si doux n'en sont pas une suite tellement nécessaire, qu'à parler humainement, & seulement pour cette vie, il n'y ait jamais qu'à gagner à la pratiquer. Combien de passions, mon fils, dont l'amorce flatteuse ne promet que des plaisirs, & qui jusqu'au moment de la satiété ne tiennent que trop bien ce qu'elles ont promis ! Combien, qu'on ne peut arracher d'un

cœur trop tendre, ſans que le remède qu'on emploie pour le guérir ne lui paroiſſe plus douloureux que le mal même! Combien de circonſtances, où une vertu moins auſtère nous eût obtenu, d'une multitude ignorante & frivole, de plus grands éloges peut-être, & eût eu pour nous tous les charmes de l'illuſion! Combien, où le vicieux triomphe de s'en être cru lui-même; où il ne rougit plus de rien, parce qu'il auroit trop à rougir; où, à force de crimes, il eſt parvenu à étouffer tous remords; où il eſt tranquille enfin, parce qu'étant au deſſus des loix, il eſt au deſſus des châtimens! Combien arrive-t-il que la vertu eſt elle-même l'inſtrument & la ſource de ſon infortune, qu'elle traîne à ſa ſuite la honte & l'indigence, & que l'idée d'un Dieu juſte & fidèle eſt toute la conſolation qui lui reſte! Voilà de ces exceptions qui ne ſont pas ſi rares qu'on pourroit le penſer, que dis-je? qui forment en un ſens le ſcandale de la plupart des hommes, & que tu tournes toi-même en objection contre la loi: & de ces excep-

tions, n'y en eût-il qu'une seule, que devient la loi en effet ? que devient sa sanction & le fondement sur lequel elle s'appuie, si la vertu n'a pas d'autre récompense qu'elle-même ?

Personne, mon fils, n'est plus persuadé que moi, qu'à parler en général, la vertu a déjà son prix ici-bas ; & je te l'ai assez prouvé, en te développant ses avantages. Oui, sans doute, dans presque tous les cas, Dieu, jaloux du bien de ses créatures, a uni dès cette vie même la vertu & le bonheur. Mais Dieu, aussi sage que bon, a voulu que de toutes les situations de la vie il y en eût quelques-unes du moins, qui, opposant le mal au bien, l'infortune à la vertu, fissent voir, au milieu de l'ordre universel & de la loi commune, un désordre apparent. Il l'a voulu, pour laisser une sorte d'équilibre à la liberté, de l'exercice à la vertu, des motifs plus purs & de plus nobles espérances au vrai juste qui la chérit. De ces situations, tristes à bien des égards, il m'est permis, je crois, de te citer un exemple qui t'intéresse. J'ai mérité par

bien des fautes, aux ieux de l'Etre suprême, l'état où je me trouve : cependant je ne l'ai pas mérité par les choses mêmes, qui, aux ieux des hommes, en ont été la cause. Au contraire, j'ai servi mon Roi, ma Patrie; je me suis sacrifié à la vérité. Quelle est donc ma récompense? Elle est en vous, me diras-tu maintenant avec plus de lumières. J'en conviens, je suis assez heureux, comme je te l'ai marqué dès les premiers tems de ma disgrâce; je le suis assez, dès que sur ce point je ne suis pas coupable. Mais cette satisfaction intérieure qu'éprouve une conscience sans reproche, je pouvois la ressentir sans perdre tout ce que j'ai perdu au dehors. A parler exactement, l'effet propre de l'intérêt que je prenois à la gloire de mon Prince; l'effet de mon zèle pour le bien public, de mon amour pour le vrai, a été de m'enlever, selon le monde & sous ses ieux, les avantages les plus brillans. Ils ne sont pas les plus réels, je le veux; mais ils sont les plus attrayans: leur perte a excité tes murmures contre la Providence; l'honnête Citoyen en a

gémi; mes ennemis en ont tiré avantage pour leurs complots méchans; l'homme frivole en a pris occasion de traiter hautement ma droiture de simplicité, & mon zèle de petitesse d'esprit & de scrupule; moi-même, sans la Religion que je professe, j'aurois pu dire dans de premiers momens de foiblesse: » Seigneur! quel » tems choisissez-vous pour m'ôter ce » que vous m'aviez donné? En suis-je » moins digne aujourd'hui, pour avoir » mieux appris à vous connoître? & n'é- » toit-ce donc qu'au moment où je vous » étois devenu plus fidèle, que vous de- » viez attendre à me punir «?

Ici, cher Valmont, laissons parler un autre que moi, plus vivement affecté de ses malheurs; c'est l'ennemi de César, qui, vaincu, abandonné des siens, se considérant en cet état, accompagné de sa seule vertu, s'écrie: » Vertu, que j'ai » suivie pendant tout le cours de ma vie, » & pour laquelle j'ai quitté plaisirs & » richesses, tu n'es qu'un vain fantôme » sans pouvoir! Le vice a toujours l'a- » vantage sur toi; & désormais est-il un

» mortel qui doive s'attacher à ton inu-
» tile puissance « ?

Il avoit tort sans doute. Ce langage outré n'étoit au fond que l'expression de la lâcheté & du désespoir. Brutus, en parlant ainsi, cessoit d'être vertueux ; & l'assassin de César l'a-t-il jamais été ? Mais ramène ce langage à des termes moins excessifs & moins durs ; il sera vrai du moins pour le juste qui souffre, & qui n'a rien à espérer ; pour celui qui ne trouve en lui, hors de lui, aucun contre-poids aux affections sensibles qu'excitent dans tous les hommes les biens extérieurs, & qu'excita dans Brutus l'amour de la liberté ; pour celui qui ne reçoit aucun prix des vertus qu'il a pratiquées, & qui n'apperçoit dans l'avenir aucune compensation des sacrifices qu'il a faits.

Eh, que sera-ce donc, lorsque le sacrifice sera de tout nous-mêmes, de tout l'homme ; lorsqu'il s'agira de s'immoler tout entier pour le bien commun, pour le devoir, pour l'intérêt de la vertu ? Ce ne sont point là de ces suppositions gratuites, de ces cas métaphysiques & qui

ne se rencontrent pas. Que fera donc cet homme vertueux ? Forcé de choisir entre la gloire de son Dieu & le glaive du persécuteur, entre le salut de sa Patrie & le sien, entre l'injustice & la mort qu'on lui prépare ; cessera-t-il d'être juste, parce qu'il faudra cesser de vivre ? Non, généreux mortel, vrai citoyen, vrai juste ; consomme ton sacrifice ; obéis à la loi du premier & du plus grand de tous les maîtres ; meurs, puisque c'est pour toi un devoir de mourir. L'acte le plus héroïque de la vertu, ne sera pas à ton égard sans dédommagement & sans fruit ; & le Législateur suprême, qui te l'ordonne, saura bien, par une vie meilleure, s'acquitter envers toi de ce qu'il doit à ton obéissance.

Eh, mon fils, puisqu'endurer les tourmens & la mort plutôt que d'être injuste, est vraiment une loi ; puisque cette loi est émanée de Dieu même ; ne doit-il pas à sa propre sagesse, d'y joindre les motifs & la force nécessaires pour la faire accomplir ? ne doit-il pas à son autorité, de discerner dans tous les cas entre le

Juste qui obéit & qui s'immole, & l'homme infidèle qui n'obéit qu'à son propre intérêt ? Ne doit-il pas à son amour pour la vertu, de la rendre heureuse ; à son horreur pour le vice, d'y joindre les châtimens & l'infortune ?

Eh quoi, suffira-t-il pour être vicieux en toute assurance de s'être fait un front sans pudeur ; de pouvoir tout & de tout ôser sans inquiétude & sans alarmes ; d'avoir trouvé le secret de faire taire sa conscience, pour n'écouter que le langage des passions & du crime ? Quoi, la vertu seule sera-t-elle craintive & timide ? s'effraiera-t-elle sans fondement des plus légères transgressions de la loi ? sera-t-elle délicate, scrupuleuse, & fidèle, sans la moindre espérance ?

Quoi donc, avec un cœur si sensible & si tendre, nous fera-t-elle renouveler à chaque instant le sacrifice de nos passions les plus chères ; immoler au Dieu des vertus tous les désirs que ce Dieu saint réprouve ; arrêter, réprimer par une vigilance & des efforts continuels, toutes les fougues du tempérament & toutes les

saillies de l'imagination ; tout surmonter & tout souffrir, pour faire le bien, avec tant d'occasions & de facilité peut-être pour faire le mal ; sans que jamais *elle* puisse rien attendre de tant d'héroïsme & de fidélité ? Opprimée enfin par le vice, languira-t-elle quelquefois dans l'indigence, dans l'opprobre, & dans les larmes, sans consolation, sans appui, sans autre ressource que celle de se dire à elle-même : Ce que je souffre, je ne l'ai point mérité ? Non, non : dis au juste, mon fils, que ses combats ne seront point sans honneur ; que ses travaux ne seront point stériles ; que les larmes qu'il répand ne sont pas sans témoin, & ne demeureront pas sans récompense : dis-lui, que Dieu a mieux pourvu à l'intérêt de sa loi ; & que, si, moins puissant ou moins sage à cet égard que les maîtres de la terre, il n'avoit rien fait pour déterminer efficacement le vrai sage à la suivre & pour le récompenser de l'avoir suivie, il cesseroit d'être Dieu.

Aussi, mon fils, écoute les menaces que lui-même a faites au Vice, & les pro-

messes qu'il a faites à la Vertu : c'est par la voix de la Nature qu'il a daigné les faire. Prends garde à ce cri intérieur, qui se fait entendre à l'injuste, tant qu'il n'a pas entièrement abjuré l'empire de sa raison, & qui lui dit : » Tu as péché, tu » t'es rendu coupable ; trembles : les hom» mes ne savent rien de ton crime ; mais » tu le sais, & tu te le reproches malgré » toi * ; un œil plus éclairé que celui des » hommes, l'œil d'un témoin, d'un Juge » que tu ne peux tromper, que tu ne » peux corrompre, cet œil l'a vu ; & ce » Juge suprême t'en demandera compte » un jour «. Admire au contraire quelle est l'heureuse sécurité du juste. Vois comme il perce sans crainte dans l'avenir ; comme il porte sur l'éternité un regard ferme & assuré ; combien, sur-tout à l'heure de la mort, c'est une ressource consolante

* » Nous pouvons mentir aux autres : mais » il est une vérité cruelle qui vit en nous, & » dont le cri nous afflige & nous persécute, » lorsque nous cédons à de coupables impres» sions «. *M. d'Arnaud.*

pour lui que le souvenir d'une belle vie.

Eh, qui prouve mieux, mon fils, quel doit être le partage de la vertu? L'espoir de vivre éternellement fut toujours son plus doux espoir; & le désir du néant ne fut jamais que le coupable désir des cœurs dépravés. Honteuse origine! ce désir naît avec le vice, & s'éteint avec lui.

Pour achever de te convaincre; étudie, quelques momens encore, ces penchans que l'Auteur de la Nature a gravés en toi, comme autant de témoignages non suspects de la dignité de ton être, & de gages assurés de ton immortalité. Observe dans l'homme ce désir du vrai, au sein même des illusions & du mensonge: ce désir forcé & involontaire, qui ne peut jamais lui permettre de se reposer tranquillement dans l'erreur, pour peu qu'il la soupçonne; qui la lui reproche, dès qu'elle se laisse entrevoir; & qui n'en souffre la séduction & l'imposture, qu'autant qu'elle emprunte pour le surprendre le masque de la vérité: ce désir inquiet, illimité, qui se nourrit de recherches & de découvertes; qui s'accroît par les con-

noissances & les lumières ; qui s'irrite des bornes qu'il rencontre, & les recule autant qu'il est en lui ; qui s'élance au delà des choses connues, & nous fait imaginer celles qui ne le sont pas encore ; ce désir si vaste, & tel, en un mot, que l'esprit humain s'agite dans tous les sens pour le satisfaire, s'élève aux inventions les plus sublimes, maîtrise par degrés tous les élémens, se promène dans tous les mondes possibles, pèse toutes les forces, mesure toutes les distances, estime toutes les grandeurs, applique ses démonstrations & ses calculs à celles mêmes qu'il ne peut assigner, se joue presque dans l'infini, & avoue, avec de si grandes vues & les regrets les plus amers, que nous ne savons rien encore au prix de ce qui nous reste à savoir. Observe en toi-même ce penchant pour le bonheur, qu'aucun bien particulier ne peut rassasier ; que tout amuse un instant, & que rien ne remplit ; qui se dégoûte de tout ce qu'il possède, & cherche en vain un objet qui le fixe ; qui interroge toutes les créatures, & n'en tire que l'aveu de leur petitesse &

de leur insuffisance ; qui trouve le monde entier trop étroit pour lui ; & dédaigne, jusque dans l'ivresse de ses égaremens & en dépit de nos joies & de nos plaisirs, le bien qui a des bornes, le contentement qui s'épuise, & la beauté qui périt. Interroge ce désir d'être toujours, qui vit dans tous les hommes ; qui n'est voilé dans le cœur de l'impie, que par la crainte d'un avenir plus redoutable pour lui que le néant ; qui réunit tous les peuples dans le sentiment & la croyance de notre immortalité ; qui a dicté par-tout la religion des tombeaux, la pompe des funérailles, & le faste des monumens ; qui porte toutes nos vues au delà de cette étroite carrière que nous parcourons ici-bas, & nous rend assez grands pour enfanter la noble espérance des siècles éternels * (*d*).

» Mais à de si nobles traits, diras-tu, » je reconnois assez les fruits de l'amour-

* » L'attente d'une autre vie, disoit Tertul- » lien, est le dogme du genre humain & la foi » de la Nature «.

» propre «.

» propre «. L'amour-propre ! Eh bien, ſoit, Que m'importe, après tout, pourvu qu'il ſoit ici le même dans tous les hommes, que, conſtant, invariable, univerſel, il produiſe par-tout les mêmes effets, ſe développe avec la raiſon, s'appuie de ſes lumières, & ſoit en moi l'expreſſion & le cri de la nature ?

O le digne amour-propre ! ô le noble orgueil ! qui élève ainſi l'homme; qui le rend un être ſi grand, dans ſes idées, dans ſes penchans, dans ſes vues; & qui le diſtingue ſi fort de l'animal ſtupide, qui rumine & qui eſt content. Le Créateur, qui m'a fait un tel don, avoit beſoin de me le faire, pour m'attacher à la vertu, dont ſes perfections & toutes mes facultés me font une loi : il en avoit beſoin, pour me préſenter des motifs & me faire enviſager une ſanction, qui puſſent ſuffire à l'accompliſſement de cette loi ſi belle, & à mon penchant invincible pour la félicité. Dieu m'auroit-il donc trompé ? n'auroit-il voulu que me mettre ſans ceſſe en contradiction avec moi-même, que m'amorcer & me ſéduire

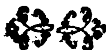
pour me tenir dans l'ordre, que me rendre le jouet de l'espérance & la dupe des sacrifices que j'aurai faits à la vertu ? Non, non, tranquillise-toi, mon ame, & sois vertueuse en assurance. Ce n'est point par des illusions, que la divine sagesse nous conduit à son but ; & la démonstration de ton immortalité est complette, dès que la vertu n'est pas une chimère, que tes penchans si nobles sont nécessaires à son triomphe, & qu'il existe un Dieu *.

Ah ! mon ame ne périra donc pas ! elle n'est donc pas un élément délié, un composé de principes organiques, une matière légère & subtile, à qui Dieu ait ajouté la pensée, & qui, par la dissolution de

* J'ôse croire en effet, avec M. de Valmont, que toutes passions mises à part, on n'eût jamais douté des preuves de l'immortalité de l'ame, si on les eût envisagées dans le plan de la législation de l'Etre suprême. Ainsi, l'existence de nous-mêmes conduit à la preuve de l'existence de Dieu ; la preuve de l'existence de Dieu conduit à celle de la loi naturelle ; & celle de la loi naturelle, à la certitude d'une autre vi.,

ses parties, doive la perdre au moment de la mort, avec le sentiment & la volonté ! ou si, comme tu le veux, elle étoit matérielle, cette ame; celui qui l'a faite sauroit bien la conserver. Le même Dieu, qui l'a unie à mon corps, qui par elle le meut, l'anime & le vivifie, auroit bien assez de pouvoir pour l'en séparer sans la détruire, sans désunir les parties dont elle seroit composée, sans lui faire perdre ce que ses penchans lui promettent, & ce que son assujettissement à la loi lui aura acquis de droits à la félicité. Ainsi, mon fils, ton opinion, si avilissante, si peu sage, si peu compatible avec la nature de la pensée & les qualités de la matière (*e*), ne prouve rien contre moi.

Mais je veux bien encore, par pitié pour toi-même, ôter cette foible ressource à tes passions, & je répondrai dans peu aux difficultés que tu m'opposes.



NOTES.

PAGE 509.

(a) *Des plaisirs que les méchans ne connoissent pas.* » Il y a dans la méditation des pensées honnêtes, dit M. Rousseau, une sorte de bien-être que les méchans n'ont jamais connu ; c'est celui de se plaire avec soi-même. Si l'on y songeoit sans prévention, je ne sais quel autre plaisir on pourroit égaler à celui-là. Je sens au moins que quiconque aime la solitude, doit craindre de s'y préparer des tourmens. Peut-être tireroit-on des mêmes principes la clef des faux jugemens des hommes sur les avantages du vice & sur ceux de la vertu : car la jouissance de la vertu est toute intérieure, & ne s'apperçoit que par celui qui la sent : mais tous les avantages du vice frappent les ieux d'autrui, & il n'y a que celui qui les a, qui sache ce qu'ils lui coûtent.

Se a ciascun l'interno affanno
Se leggesse in fonte scritto,
Quanti mai, che invidia fanno,
Ci farebbero pietà?
Si vedria che i lor nemici
Hanno in seno, e si riduce
Nel parere à noi felici
Ogni lor felicità.

PAGE 511.

(b) *Pour se faire honorer, n'a besoin que d'elle-même.* On ne sauroit trop faire attention à cet hommage intérieur de respect & d'estime qu'on rend à la seule vertu. Tandis qu'un Grand, qu'un Lord, qu'un Pair, fier de sa naissance, de ses titres, de ses prérogatives, & de son crédit, voit tout au dessous de lui; foule ses vassaux; se rend à charge à ses voisins; laisse dévaster les terres qu'il possède, les contrées qu'il habite, par des animaux de toute espèce, contre lesquels même il n'est pas permis de se défendre; porte par-tout le dégât, à l'aide de ses chevaux, de ses chiens, & de ses piqueurs; se fait rendre, par crainte, ou par considération pour le rang qu'il occupe, pour le sang dont il sort, un salut qu'il dédaigne de rendre à son tour; il fait dire de lui: C'est un petit génie, car il est fier: c'est une ame vile que gouvernent ses intendans & ses maîtresses: c'est un homme sans mœurs, qui use sa santé, son tems, & ses biens dans la crapule & la débauche: c'est un Grand sans noblesse & sans honneur, car il fait des dettes, & ne paye pas; il donne des paroles, & ne les remplit pas; il se fait de mauvaises affaires, & ne s'en tire que par argent ou par faveur. Ainsi, on le déteste, on le redoute, on le

méprise ; & le fermier, qui est à sa porte & qui fait du bien, l'honnête commerçant, auquel lui-même est souvent forcé d'avoir recours, sont estimés, révérés, & portent l'amour & la joie dans tous les cœurs.

PAGE 514.

(c) *Et qu'ainsi le bonheur est tout entier dans la vertu.* Il eût été à souhaiter que le plan de M. de Valmont eût pu s'étendre jusqu'à faire envisager également les fruits qui reviennent, à un Etat bien policé, d'une vertu constante dans ses chefs & dans ses membres. Malheureusement pour nous, il ne parloit qu'à son fils & pour lui. Mais d'ailleurs, on peut aisément faire l'application de tout ceci à une société quelconque, à une nation toute entière. Il est moralement certain, par la raison & par l'expérience, que la vertu (l'amour du bien commun) fonde le bonheur des Etats, comme celui des particuliers ; que, sans parler des fruits qu'elle produit au dedans, tels que sont le bon ordre, l'union, la concorde, les plaisirs innocens, la paix profonde, & l'heureuse abondance, ses récompenses au dehors, c'est-à-dire une bienveillance réciproque, le respect, la considération, la confiance, & l'estime, sont les mêmes de nation à nation que d'homme à homme, & que, par

cette confiance qu'inspire un peuple vertueux, il s'assûre un empire plus réel & plus solide, que celui qui ne porte que sur la ruse, sur la force, ou sur les richesses. Ainsi bien différente des petites finesses, qui font l'avantage d'un seul aux dépens de tous, ou qui procurent le bien du moment par la perte des plus grands biens pour l'avenir, la vraie Politique, fondée sur de grandes vues & de grandes vertus, fait sortir la gloire & le bonheur d'une famille, d'une société, d'un certain ordre de citoyens, d'un peuple entier, du bonheur de tous les autres, & ne nous procure point d'avantages qui ne soient, pour la suite, le principe & le germe d'avantages plus réels & plus grands encore. Puisse donc l'illusion d'une Politique fausse & sans principes, céder à la douce clarté d'un jour plus pur & plus heureux! Ecartons des prestiges qui n'ont servi jusqu'ici qu'à perpétuer nos fautes & nos erreurs; & s'il est vrai que nous soyons dans le siècle des lumières, sortons d'un état de ténèbres & d'enfance, qui fait honte à la raison. L'art de tromper les hommes n'est point l'art de les rendre heureux *:

* Bien penser, parler comme on pense, & agir comme on parle; ce sont-là, dit l'illustre Comte de Tessin, les trois qualités essentielles à tout Prince qui

cette fausse prudence, qu'on décore d'un nom superbe, & qui se réduit à un petit manège, toujours incertain, d'intrigues & de fourberies, n'est point la sagesse, & n'a été inventée que par des hommes auxquels il en coûtoit moins sans doute pour être faux que pour être vertueux. Se conduisant sans règle, elle ne peut réussir que par hazard, & doit bientôt échouer contre les écueils qu'elle ren-

---

veut gouverner heureusement ses Etats. *Lettres du Comte de Tessin*

Ce sont également celles de tout homme en place; & rien ne le prouve mieux que la différence de succès qui accompagna la différente conduite de deux grands Politiques envoyés à Londres comme Ambassadeurs, dans des tems difficiles. M. de... d'un esprit souple & délié, employoit tous les petits détours, tous les manèges, & toutes les ruses d'un courtisan. Il possédoit au souverain degré le talent de diviser les esprits, d'embrouiller les affaires, de lire dans les cœurs, d'arracher les secrets les plus cachés par de fausses confidences, de prendre toutes les formes, de revêtir tous les caractères, de maîtriser la confiance par tous les dehors de la franchise; il séduisit d'abord; mais on le démêla bientôt après, & il mit tout le monde en garde contre lui. Il fut remplacé par le Maréchal de B..., homme plein de sens & de droiture, qui, par une conduite aussi franche, aussi simple que sage, rassura tous les esprits, rapprocha tous ceux que la défiance avoit éloignés, concilia tous les intérêts, & fit plus en quelques mois que l'autre n'avoit pu faire en plusieurs années.

contre ; presque toujours la dupe d'un succès passager, elle ne voit pas le mal qui en est la suite ; elle ne corrige une faute que par une autre ; elle n'est occupée qu'à imaginer des ressources & des expédiens ; & elle ne s'apperçoit pas qu'il ne reste point de ressources à qui s'est rendu méprisable, ou qui a armé contre lui la défiance & la haine.

Mais comment faire revivre les mœurs & la vertu chez une nation qui les a laissées s'altérer & se corrompre ?

Pour cet effet, il faut d'abord qu'il y ait des Grands, des hommes en place, qui le veuillent efficacement ; qui regardent l'exemple qu'ils donneront eux-mêmes, comme le premier & le plus sûr de tous les moyens qu'ils daigneront employer ; qui se souviennent que, comme on l'a si bien observé, les mœurs, ainsi que les loix, sont les colonnes sur lesquelles repose la prospérité des Empires ; que les loix forment la raison publique, & les mœurs, l'esprit général ; qu'avec des mœurs, on se passeroit de loix, au lieu que sans mœurs on n'a presque rien à attendre des loix les plus sages. Ajoutons au reste, que ni les loix, ni les mœurs soutenues même des exemples les plus éclatans, n'auront d'empire sur la multitude, qu'autant qu'elle les verra appuyées, protégées par une justice

févère, la grande réformatrice des Etats. Une indulgence mal entendue pour les coupables de quelque rang qu'ils puissent être, devient inhumanité, barbarie pour tout un peuple ; & quand Sixte-Quint voulut rendre au sien la sécurité, la paix, le bonheur, en lui rendant le respect pour les loix & pour les mœurs, forcé de choisir en quelque sorte entre un excès de sévérité ou un excès de clémence, il aima mieux paroître trop sévère que de se montrer trop indulgent.

Il faut, en second lieu, que le Gouvernement veille sur l'éducation publique avec la plus grande attention, & influe, autant qu'il est possible, sur l'éducation particulière.

Il faudroit, en troisième lieu, qu'on assignât des récompenses à la vertu, comme on réserve des châtimens pour les grands crimes. Il y a des marques de distinction & d'honneur pour le service militaire, pour la valeur, pour la science & les talens : eh pourquoi n'y en auroit-il pas pour la vertu modeste, que décèlent, en dépit d'elle, de grandes actions, de ces actes signalés de grandeur d'ame, de bienfaisance & d'humanité ? La vertu n'a pas besoin de ces récompenses pour elle-même ; mais aujourd'hui l'Etat a essentiellement besoin qu'on la distingue, & qu'on la donne en spectacle aux citoyens, pour leur servir de

modèle : après l'exemple des Grands, & les soins pour l'éducation, quel moyen plus efficace que celui-ci pour réformer les mœurs ; si cependant l'usage & l'application d'un tel moyen de la part de ceux qui gouvernent, ne supposoit pas qu'il nous reste encore des mœurs ? Ah ! que je baiserois avec transport la première marque distinctive de l'homme vertueux !

Il faudroit, en dernier lieu, que l'Imprimerie fût soumise à l'examen le plus scrupuleux & aux loix les plus sévères ; & sur-tout l'impression de ces Ouvrages périodiques, qui sont entre les mains de tout le monde ; qui, pour le goût, la religion & les mœurs, donnent le ton à la partie de la nation la plus éclairée, & par là changent insensiblement dans tous les états la façon de voir & de penser ; qui d'ailleurs, revenant de mois en mois, de semaine en semaine, confirment de plus en plus les impressions bonnes ou mauvaises qu'ils sont capables de donner. Eh comment veut-on qu'une nation, à laquelle on ne prêchera, même dans ses Journaux, que l'indifférence pour la religion, l'amour du luxe, le goût des plaisirs, ait de la religion, des mœurs, & de la vertu ? Heureusement que cet abus n'est pas encore universel parmi nous ; mais qu'il est à craindre qu'il ne le devienne ! ...

PAGE 528.

(d) *La noble espérance des siècles éternels.* » La Nature elle-même nous rassûre tacitement sur notre immortalité : je ne sais d'où cela vient, mais je trouve qu'un pressentiment d'une vie à venir, est inhérent à l'ame de l'homme. Nous nous croyons immortels, d'après le consentement de toutes les nations. Ce pressentiment, cette idée de l'immortalité existe, & paroît avec le plus d'éclat dans les plus grands génies & dans les ames les plus élevées «. *Cic. Tuscul. quæst. l. 1.*

» On reconnoît, dit M. Holland, *que l'hypothèse de notre immortalité est conforme à nos vœux, & que l'homme en est naturellement flatté.* Pourquoi donc vouloir arracher à l'humanité ses tendres espérances ? Pourquoi détruire le ressort de nos plus belles actions ? Pourquoi ravir aux malheureux l'unique consolation qui le fortifie & le remplit de joie au milieu des afflictions ? Pourquoi décourager & réduire au désespoir la vertu disgraciée, bannie, & persécutée ? Philosophe barbare ! laisse-nous donc une illusion que nous chérissons. Par quel motif présentez-vous à l'homme de bien un systême destructeur de ses espérances & de ses soulagemens ; un systême qu'il ne peut croire qu'avec effroi, & qu'il ne peut rejeter

qu'avec indignation ? Mais vous n'écrivez point pour lui : vous voulez guérir le genre humain des craintes de l'avenir. Il n'y a que les ſcélérats qui en ſoient tourmentés. C'eſt donc pour les enhardir au crime, c'eſt pour étouffer leurs remords, c'eſt pour leur livrer l'homme de bien, que vous travaillez. Triſte occupation ! Le ſcélérat mérite-t-il donc les ſecours de la Philoſophie « ? *Eh ! quelle Philoſophie ?*

» Voici, dit l'Auteur du *Syſtême de la Nature*, comment raiſonnent les partiſans du dogme de l'immortalité de l'ame : *Tous les hommes déſirent de vivre toujours ; donc ils vivront toujours.* Ne pourroit-on pas leur rétorquer l'argument, en diſant : *Tous les hommes déſirent naturellement d'être riches ; donc tous les hommes ſeront riches un jour « ?* Cette manière de rétorquer eſt captieuſe, comme tous les raiſonnemens de cet Auteur, & n'eſt pas juſte. S'il entend par le déſir d'être riches, celui d'avoir de grandes ſommes d'argent, ce n'eſt point du tout là un déſir néceſſaire & invincible pour nous, tel qu'eſt celui d'exiſter toujours ; & une foule de gens ſont aſſez ſages pour ſe contenter d'un honnête néceſſaire, ainſi que d'une heureuſe & ſimple médiocrité. Mais ſi ce déſir d'être riches n'exprime au fond que celui d'être à ſon aiſe, il rentre alors dans le

désir invincible du bonheur, qui est aussi naturel à tous les hommes que celui d'être immortels, parce qu'en effet tous les hommes sont appelés par la Nature à être heureux; & à l'être éternellement.

PAGE 531.

(e) *Si peu compatible avec la nature de la pensée & les qualités de la matière, &c.* » Notre ame n'a qu'une forme très-simple, très-générale, très-constante; cette forme est la pensée; il nous est impossible d'appercevoir notre ame autrement que par la pensée; cette forme n'a rien de divisible, rien d'étendu, rien d'impénétrable, rien de matériel: donc le sujet de cette forme, notre ame, est indivisible & immatériel. Notre corps, au contraire, & tous les autres corps ont plusieurs formes; chacune de ces formes est composée, divisible, variable, destructible.... Il en est de même des autres facultés de notre ame, comparées à celles de notre corps & aux propriétés les plus essentielles à toute matière «. *M. de Buffon, Histoire Naturelle*, t. 4.





LETTRE XXIV.

Du Marquis de Valmont à son Fils.

Rentre en toi de nouveau, cher Valmont, obſerves-y avec plus d'attention ce combat perpétuel qu'y forment deux natures ſi différentes, l'eſprit & le corps. Obſerve, d'un côté, ces penchans ſi terreſtres, ſi bas, ſi appeſantiſſans pour ton ame; ces affections, qui l'énervent quand elle s'y abandonne, qui la tourmentent & la dégradent quand elle s'en rend eſclave; ces déſirs & ces mouvemens ſecrets, dont elle a honte, quand, au mépris de tout ſentiment & de toute règle, elle leur obéit, & qu'elle ſe reproche dès qu'elle leur a cédé; ces eſpèces de liens, qui la reſſerrent, qui la contraignent, qui gênent ſes opérations & ſes penſées, & dont elle gémit, dont elle s'indigne, dont elle ſollicite quelquefois, par des vœux ardens & de généreux tranſports, l'heureuſe diſſolution, qui doit la mettre en liberté. Conſidère, d'autre part, ce goût

du beau, de l'ordre, du vrai; ce sentiment moral du juste & de l'honnête; ces idées, ces notions de l'éternel, de l'infini; ces pensées aussi simples que vastes, productions d'une intelligence pure, qui ont bien pu naître en toi à l'occasion des objets sensibles, mais qui ne te représentent rien qui puisse tomber sous les sens & qui soit matière (*a*). Observe ces élans sublimes, qui te portent vers la source féconde & le principe unique de toute lumière & de toute beauté; ces efforts de courage, qui t'élèvent au dessus des passions & des sens, & te font reconnoître avec une joie intime que tu es ton maître, que les affections déréglées de ton corps ne peuvent rien sur ton ame tant qu'elle est raisonnable & libre, & que l'univers entier armé contre toi est moins fort que ta volonté. Oppose des effets si contraires, & ôse bien dire encore qu'il n'y a en toi qu'une substance (*b*).

Ah! reconnois bien plutôt que, si quelquefois ton ame est sujette, & si elle dépend à certains égards des affections & des besoins du corps, ce n'est que par un

effet néceſſaire de l'étroite correſpondance que Dieu a voulu mettre entre ces deux ſubſtances, liées, enchaînées l'une à l'autre, ſans que pour cela elles ſe confondent dans leur nature. Il falloit, à l'entière harmonie des êtres créés, & à la gloire du Créateur, un être, qui, placé entre l'eſprit & la matière, & réuniſſant en lui l'un & l'autre, pût rendre à Dieu, par la raiſon qui l'éclaire, l'hommage de ce monde viſible dont il jouit par les ſens, & puiſer de vrais mérites dans l'uſage qu'il ſauroit faire des créatures : voilà, mon fils, tout le ſyſtême de l'homme, & la fin de ſa création; voilà ſans doute la première ſolution raiſonnable, quoiqu'inſuffiſante encore, des contradictions apparentes qui ſe trouvent en lui, & que l'idée d'une ſubſtance unique n'y expliquera jamais.

Tu conçois maintenant comment l'ame unie à la matière, liée aux ſens par le ſeul vouloir de l'Etre ſuprême, ſe développe avec ces mêmes organes auxquels elle répond; ſemble croître avec le corps; avec lui ſe fortifie ou s'affoiblit; languit lorſ-

qu'il est malade; &, loin de s'éteindre, ne fait que briser sa chaîne & rompre ses liens, quand il se détruit. Tel mon œil, couvert d'une taie encore légère, & forcé de ne voir qu'à travers ce foible nuage, sent sa vue s'augmenter ou s'affoiblir, à proportion que s'affoiblit ou s'augmente cette taie qui le gêne dans ses fonctions si l'enveloppe s'épaissit davantage, mon œil ne voit plus rien, & n'a pas perdu cependant la faculté de voir : se déchire-t-elle au contraire ? mon œil, toujours le même, reprend toute sa force, & voit en liberté.

Pour répondre à toutes les autres difficultés que tu pourrois former, veux-tu, mon fils, une démonstration complette de la spiritualité, de la simplicité de ton ame ? Dis-moi comment dans un être composé, tel qu'est la matière, pourroit se former ce sentiment individuel de notre existence, qui fait évidemment de chacun de nous une seule personne; & explique, si tu le peux sans contradiction, comment ce sentiment du *Moi*, si unique & si simple, peut résulter de l'assemblage

de plusieurs parties (c)? Explique, dans une ame composée, la faculté de raisonner : je t'accorde qu'une partie de matière, qu'une portion de cette ame matérielle, puisse avoir une idée; l'ame, se divisant par parties, une autre partie aura une autre idée qui lui sera propre : mais où se fera la comparaison des deux, pour en tirer une conséquence & en former un raisonnement ? Le sentiment d'une seule idée dans chaque partie ne suffit pas; il faut qu'une portion simple & indivisible puisse trouver en elle tout à la fois la perception des deux idées différentes, & celle d'une troisième idée qui les lie ou qui les sépare : mais cette portion simple, indivisible, n'est plus un être matériel, destructible par sa nature; c'est une ame. Si, pour éluder la force de cette démonstration, tu supposes que cette opération, nécessaire à tout raisonnement, se fait en même tems & toute entière dans chacune des parties, dans trois atômes, par exemple, dont mon ame sera composée; ce ne sera plus alors un seul raisonnement qui se fera en elle,

c'en feront trois ; & je n'ai évidemment la perception que d'un feul. D'ailleurs ta fuppofition même prouveroit contre toi : tu étends la difficulté, au lieu de la réfoudre. Dans ces trois atômes, fufceptibles chacun de comparaifon & de raifonnement, tu fuppofes dès-lors trois êtres fimples & raifonnables ; & ce feront trois ames au lieu d'une *.

» Mais les animaux ont donc auffi une » ame ? Ils donnent quelque indice de » raifonnement : leur ame eft donc un » être indeftructible, un être fimple ; & » cette ame que devient elle « ? A tout cela, mon fils, la réponfe la plus courte eft auffi la plus fage : je n'en fais rien. Je n'ai point appris à affoiblir, à éluder ce qui eft certain par des notions incertaines, & à combattre les chofes évidentes par celles qui font obfcures. A mes ieux, la certitude, l'évidence reftent toujours

* » Il me femble, dit l'Auteur d'Emile, que » la Philofophie, en voulant prouver que la » matière penfe, a démontré que les Philofo- » phes ne penfent point «.

telles, quelque nuage qui se répande sur ce qui les environne. Les animaux raisonnent-ils? ou le raisonnement, qui dans moi m'est évidemment connu par le sentiment intime, n'est-il en eux qu'apparent? Est-il dans l'animal la production réelle d'une ame qui sent & qui pense? ou n'est-il que l'opération mécanique d'un automate ingénieux, qui, construit par l'ouvrier le plus habile, paroît à nos foibles ieux sentir & raisonner comme nous? C'est ce que je ne m'empresserai point à déterminer : & si l'espèce de charme qui me fait croire que mon chien m'aime & m'entend n'est qu'une illusion, mon cœur du moins la chérit & aime à s'en laisser flatter. Mais que deviendra l'ame de ce chien fidèle? éprouvera-t-elle dans des animaux de son espèce une sorte de métempsycose? sera-t-elle anéantie? ou la machine sera-t-elle simplement détruite, comme n'étant en effet que matière? Même réponse encore, je n'en sais rien. Mais ce que je crois savoir, c'est qu'en supposant même dans la brute, un esprit, une ame, celle-ci du

moins n'est pas assujettie aux mêmes loix morales que la mienne ; elle n'a pas l'idée d'un Législateur suprême ; elle ne paroît formée que pour des fonctions machinales : elle est toute employée à la conservation & au jeu de la machine ; & ne connoissant pas ce que c'est que vertu proprement dite, elle n'est susceptible ni de mérites ni de récompenses. La sanction de la loi, qui est si nécessaire à mon égard, n'existe donc pas pour elle ; cette ame n'entre donc pas dans le même plan, dans le même systême, que moi ; qu'elle survive au corps ou périsse avec lui, peu importe à l'ordre universel, peu m'importe à moi-même ; & dans tous ces cas, quelque supposition que l'on fasse, on ne peut en rien conclure contre moi.

O mon fils ! laisse la brute, & pense en homme ; n'avilis point ta nature par des comparaisons. Ce n'est point, je crois, te prêter, par un fol orgueil, des titres qui ne t'appartiennent pas, que de te considérer ici-bas, comme le ministre du Très-Haut & le roi de ce monde qui t'environne. L'animal, resserré dans une sphère

étroite, ne voit qu'autour de lui : ton esprit, par ses connoissances & ses pensées, atteint jusqu'aux extrémités de l'univers. L'animal ne fait servir qu'un petit nombre de choses à son usage, & ne peut étendre ses facultés au delà : tu fais tout servir à tes besoins ou à tes goûts, & tout dans la Nature paroît fait pour toi (*d*). La brute, assujettie à une marche uniforme, à des opérations invariables, ne peut presque rien perdre ni rien acquérir (*e*) ; dirigée par un instinct nécessaire, elle en suit les impulsions sans mérite comme sans erreur : ton ame, toujours active, invente, acquiert, change ses coutumes & ses mœurs, se réforme, s'instruit, & paroît susceptible de développement à l'infini ; elle délibère, elle résout, elle se détermine, quelquefois contre ses propres lumières, & laisse appercevoir des caractères de noblesse, de grandeur & de liberté jusque dans son orgueil, dans les bouillans transports de ses passions, dans leur honteux esclavage, & dans les égaremens de sa raison. La brute n'a qu'une fin bornée ; elle n'est faite que pour

des biens particuliers, & s'en contente: l'homme créé pour le souverain bien, en possédant tout, en rapportant tout à lui-même, n'est pas encore satisfait, & n'est entièrement grand & vraiment heureux qu'autant qu'il rapporte tout à son Dieu. Que les animaux jouissent donc en paix de leurs plaisirs; que la génisse, sans soins, sans soucis pour l'avenir, foule aux pieds l'herbe naissante; que près d'elle le mouton bondisse dans la plaine; que l'oiseau vole & chante ses amours: qu'ils vivent sans crainte, & intérieurement sans combats; qu'ils se livrent sans scrupule & sans remords à leurs appétits grossiers: c'est pour cette sorte de félicité qu'ils sont faits. Mais pour toi, mon fils, lève les ieux au Ciel; souviens-toi qu'un autre genre de bonheur t'est destiné (*f*), & que pour y parvenir, il faut le mériter. Convaincu de ton immortalité, que son souvenir dirige toutes tes vues, tous tes projets. Cette vérité une fois établie, songe que la conséquence qui en résulte pour toi-même est infinie; & qu'elle ne te porte pas à révoquer en doute son

principe.

principe. Hélas ! à quoi te ſerviroit un jour d'avoir fermé les ieux à la lumière ? Quand il n'eût été que probable qu'après cette vie il y en aura une autre, où tout rentrera dans l'ordre ; que dis-je ? quand cette autre vie n'eût été que poſſible ; au milieu des hazards effrayans que cette poſſibilité toute ſeule entraîne, il eût été peu ſage de ſacrifier des biens ou de courir des riſques éternels, pour obéir à des paſſions qui ne peuvent te donner que des joies d'un moment. Eh, que dois-tu faire maintenant que, par l'idée d'un Légiſlateur ſuprême, cette poſſibilité ſe tourne en certitude, & que de ſimples préſomptions ſur l'avenir ſe changent en démonſtration ?

O Valmont ! que tel ſoit en toi l'heureux fruit des grandes vérités que je viens de méditer en ta faveur. Reſpecte ta raiſon, comme l'organe de la Divinité, comme le premier guide qu'elle t'ait donné, & l'unique fondement de la véritable grandeur : reſpecte ton ame, comme le ſanctuaire, comme l'image de

Dieu même * : garde ta conscience exempte de toute illusion, libre de tout préjugé : & respecte-la alors, comme l'expression fidèle des volontés de ton maître, & l'heureux interprète de *ses* loix toujours saintes : sois fidèle à l'honneur; mais ne le fais pas dépendre des opinions aveugles d'un monde inconstant & frivole; que ce ne soit point cet honneur changeant & bizarre, aussi mobile que l'onde agitée, aussi frêle que les jugemens vains & trompeurs sur lesquels il est appuyé; que ce soit cet honneur réel, constant, invariable, que l'honnête homme trouve au fond de son cœur : suis la vertu, comme l'unique route qui puisse conduire au bonheur ;

---

* » Tout homme qui rentrera en lui-» même, y découvrira des traces de la » Divinité, & se regardera comme un tem-» ple où les Dieux ont placé son ame pour » être leur image ; il ne se permettra que » des sentimens, que des actions qui répon-» dent à la dignité de leur présent «. *Cic. de Legib. I*, 2.

que ton ame s'ouvre pour toujours à la bienveillance universelle ; assuré que tu recevras tôt ou tard le prix de ta fidélité, & qu'il ne peut y avoir de contradiction entre les sacrifices qu'exige de toi l'obéissance à la loi, & ta félicité, entre le bien commun & ton propre intérêt : agis constamment d'après des principes si nobles, si beaux en eux-mêmes, si sûrs, si intéressans dans la pratique ; & que le plus grand bien, mesuré sur les circonstances & sur tes propres forces, serve de règle à ta conduite *. Voilà, mon fils, pour tous les hommes, la vraie loi de la raison, & celle que leur impose leur nature.

Maintenant, compare mes maximes avec les tiennes, mon plan de conduite avec celui que tu t'étois formé. Rassemble toutes les vérités que je t'ai exposées, & que tous les hommes agissent d'après elles : quels fruits précieux vont en résulter pour le bonheur de chacun d'eux & pour la félicité commune ! Au contraire, anéantis ces vérités ; suppose tous

* Voy. la Lettre XXI, Note (*f*), p. 488.

les hommes éclairés & conduits par des principes tout opposés ; c'est-à-dire, mon fils, suppose que la vraie sagesse consiste à regarder celle que je viens d'établir comme une déraison & une véritable folie ; qu'il n'y a d'autres principes que la matière, le hazard, ou la nécessité, d'autre loi que les passions, d'autre bonheur que celui de les satisfaire, d'autres titres que celui du plus fort, d'autre frein que la violence, & d'autre vie que celle-ci : quels tristes & pernicieux effets vont suivre de cet affreux systême ! Dans cette supposition, quel chaos que le monde ! quelle anarchie va s'établir sur la ruine de toute autorité ! quel anéantissement de tous les droits ! quel renversement de toute justice ! & quels dangers pour toi-même ! Tous les liens vont être rompus ; toute société va se dissoudre ; &, réduit à un état pire que celui des Sauvages mêmes, qui ont du moins un commencement de loi naturelle & de premiers principes de bienveillance pour leurs semblables, tu craindras dans chaque homme un ennemi, & ton ombre

te fera peur. Ah ! qu'un Dieu, ami des hommes, a pourvu sagement à leur intérêt ainsi qu'à sa gloire, en mettant dans leur cœur ce sens moral, cet instinct naturel de droiture & d'équité, qui repousse avec force ces dogmes destructeurs, & qui forme en nous l'heureux germe de toutes les vertus ! En le développant ce germe, j'ai rempli en ta faveur les desseins de ce Dieu bienfaisant ; & si la connoissance de la vérité te devient chère, souviens-toi, mon fils, que c'est à lui que tu en dois la plus tendre & la plus vive reconnoissance.

NOTES.

PAGE 544.

(a) *Qui puisse tomber sous les sens, & qui soit matière.* Il n'y a, dit-on, rien dans l'esprit qui n'y ait été introduit par les sens : par occasion, soit ; mais par les sens, comme prototype, comme modèle, rien n'est plus contraire à ce que nous éprouvons : les opérations de notre ame n'ont, pour la plupart, aucun rapport avec les objets sen-

n'éprouve point ces tristes vicissitudes ; ses forces & sa tranquillité sont toujours égales.

» Ainsi », par leur manière différente d'affecter l'ame, », les sensations & les sentimens décèlent la diversité de leur origine. Les sensations tiennent des imperfections de la matière qui influe sur leur formation ; les sentimens, par leur perfection, annoncent qu'ils ne doivent leur naissance qu'à l'esprit «. *La vraie Philosophie.*

PAGE 547.

(c) *Comment ce sentiment du* Moi, *si unique & si simple, peut résulter de l'assemblage de plusieurs parties.* En effet, un être formé de la réunion d'une infinité d'autres, si on les suppose doués chacun de la faculté de penser, ne seroit plus dès-lors une seule personne ; mais ce seroit autant de personnes qu'il y auroit de parties pensantes, d'êtres pensans, dont il seroit composé.

Si l'on fait sortir la pensée, non pas de la nature même de chaque partie de matière, mais de l'organisation & de la totalité des parties combinées entre elles ; aux preuves énoncées par M. de Valmont, se joint contre cette hypothèse une nouvelle démonstration. C'est un principe évident, » qu'il » ne peut y avoir dans le tout que ce que » renferment toutes les parties prises en

» semble ». Or, des parties purement matérielles, & dont chacune en particulier n'aura d'autres propriétés que celles de la matière, telles que le mouvement, l'étendue, la divisibilité, la figure, pourront donner différens mouvemens diversement combinés, plus ou moins d'étendue, différentes formes, un certain arrangement, de certains rapports qui naîtront de leur situation entre elles ; parce que leur combinaison, leur assemblage, suppose & renferme tout cela, ou du moins peut le renfermer ou le supposer ; mais tout cela, séparément ou par assemblage, n'est pas la pensée, & ne peut par conséquent la donner.

C'est ce qu'on avoit déjà fait observer anciennement dans les *Nouvelles de la République des Lettres, Août 1684, p. 110.* » L'arrangement des organes se réduisant à un mouvement local, si les parties organisées n'ont pas le don de penser avant d'être organisées, elles ne l'auront pas après l'organisation, qui n'est qu'une nouvelle position de ces parties. En leur donnant une nouvelle situation, il n'est pas possible d'en tirer la pensée. Si elles ne sont pas pensantes étant à droite, elles ne seront pas pensantes étant à gauche. La nouvelle situation produit en elles un changement extérieur bien différent de la pensée ».

PAGE 551.

(d) *Et tout dans la Nature paroît fait pour toi.* » Quel être ici-bas, hors l'homme, sait observer tous les astres, mesurer, calculer, prévoir leurs mouvemens, leurs effets, &c. joindre, pour ainsi dire, le sentiment de l'existence commune, à celui de son existence individuelle ? Qu'y a-t-il de si ridicule à penser que tout est fait pour moi, si je suis le seul qui sache tout rapporter à lui ?

» Il est donc vrai que l'homme est le roi de la terre qu'il habite : car non seulement il dompte tous les animaux, non seulement il dispose des élémens par son industrie ; mais lui seul sur la terre en sait disposer, & il s'approprie encore par la contemplation les astres mêmes dont il ne peut approcher. Qu'on me montre un autre animal sur la terre, qui sache faire usage du feu, & qui sache admirer le soleil. Quoi ! je puis observer, connoître les êtres & leurs rapports ; je puis sentir ce que c'est qu'ordre, beauté, vertu ; je puis contempler l'univers, m'élever à la main qui le gouverne ; je puis aimer le bien, le faire ; & je me comparerois aux bêtes ? Ame abjecte ! c'est ta triste philosophie qui te rend semblable à elles, ou plutôt tu veux en vain t'avilir : ton génie dépose contre tes principes ; ton cœur bien-

faisant dément ta doctrine ; & l'abus même de tes facultés prouve leur excellence en dépit de toi «. *M. Rousseau.*

» Pourquoi, dit Mr. de Buffon, avilir l'homme mal à propos, & vouloir nous forcer à ne le voir que comme un animal, tandis qu'il est en effet d'une nature très-différente, très-distinguée, & si supérieure à celle des bêtes, qu'il faudroit être aussi peu éclairé qu'elles le sont pour pouvoir les confondre ? . . . On conviendra que le plus stupide des hommes suffit pour conduire le plus spirituel des animaux ; il le commande, le fait servir à ses usages ; & c'est moins par force & par adresse, que par supériorité de nature, & parce qu'il a un projet raisonné, un ordre d'actions, & une suite de moyens par lesquels il contraint l'animal à lui obéir : car nous ne voyons pas que les animaux qui sont plus forts & plus adroits, commandent aux autres & les fassent servir à leur usage. Les plus forts mangent les plus foibles ; mais cette action ne suppose qu'un besoin, un appétit, qualités fort différentes de celle qui peut produire une suite d'actions dirigées vers le même but. Si les animaux étoient doués de cette faculté, n'en verrions-nous pas quelques-uns prendre l'empire sur les autres, & les

obliger à leur chercher la nourriture, à les veiller, à les garder, à les soulager lorsqu'ils sont malades ou blessés ? Or il n'y a parmi les animaux aucune marque de cette subordination, aucune apparence que quelqu'un d'entre eux connoisse ou sente la supériorité de sa nature sur celle des autres : par conséquent on doit penser qu'ils sont en effet ous de même nature ; & en même tems on doit conclure, que celle de l'homme est non seulement fort au dessus de celle de l'animal, mais qu'elle est aussi tout-à-fait différente. *Histoire Naturelle, tome 4.*

C'est encore ce que prouve en détail le même Auteur dans le tome 5, *Discours sur la nature des Animaux ;* & d'une manière plus spéciale dans le tome 12, relativement à l'espèce d'animal, dont nos Philosophes se sont plu davantage à faire un objet de comparaison avec l'homme, & qui, comme le fait voir l'illustre Auteur que nous citons, pourroit être prise en effet pour une variété dans l'espèce humaine, si l'on ne devoit en juger que par la forme ; mais qui d'ailleurs en diffère essentiellement par l'intérieur, & par toutes les habitudes réelles qui constituent ce qu'on appelle *nature* dans un être particulier. *Nomenclature des Singes*, vers la fin, & Chapitre des *Orangs-Outangs.*

IBID.

(t) *La brute assujettie à une marche uniforme, à des opérations invariables, ne peut presque rien perdre ni rien acquérir.* » D'où peut venir cette uniformité dans tous les ouvrages des animaux ? Pourquoi chaque espèce ne fait-elle jamais que la même chose, de la même façon ? Et pourquoi chaque individu ne la fait-il ni mieux ni plus mal qu'un autre individu ? Y a-t-il de plus forte preuve que leurs opérations ne sont que des résultats mécaniques & purement matériels ? Car s'ils avoient la moindre étincelle de la lumière qui nous éclaire, on trouveroit au moins de la variété, si l'on ne voyoit pas de la perfection dans leurs ouvrages ; chaque individu de la même espèce feroit quelque chose d'un peu différent de ce qu'auroit fait un autre individu : mais non, tous travaillent sur le même modèle ; l'ordre de leurs actions est tracé dans l'espèce entière ; il n'appartient point à l'individu ; & si l'on vouloit attribuer une ame aux animaux, on seroit obligé à n'en faire qu'une pour chaque espèce, à laquelle chaque individu participeroit également ; cette ame seroit donc nécessairement divisible, par conséquent elle seroit matérielle & fort différente de la nôtre.

» Car pourquoi mettons-nous, au con-

traire, tant de diversité & de variété dans nos productions & dans nos ouvrages ? Pourquoi l'imitation servile nous coute-t-elle plus qu'un nouveau dessein ? C'est parce que notre ame est à nous, qu'elle est indépendante de celle d'un autre, que nous n'avons rien de commun avec notre espèce que la matière de notre corps, & que ce n'est en effet que par les dernières de nos facultés que nous ressemblons aux animaux «. *M. de Buffon, tome* 4.

A ces témoignages éclatans, rendus ici à la dignité de la nature humaine, on me saura gré de joindre encore ce portrait admirable que M. de Buffon a fait de l'homme dans le même volume de son *Histoire Naturelle*.

» L'homme a la force & la majesté ; les grâces & la beauté sont l'apanage de l'autre sèxe.

» Tout annonce, dans tous deux, les maîtres de la terre ; tout marque dans l'homme, même à l'extérieur, sa supériorité sur tous les êtres vivans ; il se soutient droit & élevé ; son attitude est celle du commandement ; sa tête regarde le ciel & présente une face auguste, sur laquelle est imprimé le caractère de sa dignité ; l'image de l'ame y est peinte par la physionomie ; l'excellence de sa nature perce à travers les organes matériels, & anime d'un feu divin les traits

de son visage ; son port majestueux, sa démarche ferme & hardie, annonce sa noblesse & son rang ; il ne touche à la terre que par ses extrémités les plus éloignées, il ne la voit que de loin, & semble la dédaigner ; les bras ne lui sont pas donnés pour servir de piliers d'appui à la masse de son corps ; sa main ne doit pas fouler la terre, & perdre, par des frottemens réitérés, la finesse du toucher, dont elle est le principal organe ; le bras & la main sont faits pour servir à des usages plus nobles, pour exécuter les ordres de la volonté, pour saisir les choses éloignées, pour écarter les obstacles, pour prévoir les rencontres & le choc de ce qui pourroit nuire, pour embrasser & retenir ce qui peut plaire, pour le mettre à la portée des autres sens.

» Lorsque l'ame est tranquille, toutes les parties du visage sont dans un état de repos ; leur proportion, leur union, leur ensemble marquent encore assez la douce harmonie des pensées, & répondent au calme de l'extérieur ; mais lorsque l'ame est agitée, la face humaine devient un tableau vivant, où les passions sont rendues avec autant de délicatesse que d'énergie, où chaque mouvement de l'ame est exprimé par un trait, chaque action par un caractère, dont l'impression vive & prompte devance la volonté, nous

décèle, & rend au dehors, par des signes pathétiques, les images de nos secrètes agitations «.

Comme on ne sauroit enfin trop multiplier, sur-tout aujourd'hui, les images frappantes de la grandeur de l'homme, pour le tirer de l'état d'avilissement où les passions toutes seules le réduisent; nous allons terminer ces citations par ce beau morceau d'Young, si bien traduit par M. le Tourneur.

» Viens, Lorenzo, viens juger si l'homme est un être ordinaire & fait pour mourir tout entier : montons ensemble à la hauteur des nuages, & contemplons le spectacle de sa puissance. Baisse tes regards sur le globe. Il est couvert des preuves de ton immortalité. Que de merveilles semées sur sa surface! Quelle longue étendue de plaines cultivées & cachées sous les moissons! Quelle foule de vaisseaux, chargés des dépouilles de l'univers, volent sur le sein des mers obéissantes, & servent à son gré ses plaisirs ou ses fureurs! Il soumet à ses vues l'océan, les vents, & les astres. Son génie dispose en maître des élémens; & la Nature, devenue son agent, manœuvre sous ses ordres. En vain elle oppose ses rochers aussi anciens qu'elle, pour lui fermer le passage & l'arrêter : l'homme souverain commande; les montagnes s'effacent, & les abîmes sont com-

blés. Vois ces cités superbes & populeuses suspendues sur la cime des monts. Vois ces autres villes qui s'étendent & remplissent l'enceinte des vallées profondes. Vois-tu leurs tours élever dans les airs leurs pyramides brillantes, dominer d'espace en espace les paysages d'alentour, & couronner ce riche tableau? Quel nouveau miracle! D'autres cités s'avancent jusqu'au sein des mers: les images mobiles de leurs superbes édifices se peignent & flottent sur l'onde agitée; les vagues mugissent autour du môle immense qui les repousse, & blanchissent de leur vaine écume sa masse immobile. L'homme a conquis sur l'océan de vastes provinces. L'homme est un Dieu qui dit une seconde fois à la mer: » Tu t'arrêteras ici; respecte tes » nouveaux rivages «.

» ... Rien ne résiste à l'homme. La terre ouverte dans ses profondeurs lui remet ses trésors; les cieux sont mesurés; l'Astronome atteint l'astre fuyant dans l'enfoncement de l'espace. Les bornes de l'univers sont reculées; son enceinte est élargie; la Nature vaincue cède ses secrets: par-tout les Arts la subjuguent & l'emportent sur elle. Le monde entier est un monument éclatant de la force & du génie de l'homme. Il a trouvé son séjour imparfait: c'est lui qui lui donne sa forme & ses derniers traits. Nouveau créa-

teur, rival momentané du Créateur éternel ; il achève l'univers. A la vue de ces merveilles, qui ne s'écriera dans ses transports : » Oui, des êtres immortels ont habité ce » séjour ; c'est leur ouvrage que j'admire « ?

PAGE 552.

(f) *Lève les ieux au Ciel ; souviens-toi qu'un autre genre de bonheur t'est destiné.* » Même après une dégradation palpable, l'homme porte en son cœur des sentimens si élevés & si vastes, que Dieu seul peut le fixer. Il ne peut trouver son bonheur qu'en Dieu même. Tout autre objet, loin d'étancher la soif brûlante de son cœur, ne sert qu'à l'irriter. De là ces inquiétudes dans la jouissance de ce qu'il avoit le plus désiré, cette inconstance qui vole d'objets en objets, cette lassitude que l'on éprouve dans les voies du plaisir, ce ver rongeur qui flétrit l'élévation, cette amertume qui accompagne les folles joies, ce poison de la prospérité qui enivre & qui déchire l'ame. Donnons à un seul homme toutes les connoissances qu'ont eues les autres hommes ; que la société entière, s'oubliant elle-même, se rapporte à lui seul ; que la Nature s'anime & fasse un effort pour le combler des dons les plus rares ; que ce mortel si privilégié cueille la fleur de tous les plaisirs, & ceigne son front du diadême

de toute la terre. Que dis-je ? qu'il commande à un million de mondes ; ce n'est pas assez, que ce million de mondes l'adore ; son cœur sera-t-il rempli & satisfait ? Non, il y restera un germe d'inquiétude & de tristesse, un vide infini. Que lui manque-t-il donc ? il lui manque tout, tant qu'il n'a pas Dieu «. *La vraie Philosophie.*

M. le Chancelier d'Aguesseau, l'un des hommes les plus illustres, soit qu'on le considère comme savant, ou comme Magistrat, a prouvé aussi, de la manière la plus frappante, cette grande destination de l'homme, & cette dernière fin à laquelle il doit tendre. » Au premier coup d'œil que je jette sur moi-même, je vois que l'Etre suprême a donné à l'homme deux facultés différentes, par lesquelles il a bien voulu imprimer sur lui quelques traits de ressemblance avec son Auteur. La première est une intelligence, ou un entendement capable de connoître ; la seconde est une volonté faite pour aimer. L'objet de l'une & de l'autre est infini. L'œil ne se rassasie point de voir : l'esprit a un désir de connoître qui n'a point de bornes, qui croît, qui se multiplie avec ses connoissances mêmes, parce que, tout ce qu'il découvre étant borné, il veut toujours voir au delà de ce qu'il a vu. La volonté de l'homme, aussi insatiable que son intelligence, &

peut-être encore plus, prouve également que tout ce qui est fini ne fait qu'irriter sa faim, bien loin de l'appaiser. Dégoûtée bientôt des objets qu'elle possède, elle en cherche toujours de nouveaux; sans en trouver jamais aucun qui remplisse le vide immense qu'elle sent au fond de son être.

» S j'ose élever mes foibles ieux vers l'Etre suprême, qui a allumé en moi cette soif ardente & continuelle du vrai & du bien, je sens, d'un côté, qu'un Dieu souverainement juste ne sauroit avoir formé en moi ce désir éternel & inépuisable, qui est comme le fond de mon être imparfait, pour ne le contenter jamais; & je ne sens pas moins, de l'autre, que lui seul peut satisfaire pleinement ce désir, parce qu'il n'y a qu'un objet infini dont la possession puisse remplir la capacité d'une intelligence & d'une volonté, qui, quoique finies dans leur nature, sont cependant infinies dans leurs désirs...... Ce qui me flatte même dans les autres êtres, ne consiste que dans ce sentiment agréable qu'il plaît à Dieu de me donner à leur occasion. Malheur à moi, si j'en abuse pour m'attacher à des biens indignes de mon amour, & incapables de le satisfaire! Mais si je le fais; c'est moi seul qui deviens mauvais, & Dieu demeure toujours souverainement bon, parce qu'il ne me donne un

pareil sentiment que pour me faire tendre à celui qui en est l'Auteur «. Voyez *Institut. au Droit Public.*

NOTE pour la page 250.

Elle ne cessa de nous inculquer, soit pour nos sentimens, soit pour nos actions & pour nos discours, l'amour de la vérité. Les grands exemples en ce genre sont trop importans pour que nous ne nous empressions pas à les recueillir. M. P... de Pars... âgé de dix-sept ans, ne pouvant obtenir de servir en France, à cause des nouveaux réglemens de M. de Ségur, passa en Hollande, de l'aveu de ses parens, & eut une Sous-Lieutenance dans la Légion de Maillebois. Un Capitaine de cette Légion, qui désiroit de quitter le service, consentit, peu de tems après, à lui céder sa compagnie moyennant la somme de 3000 livres que M. de Maillebois voulut bien lui avancer, en attendant qu'il pût avoir des nouvelles de sa famille. Ayant été reçu dès le lendemain dans son nouveau grade, il ne lui restoit plus qu'à prêter serment à la République. Le jeune homme se présente, au jour indiqué, devant le Magistrat, se met à genoux, pose la main sur les saints Evangiles, & se dispose

à faire le serment qu'on va lui dicter. Vous jurez, lui dit-on, d'être fidèle à la République : Je jure, répond dans les mêmes termes, M. de P... Vous jurez également de défendre & de protéger de toutes vos forces la Religion Réformée : à ces mots le jeune homme se lève, & dit d'un ton ferme qu'il a le bonheur d'être Catholique, qu'il le sera toute sa vie, & que jamais il ne prêtera un pareil serment. On lui répond que ce serment n'est que de forme : » Ce n'est point » pour la forme, reprend le jeune homme, » que je mets la main sur l'Evangile ; & je » ne me rendrai point, sous un pareil pré» texte, coupable de parjure «. On veut bien, en sa faveur, passer sur ce second serment, & on lui en dicte un troisième : Vous jurez que, ni directement ni indirectement, vous n'avez fait aucun pacte, ni donné aucun argent pour parvenir au grade de Capitaine : » C'est-là encore, repart-il, un ser» ment que je ne puis faire, puisque je viens » de compter 3000 livres pour ma compa» gnie « ; & il se retire à l'instant. Ceux qui avoient fait ces sermens avant lui se crurent en droit de lui objecter l'usage, & il leur objecta à son tour la vérité & la conscience.

Ce beau trait ne tarda pas à se répandre, & les Protestans eux-mêmes admirèrent à l'envi la mâle fermeté du jeune homme :

on a ſu même que, depuis ſon retour en France, pluſieurs jeunes Officiers avoient imité ſon exemple. Ne devroit-on pas, en Hollande, profiter de cette leçon pour retrancher de pareilles formalités, qui privent la République des ſujets ſur leſquels on devroit le plus compter ?

Le fils du Marquis de S. C., dont nous avons eu occaſion de parler dans ces Notes, a fait, par rapport à l'âge requis pour une place qu'il déſiroit ardemment, & qu'on avoit accordée aux ſollicitations de ſa famille, un trait de ſacrifice & de droiture à peu près ſemblable.

Fin du premier Volume.